N° 402 — Tome CVIII

16 Mars 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, MARGUERITE AUGAGNEUR, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, JACQUES CHAUMIÉ,
JEAN CHUZEWILLE, GEORGES DUHAMEL, MAURICE DE FARAMOND,
J. GALZY, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, PIERRE LAVEDAN,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH,
GEORGES PALANTE, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
DON RAMON DEL VALLE-INCLAN (JACQUES CHAUMIÉ *trad.*),
AMBROISE VOLLARD.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 … **r : 1 fr. 50.**

Prix : 4 francs

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

N° 402. — 16 MARS 1914

Jacques Chaumié	*Don Ramon del Valle-Inclan*	225
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *IV. Francis Jammes.*	247
Jules de Gaultier	*Le Rationalisme contre la Raison*	248
J. Galzy	*Poèmes*	268
Marguerite Augagneur	*Impressions de Madagascar : Dans la Léproserie*	271
Ambroise Vollard	*L'Atelier de Cézanne*	286
Pierre Lavedan	*La Mennais et Jean-Jacques Rousseau*	296
Maurice de Faramond	*Toulon et la Flotte*	317
Don Ramon del Valle-Inclan (Jacques Chaumié *trad.*).	*La Geste des Loups*, comédie barbare (première journée)	325

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	350
Rachilde	*Les Romans*	355
Jean de Gourmont	*Littérature*	360
Edmond Barthélemy	*Histoire*	364
Georges Palante	*Philosophie*	369
Henri Mazel	*Science sociale*	373
Carl Siger	*Archéologie, Voyages*	378
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	384
R. de Bury	*Les Journaux*	392
Maurice Boissard	*Théâtre*	398
Jean Marnold	*Musique*	407
Gustave Kahn	*Art*	413
Jean Chuzewille	*Lettres russes*	420
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	423
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	429
Mercvre	*Publications récentes*	433
—	*Echos*	435

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

H.-G. WELLS

Le Pays des Aveugles. Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 3 50

ARTHUR RANSOME

Oscar Wilde. Traduit de l'anglais par G. de Lautrec et Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 3 50

GEORGES BRANDÈS

Essais choisis. *Renan. Taine. Nietzsche. Heine. Kielland. Ibsen.* Traduit avec l'autorisation de l'auteur par S. Garling. Avec une préface de Henri Albert. Vol. in-18 .... 3 50

DIDEROT

Les plus belles pages de Diderot. *(Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le fataliste. Salons. Pensées et Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot, Bibliographie.)* Notice de Jacques Morland. Avec un portrait. Vol. in-18 .... 3 50

HENRI MALO

Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart. *II : 1662 à 1702.* Vol. in-18 .... 3 50

CHRISTIAN BECK

Le Trésor du Tourisme : Rome et l'Italie Méridionale vue par les grands Écrivains et les voyageurs célèbres. *Rome. Naples. Sicile. Sardaigne. Malte.* 1 vol. in-16 (17,8 × 11,4) 3 50

MAURICE HEWLETT

En plein air, roman. Traduit de l'anglais par Mme G.-A. Rabache. Vol. in-18 .... 3 50

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain, III. *(Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.)* Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135) tiré sur beau papier .... 7 »

FRANCIS JAMMES

Feuilles dans le vent (Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée. etc.). Vol. in-18 .... 3 50

LAFCADIO HEARN

Le Japon, traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18 .... 3 50

THOMAS CARLYLE

Olivier Cromwell, Sa Correspondance, Ses Discours. Trad. de l'anglais par Edmond Barthélemy, III : *Guerre d'Écosse* (suite), *Le Petit Parlement, Le Premier Parlement du Protectorat, Les Majors-Généraux.* Vol. in-18 .... 3 50

DON RAMON DEL VALLE-INCLAN

—

Les années que nous vivons resteront dans l'histoire des lettres espagnoles comme une des époques les plus attachantes, peut-être même les plus glorieuses. On n'en a en France qu'une impression très confuse. Dans la génération d'écrivains de langue castillane, aujourd'hui dans la force de l'âge et du talent, la figure qui se détache avec le plus de relief est certainement celle de Valle-Inclan, poète, dramaturge et romancier. Combien de Français connaissent son œuvre ? Combien connaissent même son nom ?

En Espagne même, sa renommée a mis un certain temps à dépasser l'élite et cependant, si certains de ses traits raffinés ne peuvent être pleinement goûtés que par des délicats, bien souvent son inspiration jaillie du fond même de la race, si ce n'est emportée par les mouvements éternels de l'âme humaine, éveille — l'expérience l'a prouvé — une émotion beaucoup plus grande dans une foule rustique que dans un public de mondains habitués à un théâtre dont les effets conventionnels restent toujours à la mesure de leurs petites âmes.

La force et l'élégance, telles sont les qualités dominantes des écrits de ce magnifique gentilhomme de lettres et de ce grand écrivain qu'est don Ramon Maria del Valle-Inclan y Montenegro.

L'homme n'est pas moins saisissant que l'œuvre. Qui l'a vu une fois ne saurait l'oublier. Qui est admis dans son amitié en subit chaque jour un peu plus le charme.

Aucune description physique ou morale ne peut égaler celle qu'a faite de lui le grand poète américain de langue espagnole Ruben Dario :

Este gran Don Ramón de las barbas de chivo,
Cuya sonrisa es la flor de su figura,
Parece un viejo dios altanero y esquivo
Que se animase en la frialdad de su escultura.

El cobre de sus ojos por instantes fulgura
Y da una llama roja tras un ramo de olivo.
Tengo la sensación de que siento y que vivo,
A su lado, una vida más intensa y más dura.

Este gran Don Ramón del Valle Inclán me inquieta,
Y á través del zodiaco de sus versos actuales,
Se me esfuma en radiosas visiones de poeta,

O se me rompe en un fracaso de cristales.
Yo le he visto arrancarse del pecho la saeta
Que le lanzan los siete pecados capitales (1).

Ce corps sec, presque décharné, d'une maigreur d'ascète ou de soldat, semble consumé par une flamme intérieure et ne conserver de matière que celle indispensable à l'existence. Comme Cervantès, il a perdu un bras, mais toute la vie des deux mains s'est réfugiée dans celle qui lui reste et je n'en connais pas de plus spirituelle que cette main droite, expressive comme un visage.

Valle-Inclan a l'air d'un glorieux mutilé des époques héroïques que sa blessure n'aurait pas détourné du combat et qui, enfin revenu sur ses terres, hanté par l'étrange splendeur d'un monde nouveau et la magnificence sensuelle de la Renaissance italienne, se laisserait peu à peu reprendre par l'austère grandeur de son pays.

(1) Ce grand don Ramon à la barbe de bouc,
Dont le sourire est la fleur de sa figure,
Ressemble à un vieux dieu, altier et farouche
Qui s'animerait dans la froideur de sa sculpture.

Le cuivre de ses yeux par instants fulgure
Et lance une flamme rouge à travers un rameau d'olivier.
J'ai la sensation que je sens et je vis,
Près de lui, une vie plus intense et plus dure.

Ce grand don Ramon del Valle-Inclan m'inquiète ;
Au travers du zodiaque de ses vers actuels,
Il se diffuse pour moi en radieuses visions de poète,

Ou se brise en éclats de cristal.
Je l'ai vu s'arracher du cœur la flèche
Que lui lancent les sept péchés capitaux.

A la vérité, toutes les complexités d'une âme en apparence seulement contradictoire, ce mélange de puissance, de violence même et de grâce, s'expliquent par les origines de Valle-Inclan.

§

Tout d'abord il est d'une Espagne que nous ne connaissons guère, en France, l'Espagne celte.

A l'angle que forme au nord-ouest la péninsule ibérique, dans les Asturies et dans la Galice, les populations celtes, repoussées par les invasions jusqu'aux limites extrêmes du continent, sont restées à peine modifiées par les siècles, comme dans leurs autres refuges de Bretagne, des Cornouailles, du pays de Galles, d'Ecosse et d'Irlande et aussi comme dans notre Massif central. Dès les premiers pas, l'impression est saisissante. Je n'oublierai jamais la première ville que j'ai vue en Galice, celle de Monforte. J'étais en Limousin : maisons pareilles, mêmes visages, même attitudes, d'un peu loin même parler traînant, même ciel aussi, même nature de prairies, de châtaigniers et de genêts, de rivières claires courant sur les galets. La danse est la bourrée d'Auvergne, les instruments la vielle et la musette.

En approchant de l'Océan, à mesure que le pays prend un caractère maritime, l'évocation de la Bretagne efface celle de nos provinces du centre, mais toujours c'est nettement une terre et une race celtiques.

Cependant sur le rivage — dans la partie qui est proprement la terre de l'écrivain — le pays, tout en conservant bien des traits communs avec l'Armorique, a une harmonieuse diversité qui éclaire celle de l'œuvre de Valle-Inclan.

Nous sommes à la pointe avancée de l'Europe, la première heurtée par les tempêtes de l'Atlantique ; mais derrière cet inabordable rivage où bien rarement la « mer brave » cesse de gronder, l'Océan a pénétré la terre en immenses baies calmes. Les quatre grandes « rias » de Galice sont un des enchantements du monde. Semées d'îles, elles sont encadrées par des montagnes qui la plupart du temps ne les dominent pas immédiatement, mais les rejoignent en souples ondulations. Il suffit d'un rayon de soleil pour que ces golfes aimables donnent à côté de cet océan farouche une impression de beauté sereine et classique.

A vrai dire, même par les jours radieux, l'air retient assez de vapeurs, les contours de la terre ont assez de mollesse pour se distinguer de la limpide clarté et du dessin précis d'un paysage grec, et l'antiquité qu'ils évoquent d'une façon si imprévue, mais si forte, est celle dont Virgile nous a légué l'émotion. Il était impossible de n'en être pas pénétré en ces jours d'octobre où j'étais l'hôte de Valle-Inclan, ces jours d'automne qui ont, comme il me l'écrivait en me conviant à les voir avec lui, « un bel et grave sentiment géorgique ». La lumière tour à tour découverte et voilée du ciel changeant allumait des lueurs paisibles sur les eaux et nuançait doucement les vallons qui dormaient avec leur petite église et leurs blanches maisons, leurs châtaigniers, leurs pins noirs, leurs champs de maïs coupés où avait déjà repoussé l'herbe tendre, leurs prairies toujours jeunes dans l'humidité perpétuellement tiède de ce climat marin, et, par lambeaux vermeils, les vignes qui jettent leurs rameaux flexibles et touffus sur de grands piliers de granit brut.

La vigne sur le granit, c'est toute la Galice, et c'est tout Valle-Inclan.

On n'est loin nulle part d'une vision aimable et reposante, mais on est près partout d'une impression de force tranquille ou déchaînée ou d'inquiétant mystère. L'atmosphère est douce, mais de fréquentes tempêtes l'agitent. Au sortir d'un vallon d'une paix franciscaine, on entre dans une gorge désolée, hérissée de dolmens et que seuls animent le vol des aigles ou la fuite des chevaux sauvages. Les rideaux de la pluie ou la gaze des brumes tempèrent la gaieté des campagnes heureuses, les reculent et les confondent, dans un lointain vaporeux avec les masses toujours soucieuses et sombres des montagnes e des forêts.

Pour grande, toutefois, que soit l'impression que cette nature nous donne, elle n'est rien à côté de celle qu'en éprouve sa race. Depuis des milliers d'ans, la mer, la terre, les eaux et l'air de la Galice ont des voix et son peuple les entend. Il a la hantise du mystère. Les terreurs primitives, tous les effrois et tous les espoirs naissent, s'apaisent et revivent, depuis des temps sans âge, à peine modifiés dans leur expression par les croyances que les hommes ont successivement apportées avec eux.

Le celte a trouvé sur ce sol non seulement la nature la plus complaisante à son âme rêveuse, mais une terre toute peuplée de l'Olympe antique. Bien avant l'ère chrétienne, les Grecs sont venus aux rivages de Galice. Une montagne près de la mer s'appelle encore le « Pindo » et l'on prétend qu'à la différence des montagnes voisines il y pousse, au lieu de bruyères ou de genêts, le thym, le romarin, la lavande, toute la flore parfumée des collines classiques. Bien d'autres noms grecs demeurent et Valle-Inclan aime à raconter que son premier précepteur, un bon vieux curé humaniste, avait l'innocente marotte de prétendre que l'Odyssée s'était déroulée en Galice et il citait les noms des lieux presque identiques et surtout des traits de leur description souvent d'une vérité frappante qui expliquaient au moins le souvenir qu'ils avaient évoqué aux antiques navigateurs helléniques.

Quant aux noms romains, ils sont innombrables. En quelques lieues, on trouve sur la côte des ruines qui s'appellent encore Diana, Saturnino, Juno ou Cœsures.

Sans détruire les légendes païennes, en les déformant à peine, le christianisme est venu mettre dans l'âme du peuple de Galice un espoir nouveau sans doute, mais aussi de nouvelles et torturantes inquiétudes.

A chaque pas on pressent les embûches du diable et cette angoisse millénaire ne s'est pas dissipée. Le moindre incident a une cause surnaturelle. Il faut conjurer le mauvais sort, consulter le sorcier, aller à la fontaine consacrée accomplir à minuit, à la lune nouvelle, les rites minutieux. Il faut aussi délivrer les malheureux possédés, les femmes surtout, et les chapelles sont nombreuses où l'on vient échapper à l'emprise du Malin.

Dans un de ses plus beaux romans : *Flor de Santidad* (Fleur de Sainteté), Valle-Inclan décrit une de ces scènes d'exorcisme, telle qu'elle se passe encore deux fois par an. J'ai vu le lieu d'une tragique grandeur à l'extrémité d'un promontoire offert aux tempêtes. On y parvient après une longue marche par une lande livide où sans voir l'Océan on est écrasé par sa rumeur. On découvre enfin au haut d'une falaise, en face de l'Atlantique sans limites, un mur ruiné d'un temple de Diane et, à côté, une chapelle de la Vierge chrétienne dont le culte continue celui de la vierge païenne. Par les sinistres dunes on

conduit la nuit les démoniaques — elles sont chaque fois plus d'une dizaine — écumantes, vomissant des outrages à la Vierge. A minuit, on les met nues sur une plage qui s'étend au pied des rochers, on les entraîne dans la mer, on les y maintient le temps que la vague les ait frappées neuf fois, cependant que, du haut de la falaise où la cloche sonne, le prêtre prononce les paroles d'exorcisme au milieu des fidèles agenouillés.

La Galice n'a pas seulement connu la ferveur de son peuple. Elle renferme Saint-Jacques de Compostelle qui a été un des grands sanctuaires du monde. De toute la chrétienté, pendant des siècles, les pèlerins sont venus en longs cortèges, avec le bourdon et le manteau brun auquel s'accrochaient comme preuve du voyage ces « coquilles Saint-Jacques » que l'on pêche encore dans la ria d'Arosa. Pendant des siècles, on les a vus, après avoir bravé les périls multiples de la route, se prosterner au pied de la grande croix de granit qui s'appelle *l'humilladeiro* (l'endroit où l'on s'humilie) et qui se dresse encore au sommet de la côte d'où l'on aperçoit enfin les tours de la basilique.

Les foules sans nombre ne viennent plus à Santiago de Compostela, mais la ville demeure intacte, l'esprit du siècle ne l'a point touchée. Aucune cité en Espagne, où tant de villes cependant conservent le passé, n'a une aussi grande force d'évocation. L'admirable Tolède est un musée où ne pourraient revivre les splendeurs défuntes. Saint-Jacques est ce qu'il fut aux âges qui lui ont fait son âme immuable. Ce que Séville toujours vivante dans sa tradition est pour l'Espagne arabe, Saint-Jacques l'est pour l'Espagne chrétienne.

Il faut y venir, comme Valle-Inclan m'y a conduit, à la fin d'un jour d'automne tout imprégné d'une bruine impalpable, aller, dans la nuit qui tombe, sur les larges dalles de granit qui sonnent creux sous le pas, entre les galeries couvertes aux arceaux romans ou gothiques, les galeries à peine éclairées où passent des ombres de prêtres, un pan de leur grand manteau rejeté sur l'épaule. Il faut arriver, en cette heure trouble du crépuscule, au coin d'une place dont un des côtés est écrasé par la gigantesque cathédrale et les autres faces limitées par des monuments ou des demeures de styles différents, mais tous harmonisés avec le sanctuaire. Après cette place, c'est

une autre encore, puis une autre, une quatrième enfin, toutes différentes et cependant toutes belles de la même beauté qui émane de l'esprit de la cité. Esprit auquel on ne saurait se soustraire.

La vieille cathédrale romane a subi, au cours des âges, des additions qui auraient pu être des désastres ainsi que dans tant d'églises d'Espagne et d'ailleurs. Au XVIIIe siècle, une immense façade fleurie a été dressée devant l'ancienne et il se trouve que son élégance est pleine de noblesse et forme, sans rompre l'harmonie de l'ensemble, un écrin digne de l'antique portique de la Gloria, qui est l'un des grands chefs-d'œuvre du moyen-âge et de tous les temps.

Tout donne une impression éternelle, la matière est indestructible, c'est le granit depuis les dalles que l'on foule jusqu'au sommet des tours, un granit que nulle fumée ne souille et auquel la pluie qui l'imprègne a donné une patine d'un brun adouci.

Les âmes semblent aussi sculptées pour l'éternité. A Saint-Jacques de Compostelle, dit Valle-Inclan dans *Ma sœur Antonia*, les âmes ont toujours les yeux attentifs au miracle.

Hors du mouvement de la vie moderne, n'étant même pas chef-lieu de province, Saint-Jacques vit de la seule vie de son archevêché et de son Université. On n'y voit que des prêtres et des étudiants. Nulle industrie, si ce n'est une vieillotte petite industrie domestique et presque dévote, celle du chocolat fait à la main, dont le parfum se mêle dans la rue à celui de l'encens.

Le grand homme de la ville est toujours un théologien. Des hérésies naissent. Dans les retraites des couvents, quelques prêtres expient les égarements de leur pensée. Parfois un schisme point, un excommunié rebelle imprime une feuille pour défendre son interprétation des textes sacrés. Hérésies qui n'ont rien du modernisme, survivance des grandes époques de foi scrupuleuse et tourmentée. Dans cette atmosphère, où pèse l'obsession de l'au-delà, éclosent de dévorantes et mystérieuses amours comme celle dont Valle-Inclan a fait le sujet de sa nouvelle *Ma sœur Antonia*.

L'ère des grands pèlerinages n'a pas seulement maintenu la foi du peuple de Galice dans sa tradition, elle a apporté du dehors de notables influences. Celles de France ont été les

plus considérables. Non seulement la plupart des pèlerins venaient de chez nous, mais des archevêques français ont occupé le siège de Compostelle et la première basilique, très proche de notre Saint-Sernin de Toulouse, a été presque certainement l'œuvre de quelques-uns de nos grands bâtisseurs de cathédrales. Avec les pèlerins, les prélats et les maîtres-d'œuvres, venait aussi la poésie de nos trouvères, les poésies de langue provençale et limousine qui ont été, pendant des siècles, en Galice, une source féconde d'inspiration.

Vieille race celtique conservée assez pure, dans un milieu particulièrement propice, ayant trouvé de vieilles traditions helléniques, ayant subi la domination romaine, l'invasion des Goths et plus tard une influence française, le peuple de Galice et des Asturies se distingue encore et très nettement des autres habitants de la péninsule ibérique en ce qu'il a seul échappé à la conquête musulmane, qui partout ailleurs a laissé une si vigoureuse empreinte.

Pris dans leur ensemble, les « gallegos » ont l'esprit résigné, plutôt doux, un peu lent, gens travailleurs et patients, sans grande initiative, attachés à leurs habitudes, allant comme les Auvergnats chez nous dans les grandes villes se livrer à certains durs travaux, — les mêmes à Madrid que pour nos hommes du massif central à Paris, jadis porteurs d'eau, maintenant manœuvres ou cochers. — Ils émigrent en Amérique, où ils forment de florissantes colonies, mais reviennent dès qu'ils le peuvent, et en tout cas envoient la majeure partie de leurs gains à leur terre qu'ils n'oublient jamais. Ce séjour dans des pays neufs et, dans certains rivages de Galice, l'influence anglaise complétée par une active propagande protestante, modifient un peu l'esprit populaire, mais bien superficiellement encore et, jusqu'à nos jours, on peut presque dire que le Moyen Age continue. L'indication que Valle-Inclan a mise à un de ses romans, « histoire millénaire », conviendrait à bien d'autres de ses récits, également vraisemblables au dixième et au vingtième siècle. Mêmes mœurs, même foi naïve et même dureté, même douceur résignée et aussi mêmes violences.

De ce peuple, en effet, ployé sous le joug humain et divin, sortent souvent des âmes indomptables. Les personnages de *Romance de Lobos* (la Geste des Loups), dont le Mercure commence la publication et que l'auteur a justement qualifié de

comédie barbare, pourront paraître créés par une imagination exaltée de poète. Ils ont vécu cependant, le drame est véridique et les acteurs ne sont point des êtres d'exception.

L'histoire du pays, à des époques encore récentes, est pleine de faits sauvages. Une île de la baie d'Arosa a été occupée à la fin du XVIIIe siècle par des pirates italiens qui y sont restés jusqu'après 1820. Ils étaient associés à des bandes de cadets de familles nobles qui enlevaient les personnages riches que les pirates emportaient en Italie si la rançon tardait à être versée. Une troupe de ces cadets prit d'assaut et pilla, peu après 1830, le couvent d'Armenteira, de l'ordre de saint Bernard, qui possédait de fabuleuses richesses du temps des Amériques. Forfait que les familles des bandits rachetèrent en donnant chacune à la génération suivante un enfant à l'Eglise.

§

Valle-Inclan est l'expression même de cette terre. Il y est né, il y a passé son enfance et son adolescence, il est pénétré de son esprit. Il y tient par de très lointaines origines. Toutefois, en remontant à ses ascendants, on découvre des influences diverses qui nous éclairent sur ce que la race et le pays de Galice ne pourraient seuls expliquer.

Il est d'une famille guerrière du côté paternel; en ligne directe, il procède de Castille. Les del Valle sont venus des provinces de Cuenca et de Tolède, le cœur de cette prodigieuse Castille, plateau presque désert, sans cours d'eau navigable, sans rivage maritime, qui a dominé le plus vaste empire du monde et a fait de sa langue un des idiomes les plus répandus de l'humanité. Terre où le moindre laboureur est un hidalgo et sait garder dans la fortune contraire la noblesse naturelle à un peuple de vainqueurs.

A toutes les pages de la grande épopée, Valle-Inclan trouve un aïeul. Le grand écrivain d'aujourd'hui n'apparaît-il pas déjà dans le titre de l'ouvrage d'un des siens : *Exposition des raisons pour l'amélioration des armées de S. M. le roi Don Felipe, écrite, au son des clairons et des arquebuses, sous le pavillon des étandarts, dans le Royaume d'Italie, par le Sergent-Major de Batailles Don Luis del Valle de la Cerda. Année 1500*. Où sont engagées les armes d'Espagne sont les del Valle. L'un épouse une Napolitaine, un autre une Flamande.

Le fils et le petit-fils de ce dernier, comme lui lieutenants généraux des Armées du Roi, naissent et vivent dans les Flandres, où la famille semble se fixer. Elle revient en Espagne avec Philippe V, dont Antonio del Valle, plus tard vice-roi de Valence, de Catalogne et d'Aragon, soutient la cause. Colonel des gardes flamandes, il dispute à Berwick la gloire d'avoir gagné a bataille d'Almansa, qui assure au delà des Pyrénées le règne des Bourbons. Son fils, après avoir suivi aux Indes son oncle Fray Tomas del Valle, évêque de Quito, se fixe en Galice, y fonde un majorat et associe pour la première fois à son nom castillan de Valle celui de Inclan, si nettement celtique.

Dès lors, les unions successives ne font qu'augmenter à chaque génération le sang de Galice. Dans les vieux blasons sculptés qui timbrent les façades des demeures nobles de la province dont les familles se mariaient presque toujours entre elles, il est bien peu des huit quartiers de l'écu qui n'appartiennent à une branche à laquelle Valle-Inclan ne puisse remonter. L'une des armes que l'on retrouve le plus souvent frappe par la place qu'elle occupe, toujours au sommet : c'est un M surmonté d'une couronne royale. Elle a été attribuée aux Montenegro depuis que leur aïeul a reçu du roi Henri III de Castille comme épouse une princesse d'Asie ramenée par une ambassade envoyée à Tamerlan. La mère de Valle-Inclan est une Montenegro.

Parmi ses ascendants de Galice, sont deux lieutenants de Cortez : Gonzalo de Sandoval, qui fonda au Mexique le royaume de la Nouvelle-Galice, et Gonzalo Dominguez, que les Aztèques prirent pendant la lugubre déroute de la « noche triste » et dont ils mangèrent le cœur devant ses compagnons.

Les âges plus prosaïques n'interrompent pas la tradition. Lors de la première guerre carliste, un oncle de Valle-Inclan, le frère de son père, presque un enfant, est élève à l'Ecole militaire de Tolède, très loin du soulèvement éclaté dans les provinces du Nord. Il réunit sept ou huit autres cadets. Ils partent avec leurs chevaux et leurs armes, traversant la moitié de l'Espagne, constitués en bande insurrectionnelle, levant des contributions au nom du roi légitime. Plus tard prisonnier, condamné à mort, il s'évade, quelques heures avant le moment fixé pour son exécution, d'une forteresse isolée sur un récif et ne gagne le Portugal qu'après les plus dramatiques péripéties.

Enfin, pour avoir toutes les tendances que nous découvrons dans les œuvres de Valle-Inclan, nous n'aurons garde d'oublier deux personnages fort attirants. D'abord un de ses oncles, chanoine de Compostelle, qui vivait à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Très savant homme et esprit curieux, qui, après avoir étudié en Sorbonne, en avait rapporté dans sa sombre Université, avec une magnifique collection de Bibles, le goût des lumières et pour la pensée française une tendresse que ne parviendra même pas à détruire la politique de Napoléon, que combattait sans merci son frère, resté, lui, dans la lignée des hommes d'armes.

Remontant encore d'un siècle en arrière, arrêtons-nous, pour terminer, à cette grand'tante de l'écrivain, Doña Maria del Valle de la Cerda, fondatrice et abbesse du couvent de San Placido à Madrid, qui passa devant le Tribunal de l'Inquisition sous le règne de Philippe III, comme « volandera » et « alumbrada ». Les « alumbradas » étaient les illuminées; les « volanderas », celles qui avaient le satanique pouvoir de voler par les airs comme les sorcières des nuits de sabbat.

§

Valle-Inclan est né le 28 octobre 1870, à l'extrémité de la Galice, sur les bords de la baie d'Arosa. Partout, dans cette contrée, s'élèvent des demeures où ont vécu ses ascendants, depuis un délicieux palais de la Renaissance italienne, d'une grâce unique en ce pays, qui se mire dans les eaux calmes d'un petit port et d'où est sorti un des conquistadors du Mexique, jusqu'aux édifices plus rudes qui dominent la route des pèlerins ou se dressent dans les vallons reculés du haut-pays et laissent pendre encore à leurs murs de granit la lourde chaîne de fer, insigne du droit de juridiction.

Il a grandi au milieu du récit des guerres carlistes, dont la dernière est contemporaine de ses premières années et qui, si elles n'ont pas eu la Galice comme théâtre, y ont recruté de nombreux combattants, notamment dans la famille de Valle-Inclan, ses proches ou ses amis.

Très jeune il a quitté les rives si souvent riantes de la ria d'Arosa pour aller poursuivre ses études dans la médiévale Saint-Jacques de Compostelle.

Pour comprendre ce qu'ont dû être ces années, il faut l'en-

tendre évoquer le jour où, obsédé par une semaine de préparation fébrile d'un examen de droit canon, — inscrit au programme des études juridiques de cette antique Université, — le cerveau encore surexcité par le café de ses veilles, il a assisté, dans un cadre dont rien n'a été modifié depuis des siècles, au lent défilé de la procession solennelle qui ramenait à Saint-Jacques de Compostelle les restes d'un saint martyr. C'est une vision du quatorzième siècle.

Il faut l'entendre aussi, sous les galeries sombres où pénètre la nuit, rappeler la terreur que lui inspirait la perspective de la morne existence d'homme de loi à laquelle l'acheminaient fatalement ses études ; sa fuite dans le palais ruiné des vieux conquistadors, les jours passés dans la demeure délabrée où tournoient successivement les chauves-souris et les ramiers. Cette âme passionnée de vingt ans ne pouvait qu'entendre les conseils d'héroïque aventure que lui donnaient ses morts. Comme eux il part pour le Mexique.

Quel roman, dont il ne nous a donné qu'une partie, il aurait pu écrire sur ce séjour qui débute par un défi, continue par une folle campagne contre des Indiens soulevés et se termine par une révolte.

Revenu en Espagne, il vit surtout à Madrid, publie quelques nouvelles où se trouvent en germe nombre de ses œuvres futures, et, vers les trente ans, commence à donner ces romans, ces pièces de théâtre, ces poésies qui en font un des plus grands écrivains de notre époque, non seulement de l'Espagne, mais de tous les pays.

Depuis deux ans seulement, il est revenu en Galice, où il passe maintenant une partie de l'année et qui le reprend chaque jour davantage ; mais son esprit n'en a jamais été éloigné et c'est à sa terre et à son peuple qu'il doit ses meilleures inspirations.

Depuis son séjour au Mexique, il a parcouru, il y a quelques années, une grande partie de l'Amérique du Sud. Il projette d'y revenir et nous y gagnerons, sans doute, une haute évocation de l'épopée des conquistadors.

Il ne connaît en Europe que l'Espagne. Il n'est jamais allé encore ni en France ni en Italie. Ce n'est certes pas de sa part un parti pris ou une preuve d'indifférence. Malgré tout ce que son tumultueux génie a de proprement espagnol et de son

Espagne, son esprit et sa sensibilité sont particulièrement prêts à comprendre les grâces mesurées de notre France. Il sera beau d'être son guide à Paris et à Versailles; il serait passionnant aussi de conduire ce grand Celte dans nos terres celtiques, de le voir retrouver dans les monts d'Auvergne ou les landes bretonnes la chanson de Galice.

Il l'a déjà entendue sur des lèvres françaises, la vieille chanson celtique, et m'a souvent dit avec quelle émotion il avait revécu sa jeunesse en lisant les *Souvenirs d'enfance* de Renan et les *Mémoires d'Outre-tombe*. Il a plus d'un trait de ressemblance avec Chateaubriand, d'ailleurs, et, sans que l'on sente l'imitation, certains de ses paysages d'Amérique évoquent invinciblement les plus belles pages de *René*.

Beaucoup plus nette est l'influence que Barbey d'Aurevilly a exercée sur lui. Ces deux gentilshommes de lettres ont la même obsession d'âmes superbes et indomptées, de tragiques amours et de sataniques mystères.

Tous ces traits, avec bien d'autres encore particuliers à Valle-Inclan, se trouvent dans son personnage le plus célèbre, qu'il a paru se complaire à faire à son image, ce marquis de Bradomin, dont il a écrit les *Mémoires* en quatre courts romans, les *Sonates*, Sonate de Printemps, d'Eté, d'Automne et d'Hiver, qui sont autant d'histoires d'amour à différentes époques de la vie du même homme. Don Juan romantique — « laid, catholique et sentimental », laid de l'irrésistible laideur des grands amants, sentimental assez pour savourer ses amours sans en devenir jamais captif, catholique d'un catholicisme de grand seigneur dont les aïeux ont assez combattu pour le triomphe de la foi pour ne point se plier à la règle commune et qui même serait « incrédule comme un cardinal de la Renaissance » si, en cessant de croire à Dieu, il ne craignait de ne plus croire au diable.

Nous le voyons en Italie garde-noble du pape, adolescent fatal dont la mort déjà accompagne la carrière d'amour; quelques années après au Mexique, tout l'élan confiant de la jeunesse dans la chaude splendeur de la nature tropicale; puis, dans la mélancolie de l'âge où l'on sent déjà la fuite des jours, en un paysage grave et attendri d'un noble domaine de Galice; enfin, la tête blanche, mais le cœur toujours ardent, dans les âpres monts de Navarre, luttant aux côtés de Don Carlos

dans le désenchantement du déclin de la vie et la tristesse d'une cause perdue. Et passent des figures féminines que l'on n'oublie pas. Jeunes visages innocents marqués par le destin; fille énigmatique du Soleil, indienne de la race aztèque au mystérieux passé, hiératique, ondulante, inquiétante et cruelle; douce amoureuse, triste abandonnée, sans défense contre le double tourment du remords et du regret et qui ne retrouvera le cher amant que pour mourir dans ses bras; jeune novice, petite fille aux yeux de violette dont l'indomptable vieillard blessé, que tout devrait détourner d'une pareille entreprise, trouble le cœur candide, le dernier cœur qu'il troublera.

De ces *Sonates*, les trois dernières surtout sont d'un art infini; mais malgré l'émotion qui s'en dégage souvent, ce sont surtout des œuvres d'art et qui, malgré une personnalité déjà très fortement marquée, se ressentent encore d'influences étrangères.

Dans les œuvres suivantes, Valle-Inclan ira se dégageant de plus en plus de ce qu'il avait pu avoir de purement littéraire et, demandant directement son inspiration à son tempérament et à sa race, échappera à toute comparaison.

Tout au moins il n'en suggérera que de formidables. Par bien de ses visions vraiment géniales, il s'élèvera à la hauteur des grands tragiques grecs et de Shakespeare.

Comme eux il a eu, pour exprimer le conflit des passions éternelles, des hommes qu'une civilisation uniforme n'avait point encore assouplis, pour qui les belles légendes ne sont pas mortes — êtres qui peuvent, au premier abord, nous paraître particuliers, très différents de nous, parce que leur peinture sincère nous conserve tous les caractères extérieurs qui leur sont spéciaux, mais qui, précisément parce que dans notre temps ils semblent les témoins d'un âge aboli, parce que le cours des siècles les a laissés immuables, nous révèlent, non point les attitudes factices et transitoires d'une époque, mais les traits impérissables de l'humanité.

C'est par là que Valle-Inclan, peintre scrupuleux de ce petit peuple celtique refoulé sur ses rivages perdus à l'extrémité de l'extrême pays de l'Europe, est infiniment plus qu'un écrivain régional.

Ses deux premières œuvres obéissant à cette inspiration ont été écrites sous une forme tenant à la fois du roman dialogué

et du drame. Sans avoir encore été jouées, elles sont composées de telle sorte qu'elles pourraient l'être avec de très légères modifications. Les dialogues sont coupés d'indications de scène parfois assez longues qui permettent des descriptions généralement très belles, indispensables pour donner au lecteur l'impression qu'aurait le spectateur au théâtre, mais qui, malgré leur sobriété, atténueraient, si elles entraient dans le dialogue, sa sincérité et partant sa puissance tragique.

Ces deux œuvres, que Valle-Inclan appelle des *comédies barbares*, sont *Aguila de Blason*, l'Aigle de blason, et *Romance de Lobos*, la Geste des Loups. Les deux livres se font suite. Dans le premier apparaît un vieux gentilhomme de Galice, Don Juan Manuel de Monténégro, qui vit de nos jours une vie de baron féodal, d'une générosité méprisante et magnifique, âme noble, mais violente et superbe, ne supportant d'autres critiques que les farces de son bouffon Don Galan, ayant peuplé le pays de ses bâtards, gardant comme concubine une pauvre fille de douce humilité et de foi ingénue, Isabelita, qui s'enfuit pour sauver son âme. De sa femme, pauvre être meurtri qui a dû se retirer dans un autre domaine, il a eu des fils, monstrueuse troupe de bandits — *les Loups* — dont les lecteurs de cette revue liront *la Geste*.

Rien dans l'œuvre de Valle-Inclan ne dépasse la grandeur tragique de *Romance de Lobos*. Il l'a écrit dans une sorte de délire sacré, en deux semaines, enfermé en sa chambre, les volets clos, ignorant des heures, ne sachant plus quand le jour succédait à la nuit, ne dormant que quelques instants pour reprendre le drame dont il avait connu les acteurs et qui revivait magnifiquement en lui. Nous l'avons tel qu'il est sorti de son cerveau. Il envoyait les pages à l'imprimerie à mesure qu'il les écrivait et c'est ainsi que la couverture de la première édition porte l'indication de *cinq journées*, alors que la « comédie barbare » n'en a que trois.

Variant sans cesse sa forme, il a écrit ensuite un roman : *Flor de Santidad*, Fleur de Sainteté, *histoire millénaire* d'une simple bergère qui vit dans un monde surnaturel, croit qu'elle enfantera un enfant divin, et sera considérée comme une démoniaqne et exorcisée sans jamais perdre son extatique candeur. Roman de moins de deux cents pages, chef-d'œuvre d'art discret et d'émotion qui apportera une

note absolument nouvelle, celle d'un christianisme médiéval, dans le rayon de ces grands petits livres qui s'appellent *Daphnis et Chloé*, *Manon*, *Paul et Virginie* et *Adolphe*.

Dans la littérature contemporaine, *Flor de Santidad* fait penser de la façon la plus frappante à la *Fille de Jorio* : mêmes mœurs millénaires et presque mêmes personnages. D'Annunzio a écrit son œuvre deux ans après la publication de celle de Valle-Inclan, qu'il ignorait presque certainement. Aucun des deux écrivains n'a demandé à l'autre son inspiration, tous deux l'ont trouvée dans leurs vieilles terres immuables des Abruzzes et de Galice.

Dans un drame en vers, *Voces de Gesta* (Cris de chansons de Geste), Valle-Inclan nous montre en des temps légendaires, contemporains de ceux que chante notre Chanson de Roland, l'âme fidèle et indomptable de la race. Dans une vision tour à tour naïve, poignante et féroce, passent un vieux roi sans royaume que traque l'invasion des païens, des bergers rudes et simples, et la femme, victime éternelle des guerres implacables, une aveugle au cœur patient qui attendra vingt ans, dans la nuit où l'a plongée son atroce vainqueur, l'heure d'une plus atroce vengeance.

C'est ce drame d'une farouche grandeur qui, après avoir déconcerté les abonnés du théâtre le plus élégant de Madrid, a remué jusqu'au plus profond de leur être les paysans aragonais qui l'ont entendu un jour de grande fête populaire à Saragosse.

Dans sa dernière œuvre parue, une tragédie en prose, *l'Embrujado*, l'Ensorcelé, Valle-Inclan nous fait assister au tourment d'un malheureux vieillard, qui voudrait contre toute évidence reconnaître son sang dans l'enfant d'une fille perdue qui a été la maîtresse de son fils unique mort assassiné sans autre descendance, et à l'angoisse de l'assassin écrasé par une puissance surnaturelle plus forte que sa volonté. Tragédie de la Terre de Salnés, c'est ainsi que Valle-Inclan qualifie l'*Ensorcelé* : Terre de Salnés, c'est son petit pays dans sa province, la région des golfes aimables et des durs rivages où tant de civilisations et de croyances se sont fondues. Elles parviennent jusqu'à nous, conservées par la race. Nous les reconnaissons dans l'allégresse antique des bienfaits de la terre, la mélancolie résignée du Celte, les inquiétudes de la

conscience chrétienne qui tour à tour se révèlent en de vieilles expressions ou d'antiques tournures d'une savoureuse simplicité, inconscientes sentences indéfiniment transmises par les générations et que Valle-Inclan pieusement recueille.

Cette « tragédie de sa terre », les deux « comédies barbares », « l'histoire millénaire », les « Voces de Gesta » sont les œuvres les plus caractéristiques de ce grand écrivain. Elles ne sont pas les seules.

Il a commencé une série de romans sur la guerre carliste, la dernière, celle qui dura de 1872 à 1874. Mélange, comme toutes les choses humaines, de grandes et de petites actions, d'héroïques folies et de défaillances, de cruautés sans grandeur et de noble dévouement à un idéal sacrifié, et par beaucoup de traits la dernière grande manifestation du romantisme en Europe. Valle-Inclan, de famille carliste, carliste lui-même, a pu avoir sur cette époque récente les informations les plus exactes; plusieurs séjours en Navarre lui ont rendu familier le théâtre de la guerre. L'intrigue romanesque joue dans les quatre livres déjà publiés un rôle tout à fait secondaire; ce sont des tableaux presque toujours très saisissants et, mérite rare chez un défenseur d'un des partis en cause, peints sinon avec une impassibilité qui ne convient qu'à une œuvre purement historique, au moins avec un très consciencieux effort de vérité. Les volumes qui vont suivre et termineront cette série seront, si j'en juge par les indications que l'auteur m'a données et la flamme avec laquelle il en parle, de très beaux livres d'une haute émotion.

Entre temps, pour prouver la souplesse de son talent, Valle-Inclan s'est livré, pour notre régal, à un aimable jeu en écrivant *Cuento de Abril* (Conte d'Avril), petite pièce en vers exquis où, dans la Provence du temps du Roi René, nous voyons en conflit l'amour affiné d'un pauvre trouvère et l'altière rudesse d'un guerrier de Castille, puis la « farce versaillesque » de la marquise *Rosalinde*, où, dans un cadre de notre dix-huitième le plus pimpant, des acteurs de la Comédie italienne et des marquis poudrés échangent des propos galants en vers ciselés comme ceux de Banville.

Le grand Celte a voulu nous rappeler que sa Galice avait été sensible au « gay sçavoir » de nos jongleurs et que plus tard un de ses aïeux avait épousé une Napolitaine, qu'un autre était

venu en Espagne avec Philippe V, que d'autres, enfin, avaient aimé le temps dont les cartons de Goya nous ont transmis la lumière, où s'éclaire aussi la sombre Cour d'Espagne. *Cuento de Abril* et la *Marquesa Rosalinda* sont de délicieux passe-temps. C'est ailleurs qu'il faut demander l'émotion intime au poète, c'est surtout dans ce petit recueil, *Aromas de Leyenda*, Aromes de Légende, où, de petits morceaux inspirés des vieux chants de Galice, s'exhale tout le parfum de ce pays, parfum matériel de la terre dont les souvenirs arrivent au poète « fleurant l'herbe fraîche au matin », parfum mystique des rêves qui montent dans la pâleur vaporeuse des cieux.

Accents nouveaux dans la poésie espagnole qui avait surtout trouvé jusqu'ici son inspiration, lorsqu'elle la demandait à sa terre et à sa race, à des terres et à des races bien différentes de celles de Valle-Inclan. Les admirables chants populaires, ces « coplas » de quatre vers sortis du fond le plus ancien de l'âme espagnole, en apportent la preuve la plus sensible.

La Méditerranée, la mer latine et grecque, avec ses horizons lumineux et les contours précis de ses rives, donne de nettes visions, suscite de claires pensées. Les chants de l'homme y sont des tableaux, chaque mot ajoute une forme ou une couleur. En Andalousie, si l'Orient a apporté, avec la nostalgie du désert, un peu de son rêve, ce rêve se matérialise en traits visibles, évocations douloureuses ou cruelles d'amours jaloux, de sang, de mort, ou madrigaux raffinés de la courtoisie arabe, souvent subtils, toujours imagés. La Castille, âpre et dure, a ses horizons aussi limpides, plus limpides même souvent que ceux des provinces méditerranéennes ou andalouses; mais la désolation infinie de ses plaines n'enferme plus la pensée dans les limites harmonieuses qui la retiennent charmée; l'esprit se détourne parfois de la terre et Don Quichotte poursuit ses chimères et sainte Thérèse a ses extases, mais Sancho suit Don Quichotte et la grande mystique a le plus minutieux souci de l'organisation matérielle des ordres qu'elle fonde. Peuple de soldats et de législateurs, aux mots sonores et clairs, qui s'exprime en proverbes et rédige des lois.

Il faut aller jusqu'à l'Espagne atlantique pour trouver les chants dont les paroles font sentir plus qu'elles ne décrivent, suggèrent plus qu'elles ne dépeignent, éveillent un songe que chacun suivra au penchant de son esprit. Et cela nous expli-

que, comme Valle-Inclan se plaît à le dire, l'influence de Verlaine, presque insaisissable chez les écrivains des provinces méditerranéennes, prodigieuse au contraire chez ceux du pays Nord où « l'imprécis au précis se joint ». Il y a deux Espagnes: celle de la couleur et celle de la nuance. Valle-Inclan, qui a tant de couleurs et en des touches si fortes, a plus que personne le culte et le sens de la nuance.

La nuance lui a inspiré une des pages les plus belles qu'il m'ait été donné d'entendre et qui fera partie d'un ouvrage actuellement sous presse, *la Lampara Maravillosa* (la Lampe merveilleuse), livre d'esthétique mystique, livre étrange et puissant qui, à en juger par les fragments que son auteur m'a lus, sera l'expression la plus complète de cette âme inquiète, ardente et magnifique.

§

Ce dont les traductions de Valle-Inclan ne peuvent malheureusement donner aucune idée est la beauté de sa langue. Le lire est un ravissement. Quoique appartenant par des attaches si fortes à une province qui a son parler spécial, il écrit le castillan avec une pureté que nul n'a surpassée. Il ne fait appel à l'idiome de son pays natal — au gallego — qu'avec une extrême discrétion, quand il est seul à exprimer l'idée ou la chose spéciale à sa terre. Au surplus d'ailleurs, il est justement bien moins soucieux de doter de vocables nouveaux une langue aussi riche que l'espagnol que de lui rendre des mots et des expressions oubliées. Il va les exhumer dans les vieux auteurs savoureux, surtout ceux qui ont précédé ce « siècle d'or » trop exclusivement célébré et pour une part d'une inspiration trop étrangère; plus souvent encore il les demande aux peuples des campagnes de Castille, à ces paysans illettrés qui ont conservé tant de trésors de la langue perdus depuis longtemps par les gens éduqués.

Rajeuni par ces vieilles restitutions, le castillan est, pour un écrivain comme Valle-Inclan, un admirable instrument. Il a sur le français l'avantage d'une plus grande richesse et d'une construction aussi souple que le latin; mais si chacun de ses mots, retentissants et expressifs, a par lui-même une très grande force, ils ont une vie trop individuelle, un son trop nettement frappé pour pouvoir se fondre dans la tonalité géné-

rale de la phrase comme le mot français avec ses syllabes muettes et sa faible accentuation. Valle-Inclan, qui tire de si grands effets de la vigueur de ses mots, arrive à donner à ses phrases, sinon la fluidité française, ce qui serait contraire au génie de la langue, du moins une musicale harmonie.

Valle-Inclan a le plus grand souci de la présentation matérielle de ses écrits. Le papier, les caractères, la disposition typographique, les ornements de la lettre et du livre sont choisis par lui avec le goût le plus sûr, le même goût d'ailleurs qu'il apporte à la décoration du cadre dans lequel il vit, à ses meubles, aux étoffes de pure tradition espagnole et maintenant à la construction de la demeure, entièrement dessinée par lui, qu'il va faire construire en Galice à côté de la petite ville où il est né, dominant la ria d'Arosa, dans un site où la complexe beauté de sa terre atteint une grâce suprême. J'étais avec lui lorsqu'il a choisi le terrain où va s'élever sa maison, et cela restera un de mes plus profonds souvenirs que d'avoir vu ce grand écrivain, déjà si complètement ressaisi par son pays, en arrêter le morceau où il va à tout jamais se fixer.

§

Lorsque Valle-Inclan est à Madrid, on peut le voir, presque tous les soirs après dîner, dans un café où l'entoure une réunion, une « tertulia » de jeunes gens, littérateurs et artistes. Scène très espagnole et qu'il ne faudrait pas juger d'après nos habitués de brasserie. C'est uniquement pour se réunir et pour causer que l'on se retrouve, et aussi, là où vont Valle-Inclan et ses amis, pour entendre de la très belle musique. Dans ce café du « Levante », un pianiste et un violoniste excellents interprètent les grands maîtres. Entre la *Sonate à Kreutzer* et l'Ouverture d'*Orphée*, dans le coin de sa « tertulia », les plus hautes questions s'agitent que Valle-Inclan éclaire de lueurs éblouissantes et imprévues. Je ne connais pas un aussi passionnant causeur. Nulle pédanterie d'école en cette réunion, de l'esprit comme l'on en a tant en Espagne et de l'esprit critique comme l'on en a encore plus. Sur la politique, les lettres, l'art se croisent des jugements ardents, souvent violents et cependant, autour de Valle-Inclan, unis par une étroite amitié ou une affectueuse admiration, sont des hommes appartenant aux partis politiques les plus divers et, ce qui est plus

grave encore, aussi divisés que possible par leurs croyances religieuses. Valle-Inclan est carliste, ce qui, on le sait, correspond chez nous à la plus extrême des droites. A côté de lui, dominant avec lui le groupe et lié avec lui par les liens de la plus amicale estime, est un homme bien séduisant aussi, mais aux antipodes de sa pensée, un aquafortiste remarquable, Ricardo Baroja, frère du grand romancier Pio Baroja, républicain, libre-penseur et qui ne me contredirait pas si j'ajoutais très anticlérical ; d'autres dans « la tertulia », et non des moins chers à Valle-Inclan, des familiers de sa maison, sont, pour continuer à employer le langage politique, encore plus « avancés » que Ricardo Baroja. Disons d'ailleurs tout de suite que ce n'est point une exception. C'est un des grands charmes de l'Espagne que ces amicales relations entre des gens d'opinions très opposées.

Si la politique distingue ces jeunes hommes, ils ont tous avec Valle-Inclan en commun le goût passionné du beau et de l'indépendance. Toutes les opinions, toutes les tendances sont admises ; une seule chose ne serait pas pardonnée, la flagornerie au pouvoir, quel qu'il soit, la sollicitation de faveurs aux gens en place, les concessions aux habitudes ou aux goûts du public.

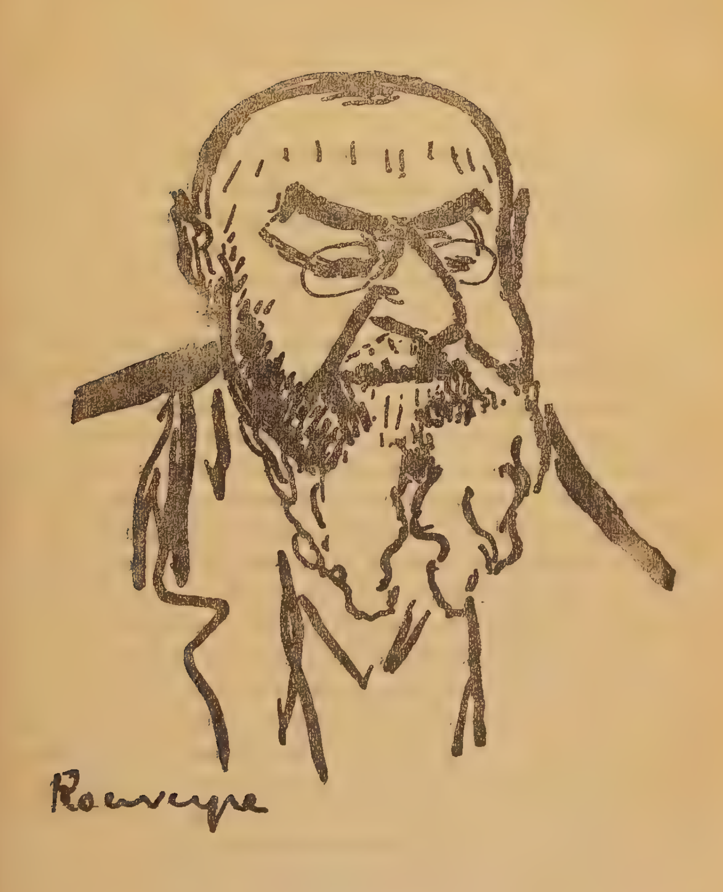
Défendant, envers et contre tous, les hommes et les talents qu'il estime, Valle-Inclan est implacable vis-à-vis de ceux qu'il méprise. Il s'attaque aux fausses gloires avec une violence passionnée qui ne s'apaise que dans l'écroulement des réputatations usurpées.

Sans dogme d'école, s'attachant — comme il convient partout et surtout dans ce peuple d'Espagne aux si fortes individualités — à encourager les tendances heureuses de chaque nature, Valle-Inclan a déjà exercé sur son temps une grande influence dans les lettres et peut-être plus encore, par son action personnelle, dans les arts. Les trois meilleurs peintres de la jeune génération, Romero de Torres, Anselmo de Miguel-Nieto et Arteta, fréquentent ou ont fréquenté assidument la « tertulia du Levante », avec d'autres jeunes qui arrivent et donnent de belles promesses. Ah ! cette tertulia, il faudra bien un jour en écrire l'histoire ou plutôt les innombrables histoires charmantes de fantaisie, de jeunesse, de pittoresque et d'enthousiasme !

§

Depuis quelques années, Valle-Inclan est marié. Cet homme que ceux qui le voient en passant jugent si farouche, est un tendre. Il a la fraîcheur d'impression d'un enfant et, aussi d'un enfant, l'absence la plus complète de sens pratique. La femme qu'il a épousée, très intelligente, d'une fort jolie culture, a donné à cette âme véhémente un foyer d'une douceur affectueuse et discrète. Ils ont une petite fille délicieuse. Mieux que personne, elle fait éclore sur le visage passionné de son père ce sourire qui, nous dit Ruben Dario, est « la fleur de sa figure ».

JACQUES CHAUMIÉ.



FRANCIS JAMMES

LE RATIONALISME CONTRE LA RAISON

—

Guerrière, sacerdotale, économique, selon les phases de l'Histoire, il existe à toute époque, dans tout groupe social, une élite politique qui se propose de gouverner les hommes en vue d'une certaine fin intéressée, en vue d'une fin conçue par rapport à elle. Cette finalité égoïste n'est exclue dans aucun cas. Qu'elle consiste en un intérêt de lucre et de puissance personnelle, impliquant une exploitation, qu'elle réside en une considération touchant l'intérêt général de l'humanité ou d'un groupe social, elle est toujours conçue par rapport à une évaluation personnelle, car il n'existe pas en soi un intérêt général. Il existe des conceptions, et diverses, de l'intérêt général, et ces conceptions se forment toujours dans des cervelles individuelles. Dans l'hypothèse la plus désintéressée en apparence, l'intérêt pris à l'universel, où M. Fouillée a distingué la forme de l'instinct de moralité, est le mobile qui guide l'élite politique. En réalité, il n'y a pas ici désintéressement, mais transformation de l'égoïsme, et toujours satisfaction d'un instinct. Les individus de l'élite se sont formé une conception déterminée de ce qui est bon ou mauvais pour le groupe social ou pour l'humanité. Or, que ce qu'ils estiment bon, à tort ou à raison, règne, cela constitue pour eux une jouissance égoïste, comme c'en est une pour un bookmaker de voir gagner la course par un cheval dont il n'a pas donné un louis. Le raffinement et la rareté du mobile égoïste, dont il est d'ailleurs infiniment intéressant de tenir compte, ne changent en rien sa nature.

Lorsque l'opinion du plus grand nombre prend une grande importance et devient une force à laquelle il faut obéir, l'élite politique se compose nécessairement d'hommes qui achètent une part d'autorité, d'influence et parfois de richesse en se faisant les serviteurs, bon gré mal gré, de cette force

du plus grand nombre. C'est donc l'opinion, c'est donc la volonté du plus grand nombre qui s'exprime par leur entremise. Cela ne signifie pas que cette opinion, avec la conception qu'elle exprime de ce qui est bon ou mauvais pour la collectivité, soit préférable pour la collectivité et même pour le plus grand nombre ; mais cela signifie que, dans ce cas, comme dans les cas d'autocratie, une contrainte s'exerce, qu'ici un certain nombre de volontés individuelles, au lieu d'une seule, s'érigent en volontés directrices, se mêlent de gouverner toutes les volontés du groupe et de leur imposer une règle de conduite en vue de certaines fins voulues par elles. Cela signifie, d'une façon générale, qu'il y a un gouvernement et qu'une conception plus ou moins strictement déterminée de l'existence en commun et des buts à viser s'est formée.

Le gouvernement a pour objet de rendre pratique et de réaliser dans l'activité humaine cette conception, et il s'agit pour lui de la faire appliquer par ceux qui y apportent spontanément leur adhésion et par ceux-là aussi qui n'y adhèrent pas. Le moyen commun à tous les organismes politiques en vue d'un tel résultat est de susciter des croyances, de faire croire que la conception proposée par le gouvernement, interprète de l'instinct politique du groupe, est la meilleure, ou plutôt qu'elle est seule bonne, qu'elle est *vraie*. Il s'agit donc toujours de *faire croire;* mais les moyens d'imposer la croyance diffèrent selon les instants de la civilisation. Demandant, à ses débuts, à la théologie le principe de suggestion nécessaire, l'organisme politique le demande actuellement à la raison. Or, sans rechercher ici, afin de déterminer leur valeur, les diverses conceptions et les directions générales qui tendent à s'imposer de nos jours sous le couvert de la raison, on se propose de montrer que la raison n'est aucunement qualifiée pour conférer à ces postulats quelque autorité et que la croyance rationaliste est de nature aussi fictive que la croyance théologique elle-même. Il ressortira de là que tous les dogmes de la pensée contemporaine, s'exprimant sous ses formes politiques, seraient dénués de toute légitimité s'ils ne pouvaient se réclamer d'une autorité autre que celle dont ils invoquent l'appui, la raison. Mais, on le répète, il n'est pas question de passer au crible ces dogmes eux-mêmes : par croyance rationaliste, on n'entend pas ici le contenu actuel de cette croyance, ni les diverses

propositions particulières où elle se formule, mais le fait même que la raison est tenue pour un principe ontologique duquel des règles peuvent être tirées par voie de déduction quant aux directions normales et sociales qui s'imposeraient à l'existence. S'il faut enfin souligner l'intention de cette étude, on formulera qu'elle n'a pas, comme il pourrait sembler, une portée seulement critique et négative. Au contraire, et si l'on s'y applique à arracher, après la mauvaise herbe théologique, les végétations hybrides poussées à l'ombre du mythe rationaliste, c'est pour faire place à la moisson de l'expérience. Sans métaphore, à la Raison investie d'un pouvoir fictif, on entend substituer l'empirisme, toute la somme de l'expérience humaine renseignant les formes vives du désir.

I

LES FORMES ENCYCLOPÉDIQUES DE LA CROYANCE RATIONALISTE

On peut faire commencer avec le XVIIIe siècle l'effort en vue de conférer à la raison cette valeur ontologique. Cet effort est contemporain de la faillite de la fiction théologique. A cette fiction défaillante la catégorie politique du groupe social s'empresse d'en substituer une autre. Cette nouvelle fiction est de nature idéologique. On transporte à l'idée le pouvoir dont la personne divine a été dépouillée et la raison est tenue pour la faculté intellectuelle à laquelle est dévolu le pouvoir de prescrire des lois dans le domaine de la moralité.

Cet effort s'est manifesté sous trois aspects différents, dont les deux premiers ont pris naissance, bien que dans un milieu et par des moyens assez différents, au XVIIIe siècle même et avec le mouvement d'idées dont la Révolution française peut être tenue pour l'enseigne la plus représentative et la réalisation la plus concrète, dont le dernier est de production toute contemporaine et met en œuvre la dialectique la plus subtile, les procédés les plus ingénieux pour masquer les pétitions les plus ingénues. Le premier de ces aspects se confond avec le rationalisme quelque peu primaire qui se manifeste dans les doctrines encyclopédiques, dans le dogmatisme jacobin, dans les conceptions naturistes de Rousseau où la raison se sensibilise sous les espèces de l'instinct, selon sa valeur innée, non corrompu encore par l'état de société. C'est là la forme naïve

de la croyance rationaliste. C'est celle aussi qui a fait fortune, qui seule s'est vulgarisée et qui nous signifie avec la religion de la Justice, avec la religion de la Vérité, avec la religion du Progrès, avec la religion du Bonheur et du Bien universel le contenu de la croyance rationaliste. On examinera par la suite ces latries diverses, on pénétrera dans les petites chapelles où s'assemblent leurs fidèles, on fera voir sur quelle interprétation étroite, contingente, mutilée des idées de Vérité et de Justice repose le culte de ces idées et quelle sécheresse de cœur ou quel rétrécissement du champ intellectuel suppose chez les uns, quelle simplicité suppose chez les autres la croyance que ces idées puissent être approchées dans le domaine de relation où le monde nous est donné. Mais on va dès maintenant rechercher de quoi est faite, en réalité et sous cette forme, la croyance rationaliste et quels éléments positifs entrent dans sa composition, quelle est enfin la cause de son crédit relatif.

§

Quels éléments positifs entrent dans la croyance rationaliste? Toutes les formes antérieures de l'expérience, c'est-à-dire des états de sensibilité, des instincts, des produits de la physiologie humaine, — des états de sensibilité et des instincts, qui, au cours des siècles et parmi les circonstances les plus diverses, ont pris contact les uns avec les autres pour s'allier ou pour se combattre, pour acquérir le droit de vivre, pour se hiérarchiser selon le degré de force avec lequel ils se sont manifestés et ont pu faire valoir ce droit. Et c'est là un processus infiniment enchevêtré et complexe, si l'on songe que la différence physiologique, le fait de ne pas aimer les mêmes choses engendrent naturellement la haine et le mépris entre les hommes et que d'autre part la similitude des appétits engendre parmi eux la concurrence et la compétition en vue de la possession d'objets également convoités. Les instincts, les appréciations de valeurs qui ont survécu, ayant satisfait aux conditions de cette double épreuve, témoignent donc qu'ils sont, les uns ressentis, les autres acceptées comme justes par le plus grand nombre des hommes qui composent toute société actuelle. Ils témoignent aussi, par l'existence même de la société où on les rencontre, que le compromis auquel ils

ont donné naissance est capable de supporter le fait social. Le fait accompli, l'expérience, milite en leur faveur.

Ce sont là les éléments les plus positifs parmi ceux qui forment le contenu de la croyance rationaliste. Il en est d'autres qui, pour renfermer une part de chimère et de mythologie, ne sauraient être négligés cependant et auxquels on ne saurait, dans une certaine mesure, refuser une valeur positive si la chimère et la mythologie sont les moyens normaux auxquels la mentalité humaine a recours pour se réaliser. Ces éléments, qui entrent encore dans la croyance rationaliste, ce sont les formes mêmes de la fiction théologique qui, pendant de longues périodes de la durée, ont contribué, en jetant dans un même moule les sensibilités humaines, en leur imposant un même impératif, à les rendre conformes à un exemplaire que le jeu loyal de l'expérience avait fait à quelque moment triomphant. On doit avoir constamment sous les yeux cette considération que, lorsqu'il s'agit des hommes, doués du pouvoir d'imaginer, du pouvoir de bovaryser, c'est-à-dire de concevoir les choses autrement qu'elles ne sont et d'attribuer aux phénomènes des causalités fausses lorsqu'ils en ignorent la causalité véritable, les instincts ne s'imposent pas seulement parce qu'ils se développent chez les plus vaillants et les plus forts, mais aussi parce qu'ils se développent chez ceux qui sont les meilleurs hypnotiseurs, qui sont les plus capables de faire croire, de substituer l'idée mythologique de vérité au fait de force qui a imposé à quelque moment une manière d'être. Cette péripétie entre dans la genèse de tout état de mœurs, de tout état de croyance devenu actuel. Elle a toujours participé à quelque moment à la formation de cette croyance, introduite par quelques représentants avisés d'un état de fait momentanément triomphant. Ceux-ci, pour épargner leur peine et par une application spontanée de la loi du moindre effort, ont profité d'une suprématie momentanée pour s'emparer des imaginations ; ils ont fait en sorte, selon une application approchée du mot de Pascal, que tout ce qui était fort devînt vrai. Ils ont fait croire. A la contrainte par la violence, qui avait emporté une première victoire, mais dont l'emploi eût nécessité une dépense de forces constamment renouvelée, ils ont substitué la contrainte morale. Ainsi le paysan qui veut défendre les graines de ses champs contre les oiseaux pilleurs,

et qui ne veut pas pourtant immobiliser son activité en restant lui-même dans le champ, y installe un épouvantail. Ainsi l'individu qui veut se venger d'un autre à peu de frais le menace par lettre anonyme d'une mort prochaine par le poison. N'ayant pas la force peut-être d'accomplir une vengeance réelle, il torture dans son imagination celui qu'il veut atteindre et, s'il n'empoisonne réellement son pain et son vin, il envenime son esprit. De tels procédés semblent vils. Ils le sont peut-être, en effet, parce qu'ils sont des fraudes, des moyens d'éluder les verdicts de la force qui seule est génératrice de beauté et de vérité; mais ils sont essentiellement humains, parce que l'homme est doué du pouvoir d'imaginer et qu'il offre prise par cette faculté, qui fait cependant sa grandeur, à des attaques, parce que cette faculté ouvre des jours sur sa sensibilité et permet de l'entamer. Le bluff qui consiste à faire croire que ce qui momentanément est fort est vrai devient par la suite un moyen de faire croire que ce qui est faible est fort. Une ancienne force devenue faiblesse continue de régner sous le nom de vérité. C'est là le procédé de toute idéologie.

C'est un procédé que l'on retrouve dans l'évolution de tout état de mœurs et qui joue dans cette évolution un rôle absolument déterminant : c'est le fétiche et c'est le tabou, et c'est la théologie sous tous ses aspects, depuis les plus humbles jusqu'aux plus subtils. A fermer les yeux sur le caractère frauduleux de cette substitution, à ne considérer que la question de fait, il faut bien reconnaître que cette manœuvre exerce sur la formation de toute réalité sociale une influence considérable. Pendant des siècles, la fiction théologique, avec les principes de persuasion qu'elle renferme, avec le pouvoir de contrainte dont elle dispose, a contribué à composer des manières de penser unanimes, à favoriser des états de sensibilité déterminés au détriment d'autres états qui ont été comprimés et constamment écartés. Elle a créé un état de conformisme, quant aux manières de sentir et d'évaluer, entre la plupart des individus d'un même groupe. Elle a agi à la façon d'un ciment fait pour consolider et fixer des états de fait qui triomphèrent à quelque moment. Bien que la croyance rationaliste s'insurge le plus souvent contre les procédés de la théologie, l'ensemble des articles qui sont pour elle objets de foi n'en tire pas moins sa crédibilité et l'empire qu'il exerce sur les consciences de

la longue et continue suggestion exercée par la fiction religieuse à l'égard de sentiments et d'évaluations élaborés par l'empirisme, mais qui furent à quelque moment soustraits au conflit des sensibilités par le bluff théologique. Il faut donc tenir pour un des éléments positifs de la croyance rationaliste cette lente action de la théologie durcissant des états de fait dans les consciences.

Des états de fait qui ont duré, des faits de constance ayant leur origine dans l'expérience et dont l'ethnographie dévoile aisément l'origine empirique, voici ce à quoi la croyance rationaliste, après la théologie, attribue un caractère apodictique indépendant de l'expérience, un en soi. Sous le mot *Raison* tel que l'emploient l'encyclopédie ou le sens populaire, on ne découvre aucune autre matière que de l'empirisme sanctionné par la durée et par une certaine unanimité. Sous les définitions données par les idéologues de la Raison, il est impossible de découvrir autre chose que l'activité aléatoire des hommes aux prises avec les circonstances à travers l'histoire, et quand un Michelet s'exclame : « Votre volonté collective c'est la raison elle-même. Autrement dit, vous êtes dieux », il exprime avec emphase, avec un pathos dont il s'enivre, une froide réalité, à savoir qu'il n'y a rien de plus dans la Raison qu'un parti pris humain relatif à un moment déterminé de l'histoire et caractérisé par cette circonstance qu'il est, à cette époque et sous cette forme, commun à un grand nombre d'hommes. La Raison, au sens encyclopédique, est un compromis fondé sur une pratique plus ou moins longue à travers la durée.

Il est arrivé ceci : que les hommes, à la suite d'une longue étape au cours de laquelle le jeu des sensibilités et des énergies a été mis au point de la vie collective par des contraintes théologiques et politiques, se sont épris de l'état de sensibilité collective qui avait été ainsi créé artificiellement par la rencontre des impulsions instinctives et des freins sociaux. Ils ont pris pour un produit naturel ce qui était le résultat d'un compromis. Ils ont pensé que les contraintes théologiques et sociales qui ont contribué à former cette réalité parfaite dont ils se sont épris faisaient obstacle au développement de cet état de sensibilité; ils ont supprimé les freins théologiques et ont déclaré engendré par la Raison ce qui était le produit complexe de l'expérience et de la fiction théologique. C'est

ce que j'ai nommé ailleurs le romantisme de la raison (1).

Plus exactement et d'un terme qui permettra une identification plus complète du phénomène, il s'agit là d'un bovarysme, d'un bovarysme complexe et des plus ironiques. Bovarysme, attribution de causalité fausse, le fait de concevoir comme engendré par une idée, par un en soi idéologique ce qui est le résultat d'un conflit de sensibilités, bovarysme encore, le fait de cristalliser en un absolu, en une règle immuable à laquelle l'homme de tous les temps peut avoir recours, une chose mouvante et souple et dont c'est l'essence de pouvoir se modifier elle-même en quelques-uns de ses traits, l'expérience; — bovarysme aussi le fait de tenir pour contraire à la production du phénomène, à l'expansion de la croyance rationaliste, le frein religieux qui est l'un des éléments constitutifs de cette croyance, — c'est en effet du germe chrétien dans son opposition avec les instincts naturels que sont sorties les conceptions de justice, de liberté, d'égalité dont le rationalisme politique a fait un canon. Ces suites de bovarysmes enlacés se résument dans le bovarysme du nom qui consiste à prononcer Raison quand le fait articule Expérience.

La fiction rationaliste procède, en somme, comme la fiction théologique. Une catégorie politique se montre à quelque moment satisfaite d'un état de fait réalisé par le jeu de l'empirisme. Elle détache cet état de fait des racines empiriques qui l'ont produit et le transporte dans une région idéologique intangible où tout souvenir de son origine est soigneusement aboli, où l'on s'applique à lui constituer une généalogie fabuleuse. A la façon du moine avisé qui, au temps de la pénitence, étendait les mains sur la poularde servie sur sa table et disait: je te baptise carpe, le rationaliste s'empare du faisceau toujours fragmentaire, toujours inachevé de l'expérience humaine et dit à l'expérience: je te baptise Raison.

Or il n'est pas sans inconvénient de donner à l'expérience le nom de la raison. Des sensibilités intéressées, des sensibilités politiques, des sensibilités de même ordre que les sensibilités théologiques d'autrefois, les grands-prêtres de l'Heure exploitent l'empire légitime que l'expérience a établi sur les activités pour étendre le bénéfice de cette autorité à des décrets dont

(1) V. Henri Heine et le Romantisme de la Raison et la Réalité amoureuse, dans *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs.*

l'expérience n'a pas encore sanctionné l'utilité rigoureuse, à des règles et à des impératifs dont les sensibilités engagées dans le débat des mœurs sont précisément occupées encore à modeler les contours. Ils entendent sous le mot Raison plus qu'il n'y a actuellement dans le mot expérience et couvrent ainsi telles tendances particulières, propres à une catégorie, d'une autorité usurpée. Ils créent une confusion dont leur conception propre bénéficie, mais ce bénéfice est emprunté ou plutôt dérobé à celui que retirerait l'activité humaine de la réalité de l'expérience, de la réalité du conflit des sensibilités entre elles en ce qui touche à des questions qui ne sont point tranchées. Les politiques rationalistes déclarent résolu ce qui ne l'est pas, et cette anticipation n'est pas inoffensive, car elle tend à supprimer le moyen par lequel toute réalité se polit, l'expérience.

§

Mais pourquoi la catégorie politique de la nation, encyclopédistes du XVIIIe siècle, philosophes moralistes, pédagogues universitaires du XIXe ont-ils adopté pour substitut de Dieu la Raison? La Raison, même appesantie de la solennité d'une majuscule annonciatrice, présente-t-elle donc une sécurité de tout repos, est-elle revêtue d'un caractère universel immuable, œcuménique? En fait, et même, et surtout, sans majuscule, oui. Mais elle désigne alors une catégorie de faits déterminés et qui tous ont trait aux conditions sous lesquelles la connaissance est possible, notions de temps, d'espace, principes d'identité et de contradiction. Diffère-t-elle sous cet aspect du reste de l'expérience? Non. Selon Kant lui-même, selon du moins une interprétation permise de la théorie kantienne de la connaissance, la raison n'est autre chose que la part constante de l'expérience, la somme des éléments qu'à l'analyse on rencontre dans toute expérience, quel que soit, d'autrepart, son contenu. Considérant, sans en exclure aucun, l'ensemble des phénomènes où l'existence se réalise, j'ai tenu, quant à moi, pour une dépendance de cette expérience totale, les moyens constants par lesquels quelque fragment d'existence devient à tout moment objet de connaissance pour quelque autre fragment, et ces moyens se confondent avec ceux que l'analyse kantienne a distingués, ils s'identifient avec ceux où une interprétation plus dogmatique voit des formes à priori,

immuables, indépendantes de l'expérience. Ces différences d'appréciation importent peu ici, car si ce dogmatisme de la connaissance attribue à la raison conçue comme indépendante de l'expérience une nature incommutable et une certitude inébranlable, l'empirisme métaphysique, auquel seul j'ai recours et dont l'empirisme évolutioniste de Mach est un autre aspect, lui attribue en fait la même solidité pour ce motif précis qu'elle est tenue pour un produit constant de l'expérience et que, dans le développement de l'expérience, les rythmes où elle s'exprime conditionnent la production de tous les autres. La connaissance de soi est, en effet, pour l'existence, une nécessité qui la conditionne ou qui, plutôt, est impliquée dans son essence, en sorte que l'ensemble des perspectives à travers lesquelles cette connaissance se réalise assume également, une fois constitué, un caractère de nécessité qu'il faut tenir pour rigoureux : tout développement subséquent de l'expérience qui ne se placerait pas dans ces cadres de connaissance cesserait de faire partie du système de l'existence, ainsi, si l'on considère le système du monde, ainsi d'une étoile qui ne décrirait pas son orbe dans l'espace.

Selon l'une ou l'autre interprétation, il apparaît donc que le terme raison désigne un ensemble de propriétés qui s'imposent souverainement à toutes les intelligences, qui sont soustraites à la possibilité d'être altérées par aucun schisme, en même temps que ces propriétés ont trait à des fonctions définies relatives elles-mêmes à une nécessité de connaissance. A s'en tenir à une définition de la raison consacrée en termes purement empiriques, on dira qu'elle est de l'expérience la part qui se répète invariablement semblable à elle-même, la part rigide et fixée, la part qui n'en pourrait être modifiée sans compromettre le phénomène de l'existence tel qu'il apparaît et se représente à notre esprit. On dira qu'elle est cela par opposition avec la part de l'expérience qui, à travers ces cadres fixes, s'improvise elle-même, se diversifie, apporte à l'existence la part d'imprévu et de changement par laquelle elle échappe à une systématisation absolue.

On conçoit dès lors l'intérêt qui incite les nouveaux moralistes à réaliser ce bovarysme du nom par lequel ils s'efforcent de se donner le change. A définir leur manœuvre sous le jour où elle laisse voir le plus clairement son jeu, à allumer

les lumières dans ce lieu où l'intérêt moral entretient une obscurité propice aux fantômes, il apparaît qu'ils s'emparent du mot raison, qui désigne les rythmes figés de l'expérience, sa part immuable, pour l'appliquer à la part mouvante de l'expérience, à sa part en voie de constante improvisation et qui s'exprime plus spécialement dans le phénomène moral. Ils s'efforcent, en un mot, par une extension illégitime du mot raison, de faire bénéficier la part incertaine et indéterminée de l'expérience du prestige d'infaillibilité dont jouit à juste titre la part de l'expérience qui s'est solidifiée comme moyen de connaissance. Ils donnent le nom de ce qui est fixé, de ce qui est au-dessus de la discussion, à ce qui est mouvant, à ce qui est en question à tout moment actuel. La croyance rationaliste, si paradoxal que cela paraisse, s'exprime dans le fait de couvrir l'irrationnel du manteau de la raison. Le but de cette manœuvre, on l'a divulgué déjà : faire croire, au bénéfice d'une appréciation personnelle, que ce qui est en question est résolu, — à user d'une métaphore, faire croire que la bataille est gagnée afin d'éviter une attaque.



Comment une entreprise aussi paradoxale peut-elle réussir fût-ce d'une façon incomplète ? On a tenté de l'expliquer en montrant que, dans le domaine moral, certains principes développés au cours d'une même civilisation par une expérience relativement constante et par les contraintes théologiques se sont cristallisés en tendances automatiques. Une autre considération est aussi de nature à expliquer le phénomène. Elle a trait à la représentation que l'on se forme du développement de l'expérience à la conception enracinée, d'origine théologique, selon laquelle l'existence, régie par la virtualité d'une cause première, évoluerait d'un premier commencement vers une fin intentionnelle et logique par une série de déductions rigoureuses. Sous le jour de cette représentation, la raison, eu égard à la fixité de son action, est tenue pour cette cause première. Les principes logiques qu'elle stipule et en quoi elle consiste tout entière sont tenus pour la première manifestation de son développement et ce qui, dans l'expérience morale, présente à quelque moment donné quelque apparence d'universalité est tenu comme une suite de ce premier

développement de ces principes logiques. Cette représentation, est-il besoin de le dire, se forme en violation du principe de causalité dont le jeu gouverne notre mentalité et brise comme un obstacle à son fonctionnement toute hypothèse de cause première. Elle s'oppose, dès que l'on fait des lois de l'esprit l'usage logique qu'elles prescrivent, à celle-ci : les intuitions, les principes de la raison sont, dans le développement de l'expérience, des créations de l'expérience, des rythmes qui se répètent indéfiniment semblables à eux-mêmes et à travers lesquels s'écoule, conformément aux exigences de la causalité, le flux sans commencement ni fin de l'expérience. Dans une telle représentation, le rôle attribué à la raison est celui d'un cadre à travers lequel passe tout le reste de l'expérience, celle-ci conservant le mystère de sa genèse insaisissable, tandis que, dans la représentation évoquée par la croyance rationaliste, le rôle de la raison est celui d'une source, d'une source qui, contre toute vraisemblance, ne devrait sa formation à aucune eau antérieure et dont l'écoulement engendrerait en progressant toutes les formes et tous les aspects transitoires du monde pour se fixer, stagnante, dans on ne sait quel bassin aux contours définis.

La croyance rationaliste repose donc, on le répète, sur une fraude. Cette fraude s'exerce au profit de la morale où s'exprime, sous sa forme la plus intense, la volonté de puissance humaine. Mue par cette volonté de puissance, toute sensibilité individuelle, sous quelque aspect qu'elle se manifeste, veut faire de son vœu particulier la loi de l'univers. Comment s'y prendre pour réaliser cette métamorphose? Se jeter dans la mêlée et, par la persuasion, par l'exemple, par la violence, imposer sa conception de ce qui doit être, faire que ce que l'on veut devienne ce qui est, ce qui sera. Certes, mais la tentative est aléatoire. Alors se persuader et persuader que ce qui est le vœu d'une sensibilité individuelle est l'expression d'une loi déjà préexistante, que ce qu'il s'agit de créer est déjà créé, que ce qui doit être improvisé et imposé à main armée existe de toute éternité et peut être déduit. Ceci est le bovarysme précis de la morale qui a recours aussitôt au bovarysme de la causalité fausse : au véritable déterminisme de la morale, le conflit des sensibilités, on substitue un faux déterminisme. A la morale on attribue pour origine la Raison. A la raison qui

régit l'expérience sous ses formes logiques, parce qu'elle est à cet égard le décalque d'une expérience antérieure qui se répète constamment identique à elle-même, on attribue le pouvoir de régir l'expérience sous ses formes les plus instables, sous cette forme des goûts et des couleurs dont la dispute fait toute la part mouvante de la vie et la soustrait au mécanisme.

II

LES FORMES KANTIENNES DE LA CROYANCE RATIONALISTE

Tandis que le rationalisme encyclopédique exprime la croyance rationaliste sous ses formes en quelque sorte populaires et en tant qu'elle s'affirme sans se préoccuper d'une démonstration, le kantisme traduit cette même croyance sous ses formes savantes dans un milieu d'ailleurs artificiel et qui n'est pas plus qualifié pour engendrer une croyance véritable que ne le sont les professeurs et les érudits pour former une langue. De même qu'une langue, une croyance naît en effet spontanément ; on ne la fabrique pas consciemment. Sous cette forme artificielle, la croyance rationaliste subit le sort de la loi religieuse qui prépare sa ruine dès qu'elle fait appel au raisonnement pour se prouver.

Qu'est-ce que la Raison au sens kantien? Il n'est pas douteux que ce terme, lorsque Kant commença à spéculer, signifiait pour lui l'intelligence dans son ensemble, notre faculté de connaître. Au premier sens kantien, la raison a trait essentiellement au connaître par opposition à l'être, à l'agir qui se développe dans l'univers et à quoi s'applique le connaître. Quels sont les rapports du connaître et de l'être ? Dans quelle mesure pouvons-nous accepter comme exacts les renseignements que le connaître nous apporte sur l'être et sur l'action, les renseignements du sujet sur l'objet ? Et Kant, inclinant bientôt vers une interprétation qui va distinguer la raison, quant à sa nature même et à son essence, des autres éléments de l'intelligence, Kant se demande s'il n'existe pas des connaissances que l'expérience ne peut expliquer et dont on peut dire par conséquent qu'elles ne dérivent pas de l'expérience. C'est, à mon sens, mal poser la question et comprendre sous le terme expérience une notion incomplète et tronquée de l'expérience véritable. Une telle confusion vient du caractère catégorique

et réaliste attribué par Kant à l'opposition de l'être et du connaître, des cloisons étanches qu'il institue entre ces deux notions, de ce dualisme arbitraire qui l'empêchera, durant toute sa carrière spéculative, de se référer au monisme idéaliste où Berkeley avait trouvé déjà une interprétation plus cohérente du fait métaphysique. S'il est permis en effet de dissocier l'idée de connaissance de l'idée d'existence, il ne faut pas perdre de vue qu'une telle dissociation ne peut être faite que d'un point de vue créé dans l'intelligence par le développement même du fait de l'existence, que le rapport qui s'est établi entre le connaître et l'être appartient lui-même, à titre de dépendance, au processus général de l'existence, qu'il est fait d'expérience. Il reste que, de ce point de vue plus vaste, on peut se demander, à la façon de Kant, si, dans le rapport créé par ce processus expérimental de nature métaphysique, il n'existe pas certains rythmes constants, universels et communs par conséquent à toute expérience concecevable. Nous ne dirons pas alors que ces rythmes sont indépendants de l'expérience, mais nous constaterons qu'ils en composent au contraire le squelette, ce sur quoi s'insèrent par la suite tous les faits subséquents où l'expérience se diversifie.

Si Kant, d'ailleurs, par quelque dogmatisme dans l'expression, a pu faire croire qu'il entendait désigner par les formes de la connaissance quelque chose d'étranger à l'expérience, les procédés dont il use pour découvrir ces formes attestent au contraire que celles-ci s'identifient avec ce qu'il y a de constant dans l'expérience, et telle fut sans doute, on l'a noté déjà, sa première manière de voir. C'est dans ce sens que M. Hœffding a interprété sa méthode. « On découvre les formes, dit-il, en observant ce qui est constant dans notre connaissance, tandis que la matière est ce qui est susceptible de changer et de varier (1). » Or qu'est-ce que notre connaissance prise ainsi comme objet d'observation pour elle-même, si ce n'est l'expérience même ? Ainsi que je l'énonçais dans *les Raisons de l'Idéalisme*, il faut et il suffit, pour que la connaissance, telle qu'elle nous est donnée, soit possible, qu'il existe dans l'esprit des rythmes invariables se répétant toujours semblables à eux-mêmes, en fonction desquels d'autres rythmes instables et perpétuellement changeants soient assemblés en une suite de

(1) *Histoire de la philosophie moderne*, Alcan, p. 49.

représentations ayant entre elles un lien commun. Ces secondes séries ne sont pas moins nécessaires que les premières pour constituer le fait de connaissance, ni les premières moins indispensables que les secondes, mais nous ne sortons pas de l'expérience donnée pour atteindre les unes ou le. autres qui ne diffèrent entre elles que par la constance don les unes témoignent et la multiplicité fantaisiste qui caractéris les autres. Ceci posé, et qui permet, avec le seul point de vue d Hume, de construire le système de connaissance dont Kan s'est avisé, rien n'empêche de nommer, avec Kant, formes d la connaissance ce qui est constant dans le donné du fai d'expérience et matière de la connaissance, ce qui, dans c donné, est changeant. On consentira de même à nomme plus spécialement raison l'ensemble des formes de la con naissance qui sont soumises à des rythmes constants. La rai son sera alors l'ensemble des propositions dérivées de l'intui tion aussi bien que de l'entendement, au sens que Kan appliquait à ces deux termes, de ces propositions sur lesquelle les sensibilités et les intelligences humaines s'accordent et qu forment les points de repère par rapport auxquels tout l reste est évalué, en fonction desquels la réalité est perçue sou un même jour par les hommes, en fonction desquels la scienc est constituée... C'est ce à travers quoi tout le divers est perç et conçu, tout le divers qui est la matière à laquelle s'applique pour en comparer les manifestations sur un même plan, l'acti vité synthétique de l'esprit. C'est ainsi que toutes les chose nous sont données dans le temps, dans l'espace, dans l succession causale, dans la quantité et dans la qualité.

Lorsque le mot raison est restreint à ne désigner que ce notions positives, il a pour l'intelligence humaine la valeu la plus précieuse qui soit, c'est là le sens scientifique du mo par où il signifie le pouvoir de l'esprit sur les choses et qu'u plan commun s'est formé, parmi les perspectives de l'êtr sur lequel les choses les plus diverses entrent en relation e en comparaison les unes avec les autres, composent de tout leurs différences un univers. Mais après avoir donné de raison cette description positive, après avoir inspiré confian en sa vertu, en son caractère d'universalité et de commun intelligibilité dans le champ limité des formes de la connai sance, Kant, tirant parti de cette nature distincte, indépe

dante de l'expérience, qu'il lui a aussi attribuée, exécute la même manœuvre que le rationalisme populaire et naïf dont il vient d'être question. A ce champ restreint des formes de la connaissance, dans lequel la raison exerce un empire souverain, il substitue le champ de l'action où l'expérience s'improvise en toute indépendance et à cette raison qu'il vient de définir avec tant de rigueur, dont tout le pouvoir est épuisé après qu'elle a fixé sur le plan commun de la connaissance les mouvements de l'expérience en acte, il attribue le nouveau pouvoir, totalement étranger aux propriétés dont il l'a pourvue, de décider, parmi la diversité des modes où l'action se manifeste, lesquels sont légitimes et lesquels illicites. Sous le nom d'une faculté qui a pour fonction de faire des modes de l'action des objets de connaissance, il introduit un mythe qui aurait le pouvoir entièrement différent d'imposer des règles à l'action, d'en décréter la loi. L'amphibologie à laquelle on a montré que le sens philosophique vulgaire s'était laissé prendre fait de nouveau son office. Elle se promulgue, en termes de sophistique, avec la distinction faite par Kant d'une raison théorique et d'une raison pratique. Cette sophistique toutefois est singulièrement grossière et qu'elle ait été acceptée par des esprits rompus aux méthodes dialectiques, cela signifie que l'appétit moral créé par les disciplines antérieures entretient une surdité critique extraordinaire ; cela témoigne aussi de la crainte pusillanime sous l'empire de laquelle on semble croire, dans les milieux politiques, dont les universités reflètent plus ou moins fidèlement la mentalité, que, l'ancien moyen de la morale ruiné, il n'est pas de morale possible.

Kant, on le sait, a prétendu déduire l'existence d'une raison pratique par les mêmes procédés dont il a déduit l'existence d'une raison théorique. Comme il avait distingué entre la forme et la matière de la connaissance, il a prétendu distinguer entre la forme et la matière de l'action et il s'est flatté de pouvoir élever dans le palais métaphysique qu'il construisait, comme deux ailes symétriques, ces deux distinctions faites l'une au cœur de la connaissance et l'autre au cœur de l'action. Mais une telle prétention repose sur cet aveuglement extraordinaire, dont la puissance du préjugé moral explique seule qu'il ait pu être partagé par d'autres philosophes et qu'il n'ait pas été jusqu'ici dévoilé par la critique. Cet aveuglement

consiste à ne pas voir que l'action est elle-même impliquée essentiellement dans cette matière, dans ce contenu de la connaissance que Kant distingue de sa forme, en sorte qu'étant partie du tout qu'il considère, la connaissance, elle ne peut être opposée symétriquement à ce tout qui l'embrasse. L'action de la personne humaine, l'action dite volontaire, est un fragment de cette matière qui compose le contenu de la connaissance qui en est expressément l'objet. Elle apparaît à travers les mêmes perspectives d'espace, de temps, de causalité à travers lesquelles tous les autres objets apparaissent. Elle est un des objets auxquels les formes de la raison théorique s'appliquent. Il n'y a donc pas à chercher une forme de l'action, fût-ce de l'action humaine, comme on recherchait une forme de la connaissance; ou du moins ces deux catégories de recherches ne peuvent être opposées l'une à l'autre comme des faits de même grandeur : car l'une est impliquée dans l'autre, en est une subdivision. Des actions humaines, des actions volontaires, ne peuvent apparaître, on le répète, que parmi les cadres tracés et les perspectives décrites par Kant pour tous les autres objets d'expérience. L'acte dit volontaire appartient au monde de l'expérience comme la propriété chimique ou comme le développement de la plante.

Si, après cette constatation, il s'agit pourtant d'appliquer à ce fragment de l'expérience totale le procédé de distinction qui a été appliqué par Kant à l'expérience totale elle-même, si l'on veut, dans le fait particulier de connaissance qu'est l'action volontaire, distinguer la forme de la matière, comme on l'a fait à l'égard du fait de connaissance lui-même dans sa généralité, il reste qu'il faut y relever, sans plus, ce qui est commun à toute action volontaire, ce sans quoi aucune action volontaire ne peut être conçue pour y faire tenir la forme de l'action et qu'il faut reconnaître dans tout ce qui diffère, dans tout ce qui n'est pas constant, la matière, le contenu de l'action. Or, on peut dire que l'action réputée volontaire se reconnaît à ceci d'abord que celui qui l'accomplit et celui qui en a conscience est un seul et même agent. Ceci est bien commun à toute action volontaire, ceci est bien une propriété universelle de l'action volontaire et qui permet de la distinguer de toutes les autres actions qui se manifestent dans le monde, de l'action électrique, de l'action de la pesanteur, de l'action de la lumière

ou de la chaleur. Voici vraiment une *forme* de l'action. La distinction est fondée à ce point que l'intelligence accorde, selon les cas, deux sens différents au même terme action, et qu'en prononçant le même mot pour désigner, par exemple, un court circuit qui a causé un accident de personnes ou un vol qui a été commis par un cambrioleur, chacun a la conscience très nette d'employer un même mot dans deux acceptions différentes. S'il s'agissait de définir la nuance qui existe entre les deux termes, on n'aurait d'autre ressource, à ne préjuger aucune question métaphysique ou morale, celle de la personnalité ou de la liberté, que de recourir à la distinction qui vient d'être indiquée et de dire : dans un cas, l'action émane d'une force qui n'est point consciente de son déploiement et de ses effets, dans l'autre, elle émane d'une force qui a aussi conscience de l'activité où elle s'exprime.

Confusion en un même centre de l'énergie qui produit l'action et de l'énergie qui en prend conscience, voici donc la forme de l'action volontaire, et particulièrement de l'action humaine. C'est cette forme qui a été mise en lumière déjà dans *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs*. On y superposait toutefois au fait de conscience pur et simple qui est évoqué ici, un fait d'appréciation, un jugement porté sur l'acte par l'agent qui l'accomplit, un jugement qualifiant l'acte bon ou mauvais. Par cette addition, on atteignait plus directement, par delà l'action humaine, qui peut être parfois instinctive ou même purement réflexe, l'action proprement morale visée spécialement par Kant. La forme de l'action morale était située dans un fait de non-indifférence de l'agent à l'égard de l'acte qu'il accomplit (1). On notait, pour situer plus clairement, par voie de distinction, l'acte moral, qu'il est le produit d'une double série causale, l'une déterminant l'acte, l'autre déterminant l'appréciation.

Une telle définition de la forme de l'action morale est strictement conforme au procédé employé par Kant pour déterminer la forme de la connaissance. Elle est riche de conséquences. Elle autorise certaines propositions générales, certaines déductions de la nature de celles que présente la géométrie ou la logique, celle-ci, par exemple, qui pourrait

(1) *La Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, Société du Mercure de France, pp. 62-69.

donner naissance à de nombreux corollaires et susciter maint application : *Lorsque les deux séries causales qui intervien nent dans la production de l'action morale aboutissent à st puler le même acte, il se produit un état psychologique q a nom la bonne conscience ; lorsque ces deux séries causale commandent un acte différent, il se produit un état psych logique qui a nom la mauvaise conscience.*

Enfin, par delà la science déductive que peut fonder cet proposition, l'angle formel que l'on a tracé s'ouvre sur la mu tiplicité de l'expérience morale qui s'exprime dans la condui humaine, dans les modes de la sensibilité en fonction des ci constances de temps et de lieu, en fonction du fait social du degré de connaissance scientifique, et c'est là la matièr toute la matière de l'action.

A l'égard de cette matière de l'action, la connaissan s'exerce comme science d'observation de la même façon do elle s'exerce à l'égard des différents corps dont elle disting la composition chimique ou les modalités physiques. Or, c'e précisément à cette attitude d'observation, qui permet de dég ger certaines lois, certaines manières d'être constantes d corps et d'exploiter la nature en lui obéissant, c'est à ce attitude d'observation que le criticisme de la raison pratiq a substitué une attitude impérative : le geste du décret. Aya éludé la nécessité de faire tenir la forme de l'action dans qui est commun à toute action, comme il avait fait tenir forme de la connaissance dans ce qui est commun à tout fa de connaissance, le criticisme a prétendu soumettre néa moins la source vive, le principe entièrement irrationnel d' les modes divers de l'action s'élèvent à un commandeme pourvu d'un caractère d'universalité. Procéder ainsi, c'éta proprement, pour en venir à stipuler ce caractère d'univers lité, commencer par retrancher les éléments qui seuls po vaient le constituer. Le principe du kantisme, — d'une forn de l'action individuelle telle qu'elle puisse être une loi généra pour tous les hommes,— est donc entièrement vide. Elle cons cre la philosophie de l'à-rebours, l'action individuelle, l'acti morale, avec les créations qu'elle réalise dans l'ordre de la se sibilité, étant précisément l'élément destiné à introduire da le drame phénoménal la part de diversité, de différence q l'anime et le distingue d'un mécanisme.

Qu'arrive-t-il? C'est qu'un principe aussi vide ne s'emplit de quelque contenu qu'autant qu'un instinct particulier s'y installe et, sous le travestissement d'une formule générale, s'efforce de prévaloir. Sous ce jour, le rationalisme de la raison pratique se montre ce qu'il est en réalité, et au même titre que le rationalisme encyclopédique : un épisode de la lutte des instincts en vue de dominer. C'en est, à parler la langue de Carlyle, un épisode de nature vulpine. Il s'agit, pour quelque instinct particulier, de s'emparer de la formule vide du kantisme et de s'y installer. Avec elle, il s'ennoblira, chaussera le cothurne, en imposera par une prestance plus haute. C'est sa voix, sa voix d'instinct particulier, articulée et timbrée par les organes de quelque individu vivant et concret, qui attribuera à l'universel sa forme et son destin ; mais cette voix se fera entendre comme celle du chantre à l'église, du haut d'une tribune, selon une acoustique savamment aménagée qui en multipliera le volume.

C'est, notons-le, sous le jour de la belle méthode expérimentale kantienne instituant une distinction de la forme et du contenu de la connaissance que le criticisme de la raison pratique montre son caractère entièrement déraisonnable et témoigne de la violation la plus flagrante de la méthode dont il se recommande. C'est pour avoir négligé soigneusement de distinguer la forme véritable et manifeste de la pratique que l'on a pu donner pour une forme un masque sous lequel se dissimule la volonté de puissance d'un instinct. Cet instinct, c'est l'instinct chrétien, qu'il sera aisé d'identifier lorsque l'on fera l'inventaire des états de sensibilité qui composent le contenu de la croyance rationaliste.

Tel est le second aspect de cette croyance, tel est son aspect dialectique. Sous cette forme, comme sous la précédente, elle a pour but d'introduire, au profit d'un état de sensibilité particulier, un principe intellectuel de certitude dans un domaine où le conflit des sensibilités décide seul à tout moment de l'état de mœurs qui doit régner. Un intérêt aussi immédiat explique seul le crédit, auprès d'esprits accoutumés à l'analyse, d'une présomption aussi chimérique, et la thèse d'une forme de la pratique aboutissant à un impératif logique peut être considérée comme une des plus extraordinaires que le parti-pris moral, sous son aspect social, ait fait surgir à travers l'histoire de la philosophie.

(*A suivre.*) JULES DE GAULTIER.

POÈMES

—

LA VAGABONDE

« L'oiseau de nuit. »

Vagabonde en haillons, voici que tu reviens ;
Tu rentres de la plaine où la tempête sourde
Te tordait comme une herbe et prenait, chaude et lourde,
Ta courte chevelure aux parfums lesbiens.

Tu reviens vers la lampe et la calme demeure
Lasse des longs chemins qui meurtrirent tes pieds
Et n'ayant rien trouvé tout le long des sentiers
Que l'ombre hostile et froide où le vent souffle et pleure.

Tu reviens vers le gîte où tu vas te rasseoir
Et j'ent'rouvre à présent le vantail de la porte.
Ne me rappelle pas puisqu'il faut que je sorte
Et que je veux savoir ce que tu dois savoir ;

Puisque je veux aussi, comme une folle errante,
Marcher dans la tempête et dans les chemins nus,
Remplir la nuit du cri de désirs inconnus
Et réveiller le ciel de sa torpeur pesante ;

Puisque je veux porter à mon tour dans mes doigts,
Jusqu'à ce qu'il me touche et brûle ma main pâle,
Le flambeau qu'au milieu de l'obscure rafale
Entre tes jeunes mains tu portais autrefois,

Ne me dis pas qu'il faut rester et devant l'âtre
Contempler le foyer où fusent en fils d'or
Les brindilles de pin sur la cendre bleuâtre ;
Je n'ai qu'à relever ma face et voir encor

Dans tes yeux agrandis par l'éclat du génie,
Profonds de s'être emplis des soirs mystérieux,
Hautains comme le sont les seuls regards des dieux,
Tout l'indomptable orgueil d'avoir vécu ta vie.

PRINTEMPS

Laisse-moi fuir s'il est encor temps. La nuit chaude
Comme un buisson de fleurs s'épanouit en moi.
Je sens qu'autour de nous le Printemps ivre rôde
Et qu'il a pris ta bouche et ton visage étroit.

J'ai vu luire ses yeux sous tes longues paupières
Avec leur incertaine et cruelle douceur
Et j'ai cru retrouver son trouble en ta pâleur
Et ses pas triomphants dans ta démarche altière.

Laisse-moi fuir et m'en aller, pour que la nuit
Calme mes mains d'enfant avides et peureuses
Et, prenant mon front nu dans ses deux paumes creuses,
Chasse le vain désir dont l'ardeur me poursuit,

Ce désir qui soudain, devant ta face étroite
Dont les cheveux sont noirs comme des raisins lourds,
M'a prise de crier tout à coup mon amour
Qui vers toi s'élevait comme une flamme droite!

LA TERRE

Je serai contre toi, ô Terre chaude et douce,
Comme l'herbe qui rampe et le caillou brillant
Et je te sentirai molle contre mon flanc
Arrondir ton flanc nu sous tes broussailles rousses.

Le soleil, qui nous aime et nous veut toutes deux
T'a brûlée comme moi de ses flammes dansantes
Et tu sens à travers mes bras légers d'amante
Tout ton désir tendu vers le ciel radieux;

Car l'été frémissant de marmures d'abeilles
T'a dévorée aussi de ses fauves rayons
Et la même langueur qui fait pâlir mon front
Est sur ta face auguste et ma face mortelle ;

Tu souffres comme moi du mal inapaisé
D'être gonflée de sève et chaude de délire,
Lourde du germe obscur qui bondit et s'étire
Et qui voudrait jaillir vers le ciel embrasé...

Apaise-toi. A l'heure où l'ombre circulaire
Semble glisser de l'arbre et tomber sur les champs
Pour s'étendre pareille à des vapeurs légères,
Je me relèverai, ô sœur, de mon tourment :

Le soleil ne sera au bord de la colline
Qu'une gerbe de flamme et qu'un grand buisson d'or
Qui s'éteint lentement sous l'haleine marine...
Et c'est moi qui crierai le tourment de ton corps,
L'indomptable désir et l'implacable ivresse
Et la vie bouillonnante en tes flancs éperdus
Et qui, devant la nuit pour clamer ta détresse,
Ouvrirai sur le ciel, comme un arc de déesse,
La courbe de clarté que font mes deux bras nus !

J. GALZY.

IMPRESSIONS DE MADAGASCAR

DANS LA LÉPROSERIE

—

De l'autre côté de la montagne s'étend une terre tragique, une vallée au sol rouge tacheté, çà et là, de bouquets d'arbres. Enserrée par une ceinture de collines qui profilent très haut leurs fronts inexorables, cette vallée ne voit du ciel qu'une coupe bleue ; toute échappée sur l'infini est close par les Gardiennes aux lignes sévères, et il n'est pas d'horizon lointain semblable à une grève d'or où passent des ailes et de flottantes vapeurs irisées. A mi-chemin de deux villages contigus, encerclés de murs, se dresse une maison européenne qui paraît être la surveillante de cette geôle ensoleillée des cases prisonnières derrière le rempart des murailles. Nul bruit. — La nature se recueille et attend. Ainsi qu'un rideau de théâtre, le silence tend son mystère entre l'inconnu et la vie apparente. De l'un et l'autre côté du voile ténébreux, le drame est poignant : ici on pleure, là on espère, et le destin ignoré s'accomplit... Cependant le silence donne sa plénitude à l'émotion humaine, il crée une harmonie entre les larmes et les choses, il est la beauté de la douleur. Qu'importe si demain des doigts sacrilèges soulèvent les plis de velours : l'heure est divine, qui fut sans vaines paroles !...

Ici palpite un silence vivant fait des mille bruits du vent et de la terre. On l'écoute... qui donc le troublera ? Les villages sont habités, une fumée floconneuse sort des cabanes, une faible rumeur monte, un éclat de rire a fusé vers le ciel calme... tout s'éteint, et la mélancolie flotte sur le paysage désolé, au pied des montagnes arides. Les villages muets se sont endormis dans quelque rêve heureux, aux lueurs blondes du soleil qui décline.

Le vent du soir s'élève, il chante dans les herbes ondulantes et disperse les pollens au gré de sa fantaisie. Son souffle frais ranime toutes les choses qui étaient anéanties par la chaleur. Voici, dans les villages, des silhouettes étranges qui semblent

se mouvoir avec peine. Hommes et femmes, ralentis, entravés paraissent privés de l'activité coutumière. Les femmes ne von point à la fontaine d'un pas léger, une poterie de grès roug posée sur la tête. Les hommes, séparés de leurs compagnes tenus à part, se traînent, ombres lasses.

Une torpeur mystérieuse pèse sur tous ces êtres ; çà et l quelques enfants errent sans joie parmi ces créatures ensom meillées. Un enchantement a été jeté sur ces lieux, et ceu qui les habitent ne sont plus tout à fait des vivants. Des créa tures trébuchent et s'affaissent...

Elles possèdent parfois un visage, mais elles n'ont plus d pieds ou de mains. Celles qui peuvent encore marcher et pren dre n'ont plus de regard. Celles-ci portent le masque effrayan d'un mufle de bête, celles-là des plaies hideuses. Moignon sanglants, membres déformés, poitrines râlantes, faces dévo rées, voilà ce qu'enferme le cycle de l'enfer visible. Ainsi qu la Médée de violence et de passion armée qui maudit et détrui sa propre chair, la terre rouge a condamné ses enfants. L lèpre les lui restitue par lambeaux et il est des centaines d mutilés, dans cette vallée, des milliers ailleurs, qui meuren lentement.

Devant les cases de bois et de joncs, les vieillards oppres sés aspirent le dernier rayon du jour. Leurs jambes inertes gonflées par l'éléphantiasis, ne peuvent les conduire dans leur demeures. Des adultes les aident ; parmi les moins malade sont de tout jeunes gens, des adolescents beaux et fiers ave une seule plaie qui commence à s'ouvrir. Des femmes au doux yeux ont encore des mains fines qui se croisent, de pieds nus et agiles. Les autres, ceux qui n'ont qu'un pied e boitent, ceux qui n'ont qu'une main enroulent des chiffon autour du moignon tailladé par le mal ; ils se traînent tel des larves et le cauchemar de leur vie apparaît dans leur yeux. La sérénité règne sur les visages d'aveugles, mais le mufles affreux de la lèpre léonine évoquent une vision d damnés.

Au dernier reflet du jour posé sur le front des montagnes les créatures entourent une jeune fille qui vient d'arriver. Ell est vêtue, avec coquetterie, d'une robe jaune et s'envelopp dans son lamba (1), d'un geste pudique propre aux Hovas qu

(1) Châle.

aiment la réserve et la grâce décente. Ses yeux noirs laissent passer de la joie à travers leurs larmes, qui coulent rondes et claires sur les joues brunes. Elle pleure, mais elle est si jeune que l'espérance affleure sur la coupe des larmes ainsi qu'un lotus émerge des eaux profondes. Ne vient-elle pas de quitter sa mère et les petits frères, des zazakellys (1) aux yeux vifs et ronds d'oiseaux jaseurs, les gentils zazakellys choyés et aimés dans la famille ? La jeune fille a dit adieu à la grande ville où elle ne reviendra plus jamais... Comment est donc née cette tache livide aux grises auréoles qui rend morte la chair qu'elle envahit et s'étend et gagne son côté ? Cet homme du Sud qui l'étreignit un soir sous les arbres en fleur était peut-être le porteur du mal terrible ? Le médecin, plus savant que l'ombiassy (sorcier), a ordonné qu'on la conduisît là-bas, dans la triste cité. On l'a forcée à partir; le médecin l'a emmenée en pousse-pousse au trot mesuré des bourjanes. Elle regardait, le long de la route, les rivières pleines de petits poissons, les touffes vertes du riz que les femmes repiquent courbées sur l'eau azurée par le ciel bleu intense. Elle voyait, en passant, la pierre frottée de graisse où l'on vient implorer la fécondité, et parfois, au détour du chemin, un tombeau bâti en pierres sèches, orné d'herbes et de fleurs semées par le vent. Devant ses yeux défilaient les bourgades et les maisonnettes, des gens inconnus et des animaux familiers, oies, poulets aux longues pattes fuyant devant l'équipage ; des marchés qui bornent la route et dont l'étalage est fait de petits paquets de chandelles pendus par de longues mèches, de chapelets de piments et de régimes de bananes. Le médecin lui disait de douces paroles, dans la langue rude des Vazahas (Européens). Quand ils sont arrivés tous deux à la maison blanche, une religieuse les a reçus, souriante et sereine...

Maintenant elle est seule parmi les femmes horribles. Elle touche son fady (fétiche) qui conjurera le sort funeste. Les femmes piaillent toutes ensemble ; elle leur répond et les autres se taisent pour l'écouter. Des spectres aux faces ravagées tendent l'oreille pour mieux entendre l'eau fraîche et vive de la voix jeune que la douleur assourdira, puis emprisonnera ainsi que la glace prend l'eau. Des silhouettes d'hommes apparaissent sur la crête du mur : la voix limpide est arrivée jusqu'à

(1) Enfants.

eux. Ils regardent et aperçoivent le joli visage mutin et désolé la longue tresse de cheveux noirs, le cou frêle couleur d'ivoir ancien, la sveltesse du corps enveloppé dans le lamba blanc Ceux qui peuvent voir remplissent leurs yeux de cette imag fugitive de la jeunesse et de la beauté qui va mourir. La jeun fille sent à ce moment quels trésors sont en elle ; sa voix expir sur ses lèvres. Tandis que les femmes jasent sans trêve et qu le gardien fait rentrer chacun chez soi pour recevoir la ratio de riz, elle demeure immobile et voit en un instant son inutil grâce et l'affreuse corruption qui va faire d'elle, lentement, u monstre, un mourant cadavre. Elle regrette la Vie et l'Amour ces biens uniques, avec une telle force de tout son être jeun et frémissant, que soudain elle se jette à terre, le visage au sol ses mains jointes ne laissant plus ses yeux apercevoir le jour la cité sans espérance, ceux qui ne sont plus tout à fait de vivants...

*

La nuit s'est endiamantée d'étoiles et leurs feux jouent ave les ombres. Le clair de lune baigne d'une transparente clart l'éther à peine assombri, et les arbres s'entrevoient en masse brunes et denses. Le sommet des collines s'estompe d'u trait sombre sur le ciel pur. C'est l'heure où le silence parl d'éternité, et les tristes regards des hommes scrutant l'im mensité insondable ne voient que l'abîme entr'ouvert de l mort. Il n'est plus, ainsi que dans la force flamboyante d soleil, des vallées et des monts, des fleuves et des routes, de champs et des forêts et diverses sortes de l'humanité qu souffre. La nuit, berceau des mondes, image de l'infini et d temps sans jalons, offre une mouvante parcelle de la créatio aux regards des astres éternels. Et cette poussière d'hommes ces millions d'âmes obscures ou révélées à elles-mêmes, celle qui n'ont que l'instinct des êtres les plus infimes, celles qu surent ravir le feu du ciel sont l'intelligence et la pensée dar l'harmonie universelle. Cette lamentable peine de vivre devien une conscience qui émane de la nature et s'évanouit dar l'espace sans limites. Ainsi la lumière naît des corps obscur par le mouvement, se développe, magnifie, pénètre et pa court l'étendue sidérale.

On dort dans les cases lépreuses, c'est l'oubli posé sur le fronts douloureux. Cependant, ces créatures enfantines s

courbent avec résignation sous le poids du destin; elles s'abîment dans l'indifférence, tandis que la lente mort plane et s'abat tel un oiseau de proie, et arrache des lambeaux de leur vivante chair. Sans révolte, l'homme primitif ne cherche point à combattre la fatalité ni même à s'y soustraire. Il n'invoque ni le ciel ni les dieux pour soulager son infortune. Si l'homme de race jaune accepte et se tait, le nègre entouré des merveilles du monde qui ne lui sont point expliquées met son fady au nombre de ces miracles qui surpassent l'entendement: la foudre, la pluie, l'éclair...

Sous la forme du talisman se blottit la secrète espérance. Les maux et la mort ne sont pas décuplés par l'ivresse de la douleur morale, et ces humbles retournent avec sérénité au tombeau des ancêtres, laissant tomber avec insouciance les gouttes de leur sang empoisonné sur le terrible chemin où ils vont, emboîtés dans l'ornière, buttant aux pierres, faisant halte parfois, mais atteignant d'une marche sûre le terme de leur peine, cette fin où sombre tout ce qui vit.

A cette heure, le rêve argenté de la lune s'étend sur toutes les choses.

La mort est douce qui serait obscure et profonde, semblable à la nuit palpitante d'étoiles. Un vent frais et parfumé passe; cette haleine et la douceur bleue sont un philtre d'amour. Aime-t-on dans l'Enfer ?

La petite ramatoa (1) ne peut dormir ce soir. Les larmes ont séché sur son visage sans qu'elle l'essuyât; son jeune cœur est gonflé de soupirs. Elle s'assied devant la porte de sa case... Oh! la vilaine case qui ne contient qu'une maçonnerie élevée sur le sol et supportant une longue dalle recouverte d'une natte : le lit, puis un banc de pierre! Cette demeure est froide et nue comme la maison des ancêtres.

Là, au dehors, cet air embaumé d'oranger, cette clarté amie ont passé chez sa mère avant d'arriver ici.

La jeune fille est plongée dans cette sorte d'engourdissement qui suit l'excès de la douleur. Ses cheveux se sont déroulés, elle a rejeté son lamba et sa belle robe jaune paraît blanche sous la lune. Elle se sent toute seule, loin des bruits familiers, et toute petite dans la nuit immense. Il lui paraît

(1) Jeune femme, prononcer : ramatou.

qu'il n'y a plus qu'elle au monde et sa douleur qui rempli l'univers. Elle appuie sa joue dans sa main, le coude support par ses genoux repliés, et reste là, bien vite sans pensée, le lèvres entr'ouvertes, les yeux vagues, perdus dans la lueu stellaire.

La nuit qui fait chanter les feuilles lui rappelle les sons d la valhya (1) et les interminables refrains à danser. Ce sou venir n'est pas une tristesse, non plus qu'un plaisir, à pein une impression qui flotte au bord de l'âme et s'abîme dan l'oubli... La petite Ramatoa s'est endormie, la bouche entr'ou verte, les cils humides, ainsi qu'un enfant malheureux.

*

Un craquement se perçoit dans la nuit; un bruit furtif, u pas léger approchent... La jeune fille dort toujours... Un ado lescent est debout devant elle et la regarde. La sensatio d'une présence trouble la dormeuse, ses paupières battent, s tête fléchit et se relève, elle entr'ouvre les yeux.

Elle aperçoit le jeune homme et n'éprouve ni peur ni sur prise. Là-bas, dans la grande Ville, les jeunes gens viennen aussi, le soir, parler d'amour. Il la voit éveillée et s'assied au près d'elle ; il la salue et elle répond avec retenue, ramenan son lamba sur ses épaules. Il dit son nom et parle de ses pa rents, de son village situé à un jour d'ici.

Elle répond encore, mais des larmes voilent l'éclat de se yeux... Elle se souvient de ceux qu'elle a quittés, et de so pays qu'elle ne reverra point...

« Ne sois pas triste, dit le jeune homme, ici nos parent nos amis viennent nous voir! ici l'on aime, ô belle de belles ! »

Un rayon de chaude lumière pénètre le cœur de la jeun fille. Elle sourit : comment a pu venir l'amant au village de femmes ? Il indique le mur franchi sans peine et prend entr ses mains les doigts légers de l'enfant; leurs souffles se mêlent. Mais une ramatoa ne cède point ainsi; il faut se refuser av des yeux câlins et une voix douce, se dérober avec soupless et rire en se moquant. La petite ramatoa n'a garde d'y man quer; tout son chagrin s'efface en un instant; elle oublie lieu de son exil, le mal terrible, les monstres qui gîtent dan

(1) Instrument de musique rappelant la cithare.

la nuit. Elle n'est plus qu'une coquette qui veut plaire, une femme prête à l'Amour, inscrivant le monde dans l'orbe de son désir. Cependant il la saisit et l'enlace, l'entraînant loin de la case et de l'espace blanchi par la lune. Sous l'ombre du bosquet, l'indiscrète lueur argentée ne se posera point sur leurs visages, ne révélera pas leur bonheur ignoré de tous les malheureux qui les entourent. Elle appuie sa joue, qui sent les larmes et le mimosa, contre l'épaule du jeune homme. Elle est une petite fleur au royaume des herbes folles et elle va être cueillie. Ainsi l'amour fleurit sur la mort.

La petite ramatoa ne connaît point les mythes divins, ni même la voix qui murmure au fil de l'eau, parmi les feuilles captives, aux vents du ciel, au rythme du cœur. Elle obéit à la terre, à l'odeur des orangers, au désir de la joie. Et l'adolescent demi-nu, à peine touché par le mal, suit l'instinct dominateur qui condamne l'homme à donner la vie. Le monde se pare, à leurs yeux éblouis, qui voient la triste vallée se transformer en un jardin enchanté où fleurit la rose merveilleuse. Désormais ils possèdent le bonheur, et le parfum des orangers monte ainsi que le cantique de la Sulamite dans la douceur de l'air du soir.

★

La langue hova est précise, sans ailes, sans rêves ; le mot « mélancolie » n'y est point exprimé. Cet oubli, que les civilisés demandent à l'alcool, le peuple primitif le trouve dans l'amour, non dans ces grands sentiments plus hauts que la vie, mais à chaque heure joyeuse cueillie sur le chemin des jours. Le Hova a aussi le goût des longues histoires, des paysages et des fleurs ; il sait en voir la beauté, dont les travailleurs d'Europe ont perdu le sens. Ceux que la main de fer de la nécessité courbe sur le sol ou sur des machines ignorent à présent la splendeur du monde : ils possèdent peut-être la mélancolie !

L'ombre de la mort verse sa cendre sur le bonheur des deux amants et cette tristesse les enchaîne l'un à l'autre. Ils ne demandent rien à l'inconnu : la possession d'eux-mêmes leur suffit. Le jour, ils demeurent parmi les êtres horribles, ils sont visités par les blanches religieuses, ils reçoivent la ration de riz. Chaque soir les réunit. Ils se contentent de menues histoires puériles : autour d'eux, dans l'ombre, d'autres cou-

ples se forment et s'enlacent parmi les moins touchés du Mal terrible.

Aujourd'hui, la mère de la jeune fille est venue la voir, accompagnée d'un petit frère agile, aux yeux vifs. Après s'être embrassées en se frottant la joue et en répandant quelques larmes, les deux femmes ont parlé avec une volubilité qui s'est soutenue durant plusieurs heures. La mère avait apporté des œufs, un régime de bananes, des mangues à la chair rose et sucrée.. Elle a donné des nouvelles de tous, gens et bêtes, et narré les dernières médisances, puis elle a dit adieu et son filonzane l'a emportée, le zazakelly assis sur ses genoux... La petite ramatoa offre à l'amant quelques bananes apportées ce soir, et tandis qu'il épluche les fruits excellents, elle dit : « On va donner un bal hova au palais du gouverneur. Si je n'étais ici, j'y serais allée, car mon père écrit au vaovo (1). J'aurais dansé avec les officiers et bu du vin qui pétille... » Afin de la distraire de son regret, l'adolescent prie la jeune fille de danser pour lui. Dans le bleu de la nuit, sous un clair rayon de lune, la petite ramatoa en silence se met à frapper le sol d'un pas rythmé, cependant que ses bras s'étendent et se replient ainsi que pour une incantation magique. Elle s'enivre de son mouvement, elle voit, en ses yeux dilatés, le bal plein de lumières et de fleurs où elle aurait été si jolie, et, soudain, elle tourbillonne dans un pas de valse telle qu'un papillon fou dans la clarté, puis un vertige la saisit et elle tombe, frissonnante, entre les bras de son amant.



Monotones, les jours s'égrènent sans ennui. Seuls, l'homme qui a divisé le temps imaginaire et lui a fixé des limites, et celui que les passions dévorent connaissent ce spleen qui les force à fuir, haletants d'impatience et attendant « demain ». L'inutile, le désespéré, le cœur enseveli sous la cendre du passé, l'égoïste, *le blasé*, qui ne trouve en soi-même que le désert sans mirages, tous ceux-là souffrent par l'impossibilité d'être. Les yeux qui ne voient plus le soleil ni les dieux visibles parmi lesquels ils vivent, l'herbe en fleur, les arbres puissants, les jeux des nuages au bord de l'horizon, comptent les heures qu'un vent glacé emporte en tourbillons. Ces hommes enfer-

(1) Journal rédigé en langue hova et qui a de nombreux lecteurs indigènes.

ment leur âme dans le cercle de leurs désirs médiocres, ils ne savent regarder au delà d'eux-mêmes et ils ne sont point.

Les amants s'aiment toujours. Ils ignorent que l'on peut se fuir pour chercher une émotion nouvelle.

Par les nuits obscures, quand le vent d'automne chasse les nuages en déroute ainsi qu'une armée de Titans culbutés vers les Monts où s'élève Tananarive, l'adolescent et la jeune fille ont peur de l'ombre et des ancêtres. Dans la case lugubre, sur la dalle élevée, la natte les reçoit endormis, se tenant enlacés, beaux, jeunes et semblables aux statues anciennes couchées sur les sépultures royales, là-bas, en Occident.

Les jours tombent un à un au passé.

★

En ses murs, la léproserie enferme des créatures issues de races diverses. Parmi les plus nombreux des tristes hôtes sont les nègres : Sakalaves guerriers et braves, Makoas de la Côte africaine, Sénégalais venus là comme soldats pour conquérir. Promptes aux colères et aux joies, leurs âmes obscures sont emplies des superstitions de leurs sauvages contrées. Ceux-là ont adopté, en outre de leurs croyances, les fétiches hovas que glisse l'ombiassy, en de furtives visites ignorées des gardiens vazahas. Ces nègres sont l'agitation et le bruit dans la morne cité. Ils se querellent, ils chantent, ils pleurent parfois ainsi que des enfants, ou bien, s'étendant au soleil, ils demeurent inertes pendant de longues heures et dans leurs yeux passe la vision des plaines monotones, des cases abandonnées, des danses et des guerres là-bas, dans la patrie... A l'écart se tiennent les Hovas silencieux et fins que leur réserve n'empêche point d'aimer la conversation et d'être sociables et éloquents. De l'Extrême-Orient, d'où ils vinrent jadis, ils ont gardé le visage presque jaune, de souples et rares mouvements, des yeux légèrement bridés. Leur froid courage, une force d'endurance les font résister mieux que les nègres à l'action dissolvante de la lente mort, eux qui haïssent la brutalité armée, le combat.

Là, dans le village abominable, les Hovas content des histoires et jouent, durant des journées entières, à divers jeux rappelant les échecs... les « dames ». Ils ne sont pas tristes, ils ne se plaignent point : ils sont graves.

La petite ramatoa a senti le tressaillement de la maternité... Sans la préciser, elle évoque l'image future d'un zazakelly aux yeux noirs, au teint bronzé, qu'elle portera sur son dos, enveloppé d'un lamba faisant hotte. Ils ont très chaud ainsi, les petits enfants, et ne pleurent jamais.

Elle le dit à son amant, qui ne peut s'imaginer la matérialisation de son désir. Il ne voit que celle qu'une même douleur unit à lui jusqu'à la mort.

Que se disent les amants, tous deux, pendant les longues nuits ? Quels sont leurs mots de tendresse ? Nul ne sait : le Hova tient à offense qu'on lui parle femme et amour. Il n'est pas d'épithalames en sa langue, mais seulement quelques contes joyeux, quelques chastes chants de fidélité et de timide aveu... La volupté est une mystérieuse joie... Dans le cycle de l'enfer visible et parmi ceux que hantent l'Européen, naît un sentiment trouble, confus, qui s'ignore et nuance les âmes. C'est une tendresse inconnue s'effeuillant sur les jours ; c'est le souvenir comme une rose jetée sur tous les instants de la vie... Demain, la hideuse mort recouvrira les créatures du lambamena (1) et ne restituera que des lambeaux de leurs corps à la tombe des ancêtres. Quels sacrifices seront offerts à leurs mânes ? Quels parents, quelles femmes échevelées viendront gémir près du lieu des ombres? Non, nul d'entre ceux-là ne sacrifiera le bœuf et, après avoir déposé la part des morts au seuil de la maison des ancêtres, la famille réunie ne mangera point la chair grillée au feu en buvant de la betsabetsa (2). Il n'y aura ni larmes, ni danses auprès de leur tombe. Leurs fantômes désolés erreront dans la nuit.



Voici des femmes assemblées, et qui, chose étrange, ne parlent point... Deux religieuses blanches se saisissent d'un enfant nouveau-né, dans une case, et l'emportent sous les yeux de la mère défaillante. Les Dames s'en vont lointaines et le vagissement décroît... Etendue sur la natte, brisée par la souffrance, le petite ramatoa ne sait plus pourquoi on lui vole son enfant. Autour d'elle, les femmes jasent à voix lé-

(1) Dernier manteau servant de linceul.
(2) Eau-de-vie de canne à sucre.

gère et lui apprennent qu'on enlève ainsi les nouveau-nés parce qu'ils naissent indemnes du mal terrible et ne prendraient la lèpre qu'en demeurant au sein de leur mère.

Le lendemain, la jeune femme pleure : son enfant est à l'orphelinat créé par les religieuses. La petite ramatoa sent tout son corps douloureux et elle cherche en son âme le visage imprécis du petit être aimé dès le premier tressaillement de sa présence.

La Supérieure l'a grondée et a fait dire à toute la cité que les coupables du Péché seraient punis sévèrement et privés de nourriture.



Etre seule, n'est-ce pas se pencher sur l'eau de la fontaine et ne plus voir que son propre visage et l'image des regrets qui dorment au fond des yeux? De la profondeur limpide et glacée, à travers le frisson argenté, le « Moi » vient transparaître à la surface.Rien ne gît dans le lit de cailloux brillants, et le reflet s'éteint lorsque descend la nuit.

Désormais la petite ramatoa est seule ; une surveillance rigoureuse empêche les couples de se joindre dans les ténèbres. Couchée sur la dalle, la jeune femme songe à son amant, à l'enfant arraché d'elle, et la mort épouvantable des Vazahas se dresse devant ses yeux.

Une religieuse, chaque jour, passe dans le village des femmes et leur parle du supplice éternel réservé aux pécheurs. Andrianamanitra, le Seigneur incorruptible, est un dieu aux incompréhensibles et sombres desseins. Il ne veut point que l'on aime. Il punit les petites ramatoas qui se sont alanguies d'amour.

On baptise les hommes, on les conduit à l'église, ce qui est amusant parce que l'on y chante. Mais on leur parle de la peine du feu qui torture les ombres de leurs Pères... Dans les cases, une sourde colère naît et grandit, les Malgaches se remémorent qu'autrefois, au temps de la reine, le peuple était libre. Seuls dans leur maison, non point isolés du reste des hommes, les Lépreux vivaient dans le village natal et recevaient la sépulture au tombeau de la famille. Après avoir pris leurs terres, les Européens avides ont ruiné et humilié les An-

drianas (1), ils cravachent le Hova qui ne s'incline point jusqu'à terre devant eux. Naguère, la reine seule, portée dans son palanquin couleur de pourpre, était entourée de pareils hommages.

Parfois un vieil homme au teint africain, les cheveux et la barbe décolorés par l'âge, pénètre dans le cycle de l'enfer visible. Coiffé d'un chapeau de paille, enveloppé d'un lamba couleur de feuille morte, il se glisse, humble, retors, inaperçu des gardiens européens. Quand il s'est assuré l'abri d'une case, il rejette son manteau et l'on aperçoit un collier fait de dents de crocodiles, d'ossements humains, de cornes travaillées qui pendent sur sa poitrine. Tour à tour des lépreux se présentent et reçoivent un précieux fady accompagné de véhémentes exhortations... Oui, les Blancs insatiables, après avoir dépossédé le peuple malgache, veulent étendre leur emprise au-delà même de la mort. Leur griffe astreint les vaincus en leurs croyances, ce trésor intérieur, ainsi qu'en leur liberté. Ils enlèvent les fétiches sans lesquels l'homme est désarmé en face des mauvais esprits... Et qu'est donc ce vague paradis où l'on joue de la valhya en regardant l'Andrianamanitra, cependant que les ombres désespérées des ancêtres pleurent parmi les feux éternels? Qui donc les accueillera au seuil du tombeau et les suivra dans la grande Nuit? Les nègres, les femmes, les Hovas mêmes sont haletants de colère. L'ombiassy représente la tradition nationale, le passé de leur histoire, la protestation de leur race. Ah! qu'on leur rende leur maison, leur amour, leur fady! Nul ne songe, parmi eux, que c'est pour le salut commun, l'extinction du fléau, qu'on les isole et qu'on leur interdit d'aimer. Soumis à la fatalité, ils ne la veulent point fuir : ce sont là révoltes de Blancs. Le Prométhée qui donna aux hommes le feu et l'espérance n'a jeté à ces sauvages que le feu. Une élite, en ce peuple, perçoit les idées générales, mais la foule vit dans l'amour du sol, le respect des coutumes et des préjugés. Le mode et l'objet de leur vénération séparent les peuples plus que les océans et précipitent d'injustes conquêtes.

O rites funèbres! festins de zébu auprès d'un tombeau, mets présentés aux ombres! limbes indéfinissables où errent, sans larmes, les ancêtres debout dans la Nuit! Oiseau d'ar-

(1) Noblesse hova divisée en 4 classes, dont la 1re seule occupait le trône.

gent qui chantes alors que s'effeuillent les derniers instants de la vie, vous êtes l'expression de l'âme et le geste d'un peuple dont le culte n'a point de sens ésotérique et se limite au respect des générations ! Vous êtes nés du sol rouge avec les êtres qui vous ont donné les formes de leur esprit et ne sont point pénétrés, sous le soleil splendide, par cette douleur d'exister, cette soif d'absolu, cette recherche désenchantée d'un fuyant idéal qui hantent les âmes occidentales, pleurantes sous un ciel obscur, et troublant de leurs vaines pensées le repos des dieux.

★

Ce soir, le gardien, un nègre menteur, a commencé sa ronde et, quand il arriva au village des hommes, il trouve les cases désertes. Sauf quelques agonisants ou ceux que clouent au sol leurs jambes énormes et purulentes, tous sont partis. Etonné, le nègre se dirige sans hâte vers la cité des femmes. Tous les lépreux sont réunis là, armés de piquets, de bâtons, de pierres. Assailli par des propos menaçants, le nègre, pris de peur, se sauve ; il court à toutes jambes et monte à la maison où sont les blanches religieuses seules et sans défense. A ses cris, à ses explications haletantes, les Femmes sacrées s'enfuient éperdues. Que faire devant la révolte de cette foule ? Comment apaiser ces âmes qu'elles ne connaissent point, dont elles ignorent les pensées, auxquelles, vainement, elles voulurent donner leur rêve d'Occidentales ? Elles n'avaient point su deviner et, devant la colère, elles se demandaient quels mots la peuvent calmer, dans quels livres on trouve le « Sésame, ouvre-toi » de ces cœurs fermés ! Les profondes différences qui distinguent les races font que les êtres sont isolés et proches à la fois ; séparés par un mur de verre, ils se voient et ne se touchent point. Et jamais personne ne comprendra personne ! La nature cherche des paroles nouvelles et diverses, selon que ses enfants naissent au hasard des contrées de la terre mystérieuse qui garde le secret des origines.

Les lépreux s'enivrent de leur haine ; armés de branches cassées aux arbres proches, les beaux adolescents vont les premiers ; les femmes suivent, plus timides, car jamais une Hova ne récèle une mégère. Parmi les hommes, ceux qui ont en-

core une main brandissent un bâton, une fronde; ceux qui n'ont plus de pied s'accrochent au bras des frères qui marchent; d'autres lèvent avec menace leur terrible mufle léonin vers la maison qui couronne la colline. Poussant des cris gutturaux, les aveugles cheminent les bras étendus et la colère contracte ainsi qu'un masque leurs visages sans regard. Quelques moribonds traînés là, suivant leur vœu, couchés à terre, soulèvent leurs paupières qu'appesantit déjà le grand sommeil. L'ombiassy exalte les courages.

La troupe macabre se dirige vers la maison haute, escalade, roule, déferle ainsi qu'une vague furieuse jusqu'aux portes entr'ouvertes du logis déserté. Elle arrive enfin et trouve les cellules nues et calmes, un aspect paisible et inhabité; l'air est chargé d'un vague parfum d'encens. Etonnée, la foule se concerte et cherche un objet sur quoi satisfaire sa vengeance. Que faire pour punir les sœurs blanches et reconquérir les fadys qu'elles leur ont volés? L'ombiassy, tête nue, son lamba rejeté sur l'épaule, leur crie : Au cimetière!

La terre chrétienne est près de la maison; son sol est recouvert par l'herbe broussailleuse des hauts plateaux; quelques croix indiquent la place où reposent celles qui ne vécurent que pour bien mourir, les femmes sacrées que la fièvre a fauchées loin du pays natal et des êtres aimés, mais plus près de leur Dieu par le sacrifice. Le sol rouge a reçu les corps vierges qui n'étaient point nés de lui... Nulle fleur n'atteste sa pitié. Les Occidentales demeurent étrangères jusque dans la mort et leur idéal dort avec elles, incompris et détesté. Courant ou se traînant, les lépreux arrivent devant les croix indicatrices; ils fouillent avec des bâtons et des augadys (1) la terre qui jaillit, ouvrant une déchirure sanglante... Entre les hautes herbes apparaissent les mortes. Voici des squelettes décharnés, des ossements épars, et, là, des choses plus horribles, d'une indicible épouvante.....

Comment un feu de broussailles est-il allumé? On y jette les croix; la flamme pétille et s'élance; on y jette les mortes!... Haletants, en sueur, mais fous de haine et de joie, les nègres dansent autour du feu, accrochés les uns aux autres afin de se tenir debout. Leur ronde fantastique, parfois éclairée, par-

(1) Lames de bêches.

fois perdue dans l'obscurité, est comme une secousse sismique, une convulsion des créatures et du sol.

L'ombre nocturme étend son zaïmph au-dessus de la terre; mais ceux qui souffrent ne sentent point la fraîcheur apaisée de la nuit. L'ombiassy triomphant regarde ce grand forfait accompli, cette vengeance éclatante tirée des oppresseurs : la profanation des tombes ! les morts privés de sépulture! Désormais les Vazahas vont fuir, puisque leurs morts sont dépossédés du sol, que leurs ancêtres ne peuvent reposer dans l'île rouge, et que, selon la tradition, nul étranger ne restera dans le pays malgache si ses Pères ne le protègent !

Et tandis que les nègres se contorsionnent à la lueur du feu indompté et que les Hovas, à l'écart, sourient en silence, l'ombiassy recueille des ossements et fait des sortilèges. Des groupes, au hasard, se dispersent dans la campagne obscure.

Tendrement enlacés, la petite ramatoa et son amant disparaissent aux confins de la vallée. Des ombres claudicantes prennent la route; elles vont là-bas, dans la grande ville ou le village perdu, frapper à la porte de leur demeure, éveillant dans la nuit les parents qui tressaillent devant ceux qui ne sont plus tout à fait des vivants.

Tout s'efface par degrés; le feu s'éteint; l'ombre règne.

Et le silence laisse tomber son rideau de velours.

MARGUERITE AUGAGNEUR.

L'ATELIER DE CÉZANNE

—

Cézanne me montrait, en toutes circonstances, une telle bienveillance que j'osai un jour lui demander de faire mon portrait. Il voulut bien y consentir, et me donna rendez-vous pour le lendemain, dans son atelier de la rue Hégésippe-Moreau. En arrivant, je vis au milieu de l'atelier une chaise disposée sur une caisse, qui elle-même se trouvait surélevée au moyen de quatre maigres supports. Je considérai cette estrade avec inquiétude. Cézanne surprit mon coup d'œil, et devina mon appréhension. « C'est moi-même, me dit-il, qui ai préparé la chaise pour la pose ! Oh ! vous ne courez aucun danger de tomber, monsieur Vollard, si seulement vous conservez votre équilibre. D'ailleurs, quand on pose, ce n'est pas pour bouger ! » Une fois assis, — et avec quelles précautions ! — je me gardai bien de faire un seul de ces mouvements que l'on nomme faux ; bien plus, je restai immobile : mais cette immobilité même finit par amener un sommeil contre lequel je luttai victorieusement un bon moment, puis, à la fin, ma tête s'inclina sur mon épaule, en même temps que je perdais la notion du monde extérieur ; du coup, l'équilibre n'exista plus, et la chaise, la caisse, et moi-même, le tout fut par terre. Cézanne se précipita sur moi : « Malheureux ! vous dérangez la pose ! Je vous le dis en vérité, il faut vous tenir comme une pomme. Est-ce que cela remue, une pomme ? » Dès ce jour, avant d'aller prendre la pose, j'avalais un grand verre de café noir ; de plus, Cézanne me surveillait, et s'il croyait voir en moi quelques marques de fatigue, signes avant-coureurs du sommeil, il avait une façon de me regarder telle que je reprenais immédiatement la pose comme un ange — je veux dire comme une pomme « qui, elle, ne bouge pas ».

Les séances avaient lieu le matin à huit heures et duraient jusqu'à onze heures et demie. Lorsque j'arrivais, Cézanne fermait *le Pèlerin* ou *la Croix*, qui étaient sa lecture favorite. « Ces gens-là sont très forts, me disait-il : ils s'appuient sur Rome. » On était à l'époque de la guerre des Anglais et des

Boers ; et comme Cézanne était pour le bon droit, il ajoutait généralement : « Est-ce que vous pensez que les Boers seront vainqueurs ? »

L'atelier de la rue Hégésippe-Moreau était encore plus simplement meublé et orné que celui d'Aix. Quelques reproductions de Forain découpées dans les journaux illustrés faisaient le fond de la collection parisienne du maître. Ce que Cézanne appelait ses Véronèse, ses Rubens, ses Lucas Signorelli, ses Delacroix, c'est-à-dire un lot d'images à un sou pièce, était resté à Aix. Je dis un jour à Cézanne qu'il pourrait avoir des reproductions très belles chez Braun. Il me répondit : « Braun vend aux musées. » Il regardait comme un luxe de nabab d'acheter quelque chose à un fournisseur de musées.

Une autre fois, j'eus la fâcheuse inspiration de demander à Cézanne qu'il mît au mur quelques-unes de ses propres œuvres. Il y plaça une dizaine de grandes aquarelles ; mais un jour que quelque chose n'allait pas à son gré pendant la pose, Cézanne, après avoir bien pesté et envoyé au diable et lui-même et la Divinité, ouvrit son poêle, et, arrachant rageusement du mur les aquarelles, il les jeta au feu. Je vis monter quelques grandes flammes ; alors seulement le peintre, apaisé, reprit ses pinceaux.

Chaque après-midi, Cézanne allait dessiner au Louvre ou au Trocadéro, d'après les maîtres. Quelquefois, vers les cinq heures du soir, il passait un instant chez moi et me disait, son visage respirant le bonheur : « Monsieur Vollard, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : je suis assez satisfait de mon étude de ce tantôt ; si le temps, demain, est gris clair, je crois que la séance sera bonne. » C'était là une de ses principales préoccupations, la journée terminée : quel temps aurait-on le lendemain ? Comme il se couchait de très bonne heure, il lui arrivait souvent de s'éveiller au milieu de la nuit. Toujours hanté par cette idée, il regardait le ciel de sa fenêtre, puis, une fois fixé sur ce point important, et avant de regagner son lit, il allait, une bougie à la main, revoir l'étude qu'il était en train de peindre. S'il en avait une bonne impression, il voulait faire partager sur l'heure sa satisfaction à sa femme ; il allait donc la réveiller ; après quoi, pour la dédommager de ce dérangement, il l'invitait à faire une partie de dames avant de se recoucher. Mais, pour que la séance eût chance d'être

bonne, il ne suffisait pas que Cézanne fût satisfait de son étude au Louvre, et que le temps fût gris clair : bien d'autres conditions étaient nécessaires, et notamment de ne pas entendre le bruit que faisait la « fabrique de marteaux pilons ». C'était un ascenseur du voisinage, auquel Cézanne avait donné cette dénomination. Je me gardais bien de le détromper, et de lui dire que, lorsque le bruit cessait, c'est que l'ascenseur était arrêté pour cause de réparations ; je le laissais à son espérance que ces gens-là feraient faillite un jour, — comme les arrêts étaient fréquents, et qu'il croyait tout bonnement que les marteaux s'arrêtaient quand la vente ne marchait pas. Ce qui était, aussi, on ne peut plus désagréable à Cézanne, c'était d'entendre les chiens aboyer. Il y en avait un, dans le voisinage, qui donnait quelquefois de la voix, pas très fort, il est vrai : mais Cézanne retrouvait, pour les sons qui lui étaient désagréables, une ouïe d'une extrême finesse. Un matin, comme j'arrivais, il vint à moi tout joyeux : « Ce Lépine (1) est un brave homme! me dit-il. Il a donné l'ordre d'arrêter tous les chiens, — c'est dans *la Croix*. » — Nous gagnâmes à cela quelques bonnes séances : le ciel se maintenait gris clair, et, par un hasard heureux, le chien, ainsi que la fabrique de marteaux-pilons, s'étaient tus en même temps. Mais un jour, comme Cézanne me répétait une fois de plus : « Ce Lépine est un brave homme! » on entendit un léger *ouah*, *ouah*, *ouah!* Du coup il laissa tomber sa palette, qu'il était en train de préparer, en s'écriant avec découragement : « Le bougre, il s'est échappé! »

Bien peu de personnes ont pu voir Cézanne le pinceau à la main, car lui-même ne supportait que très difficilement d'être regardé pendant qu'il était à son chevalet. Quand on admire ses œuvres, si parfaites de formes, si belles de couleur, on ne peut s'imaginer à quel point certains jours son travail était lent et pénible. Dans le tableau qu'il fit d'après moi, il y a, sur la main, deux petits points où la toile n'est pas couverte. Comme je le faisais remarquer à Cézanne, il me dit : « Si ma séance de ce tantôt au Louvre est bonne, peut-être demain trouverai-je le ton juste qu'il faut pour boucher ces blancs. Comprenez un peu, monsieur Vollard, si je mettais là quelque chose au hasard, je serais forcé de reprendre tout mon tableau en

(1) Le Préfet de Police.

partant de cet endroit! » Et cela n'était pas sans me faire frémir.

Tout en faisant mon portrait, Cézanne avait entrepris une importante composition de *femmes nues*, la plus grande toile qu'il ait jamais peinte, — ou, pour être plus exact, tenté de peindre, car elle resta à l'état d'esquisse. Cézanne se servait, pour ses compositions de nus, de dessins sur nature faits autrefois à l'atelier Suisse, et, pour le reste, il faisait appel à ses souvenirs de musées. Son rêve eût été de faire poser ses modèles nus en plein air : mais cela était irréalisable pour beaucoup de raisons, dont la plus importante était que la femme, même habillée, l'intimidait. Il ne faisait d'exception que pour une servante qu'il avait eue autrefois au Jas de Bouffan, vieille créature au visage taillé à coups de serpe, et dont il disait à Zola avec admiration : « Regarde, est-ce beau? on dirait un homme! »

Aussi combien fus-je surpris quand il m'annonça, un jour, qu'il voulait faire poser une femme nue. « Comment, monsieur Cézanne, ne pus-je m'empêcher de m'écrier, vous allez faire poser une femme nue? — Oh! monsieur Vollard, je prendrai une très vieille carne! » Il la trouva d'ailleurs à souhait, et, après s'en être servi pour une étude de nu, il fit, d'après le même modèle, mais cette fois vêtu, deux portraits qui font penser à ces parents pauvres que l'on rencontre dans les récits de Balzac.

Cézanne m'avoua qu'il trouvait, avec ce « chameau », beaucoup moins de satisfaction qu'avec moi, pour la pose. « Cela devient, me disait-il, très difficile de travailler avec le modèle femme ! Et pourtant je paie cher la séance; ça va dans les quatre francs, vingt sous de plus qu'avant la guerre. Ah! si je pouvais réaliser votre portrait ! » Son espoir était toujours le même : le Salon de Bouguereau, en attendant le Louvre, qu'il regardait comme le seul abri digne de son art.

Cézanne se servait, pour peindre, de pinceaux très souples rappelant la martre et le putois, qu'il lavait après chaque touche dans un pincelier rempli d'essence de térébenthine. Quel que fût le nombre de ses pinceaux, il les salissait tous pendant la séance, et il se salissait tellement, lui aussi, qu'on trouve naturel que les gendarmes lui aient demandé ses papiers, un jour qu'il revenait « du motif ». Cézanne affirmait qu'il était du pays, eux disaient ne point le connaître. « Eh!

je le regrette », dit alors le peintre, avec un tel accent que désormais les gendarmes ne doutèrent plus. Celui-là était vraiment d'Aix ! On s'explique aussi, par la façon de peindre de Cézanne, la solidité de sa peinture. Ne peignant pas en pleine pâte, mais mettant les unes sur les autres des touches innombrables de couleurs toujours aussi minces que des touches d'aquarelle, la couleur séchait instantanément : il n'y avait pas à craindre ce travail intérieur, dans la pâte, qui produit les craquelures quand le dessus et le dessous ne sèchent pas en même temps.

J'ai déjà dit que Cézanne n'aimait pas qu'on le regardât peindre. A ce propos, un de ses amis, M. R... qui était allé quelquefois avec lui « sur le motif », m'a raconté qu'on voyait de temps en temps une vieille femme s'installant avec son tricot dans le voisinage des deux amis, mais à une certaine distance. Elle ne faisait aucune attention à eux : mais sa présence même lointaine et si peu gênante mettait Cézanne dans une exaspération folle. Aussitôt qu'il l'apercevait, — et, avec ses yeux vifs et perçants, il la découvrait de très loin, — il s'écriait : « La vieille vache qui vient ! », et, malgré tous les efforts de son ami pour le retenir, il pliait rageusement son bagage et filait. Une autre fois, Cézanne travaillait dans la campagne avec un jeune peintre, M. Le Bail, qu'il avait installé devant lui pour que son compagnon ne le regardât pas peindre ; un passant s'approche à pas de loup, considère le tableau de Cézanne, puis va inspecter l'ouvrage de l'autre peintre, et dit à haute voix : « J'aime mieux ce que fait le jeune ! » Cézanne abandonna aussitôt la place, furieux de ce qu'on l'ait vu peindre, et très agacé aussi de la réflexion du manant, ce qui ne l'ébranla pas, d'ailleurs, dans la croyance qu'il avait que le public s'entendait mieux que les confrères à juger de la « réalisation ». Mais si même le public savait regarder, il aurait été invraisemblable que, à force d'entendre Cézanne se plaindre de ne pouvoir « réaliser », les moins prévenus ne fussent pas arrivés à découvrir dans ses œuvres un certain manque d'aplomb. Quelqu'un ayant émis l'idée que cela devait provenir d'un écart du champ visuel chez le peintre, Cézanne trouva là un nouveau prétexte pour affirmer sa prétendue impuissance à réaliser, et Huysmans ne manqua pas de tirer de ce légendaire écart du champ visuel de Cézanne une con-

clusion aussi originale qu'inattendue, quand il définit ainsi ce peintre : « Un artiste aux rétines malades, qui, dans la perception exaspérée de sa vue, découvrit les prodromes d'un nouvel art (1). »

Si, pendant qu'il travaillait, Cézanne ne me permettait pas de dire un seul mot, il parlait volontiers durant le temps que je m'apprêtais à poser et pendant les trop courts instants de repos dont il me gratifiait. Un matin, comme j'arrivais, je le trouvai qui riait aux éclats en lisant *le Pèlerin*. Il avait découvert, dans ce journal, que l'on offrait au public des actions de la Sosnowice, qu'il prononçait *Sauce novice*. « Ces gens-là feront faillite, me dit-il ; le public n'est pas assez bête pour acheter quelque chose qui porte un nom comme celui-là ! » Quelque temps après, je trouvai Cézanne soucieux : les actions avaient monté. « Voyez-vous, monsieur Vollard, ils ont trouvé des gens faibles. C'est effrayant, la vie ! » Puis, avec la tranquillité et cette sorte de repos que l'on éprouve à voir les « ôttres » bien attrapés quand on est soi-même dans un abri sûr, il ajoutait : « Moi qui ne suis pas pratique dans la vie, je m'appuie sur ma sœur, qui s'appuie sur son confesseur, un jésuite (ces gens-là sont très forts), qui s'appuie sur Rome ». En entendant ce grand peintre se complaire à des enfantillages de cette espèce, et en le voyant accepter de prime abord toutes choses sans aucun examen, des observateurs superficiels se sentaient volontiers la tentation d'user à leur profit d'une telle « naïveté » : mais quand Cézanne s'était ressaisi, — et il se ressaisissait toujours, — il sortait bec et ongles, et, débarrassé de l'intrus, il pouvait placer triomphalement sa phrase favorite : « Le bougre, il voulait me mettre la main dessus ! » Ce n'était pas par simple esprit de mystification que Cézanne avait l'air de se laisser faire. Ne disait-il pas de lui-même : « Ce n'est que fort longtemps après qu'un événement s'est produit, ou qu'une idée a été exprimée devant moi, que j'en puis voir clairement le caractère et la portée. »

Cézanne n'aimait pas Ingres. Mais quand il s'était bien battu avec son dessin, et qu'il ne pouvait en venir à bout, il lui arrivait d'oublier un instant sa haine et de s'écrier : « Ce Dominique est bougrement fort ! » Puis, calmé par cette concession qu'il faisait à la probité d'art d'Ingres, il se mettait à rire,

(1) J.-K. Huysmans, *Certains*, p. 43.

comme pour se moquer de son emballement, et ajoutait : « Mais il est bien em...bêtant ! »

On m'avait dit que Cézanne faisait du modèle son esclave : je l'ai su, en effet, par ma propre expérience. Dès qu'il avait donné le premier coup de pinceau, et jusqu'à la fin de la séance, il usait de son modèle comme d'une simple nature morte. Il aimait beaucoup peindre les portraits. « L'aboutissement de l'art, disait-il, c'est la figure. » S'il n'en peignait pas davantage, c'était à cause de la difficulté d'avoir des modèles aussi maniables que moi. C'est ainsi que, après s'être peint et avoir peint de nombreuses fois sa femme et quelques amis complaisants (à l'époque lointaine où Zola croyait en Cézanne le futur romancier consentit lui-même, un jour, à poser pour une étude de nu, qui a disparu), il fut amené à peindre de préférence des pommes, et plus volontiers encore des fleurs qui, elles, ne pourrissaient pas, car il les prenait en papier. Seulement, « ces sacrées bougresses, elles changent de ton à la longue » ! Alors, dans certains moments d'exaspération contre la malice des choses, il arrivait à Cézanne de se rabattre sur les images du *Magasin Pittoresque*, dont il possédait quelques tomes chez lui, ou même sur les journaux de modes que recevaient ses sœurs. Il n'avait plus ensuite qu'à espérer le temps gris clair, et à redouter l'aboiement des chiens, la fabrique de marteaux pilons, et quelques autres incommodités de ce genre.

Il avait trouvé en moi le plus soumis des modèles, aussi ne se pressait-il pas de finir mon portrait. Cela me sert d'étude, me disait-il en reprenant des parties « assez bien réalisées » et il ajoutait, pensant me combler de joie : Vous commencez à savoir poser. Un jour, après une séance où sa mauvaise humeur s'était manifestée à plusieurs reprises, comme je l'avais quitté en prenant rendez-vous pour le lendemain, Cézanne dit tout d'un coup à son fils : « Le ciel devient gris clair. Le temps de manger un morceau, cours chez Vollard et ramène-le-moi de suite ! — Mais tu ne crains pas de fatiguer Vollard ? — Qu'est-ce que cela fait, puisque le temps est gris clair? — Mais si tu le fatigues trop aujourd'hui, demain il ne pourra peut-être pas poser? — Tu as raison, fils, il ne faut pas abuser du modèle ! Toi, tu as le sens de la vie. » A

propos de cette vision peu pratique de la vie, dont Cézanne s'enorgueillissait secrètement tout en feignant de s'en attrister, je me souviens que, par un hiver des plus rigoureux, en traversant un pont, je m'étais arrêté pour admirer la Seine charriant d'énormes glaçons, quand je vis quelqu'un lavant des pinceaux sur le bord du fleuve. C'était Cézanne. « L'eau est gelée à l'atelier, me dit-il. Pourvu que ça ne prenne pas ici! » Et il regardait avec inquiétude les glaçons, qui se touchaient les uns les autres.

Pendant que je posais, je craignais par-dessus tout, pour mon portrait, l'entrée en scène du terrible couteau à palette que j'avais déjà vu fonctionner quand Cézanne éprouvait le moindre ennui, réel ou simplement imaginaire ; par exemple, lorsque, voyant à son fils la mine un peu fatiguée, il s'imaginait que le jeune garçon « découchait ». Malheur à la toile qui se trouvait sous sa main! Aussi avec quel soin surveillais-je mes moindres paroles! Bien entendu, je me gardais de prononcer les mots de « savants » ou de « professeurs », les deux bêtes noires par excellence de Cézanne ; à vrai dire, je ne parlais de rien du tout, car Cézanne, qui n'avait en tête que son art, pouvait, sans entendre ce que je lui disais, croire à une velléité de contradiction, et mon portrait risquait fort d'être détruit. Je jugeais donc plus prudent d'attendre qu'il m'adressât la parole, ce qui n'était pas non plus sans danger, comme on va le voir.

A l'époque où Cézanne faisait mon portrait, eut lieu la vente Choquet (Mme Choquet étant morte sans avoir eu le temps de réaliser le vœu de son mari, qui était de léguer sa collection au Musée du Luxembourg, où d'ailleurs on l'aurait vraisemblablement refusée, à cause des Cézanne), Cézanne me dit : « Il faut aller voir les Delacroix! » Il me signala notamment une très importante aquarelle de Delacroix, représentant des *Fleurs* et achetée par M. Choquet à la vente de Piron, qui l'avait lui-même acquise à la vente après décès de Delacroix, dont il était l'exécuteur testamentaire. Cézanne m'apprit que Delacroix, dans ses dernières volontés, avait laissé à certains de ses héritiers le droit de choisir comme souvenir une œuvre de lui, à l'exception de cette aquarelle, qui devrait figurer à sa vente mortuaire. Voulant montrer à Cézanne l'intérêt que je prenais à son récit, je recherchai le testament de Delacroix, et, le len-

demain, en venant poser, je dis : « J'ai lu le testament de Delacroix. J'ai vu qu'en effet il parlait d'une grande aquarelle « représentant des *Fleurs* comme posées au hasard sur un fond gris ». « Malheureux, — s'écria Cézanne en faisant deux pas sur moi, les poings menaçants — vous osez dire que Delacroix peignait au hasard ! » Je pus lui expliquer l'erreur; il se calma. « J'aime Delacroix! » me dit-il par manière d'excuse, tandis qu'intérieurement je me promettais de redoubler encore de prudence à l'avenir. Une autre fois, tout faisait présager une excellente séance : ciel gris clair, pas d'aboiements de chiens, silence de la machine à fabriquer les marteaux-pilons, bonne étude de la veille au Louvre ; enfin, *la Croix* du jour avait annoncé un succès des Boers. Pendant que je me réjouissais de ces heureux présages, j'entendis tout à coup un terrible juron et je vis Cézanne avec des yeux effrayants, le couteau à palette levé sur mon portrait. Je restai immobile, mais dans une anxiété indicible; enfin après quelques secondes qui me parurent bien longues, Cézanne tourna sa fureur contre une autre de ses toiles, qui fut instantanément mise en pièces. Voici ce qui s'était passé : dans un coin de l'atelier, du côté opposé à celui où je posais, il y avait eu depuis toujours un vieux tapis jeté par terre, et qui n'avait plus couleur de tapis. Ce jour-là, par malheur, la bonne l'avait enlevé, dans le louable dessin de le battre. Cézanne m'expliqua que ne plus voir ce tapis lui était intolérable, au point qu'il lui serait impossible de continuer mon portrait; en ajoutant que, d'ailleurs, il ne toucherait plus de sa vie à un pinceau. Il ne tint pas parole, heureusement : mais le fait est que, ce jour-là, il lui fut impossible de travailler.

Après 115 séances, Cézanne abandonna mon portrait pour s'en retourner à Aix. « Je ne suis pas mécontent du devant de la chemise », — telles furent ses dernières paroles en me quittant. Il me fit laisser, à l'atelier, le vêtement avec lequel j'avais posé, voulant, à son retour à Paris, boucher les deux petits points blancs des mains, et puis, bien entendu, retravailler certaines parties. « J'aurai fait, d'ici là, quelque progrès. Comprenez un peu, monsieur Vollard, le contour me fuit! « Mais en parlant de reprendre cette toile il avait compté sans ces « garces » de mites, qui se mirent sur mon vêtement et le rendirent inutilisable, même pour la pose. Quand Cézanne abandonnait une toile, c'était presque toujours avec l'intention de la reprendre

plus tard, et dans l'espoir d'un perfectionnement à y apporter. On s'explique ainsi ces paysages déjà « classés », retravaillés l'année suivante, quelquefois deux ou trois ans de suite, ce qui n'était d'ailleurs pas pour l'embarrasser, puisque, pour lui, « peindre d'après nature, ce n'était pas copier l'objectif, mais seulement réaliser ses sensations ». Et l'on comprend aussi que, de cette conscience inouïe, de ce perpétuel recommencement, ait pu sortir la légende du peintre impuissant à réaliser ses visions, étant donné surtout que Cézanne faisait tout ce qu'il pouvait pour propager cette croyance quand il vous disait, avec un parfait semblant de conviction : « Ce qui me manque, voyez-vous, c'est de pouvoir réaliser ! » C'était alors le provincial, qui voyait partout, lui barrant l'entrée du Salon de Bouguereau, des ennemis qu'il espérait désarmer avec son allure de pauvre homme humble et craintif. Combien différent de celui-là le Cézanne qui, heurté un jour par mégarde pendant qu'il était « sur le motif », s'écriait en lançant des regards furieux : « On ne sait donc pas que je suis Cézanne ? » On a plaisanté beaucoup Cézanne pour son ambition, obstinée et malheureuse, d'être admis dans les Salons officiels : mais il ne faut pas oublier qu'il croyait profondément que, s'il pouvait jamais se glisser dans le Salon de Bouguereau avec une « toile bien réalisée », les écailles tomberaient des yeux des visiteurs, et que ceux-ci lâcheraient Bouguereau pour suivre le grand maître qu'il se savait.

Il est vrai que nulle trace de cet orgueil ne subsistait plus en lui dès qu'il se retrouvait devant sa toile. Il fallait alors le voir, toutes ses facultés tendues vers « l'exactitude de la forme », « cherchant la ligne » avec la même conscience que les anciens compagnons mettaient à l'exécution du chef-d'œuvre qui devait leur valoir la Maîtrise, et — s'il était content de sa séance, ce qui était bien rare — montrant la joie de l'écolier qui a reçu un bon point. La façon dont il travaillait peut également expliquer son irritation lorsque quelque cause étrangère à la peinture le réveillait subitement et le ramenait sur terre : « Excusez un peu, monsieur Vollard, me disait-il devant un de ses tableaux, qu'il avait crevé dans un coup de colère, un jour qu'on l'avait dérangé de son travail, mais quand je médite, j'ai besoin qu'on me f... la paix ! »

AMBROISE VOLLARD.

LA MENNAIS ET JEAN-JACQUES-ROUSSEAU

I

Jusqu'à présent, bien des questions se posaient à propos de La Mennais. Allons-nous voir se poser aujourd'hui une « question La Mennais » ?

Malgré les travaux nombreux et fervents, accumulés en quelques années par les Mennaisiens, les obscurités de détail étaient nombreuses et graves. Certaines périodes de la vie de La Mennais demeuraient mal connues. Notre ignorance était particulièrement fâcheuse à propos de sa jeunesse. Comment saisir le drame de l'existence de La Mennais, sans tenir compte de ses origines ? Comment s'expliquer, du moins, les années éclatantes de la maturité, sans avoir compris celles qui les ont précédées ? La formation intellectuelle et, plus encore, sentimentale de l'homme nous échappait. Faute des matériaux indispensables, on se trouvait réduit aux conjectures. De 1782 à 1809, nous n'avions à peu près aucun document. Les données fournies par Sainte-Beuve dans son article de 1837, sont exactes sans doute, mais combien générales et sommaires. Bien maigres aussi, les détails de Blaize (introduction aux œuvres inédites) et de Roussel (Lamennais d'après des documents inédits). Pas un écrit de la main de La Mennais jusqu'à 1809, jusqu'aux *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, et c'est pourtant dans ces années critiques que se place en 1804 sa conversion, c'est-à-dire le véritable point de départ de tout son développement religieux.

Des *Réflexions sur l'état de l'Eglise* (1809) à l'*Essai sur l'indifférence* (1817), notre documentation, insignifiante jusqu'alors, devenait inexacte ou incomplète. L'éditeur des *Œuvres inédites de la Mennais*, son propre neveu, Ange Blaize, a traité avec désinvolture les papiers de son oncle : dates fausses, textes tronqués risquent de nous égarer à tout instant. Et qu'étaient devenus les manuscrits de cette période ? Aussi, que de questions discutées et que de discussions stériles !

Quelle était la psychologie religieuse de La Mennais ? Mystique ou non ? Et sa conversion et son ordination ? Que penser de l'oncle des Saudrais ? Et quel fut le rôle de l'abbé Jean dans les années de jeunesse ?

Nous connaissons aujourd'hui toutes les réponses. M. Christian Marechal, qui nous avait déjà rendu un des grands ouvrages inédits de La Mennais : l'*Essài d'un système de Philosophie catholique*, a trouvé les documents indispensables et su les interpréter. Avec quelle subtilité et quelle délicatesse, il nous fait pénétrer dans les moindres replis de l'âme de l'enfant, du novice et du prêtre (1) ! Nous pouvons désormais suivre pas à pas Félicité de La Mennais. Voici d'abord trois écrits inédits : *les Philosophes modernes jugés par eux-mêmes*, *les Témoignages des Philosophes modernes en faveur de la religion chrétienne* et la *Réponse aux objections des athées*. Et nous voyons clair jusqu'à 1805. Un article inédit sur *Parny* nous reporte au début de 1804. Un article inédit sur les *Indulgences*, des notes sur le Génie du Chistianisme, une *Correspondance* pendant un voyage de M. de La Mennais en Espagne nous font remonter jusqu'en 1802-1803. Enfin, un manuscrit inédit, intitulé *les Philosophes*, nous amène entre 1796 et 1800. La Correspondance publiée par Blaize est restituée dans son texte véritable. Plusieurs feuillets manuscrits des *Réflexions*, toute la première rédaction (manuscrite) de la *Tradition* et les cahiers préparatoires du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* permettent de retracer la genèse de ces ouvrages et, par conséquent, de les comprendre.

Nous voici désormais en possession du guide qui nous manquait et, tout de suite, nous voyons surgir la question d'ensemble, la seule question La Mennais : La Mennais et Jean-Jacques Rousseau, La Mennais et le romantisme religieux.

Relisons, après M. Marechal, Pierre Lasserre et cette thèse qui fit, il y a peu d'années, quelque bruit et même

(1) Christian Marechal : *La Famille de La Mennais sous l'Ancien Régime et la Révolution*. Christian Marechal : *La Jeunesse de La Mennais*.

M. Marechal distingue, dans la vie de La Mennais quatre périodes, marquées chacune par une œuvre maîtresse.

La jeunesse avec l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817).

La 1re période de maturité avec l'*Essai d'un système de philosophie catholique* (1831).

La 2e période de maturité avec l'*Esquisse d'une philosophie* (1844).

La vieillesse (1844-1854), qui s'achève sur cette grande ruine : l'*Introduction à la Traduction de la Divine comédie*.

quelques victimes. Elle donnait, du romantisme, la première définition philosophique : primat de la sensibilité, individualisme passionnel et sentimental, subordination de la pensée à l'affectivité, impatience de toute autorité et même de toute organisation sociale. Du romantisme ainsi défini, Rousseau n'est point simplement le précurseur. Rousseau est tout le romantisme. Et M. Lasserre dressait le bilan du romantisme, non seulement en poésie et en littérature, mais en philosophie et en politique, de l'évolutionnisme hégélien au messianisme révolutionnaire. Un portrait manque à sa galerie et un chapitre à son livre : ceux de La Mennais et du romantisme religieux. Convient-il de les ajouter ?

II

Dès l'enfance et la première éducation, Félicité-Robert de La Mennais nous apparaît marqué de l'empreinte de Jean-Jacques Rousseau. Il avait à peine connu sa mère. Son oncle paternel, Robert des Saudrais, se chargea de l'élever, tandis que son père assumait la direction de la maison de commerce de la famille. Avant la crise révolutionnaire, Robert des Saudrais avait été un fervent disciple des philosophes. Les événements de la Terreur, qui l'ont presque ruiné, le transformèrent brusquement, mais en janvier 1793 la pensée du nouveau précepteur est encore fidèle à Jean-Jacques. Sa sensibilité, comme celle de Rousseau, le porte à enfermer dans l'*amour* tous les devoirs de l'homme. C'est selon l'Emile qu'il guidera son élève. A la Chénaie, Félicité, s'éveillant à la réflexion, passe de longues heures, libre et seul, dans la bibliothèque de son oncle et boit à longs traits l'enchantement de Ruosseau.

L'histoire morale de « Féli » n'est que celle des influences immédiates, surtout personnelles, qui se sont tour à tour exercées sur lui. Aucun développement logique d'une pensée intérieure, pas d'âme plus impressionnable que la sienne. Nous voyons clairement qu'on ne saurait exagérer la part du dehors dans sa formation intime. L'influence de son oncle des Saudrais fut absolue sur ses premières années. La conversion de l'oncle, s'éloignant peu à peu de la pensée du XVIIIe siècle, puis l'attaquant de front dans ses *Philosophes* (1), commen-

(1) Manuscrit inédit et autographe de la main de La Mennais, qui l'avait soigneusement copié, et communiqué par M. Pearson, libraire, Londres.

cera celle du neveu, comme, plus tard, l'ordination de Jean-Marie de La Mennais donnera à son frère la première idée de l'ordination.

En 1800, Félicité a dix-huit ans. Voici venir la grande crise sentimentale de sa vie. Je discerne en lui moins l'amour que l'amour de l'amour. En vrai romantique qu'il est déjà, le besoin d'aimer le poursuit sans trêve. Ame multiple et vibrante, qu'envahit tout le rêve de la passion. « Ah, si j'avais la plume, je te dirais aussi bien de jolies choses, des choses charmantes, amusantes, réjouissantes ; je te ferais rire sans dire du mal de rien ni de personne, après cela, que ne ferais-je pas ? Mais tout cela vaudrait-il un vrai et simple : je t'aime, tel qu'il se trouve toujours au bord du cœur, quand on pense à toi (1) ? » La désillusion fut brutale et le désespoir infini. Sainte-Beuve, bon psychologue, a vu là le malheur de sa vie. Il en souffrait encore en 1817. Dans l'Essai sur l'Indifférence, parlant de « ces illusions charmantes dont nous nous berçons dans le jeune âge, tout passe, s'écrie-t-il, et ne laisse après soi que le dégoût, l'anxiété et cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine (2) ». Il ne s'agit point ici du pessimisme de Bossuet devant la mort. De là viennent ses premiers accès de désespoir, qui se renouvelleront si souvent par la suite et des réflexions comme celle-ci : « Problème à résoudre : Accumuler dans un temps donné la plus grande somme de maux possible. Solution : la vie humaine (3). »

Cette première crise faillit entraîner son départ aux colonies. Elle détermina, du moins, sa conversion. Le Génie du Christianisme vient de paraître en 1802. Il indique à Félicité, dominé par ses lectures presque autant que par ses affections, la forme où cristallisera sa douleur. Chateaubriand attire sur la religion l'attention sympathique du jeune homme. La Mennais a connu l'ouvrage dès son apparition. Les notes qu'il a rédigées en le lisant, sa correspondance avec son père qui voyage en Espagne, nous le montrent à la veille de la foi. D'autres lectures, Pascal, Nicole, le poussent dans la même voie. Mais Félicité souffre désormais d'un mal incurable et le rêve du bonheur terrestre, qu'il n'a pu réaliser, de l'amour

(1) C. Marechal : *Jeunesse de La Mennais*, p. 42. Inédit.
(2) *Essai sur l'indifférence*, t. I, ch. IX, p. 235. Ed. Garnier.
(3) C. Marechal, p. 43. Inédit.

sensible, qu'il n'a pu connaître, ne cessera de le poursuivre dans l'amour divin et jusqu'au pied de la Croix.

Il est des expériences d'amour féminin, maternel et du plus profane peut-être, sans lesquelles l'amour divin reste une abstraction. Celui qui ne fut pas aimé de cet amour exclusif et tendre n'entrera pas dans le sanctuaire par la porte d'ivoire, par la porte enchantée des rêves. D'autres, et de plus sûres peut-être, lui resteront ouvertes, pourvu que le désir ardent, anxieux, d'être aimé, ne règne pas en maître, en tyran, sur son âme et sur sa pensée. Ce renoncement du cœur à toute affection terrestre, facile aux heureux qui goûtèrent la douceur des irremplaçables tendresses, facile encore à ceux-là mêmes qui n'en sentirent pas le besoin, est insurmontable aux âmes qui, sans les avoir connues, en portent, comme un mal incurable, l'irréalisable espérance, l'invicible besoin en elles. Voici le mal de Félicité (1).

Ainsi, Rousseau peut être vaincu par la dialectique de Pascal, il garde toutes les avenues du cœur de La Mennais. Une dernière influence achèvera la conversion : celle de son frère Jean-Marie. Avant même qu'elle soit accomplie, nous trouvons Félicité défenseur de l'Eglise. Un article (inédit) de 1803 sur les *Indulgences* (2) nous le montre rompant des lances « en faveur des doctrines qui, dans la religion catholique, sont trop souvent la pierre d'achoppement de ceux qui n'ont pas la foi, même lorsqu'ils en ont le désir ». Nous touchons ici à un des caractères essentiels de l'œuvre littéraire et religieuse de La Mennais. Elle est toute — ou veut être toute — d'apologétique ; mais le premier qu'elle est destinée à convertir, c'est La Mennais lui-même ; c'est à lui que, secrètement, il s'adresse avant tous, c'est sa propre adhésion qu'il s'agit d'emporter, après l'avoir ainsi justifiée à ses yeux. La réception de Parny par Garat à l'Académie, en 1803, fournit un nouveau prétexte à son auto-apostolat (3). On croit y voir la dialectique d'un esprit convaincu ; mais, en réalité, sa répugnance à l'acceptation d'une doctrine révélée est presque entière. Il faudra, pour la vaincre, la profonde tendresse envers son frère Jean-Marie, qui vient d'envahir Félicité et qui l'entraînera maintenant, à travers les ordres mineurs, jusqu'à la

(1) C. Marechal, p. 70.
(2) *Id.*, pp. 73-74.
(3) *Id.*, pp. 79-84. Inédit.

veille de l'ordination. Mais, envers cette âme, qu'emplissent seuls des sentiments et des aspirations terrestres, s'affirme et s'affirmera toujours impitoyablement le silence de Dieu.

III

Quelle est, après sa conversion, la situation morale et matérielle de La Mennais ? Il ne s'agit point ici d'un retour plus ou moins tardif à une ancienne croyance. Félicité n'avait pas accepté les pratiques du catholicisme, et son adhésion à la foi de son frère Jean-Marie, en 1804, se manifestera d'abord par des actes : par un changement de vie, autant que par un nouveau cours de ses méditations. Il n'avait pas fait sa première communion ; elle eut lieu en 1804. Désireux de regagner le temps perdu pour la vie chrétienne, il entre, comme professeur de mathématiques, dans le collège ecclésiastique que Jean-Marie venait d'ouvrir à Saint-Malo.

Son enseignement lui laisse peu de loisirs. Pourtant, il entreprend encore de nouveaux travaux d'apologétique, comme le montrent trois ouvrages inédits jusqu'ici : la *Réponse aux objections des athées*, les *Témoignages des philosophes modernes en faveur de la religion*, *les Philosophes modernes jugés par eux-mêmes*.

Invoquer les philosophes contre eux-mêmes, utiliser leurs propres textes avec une habileté plus que chicanière (1) et tout particulièrement mettre à contribution Rousseau, voilà ce que se propose Félicité. Sur de gros registres, pris à la maison de commerce de son père, il transcrit avec un soin méticuleux, digne d'un teneur de livre professionnel, tous les articles, tous les passages susceptibles d'être utilisés pour son dessein. Souvent, dira-t-on, c'est un pur jeu d'esprit, mais qui n'est point négligeable, si l'on songe qu'il y a là une bonne part des matériaux et des idées de l'*Essai sur l'Indifférence*, notamment la théorie de l'*utilité* du christianisme.

On ne sait ce que fût devenu La Mennais, si son frère et lui, gravement malades d'excès de travail, n'avaient été contraints

(1) Voici un exemple de sa méthode, que je choisis entre mille. Dans son *Bon sens puisé dans la nature*, d'Holbach s'applique à prouver que la religion, sous prétexte d'instruire les hommes, les retient dans l'ignorance et leur ôte jusqu'au désir de connaître les objets qui les intéresseraient le plus : physique, morale, législation, politique. Ainsi, par suite des préjugés religieux, la religion leur tient lieu de tout. Félicité note simplement sur son registre : « La religion tient lieu de tout. »

d'aller à Paris consulter le célèbre médecin Pinel. Ce voyage allait les livrer l'un et l'autre à une nouvelle influence, celle de Saint-Sulpice. Ils y furent introduits par l'un des trois prêtres qui, outre son frère, eut sur Félicité, avec l'abbé Tesseyre et l'abbé Carron, l'influence la plus décisive (et, en fin de compte, me semble-t-il, la moins heureuse) : l'abbé Bruté, leur compatriote. Par Saint-Sulpice, La Mennais va être mis en contact autant avec des idées générales qu'avec des réalités concrètes, et la plus « pratique » de toutes, la situation même de l'Eglise de France. Le supérieur de Saint-Sulpice, M. Emery, avait alors, avec le pouvoir civil, de redoutables discussions théologiques sur l'organisation de l'Eglise. La grande question du gallicanisme et de l'ultramontanisme, autour de laquelle a tourné au XIXe siècle toute la vie de l'Eglise, était débattue avec fièvre. Contre Napoléon, M. Emery cherchait des armes, aidé de tous les siens. L'influence de Saint-Sulpice me semble avoir consisté surtout à tourner La Mennais vers l'examen de ce dangereux problème des rapports du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Une renaissance religieuse se dessinait en France depuis le Concordat et le Génie du Christianisme. Le P. Bourdier-Delpuits avait fondé la fameuse « Congrégation », à laquelle allait adhérer Jean-Marie de La Mennais. Pendant le séjour même des deux frères à Paris, M. de Frayssinous prononçait ses *Conférences*, où il attaquait à fond le renouveau philosophique tenté par le cercle de Mme de Staël. Mais l'Eglise de France était, d'un autre côté, gravement menacée. Napoléon ne dissimulait plus son désir de mettre la main sur le clergé. Félicité de La Mennais vit la défense religieuse se grouper autour de Saint-Sulpice et Saint-Sulpice se rallier d'abord derrière les positions de Bossuet. Dès son retour en Bretagne, l'âme impressionnable et mobile de Félicité se donnera tout entière à Bossuet.

Pourtant au plus profond de lui-même, dans son commerce avec Bossuet comme, plus tard, avec Malebranche ou Bonald, c'est encore Rousseau que nous apercevons. C'est à la *raison* elle-même, en effet, qu'il veut, après Jean-Jacques, faire porter le poids de ses rancunes, de ses sécheresses intérieures. C'est dans la mesure où l'absolutisme de Bonald, qu'il suit alors fidèlement au *Mercure de France*, va rejoindre l'absolutisme de Rousseau, qu'il se déclare conquis par Bonald.

Ainsi, en lui, la sensibilité de Rousseau demande à chaque nouvelle lecture les paroles de consolation et d'encouragement qu'elle cherche éternellement. De Pascal, elle a retenu les souffrances passionnées, l'exaltation de l'instinct, du cœur, du sentiment, au-dessus de la raison. Félicité s'est donné successivement à Bossuet parce qu'il lui montrait l'homme aspirant à ce bonheur, « unique but du pauvre Jean-Jacques », à Malebranche, pour l'enchantement de sa doctrine de l'amour, à Bonald, pour avoir invoqué la liberté, le bonheur, la volonté générale et la nature.

Mais ce bonheur, en vain cherché, il ne peut le découvrir : sa conversion ne l'a pas guéri.

IV

Des influences variées, parmi lesquelles celle de son frère Jean-Marie se détache la dernière et la plus forte, ont obtenu la conversion de Félicité. Jean-Marie, seul, va l'engager dans la voie sacrée de l'ordination et le conduire, sinon jusqu'au pied de l'autel, lui faire du moins traverser les ordres mineurs.

Les amours féminines se sont fermées à La Mennais (1). Son cœur s'est dispensé tout entier dans des amitiés d'homme pures et passionnées. Son affection pour son frère fut absolue autant qu'exigeante. Elle essaiera de l'entraîner jusqu'à Dieu, et quand, plus tard, trouvant Jean-Marie trop loin de lui, Félicité se croira abandonné, cette nouvelle détresse morale le livrera encore plus sûrement.

Jean-Marie, qui montrera dans la suite moins de clairvoyance, n'ose encore lui faire entrevoir la prêtrise. Il lui trace du moins, dans la solitude de la Chénaie, où les deux frères se sont retirés en 1806, tout un programme de travail. Il s'efforce de fixer les inquiétudes de son frère, de triompher de ses incertitudes. A la lecture d'un article du Dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier, s'est découverte à lui soudain la tâche possible d'une vie : « *Torrent d'idées vagues qui se déborde sur le papier, ce 13 nov. 1807 de 4 à 5 1/2 à l'occasion de l'article Jacobite, de Bergier* (2). » Il n'y a pas là moins de

(1) Cf. d'Haussonville, *Lettres de Lamennais à la baronne Cottu* — et, au Mercure de France (février 1911), l'article remarquable de M. Alfred Rebelliau sur cet ouvrage : *Une amitié féminine de Lamennais*.

(2) Inédit. Arch. des Frères de l'instruction chrétienne. Marechal, pp. 204 et suiv.

trente-trois projets, entre lesquels deux nous retiennent aussitôt : l'idée générale : « Réunion des sectes séparées de l'Eglise catholique (livre à faire) » va devenir le rêve des deux frères, comme elle fut l'ambition d'un Bossuet et d'un Leibnitz. A l'article 12, nous lisons ceci : « Vues et avances pour conserver, maintenir l'autorité du Saint-Siège. Son admirable influence sur tout l'univers dans les temps passés, actuellement et encore plus pour l'avenir. » C'est, indiquée par Jean-Marie, toute l'idée de la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques.*

De ce flot de projets jaillira d'abord, après les conseils éclairés de Saint-Sulpice, le premier grand ouvrage important de Félicité de La Mennais, les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France au XVIIIe siècle et sur sa situation actuelle.*

Il s'agissait avant tout de défendre l'Eglise contre les ambiions menaçantes de l'Empereur. Les *Réflexions* sont nées des circonstances. N'insistons pas sur un ouvrage connu. Signalons seulement les sources d'un tel travail, aujourd'hui bien visibles : Bonald, Bossuet, Pascal, Malebranche, et, par-dessus tout, le *Torrent d'idées* de Jean-Marie (1) et ses encouragements persistants. Retenons aussi les pages qui nous donnent la « clef psychologique » de l'ouvrage : celles où La Mennais s'en prend à ce mal de l'indifférence qui est son mal secret, à cette « léthargique apathie » qui est la sienne.

V

C'est en 1809, dans une lettre à l'abbé Bruté, qu'apparaît pour la première fois, dans la correspondance de La Mennais, la résolution de la prêtrise. Il a compris que ce frère tant aimé ne pouvait pas n'appartenir qu'à lui seul et il veut « essayer » de Dieu. Félicité s'y réfugie comme dans le suprême havre de joie. Son imagination seule, sa sensibilité, non sa réflexion, le parent des plus séduisantes espérances. Le mysticisme (2)

(1) Dans le *Torrent d'idées*, Jean-Marie avait écrit : « Connaissance, pour le fonds, de l'écriture sainte — des textes, de l'exégétique des protestants et de leur tendance socinienne, — connaissance des langues orientales, etc. » Nous lisons dans les *Réflexions* : « Au moment où je parle, toutes les universités protestantes sont en travail pour lui ravir (à l'Eglise) la preuve si frappante des prophéties. Quelle voix s'élève pour répondre ? Aucune : et tandis que nos ennemis s'enfoncent dans les langues orientales, etc. » — Cf. Marechal, p. 232. Ce n'est qu'un exemple entre bien d'autres.

(2) Sur la qualité du mysticisme de La Mennais, voir Henry Brémond, *l'Inquiétude religieuse*, 2e série, p. 55.

est pour lui un nouveau chemin de bonheur, après tant d'autres où il n'a trouvé que déceptions. Mais l'engagement est irrévocable et La Mennais a besoin de s'encourager lui-même. Il traduit ainsi le petit livre de Louis de Blois sur la vie religieuse : le *Guide spirituel ou le Miroir des âmes religieuses*. Mais jamais peut-être ne se révèlera plus clairement l'impuissance fondamentale de cette âme. Le précepte essentiel du Guide Spirituel, c'est le « renoncement complet à toute propriété, l'abnégation complète de soi », « le plus important peut-être des préceptes, comme *le plus difficile à pratiquer* », écrit Félicité dans son commentaire.

Un mois avant la tonsure (17 février 1809), il écrit à l'abbé Bruté :

Quand je réfléchis sur ma vie passée... et qu'après cela je viens à considérer mon état présent, cette tiédeur, cette mollesse, ce poids des sens qui me lasse et qui m'abat, cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui renaît sous le couteau même... je me demande si c'est à un malheureux tel que moi, de pénétrer dans le sanctuaire.

Ce pourrait n'être qu'humilité. Mais quoi, pas un cri d'espoir, pas un mot de confiance après cet aveu. Le malentendu commence ; à chaque démarche, comme en un mirage, il verra dans l'étape suivante le bonheur ou du moins le repos qu'il poursuit toujours, sans pouvoir jamais y atteindre (1). Sécheresse, indifférence envers Dieu, voilà toujours le mal dont souffre Félicité. L'exemple de son frère l'a entraîné vers l'autel. Du sacrement, il attend une sorte de miracle. Il espère un don brusque de la vie intérieure qui le débarrassera de tous ses maux, immédiatement après la tonsure. Il s'impatiente. Son inquiétude devient fébrile. Cette expérience, il la veut tout de suite. Onze jours après avoir fait part de sa décision à son père, il recevait la tonsure à Rennes, le 16 mars 1809, et, penché anxieusement sur lui-même, guettant les signes de la grande transformation intérieure qu'il attendait, il ne perçoit toujours que le silence de Dieu. Point de douceur, nul amour, la croix seule lui reste. « O Jésus ! Jésus crucifié, je veux n'aimer, ne connaître que vous désormais. Je veux m'attacher à votre croix, y mettre toutes mes pensées, mes affections, mes

(1) Marechal, p. 261.

désirs, tout mon cœur et toute mon âme, en union avec votre sainte Mère, la Mère des douleurs... »

C'est ce qu'on pourrait appeler « le *romantisme de la croix* (1) ». Félicité est plus loin que jamais de se déprendre de lui-même. « S'il invoque la croix, c'est qu'en lui rendant la ferveur sensible il croit qu'elle le délivrera (2) ».

Peut-être aurait-il pu ne pas pousser plus loin cette expérience de l'ordination. Mais il se ressaisit bientôt et compte trouver à la deuxième étape ce bonheur sensible qui lui a été refusé à la première. Surtout Jean-Marie est là. Les lettres de Félicité devraient lui révéler sa misère intérieure : il n'y lit qu'amour et confiance. « Voilà un billet de notre saint frère, écrit-il à l'abbé Bruté (7 octobre 1809). Son âme est toute ardente de foi et d'amour; il se perd, il s'abîme en Dieu. » Et il réussit à en persuader Félicité lui-même ; Félicité, désormais certain de la métamorphose subite et du renouvellement total, se perd en élans d'enthousiasme. La chute fut encore plus profonde qu'après la tonsure. Il reçut les ordres mineurs, le 23 décembre 1809.Il écrit en janvier 1810 le billet suivant : « Je me suis trouvé,pendant deux ou trois jours, dans un état d'affaissement, qui ne me permettait pas même de lire »,et les lettres (inédites) de l'abbé Jean jettent seules un peu de consolation dans cette âme, car elles lui représentent toutes les affections sensibles ; la volonté de son frère le soutient et le jette dans le travail. Elle lui trace à nouveau le programme d'une action commune ; les deux frères entreprendront ensemble la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*.

Les mois de travail furent pour Félicité des mois de bonheur retrouvé. Il semble avoir renoncé à la prêtrise.Mais se trouve-t-il séparé de son frère, alors retenu à ce collège que sa propre santé l'a contraint d'abandonner, aussitôt les crises reparaissent. Il gémit sans cesse, se torturant lui-même. « Oh ! qu'il fait bon n'être rien, ne rien avoir, ne tenir à rien, qu'au rien qui seul est tout. C'est tout dire — oui, ou rien, diront d'autres — mais, je le répète, c'est la même chose.

« Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul (3) ! »

C'est qu'en lui la tendresse humaine et le besoin d'être aimé créent un déséquilibre maladif et continuel. L'Université napo-

(1) Marechal, p. 279.
(2) *Id.*, p. 288.
(3) *Id.*, p. 367. Inédit.

léonienne, fermant le collège ecclésiastique de Saint-Malo, lui rend son frère et met fin pour quelques jours à ses tourments. Le nouveau rêve de Félicité, c'est, à présent, la vocation littéraire avec son cher Jean-Marie.

VI

La *Tradition sur l'institution des évêques* était la première affirmation solennelle de l'ultramontanisme. Ce fut un échec. Cette attaque violente contre Napoléon perdit toute raison d'être avec la chute de Napoléon. Les Bourbons ne s'effacèrent pas devant le pape et maintinrent, avec plus de formes, toutes les prétentions du pouvoir civil; mais ils réalisaient avec le clergé français, sur les bases du Concordat, cet accord moyen qui devait sembler insupportable à l'esprit extrême de La Mennais.

Peu lui importe l'échec de l'ouvrage; il est tout à la joie d'écrire. La ruine de son père ne fait qu'exciter son génie. Les projets de travail, quand il lui faut vivre de son travail, se succèdent sans discontinuer. C'est alors que, brusquement, le retour de Napoléon, le 20 mars 1815, allait jeter Félicité, très compromis par la publication de la *Tradition*, sur la route de l'exil et, sans qu'il s'en doutât, sur le chemin de l'irrévocable ordination.

C'est une nouvelle crise qui s'ouvre, et non la moins intéressante à suivre, où nous démêlons clairement, sous les événements quotidiens, les deux faits qui enlèveront la décision suprême : la conversion, par La Mennais, d'un Irlandais, son ami, M. Morton ; l'influence de l'abbé Carron.

Deux amitiés nouvelles, et toujours passionnées, dans la vie de La Mennais. Voici d'abord Félicité se vouant à l'apostolat. M. Morton est un Irlandais anglican, intelligent et instruit. La Mennais déploie, vis-à-vis de lui, l'éloquence la plus pressante. Il s'efforce, pour le convaincre, de faire appel au raisonnement le plus serré, combinant Bonald et Bossuet avec Rousseau lui-même. Dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, Rousseau montre combien la voie pour découvrir la vraie religion doit être simple, à la portée de tous. Ce ne peut donc être, comme le veulent les protestants, l'interprétation de l'Ecriture par la raison. Comme il ne saurait être question, pour La Mennais, de religion naturelle, il ne reste

que l'autorité, non pas celle des pasteurs de l'église anglicane, mais celle du chef de l'église catholique.

Pesez sérieusement ces réflexions, mon cher ami... Songez à cette grande éternité, qui s'ouvrira bientôt pour nous, à ce redoutable jugement, que nous aurons à subir, et, en demandant à Dieu les lumières qui doivent vous guider dans ce court et triste passage qu'on appelle la vie, daignez lui demander encore les grâces qui ramèneront à lui le misérable pécheur qui écrit ces lignes pour vous obéir (1).

La conversion — vraisemblable — de M. Morton ne fut probablement pas la seule accomplie par La Mennais. Ces efforts avaient un témoin redoutable, l'abbé Carron, dont le nom domine à présent, jusqu'à son ordination, toute l'histoire morale de La Mennais.

Mis au courant des hésitations et de la rupture de vocation de son jeune ami, constatant le succès de son apostolat, il se crut désigné par la Providence pour conduire par la main Félicité à l'autel. D'autre part, loin des siens et de son pays, Félicité souffrait. A nouveau, l'abbé Carron lui promettait Dieu. Malgré l'insuccès de deux expériences, accepterait-il d'en tenter une troisième? L'abbé Carron domina complètement ce cœur indécis : à cette volonté faible, il substitua la sienne. Il l'amena, en juillet 1815, à entreprendre une retraite de six semaines, après laquelle Félicité prit l'engagement de se soumettre à sa décision. On peut trouver que c'était exiger bien témérairement la plus lourde des responsabilités (2). La Mennais se remit complètement en ses mains.

M. Carron m'aime comme un fils, écrit-il; je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. Mon sort, désormais, est lié au sien; je ne l'abandonnerai

(1) Marechal, p. 512. Texte inédit. C. Blaize, t. II, pp. 285-286.

(2) M. Marechal cherche à plusieurs reprises, et non sans succès, à atténuer la responsabilité des directeurs de conscience de La Mennais, qui l'engageaient dans la voie du sacerdoce et l'y maintinrent, malgré ses désillusions successives. Son argumentation tire toute sa valeur du mysticisme sulpicien. Les influences personnelles exercées sur La Mennais se rattachent à Saint-Sulpice, dont le fondateur, M. Olier, avait traversé toutes ces sécheresses. « Ces pensées intérieures avaient été la voie douloureuse par laquelle M. Olier s'était acheminé vers cette vocation, si précieuse à l'Eglise de France, dont Saint-Sulpice était sorti. C'était une raison sérieuse pour qu'à Saint-Sulpice on vît dans une situation très analogue un signe à peu près assuré d'élection, pour qu'à tout le moins on n'y aperçût rien qui pût éloigner Félicité de l'autel. »(Marechal, pp. 528-529). Ainsi la théologie peut quelquefois considérer cette sécheresse, cette indifférence comme des aspects du mysticisme (V. aussi le cas de sainte Thérèse).

jamais, à moins que lui-même ne me montre loin de lui le lieu où Dieu m'appelle (1).

Puis ce sont les mêmes effusions, et de la même nature, qu'avant la tonsure et l'ordination. Ce sont aussi les mêmes retours sur soi-même : Félicité comprend qu'il agit moins qu'il n'est agi.

Hélas ! en ce moment même, je ne le sens que trop, si ma volonté tout entière n'était pas entre les mains de mon père bien-aimé, si ses conseils ne me soutenaient pas, si je n'étais pas complètement résolu à obéir sans hésiter à ses ordres salutaires, oui, en ce moment même, je retomberais dans mes premières incertitudes et dans l'abîme sans fond d'où sa main charitable m'a retiré (2).

Il ne m'échappera point, écrivait, de son côté, l'abbé Carron, l'Eglise aura ce qui lui appartient (3).

Félicité reçut le sous-diaconat le 23 décembre 1815. « Cette démarche, écrit-il le lendemain, m'a prodigieusement coûté. Dieu veuille en tirer gloire (4). »

Entre le sous-diaconat et la prêtrise, l'abbé Teysserre et l'abbé Carron le pressent, tout en craignant que le futur prêtre n'échappe à leur influence, pour aller encore plus loin, à Rome, se faire Jésuite. Félicité reçut le diaconat le 9 mars et fut enfin ordonné prêtre à Vannes le 23 mars 1816.

Toujours, dans cette vie, nous percevons le même rythme et les mêmes réactions. Ce fut la même désillusion qu'après les ordres mineurs, mais combien plus forte, quand l'engagement irrévocable a été prononcé. L'ébranlement fut tel que la santé de La Mennais en fut compromise.

J'ai trente-quatre ans écoulés ; j'ai vu la vie sous tous ses aspects et ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essaierait de me bercer encore. Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit ; il y a des destins inévitables, mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin, elle est ce qu'elle est et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a

(1) Blaize, t. I, pp. 215-216.
(2) Blaize, t. I, p. 216.
(3) « Il ne m'échappera pas. » « Décidez, Messieurs ! » « Si nous n'étions pas au plus vrai de la vie réelle, j'oserais dire qu'il n'y a rien de plus saisissant que ces deux cris, dans tout le théâtre de Shakespeare. » (Henri Bremond, *loc. cit.*, p. 65.)
(4) Blaize, t. I, p. 243.

rivé ma chaîne ; heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil.

Sainte-Beuve a été trop loin dans le commentaire qu'il donne de cette lettre célèbre. Il ne s'agit point ici d'une destinée normale et qui se sent à jamais brisée. La crise que traverse Félicité n'est pas nouvelle : nous l'observons pour la quatrième fois. Elle ne commence ni ne termine rien. Dans un cadre de vie plus restreint, il reste assez d'autres mirages, sans doute aussi décevants, qui s'offriront au cœur toujours plus désemparé de La Mennais. Le propre de la mélancolie romantique n'est-il point de se chercher sans cesse, infiniment, de nouvelles raisons de souffrir?

VII

C'est à ce moment qu'il convient de réunir les données éparses et de faire jaillir en pleine lumière le romantisme intégral de La Mennais.

Rousseau fut le maître de sa jeunesse. Dans la raison de Félicité, nous avons pu le voir combattu par d'autres influences plus orthodoxes et plus classiques, mais sous les réserves indiquées. Il n'a jamais cessé de régner en maître sur la sensibilité de La Mennais et nous l'apercevons dans *l'Essai sur l'indifférence* reconquérir tout son pouvoir sur sa raison même.

Dans la sensibilité de La Mennais, presque rien qui n'appartienne au romantisme, à condition de transposer tout sur le plan religieux. La chimère des passions le poursuit. Incapable d'une vie religieuse véritable, il cherche, au dehors, des prétextes de croyance ; mais c'est parce qu'il a cru trouver dans cette foi la recette du bonheur sensible.

Sa sensibilité est son seul guide : il obéit à l'appel d'un cœur malade. Sa conversion et son ordination ne sont qu'une suite de rêves. Devant lui flottent tour à tour des thèmes renouvelés de bonheur, sur lesquels il se jette brusquement. Pouvoir des images et des mots. La première image, et qui s'orne de grâces un peu niaises, qu'on dirait empruntées à Greuze sous la phraséologie de J.-J. Rousseau, est celle du « bon curé ». L'oncle des Saudrais avait précisément com-

posé un petit ouvrage de ce titre (1). « Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être curé, dit-on à Emile... Je ferais aimer à mes paroissiens la concorde et l'égalité, qui chassent souvent la misère et la font toujours supporter. » Des Saudrais développe pour son neveu tous les thèmes fournis par Rousseau. « Si j'avais deux cœurs, je sens que l'un aimerait, que l'autre, peut-être, serait indifférent, mais un troisième, je sens qu'il ne pourrait haïr. » Et tout ne fut pas perdu pour La Mennais, sous l'influence duquel Lamartine allait bouleverser complètement le manuscrit de Jocelyn et se complaire avec amour à enluminer cette belle image (2).

Les images se succèdent : voici la vie du Missionnaire et puis l'existence du Trappiste. Une description d'une Trappe, et Félicité est sûr désormais de tenir la clef du bonheur. « Enfin vous avez vu ces bons Trappistes; que vous êtes heureux! Je ne sais cependant s'il n'est pas plus pénible de les quitter qu'il n'est doux de les voir. Il vaudrait mieux ne pas entrer dans le ciel que d'en sortir. Ah! si le bon Dieu me rendait un peu de santé (3)!... »

Le sacerdoce fut pour La Mennais un paradis comme d'autres. Poursuite obstinée d'un bonheur qui lui échappe, parce qu'il a négligé d'en considérer les conditions raisonnables. « Pour jouir, tu t'es détruit », dit Senancour. La Mennais poursuivant l'amour divin, c'est Benjamin Constant poursuivant l'amour terrestre. Rappelons-nous Adolphe : « Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, » me disais-je. La Mennais veut être aimé de Dieu, comme de son frère ou de ses amis. « Manie d'un cœur impuissant qui se suggère arbitrairement la passion, il ne se la figure infinie et divine que parce que, naturelle et humaine, les sources en sont taries en lui », voilà pour Adolphe (4). Manie d'un cœur impuissant qui se suggère arbitrairement l'amour divin, dont il attend je ne sais

(1) Marechal, p. 14. Un Mennaisien très averti, l'abbé Duine, vient de retrouver le manuscrit du *Bon curé*. Cf. Duine, *Lettres inédites de La Mennais et documents nouveaux*, Annales de Bretagne, janvier 1913.

(2) Voir Marechal, *Josselin inédit*. Introd XXVII-XLVI.
L'examen des manuscrits de Jocelyn et des projets de Lamartine montre que le poème a passé par trois états successifs. « Le cadre s'élargit démesurément dans le troisième état pour faire place à l'expression d'une doctrine religieuse et sociale, qui d'abord n'était pas prévue. » C'est l'influence directe de La Mennais — avec tout ce qui se montre, par delà, du vicaire Savoyard — qui s'exprimera dans le poème définitif.

(3) Blaize, t. I, p. 52.

(4) Lasserre, *le Romantisme français*, p. 123.

quelle jouissance infinie et immédiate, je ne sais quelle consolation personnelle, mais qui retombe sans cesse plus meurtri, parce qu'impuissant à sortir de lui-même, il ne saurait jamais rencontrer Dieu, voilà ce que nous dirons de La Mennais.

L'inquiétude de toute autorité, tel est le second trait de la sensibilité de La Mennais. Après l'ordination, autant que d'un nouvel échec, il souffre de la liberté perdue. A quel joug se trouve à présent soumis ce passionné de liberté ? Son directeur, l'abbé Teysserre, l'éloigne de la Bretagne : ce n'est pas la moindre raison de sa grande crise. « La Chénaie fut longtemps et serait encore mon paradis terrestre ; on m'en a chassé et Teysserre en garde les approches, un glaive flamboyant à la main (1) ».

Tout cela se fond dans une dernière image, dans un dernier rêve : celui d'une vie mi-familiale mi-monastique, qu'il connaîtra d'ailleurs de 1829 à 1834. Retiré à la Chénaie, sous les ombrages du parc, entouré de ses disciples privilégiés, il goûtera tout à la fois le plaisir de la tendresse et celui de la liberté.

Ce sont les principaux traits de la sensibilité de La Mennais. On les trouve chez des romantiques notoires. On les rencontre aussi chez d'autres qui ne furent pas romantiques. Et d'ailleurs, ce ne sont pas les seuls de la physionomie de Félicité, mais ce sont ceux-là qui ont agi sur son intelligence et sur sa raison. C'est à justifier logiquement ses défaillances individuelles qu'il consacrera sa vie. Nous touchons du doigt la définition même du romantisme : le triomphe de la sensibilité individuelle sur l'intelligence.

VIII

Il y avait, dans l'âme de Félicité, tout un La Mennais qui n'a point vécu. C'était le legs de sa famille (2).

Les La Mennais appartenaient à la haute bourgeoisie de Saint-Malo. M. de La Mennais père, armateur, s'occupait de nombreux commerces, y compris celui des nègres. C'était un homme d'affaires habile et entreprenant. Il professait un libé-

(1) Marechal, p. 539.

(2) Marechal, *la Famille de La Mennais sous l'ancien Régime et la Révolution.* Je me trouve ici en opposition complète avec M. Marechal, qui relève au contraire chez La Mennais l'influence prépondérante de ses origines. Je ne nie pas ces traits de caractère, mais, chez La Mennais plus qu'ailleurs, les contradictions sont nombreuses, et ce sont, malgré l'hérédité, les éléments romantiques venus de Rousseau qui ont triomphé.

ralisme économique, qui était celui de son siècle, et dont s'accommodaient fort bien ses intérêts : je n'y vois point l'origine, même très lointaine, de la brûlante passion de son fils pour la liberté.

De son père, La Mennais tient d'abord une admirable habileté chicanière, que nous avons relevée dès ses premiers écrits : le goût de la polémique. Dans la *Tradition*, et particulièrement dans le premier manuscrit (inédit) (1), il se lance dans la lutte avec une bonne humeur, un courage qui nous révèlent une âme d'une trempe singulièrement différente de celle de Rousseau. Quand il n'a plus personne à attaquer, il s'ennuie. La *Tradition* vient-elle de paraître : « J'attends la censure impatiemment : elle me réveillera (2). »

Après la ruine de son père, s'ébauche le roman balzacien de La Mennais. Quelle belle imagination d'homme d'affaires ! Une idée par jour et, sitôt qu'une combinaison est par terre, il en échafaude une autre. Le journalisme, les assurances, la traite des nègres : tout lui est bon. Félicité de La Mennais, à demi prêtre, assureur de traitants et de négriers en 1814 ! Le document vaut d'être cité (3). Un jugement du tribunal de commerce de Saint-Mâlo nous le montre assurant, le 25 novembre 1814, avec deux autres associés, le navire *la Louise*, « pour le voyage de Saint-Mâlo à la côte d'Afrique, faisant escale au Havre, faire la traite des noirs à la dite côte, porter sa cargaison aux Iles de l'Amérique et de la Guadeloupe et faire son retour au Havre ».

Si le premier La Mennais n'avait pas eu pour lui l'appui formidable de Rousseau, le deuxième l'eût peut-être emporté. Nous voyons ainsi quelle était la doctrine véritable de Félicité : une vie d'action et, si les circonstances l'eussent permis, la carrière aventureuse de ces corsaires malouins, sans préjugés ni scrupules, dont quelques gouttes de sang avaient passé en lui (4).

(1) Marechal, *Jeunesse de La Mennais*, p. 347. Inédit.
(2) Blaize, t. I, p. 195.
(3) Marechal, p. 441. Inédit. Archives du tribunal de commerce de Saint-Mâlo.
(4) La mère de La Mennais mourut quand il avait 5 ans. Son fils a certainement beaucoup reçu d'elle : « la flamme d'imagination et de sentiment, le goût enthousiaste du beau, la passion religieuse aimant à s'exprimer en images frappantes », dit M. Marechal (*la Famille de La Mennais*, p. 204) qui a eu le bonheur de retrouver dans les papiers de Jean-Marie de La Mennais, de la main de sa mère, une admirable *Paraphrase du « de Profundis »*.

IX

Il faut nous attacher exclusivement à cette sensibilité inquiète, à ce « cœur innombrable », parce qu'ils ont triomphé non seulement d'autres dispositions plus saines, mais de l'intelligence même de La Mennais.

C'était d'autant plus facile que nulle intelligence n'est plus apte que la sienne à recevoir les germes du dehors. Sainte-Beuve l'appelle un esprit pape. La Mennais m'apparaît bien différent. Toujours soumise aux influences d'autrui, sa pensée ne peut vivre d'un progrès logique et intérieur. Elle s'enrichit au contraire par les effluves du dehors, à l'appel de la sensibilité. La Mennais ne fait vivre que ce que lui apportent Jean-Marie ou l'abbé Teysserre ou Bonald ou Rousseau : c'est un esprit-femme.

L'*Essai sur l'indifférence* marque ce triomphe, encore virtuel, du romantisme, cette soumission à la sensibilité, qui n'aura plus qu'à développer ses conséquences. Après la nouvelle crise qui suivit l'ordination, comme après les premières, l'*Essai sur l'indifférence* fut enfanté dans la joie. Mais après Jean-Marie, Bruté, Carron, une nouvelle pensée, celle de l'abbé Teysserre, vit en La Mennais.

L'idée de l'*Essai sur l'indifférence* n'était pas nouvelle. La Mennais a eu des précurseurs : nous voyons même qu'il a eu des auxiliaires. Marquons toutefois soigneusement, au point où il en est arrivé, la véritable raison de son dessein. Il revient à grands pas non plus seulement vers la sensibilité de Rousseau, qui ne l'a jamais quitté, mais vers la pensée même de Rousseau. Ce qui l'emplit tout entier, c'est la haine de la tyrannie avec le besoin de l'indépendance. Il s'est attaché au catholicisme, comme à la seule barrière efficace contre la tyrannie.

« Là où est l'esprit de Dieu, là aussi est la liberté », et il travaille pour la liberté tout en travaillant pour Dieu.

Nous savons aujourd'hui que Saint-Sulpice s'efforça de fournir des arguments à La Mennais. Le cours de M. Boyer (1), les conférences de l'abbé Frayssinous (2) furent utilisés par l'abbé Teysserre, qui fut le véritable pourvoyeur de La Mennais. Nous sommes à présent en possession de trois Mémoi-

(1) Marechal, p. 581. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.
(2) Marechal, p. 584. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.

res inédits de l'abbé Teysserre : le premier sur l'indifférence et la tolérance en matière de religion ; le second : Réfutation du système de la tolérance et de l'indifférence en matière de religion ; le troisième : Sur l'indifférence en matière de religion. C'est tout un volume de notes et de réflexions qu'il transmit à Félicité (1) et dont celui-ci s'inspira le plus largement (2). Mais Félicité ajouta aux données de l'abbé Teysserre sa fougue, son entrain personnels. Il lutte avec d'autant plus d'enthousiasme que, pour lui, spiritualité est synonyme de liberté, comme matérialisme de servitude, et que c'est à lui-même que, toujours en secret, il s'adresse. Cette indifférence religieuse est demeurée le mal incurable de son cœur.

Il y a plus. La sensibilité romantique, qui toujours brûla en lui, l'emporte à présent sur la claire raison. A l'orthodoxe argumentation de Teysserre il ajoute de nouveaux matériaux empruntés d'abord à Bonald, puis à Rousseau.

Il ne s'agit plus ici de ces analogies littéraires, qui avaient fait dire à Sainte-Beuve que rien ne ressemble plus à du mauvais Rousseau que du bon La Mennais. Il s'agit de la pensée même de Rousseau : affirmation *théorique* de la suprématie du sentiment de l'instinct sur la raison ; conquête passionnée de la liberté. Ce n'est plus l'idée de la vérité, mais celle de la liberté, qui va désormais passer au premier plan.

Il est facile de séparer, dans *l'Essai sur l'indifférence*, la nouveauté des traditions. Au début, la soumission à Bossuet, à la fin le retour à Rousseau, entre lesquels se placent, comme deux moyens termes : Pascal et Bonald. L'abbé Teysserre a développé Bossuet. Pascal stigmatise l'abus de la raison. Bonald montre la religion aussi nécessaire que la société et n'étant pas davantage une invention humaine. J.-J. Rousseau fait plus : sa théorie de l'universalité du christianisme conçu comme religion naturelle ne quitte pas l'argumentation de La Mennais.

Sans doute La Mennais reste orthodoxe. Pascal et Bonald, s'ils dépassent considérablement Saint-Sulpice, ne le contredisent pas formellement, mais de nombreux indices nous montrent que l'âme passionnée de Félicité y découvre aussi tous

(1) Marechal, pp. 599 et suiv. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.
(2) Le procédé de composition de La Mennais apparaît à plein par la juxtaposition des textes, celui de l'abbé Teysserre et le sien. V. Marechal, pp. 617 et suiv.

les chemins qui la ramènent vers Rousseau et qui pourront un jour l'égarer. De la religion naturelle divinement révélée à la religion naturelle révélée dans la conscience de chacun, c'est à dire à la religion naturelle de Rousseau, il n'y a pas loin, pour un esprit nourri de Rousseau.

Mais surtout ce qui nous montre Rousseau partout prêt à tout envahir, c'est l'immense élan de Félicité vers la liberté. Il est prêt à lui sacrifier n'importe quel ordre social. Dans le spiritualisme, le gallicanisme ou l'ultramontanisme, il ne cherche jamais que le moyen de se soustraire à l'autorité.

Sainte-Beuve écrivait en 1836, après la rupture de La Mennais avec l'Eglise : « Ce n'est plus par la logique, par la transformation progressive des idées qu'on peut expliquer les variations de M. de La Mennais. Il y a eu en lui solution de continuité dans la région de l'intelligence et c'est par la physiologie, par le tempérament, qu'il les faut expliquer. » Il n'en est rien. L'histoire de La Mennais développe au contraire, avec une parfaite régularité, les tendances dominantes de sa jeunesse, telles qu'on les voit dans *l'Essai sur l'indifférence*. Mais des amitiés personnelles, l'influence de Saint-Sulpice luttent encore en 1817, quoique déjà plus faiblement, contre l'influence de Rousseau. Quand elles auront disparu, Félicité Robert de La Mennais n'aura plus qu'à s'y livrer tout entier.

PIERRE LAVEDAN.

TOULON ET LA FLOTTE

A Henri Ghéon.

La ville de Toulon se tient accroupie au fond de sa rade, comme une « guetteuse » attentive, dont le regard surchargé de soleil luit sous les cils. De ses énormes bras de pierre, elle entoure ses fils monstrueux et mignons, ses beaux bateaux, qui crachent la flamme et la mort. Elle les rassemble, les calme, les pousse doucement à son giron, leur fait une amoureuse toilette, amoureuse autant que maternelle, puis les laisse aller..., puis les reprend.

Et derrière elle, ses hautes montagnes, aux carcasses blanches, à la défroque verte, sont comme une rangée d'Ancêtres Cyclopéens, qui la protègent avec emphase... et ont l'œil mauvais.

§

Quand je vins à Toulon, en août dernier, les bateaux ne s'y trouvaient plus. Ils s'en étaient allés jouer un peu plus loin, sur le dos de la mer. Et Toulon me parut vide... vide comme une coquille, vide comme une femme après sa délivrance. Personne sur le *quai Cronstadt*, si papillotant d'ordinaire. Morne la *rue d'Alger*, où l'on s'émerveille à voir, entre cinq et six, tant d'officiers en habit de neige pure. Place *Puget*, le fringant mécanicien, cuit et recuit, d'un rouge de homard sortant de la chaudière, qui galantise d'habitude la petite marchande de glaces, n'est plus là. Et c'est encore dommage!

Dans les rues plus obscures, dans ces étroites rues qui s'enchevêtrent au cœur de la ville, réseau charriant un sang noir, l'heure légale enfin de la prostitution a beau sonner. Solitude partout et silence. La multitude ouvrière vit, recluse, dans l'Arsenal. Elle entre et sort deux fois par jour. Double vague, qui ride à peine l'immobilité creuse du temps.

Je me distrais à contempler sous les auvents de toile blanche ou jaune les arrangements de fruits. On en rencontre qui

sont comme des trésors de fraîcheur et de couleur, dans des chapelles d'ombre. J'observe encore les marchandes d'herbes, arc-boutées aux angles des venelles, avec leur air canaille inimitable, leurs yeux à tel point chassieux que les mouches viennent s'y prendre ! Une horreur bien juste m'éloigne des places vastes, des larges boulevards, où le soleil, à l'instar d'un lion, dévore les passants. Il fait si chaud que l'intérieur des maisons, sous le poids embrasé qui l'opprime, suinte au dehors. Les sourires sur les lèvres des gens y semblent électriques. Et ce n'est que dans les rues sans nom, vraiment, qu'on peut vagabonder, en un incognito discret, au détour des plus vieilles murailles. J'y découvre à chaque pas le bon Débitant, assis au comptoir d'ombre, les bras nus, l'air en ébullition. La langoureuse Blanchisseuse, qui montre sa fatigue dans ses yeux, l'accorte Piqueuse en bottines, et la jeune fille inoccupée m'accordent à l'envi leur sourire. Elles sont partout en gai mélange, comme aux étalages l'honnête aubergine encore adolescente, avec la tomate un peu mûre, la nèfle du Japon acide ou l'amande verte, avec la pastèque déjà corrompue.

Cependant, à l'heure où le soleil se retire par delà l'horizon, emportant le jour qui meurt, et saigne plus qu'un bœuf dans sa gueule, il arrive parfois que je m'aventure sur les remparts. Une herbe longue s'y dessèche. Et du côté du Nord, des bois de pins les entourent, austères, pareils à des colliers noirs, criants de cigales. Remparts de Toulon, autels célèbres, où jeunesse et beauté, qui dans ce pays ne sauraient souffrir les longues attentes, apportent en offrande impétueuse leur double charme, aux yeux scintillants des astres, seuls témoins, au rythme chanteur des vagues. Il est doux, quand le crépuscule s'incline sur les murs, de se tenir là quelques minutes, et d'y recevoir le vent, que souffle du rivage d'en face la bouche brûlante, l'énorme bouche profonde d'Afrique.

Mais l'endroit où je m'extasie le plus souvent, c'est encore la délicieuse *place Puget*, cœur ancien de la ville, miroir à peine terni d'un temps qui s'en est allé. J'aime ses maisons archaïques, ses platanes tordus, sa fontaine qui semble un tertre pastoral où se rassemblent des colombes ; et les dernières diligences, messagères de campagne, qu'on y voit. Je m'ennuie au reste à périr, quand soudain... ô l'admirable coup de théâtre ! LA FLOTTE, silencieuse, comme une per

sonne qui rentre chez elle, avec sa clé ouvrant sa porte, est revenue.

§

Torpilleurs de haute mer, et simples torpilleurs s'alignent à l'improviste, et se pressent dans l'avant-port. On en compte bien quarante, fins et jolis sans exception, qui tanguent encore par habitude et clabaudent en famille. Aux plus gros leur appareil de *Télégraphie-sans-fil* sert de parure. Vraiment voilà de quoi s'amuser, en se faisant du mal!..... Et à gauche du goulet, ces mystérieuses, ces étranges caisses entr'ouvertes représentent des *sous-marins* remontés, qui reprennent respiration, happent l'azur tant qu'ils peuvent.

Mais allons vite dans la vaste rade, lisse d'abord comme une salle de danse, maintenant palpitante. Des ailes invisibles y volent. Des vibrations ininterrompues la parcourent. *Il y a des nerfs* en exercice, dans l'eau, dans l'air, dans tous les sens! Et voici toute la grosse armée aux muscles somptueux, les TROIS ESCADRES solennelles, à l'ancre. Intérieurement je m'exalte. Quelle immobile et vaste puissance, qu'augmente son mystère! Dirait-on pas que les abîmes sont là présentement, assis *en forme* sur les vagues?

— D'abord les Dreadnoughts : *Voltaire*, *Mirabeau*, *Danton*, etc... Puis les *Démocratie*, *Vérité*, *Justice*. — Dans le fond les grands croiseurs : *Waldeck-Rousseau*, *Edgar-Quinet*, *Ernest-Renan*.

Sur un petit canot automobile, qui halète comme un canard poussif, je cours dans les rues de cette Venise formidable, où les Palais flottent réellement, et sont d'une majesté d'acier pur. Ceux de la deuxième escadre, les *Démocratie*, *Vérité*, *Justice*, paraissent incontestablement les plus gais. Mais ils s'étalent beaucoup. Ils donnent l'impression que le projectile ravagerait chez eux. Les Dreadnoughts s'érigent plus stricts dans leur puissant corset. (Trente centimètres d'épaisseur.) Mais aussi quel air morose et chagrin! En voilà, j'imagine, qui se débarrasseraient volontiers de quelques gros boulets! Quant aux croiseurs du type *Waldeck-Rousseau*, leurs six cheminées étonnent de loin, stupéfient. On croirait voir une assemblée de hauts-de-forme, pleins de morgue et de superfétation.

Le *Victor-Hugo*, lui, se tient tout seul à droite. Quatre cheminées seulement et son nom.

Je contourne à présent l'épave de la *Liberté*, de cette *Liberté* qui explosa si fort. Ce n'est plus sur l'eau qui bouge qu'une tache. Et je discerne bien le travail de la vague qui veut l'effacer. Mais l'épave émerge encore, opiniâtre, toujours. Cependant la vague ne se lasse pas non plus... ne se lasse pas d'y revenir.

Plus loin, sous des hangars qui semblent posés sur la mer, des marteaux vastes, profonds comme ciel et mer ensemble, résonnent. C'est un roulement qui ne cesse pas, une palpitation d'airain. On bâtit d'autres monstres. On échafaude leurs squelettes. On cloue leurs membres sans repos.

§

J'ai voulu visiter un Dreadnought. Et l'on me donne pour guide un matelot « dessalé ». Justement ils ne sont pas rares. Avec lui je parcours l'immense demeure, où s'amoncellent, à côté des instruments de mort, tous les corps de métier nécessaires à la vie. En même temps la fanfare s'exerce. Les harmonies de cuivre, tumultueuses, rebondissent d'entrepont en entrepont, s'écrasent aux cintres, ruissellent en cascade, tandis qu'à l'*avant*, dans une vaste solitude, sous les toiles tendues et qui claquent, l'Amiral se promène avec l'un de ses officiers. Ils n'échangent, tant que je puis les voir, aucun mot. Leur pas rythmique semble mesurer le temps. Il se balance à poids égal, comme la vie et comme la mort.

« Ce sont là, me dis-je, les hauts Conducteurs de toute la
« matière, humaine ou non, qui emplit le navire ; ceux qui à
« l'heure voulue organiseront la Tragédie ! » Je descends maintenant, toujours d'escalier en escalier, et d'ombre en ombre — et je suis au milieu de la mer emplissant la rade — jusqu'au fin fond des cales, à neuf mètres sous la surface, où le soleil patine. Des hommes en travail, quasi-mystérieux, y glissent à travers la suffocation des huiles et des fanges grasses, dans des boyaux doucement palpitants. D'aucuns, bien solides, barbus de noir, semblent attendre avec un joli sourire d'être brûlés au visage implacable des feux. Ils murmurent un air d'amour, tandis qu'une angoisse m'étreint, comme si le navire entier pesait sur mon cœur. Je remonte. J'ai hâte. Et qu'est-ce qui me surprend tout à coup, de la façon la moins attendue ? Une machine à coudre, posée contre un sabord ouvert,

à la brise, et qui becquète si gentiment l'étoffe. Innocence!

D'autre part, je comprends bien que les obus ne peuvent pas grand'chose contre ces emmantèlements d'acier, et que l'ennemie qu'on redoute le plus, c'est la torpille. Aussi que d'armes contre elle! Batteries tournantes et basculantes. Vastes miroirs nocturnes, à longs faisceaux lumineux, telles des antennes qui tâtent et perscrutent. Ces Géants, avec leur air, ne sont pas tranquilles. Jusque dans le sommet de leur force, ils gardent l'obsession de la petite nageuse élégante, qui s'enveloppe dans la vague, et porte avec elle un contact fatal.

« N'oubliez pas, me souffle mon guide, qu'ils sont archi-« pleins d'une substance, toujours en instance de sauter, même « sans motif! La poudre, si calme, si docile, la noire ou la « blanche, qui se laisse manier si bien, a d'incompréhensibles « transports. Elle bondit soudain comme un bouc, dont la « tête folle éclate partout! L'on murmure d'ailleurs qu'au « lieu des moyens actuels un art plus adroit saura lui trans-« mettre bientôt, lors des guerres, la simple vibration, qui... « qui... très mathématiquement, très admirablement, fera « s'épanouir le navire comme une rose, et le dispersera d'un « seul coup aux quatre coins. »

En attendant j'admire les tourelles pour les canons de 305 mm. Elles m'impressionnent. Et je ne puis m'empêcher de les comparer à de grosses poules pondeuses, accroupies l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. De leurs lourdes ailes ramassées en rond, elles s'enveloppent. Les Gaillardes! C'est par le dedans qu'elles s'alimentent en secret. Un mécanisme œsophagien tire du fond des soutes la pâtée qu'il leur faut. Et c'est par le bec, en criant terriblement, en criant au point de renverser les hommes les plus proches, qu'elles font leurs œufs, ces œufs de quatre cents kilos et plus, qu'elles envoient par-dessus l'horizon, dans les parallèles du Soleil!

§

Et je songe : Nous avons des soldats sur terre, qui emportent rivée à leurs armes l'image de la Patrie; nous avons des héros au-dessus de nous dans l'atmosphère, dont l'essor précise les nuages ; et voici les grands Athlètes, couleur de brume, qui doivent nous servir sur la mer. Voici les monstres combattants, forgés par la France pour son repos, sur cette

Méditerranée d'azur puissant, qu'entourent ses colonies, et qui semble désormais son cœur actif. Ensemble ils constituent « NOTRE FLOTTE », qui sort de Toulon comme de la matrice maternelle, et s'en va pavanant sur les flots son hautain caractère. Nombreux et redoutables, certes, leur nombre semble s'amincir, lorsqu'on met en face la chose grandiose qui dépend d'eux, lorsqu'on envisage un seul instant le Peuple entier dont ils jouent la fortune. Quarante, cinquante et plus, ils sont ; mais ce qu'ils protègent a l'air innombrable... ! Comme dans *Macbeth*, où la forêt brusquement se transforme, l'on souhaiterait donc ici que les rocs du rivage fussent des Cuirassés masqués, et prissent place tout à coup dans les escadres.

§

Cependant le retour de la Flotte emplit, ranime Toulon. *Quai Cronstadt*, *quai du Port*, les baleinières, les canots, les chaloupes déversent des cargaisons d'hommes. Enchantement et joie ! Les *vedettes* amirales accostent. L'eau rend à la terre son poids humain. La ville retrouve en multitude ses enfants. Elle en tressaute. Ils vont s'ébattre ensemble, dans le même transport.

Rue d'Alger, c'est le fourmillement, le bariolage ! Ah ! que d'Officiers. Il en neige. Des Lorrains, des Bretons, des Basques, des Arvernes. Blonds, Bruns, ou Fauves. Tous revêtus du blanc le plus pur. En habit de communion. (CELUI *qui recevra, lors de la prochaine Grand'Messe en musique, une hostie de bronze, qui fera s'envoler sa belle tête par-dessus le spardeck* — CELUI *qui s'enferme, du matin au soir, dans la tourelle, en compagnie de milliers de tonnerres, comme un Philosophe en méditation dans sa chambre* — CELUI *qui transmettra : Feu ! changeant le pont en usine flamboyante, et la mer en un choc de débris* — CELUI *dont les précieux organes qui forment son petit ventre satisfait se dérouleront, à l'occasion, pareils à des cordages sur les mâts — et l'Amiral lui-même au visage pourpre, tel qu'un visage d'Empereur, qui sentira, peut-être, quelque matin, au lever du soleil, sur l'eau si peu sûre, toute sa race, passé, présent, avenir, osciller, dans un fracas formidable, au jeu précis de sa pensée.*) Tranquillement, le cigare aux lèvres, ils se dandinent, et foulent avec dilection le bitume terrestre. Leurs femmes s'exaltent

aux magasins. Elles vont et viennent, plus libres, ayant reçu le baiser du retour. Il n'en manque pas même d'excentriques. Il fait *chic*. La dernière mode paraît.

Une tempête vraiment, avec la flotte entrée, secoue de plus en plus l'intérieur de la ville, et mille rires la chatouillent. Sur le boulevard de *Strasbourg*, où se pressent concerts et brasseries, mousse à nouveau la lourde bière. Des fillettes haillonneuses élèvent au bord des trottoirs des visages de soleil, avec des glaïeuls aux mains, des œillets en chair parfumée. Les orchestres ronflent, s'enragent. Danseuses et chanteuses à falbalas, de Marseille ou de Nice, arrivent par le rapide. L'air s'électrise. L'on sent bien que la grande occupation de tous ces héros, dont le métier est la mort, va être l'amour. L'AMOUR et la MORT ainsi... toujours.

Derrière les vitres des estaminets et des bars, épaissies d'alcool, vibrantes d'atomes, l'on discerne partout des couples, qui parlent entre eux seuls, avec une intensité si basse...qu'on la sent frémir.

Et dans les rues obscures, aux vieux carrefours, quand sonne l'heure légale, municipale, et solennelle enfin de la Prostitution... quelle houle quasi-sacrée ! Ainsi, dans les villes maintenant ensevelies, se ruaient jadis les cohortes vers la facile Aphrodite, celle qui naquit de l'écume marine et en renaît sans cesse.

Tout ce qu'on rencontre, à partir d'une certaine borne, et qui tout autre part signifierait, dans l'ombre douteuse, agression, lutte et mort, veut dire ici rencontre heureuse, passion qui tourbillonne, avec sa fleur aux dents.

Il y a des bals, terribles et délirants, avec des musiques, des lumières sourdes et comme poisseuses, des miroirs qu'on a peine à croire..... des bals qu'on dirait d'Ecorchés vifs, où le double désir seul se contemple et danse.

Et l'Alcool, vert et rouge, entre aussi, vers minuit, dans le quadrille, grimace, pirouette, du flanc rebondissant des deux sexes aux galons d'or de l'autorité.

Stupre si total, qu'il se hausse à un rite !

. . . .

Pour les hommes de la mer, pour les doux Barbares, soudain reparus, le jardin de la terre, avec ses humaines délices, aussitôt s'est rouvert. Amantes à la chair brillante, sous les

blanches et murmurantes étoiles du ciel ; ruisseaux fétides. Toutes les *Mille et une nuits*, en une, dans cette grande Forteresse bleue du bord méditerranéen, après que la Conteuse au visage énigmatique, sur qui pèse un Destin toujours menaçant, a fait son récit de croisières et de périls..... avant que sa voix de fer ne recommence !

MAURICE DE FARAMOND.

LA GESTE DES LOUPS

COMÉDIE BARBARE EN TROIS JOURNÉES

—

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Un chemin. Au loin, le cimetière vert et odorant d'un village. C'est la nuit, et la lune naissante brille entre les cyprès. Don Juan Manuel Montenegro, qui revient ivre de la foire, suit le chemin, montant un jeune cheval qui paraît inquiet et inaccoutumé à la selle. Le gentilhomme, qui oscille d'un troussequin à l'autre, le conduit sans prudence et est aussi prompt à le châtier avec l'éperon qu'à lui abandonner les rênes. Quand le cheval se cabre, le cavalier montre une grande maîtrise et jure comme un damné.

L'HIDALGO

Maudit animal !... Il a tous les diables dans le corps ! Que le ciel me foudroie !

UNE VOIX

Ne blasphème pas, pécheur !

UNE AUTRE VOIX

Ton âme est aussi noire qu'un tison de l'Enfer, pécheur !

UNE AUTRE VOIX

Pense à l'heure de la mort, pécheur !

UNE AUTRE VOIX

Sept diables font bouillir de l'huile dans une grande chaudière pour rissoler ton corps mortel, pécheur !

L'HIDALGO

Qui me parle ? Etes-vous des voix de l'autre monde ? Etes-vous des âmes en peine ou êtes-vous des fils de putain ?

Un grand coup de tonnerre retentit dans les airs et la bête se cabre en menaçant de désarçonner le cavalier. Au milieu des champs de maïs brillent les lumières de la Sainte Compagnie. L'Hidalgo sent se hérisser les cheveux sur son front et se dissiper les vapeurs du vin. On entend des gémissements d'agonie et un son de chaînes rouillées traînées dans la nuit obscure par les âmes en peine qui

revienneut au monde pour accomplir leur pénitence. La blanche procession passe comme une brume sur les champs de maïs.

UNE VOIX

Suis-nous, pécheur!

UNE AUTRE VOIX

Prends un cierge allumé, pécheur!

UNE AUTRE VOIX

Eclaire le chemin du cimetière, pécheur!

L'hidalgo sent le frisson de la mort en voyant dans sa main osciller la flamme d'un cierge. La procession des âmes l'entoure et un air froid, haleine de sépulcre, l'entraîne dans la ronde des blancs fantômes qui marchent au son des chaînes et psalmodient en latin.

UNE VOIX

Prie avec les morts pour ceux qui vont mourir!

UNE AUTRE VOIX

Accompagne les âmes jusqu'à ce que chante le coq noir!

UNE AUTRE VOIX

Tu es notre frère et tous nous sommes fils de Satan!

UNE AUTRE VOIX

Le péché est du sang et rend tous les hommes frères comme le sang des parents.

UNE AUTRE VOIX

A tous, elle nous a donné le lait de ses mamelles velues, la mère diablesse!

DE NOMBREUSES VOIX

... La mère qui boite, qui boite et qui louche et qui brise les pots! La mère cabre qui file à sa quenouille les cordons des moines putassiers et la corde du supplicié issu d'une gidouille ensorcelée! La mère qui louche, louche corneille qui s'épouille avec les dents d'une vieille. La mère teigneuse, teigneuse renarde qui sur le foyer pisse et conserve en sa bourse la corne du bélier et de la corne a fait l'étui de ses aiguilles! Mère sorcière qui avec l'aiguille qu'elle garde en la corne coud les virginités dans l'enfer et les chausses des maris cornards!

L'Hidalgo se sent renversé de sa selle par une rafale et il voit disparaître son cheval dans une course infernale. Il regarde trembler la lumière du cierge sur son poing fermé et s'aperçoit avec épouvante qu'il étreint un os de mort. Il ferme les yeux et la terre lui manque sous le pied et il se sent soulevé dans les airs. Quand,

de nouveau, il s'aventure à regarder, la procession s'arrête sur le bord d'une rivière où les sorcières devisent assises en rond. Sur l'autre rive passe un enterrement. Un coq chante.

LES SORCIÈRES

Il a chanté le coq blanc, pic à la pierre !

Les fantômes ont disparu dans un brouillard, les sorcières commencent à construire un pont et semblent des chauves-souris volant sur la rivière large comme une mer. Sur la rive opposée est arrêté le cortège funèbre. Un autre coq chante.

LES SORCIÈRES

Il chante le coq bigarré, marche le pic !

Les arches du pont commencent à surgir dans la nuit. Les eaux, noires et sinistres, écument en dessous avec le bouillonnement des chaudières de l'Enfer. Il n'y a plus à placer qu'une pierre et les sorcières se hâtent parce que s'approche le jour. Immobile, sur la rive opposée, l'enterrement attend le pont pour passer. Un autre coq chante.

LES SORCIÈRES

Il chante le coq noir, pic au repos!

Les sorcières laissent tomber dans le fond du courant la pierre que toutes, en tourbillon, soulevaient en l'air et fuient changées en chauves-souris. Le cortège revient vers le village et disparaît dans un brouillard. L'Hidalgo, comme s'il s'éveillait d'un songe, se trouve étendu au milieu du sentier. La lune a dépassé les cyprès du cimetière et les nimbe d'or. Le cheval paît l'herbe luxuriante et odorante qui croît dans la rosée du pied de la muraille. L'Hidalgo remonte en selle et prend le chemin de sa maison.

SCÈNE II

Don Juan Montenegro appelle à grands cris devant le portail de sa demeure. Les chiens attachés dans le jardin, sous la treille, aboient. Une fenêtre s'ouvre au haut de la tour sur la tête du gentilhomme et il y paraît la forme grotesque d'une vieille en chemise avec un candil (1) à la main.

L'HIDALGO

Eteins cette lumière !...

LA ROUGE

Je descends à l'instant pour vous ouvrir la porte.

L'HIDALGO

Eteins cette lumière !

Don Juan Manuel s'est couvert les yeux de la main et attend, ainsi, que la vieille se retire de la fenêtre. Le cheval piaffe devant la porte

(1) Petite lampe à huile, comme le caleil du midi de la France.

et le gentilhomme ne met pied à terre que lorsqu'il entend grincer le verrou. La vieille servante apparaît avec le « candil ».

L'HIDALGO

Souffle cette lumière, grande sorcière !

LA ROUGE

Ave Maria ! Quelle fureur ! Un loup même n'aurait pas couru les chemins !

L'HIDALGO

J'ai vu la Troupe des revenants !

LA ROUGE

Sorcières hors d'ici ! Je te renie, Démon !

La vieille souffle le « candil » et se signe, tremblante. Elle ferme la porte et court à tâtons pour rejoindre son maître, qui déjà commence à monter l'escalier.

L'HIDALGO

Après avoir vu les lumières de la mort, je n'en veux pas voir d'autres si je dois être à Elle...

LA ROUGE

Conduisez-vous en chrétien.

L'HIDALGO

Si je dois vivre je veux être aveugle jusqu'à ce que naisse la lumière du jour.

LA ROUGE

Amen !

L'HIDALGO

Mon cœur m'annonce quelque chose et je ne sais ce qu'il m'annonce... Je sens qu'une chauve-souris tournoie sur ma tête et l'écho de mes pas dans cet escalier obscur me remplit d'effroi, Rouge !

LA ROUGE

Je te renie, Démon ! Je te renie, Démon !

Don Juan Manuel s'arrête au haut de l'escalier en entendant un long hennissement accompagné de coups contre la porte.

L'HIDALGO

As-tu entendu, Rouge !

LA ROUGE

Oui, mon maître.

L'HIDALGO

Est-ce le ciel qui nous foudroie ?

LA ROUGE

Que mon maître ne jure point !

L'HIDALGO

Le diable m'emporte ! La bête est restée dehors !

LA ROUGE

La bête du lutin !...

L'HIDALGO

La bête que je montais, vieille radoteuse ! Eveille Don Galan pour qu'il la mette dans l'écurie.

LA ROUGE

Je suis déjà allée l'appeler pour qu'il descende ouvrir et il n'y a pas eu moyen de l'éveiller. J'en demande bien pardon à mon maître, mais je l'ai même frappé avec mon sabot !

L'Hidalgo s'asseoit dans un fauteuil de l'antichambre et la vieille s'accroupit contre la fente de la porte. On entend de temps en temps le long hennissement et les coups de sabot contre le portail.

L'HIDALGO

Essaie encore de le réveiller.

LA ROUGE

Il a le sommeil d'une pierre.

L'HIDALGO

Donne-lui encore du sabot.

LA ROUGE

Même si je lui en donnais sur la nuque.

L'HIDALGO

Eh bien! mets le candil contre les pailles de sa paillasse.

LA ROUGE

Ave Maria!

La vieille sort en marchant à tâtons. Un coq chante et le gentilhomme, enfoncé dans son fauteuil de l'antichambre, attend, la main sur les yeux. Tout à coup il frissonne. Il a cru entendre un cri, un de ces cris de la nuit inarticulés et par trop effrayants. A moitié dressé, il écoute. Le vent se tord dans l'embrasure des fenêtres, la pluie fouette les vitres, les portes fermées tremblent sur leurs gonds. Toc-toc !... Toc-toc!... Ces portes de vieille facture et au verrou fleuri sentent dans l'obscurité des mains invisibles qui les poussent. Toc-toc!... Toc-toc !.... Brusquement passe une rafale de silence et la maison est comme un sépulcre. Après, des bruits de pas et un grognement de voix dans le corridor. La vieille servante et Don Galan arrivent en se disputant.

LA ROUGE

Nous avons mis le cheval dans l'écurie. Quelle nuit, très Sainte Mère!

DON GALAN

Il tonne et des éclairs luisent à faire peur.

LA ROUGE

Et ne pas pouvoir allumer un bout de cierge bénit!...

DON GALAN

Tu n'en as pas?

LA ROUGE

Si, j'en ai, mais il ne peut pas être allumé par une nuit aussi sauvage. J'ai deux cierges qui ont brûlé auprès du cercueil de ma cousine la Celana.

L'HIDALGO

As-tu entendu ?

LA ROUGE

Quoi, mon maître?

L'HIDALGO

Une voix...

DON GALAN

Ce sont les ricanements du lutin du vent.

La porte résonne sous de grands coups de marteau qui éveillent un écho dans l'obscurité de la vaste demeure. L'Hidalgo se dresse.

L'HIDALGO

Donne-moi mon fusil, Don Galan, je vais laisser le lutin boiteux.

DON GALAN

Entendez son ricanement.

LA ROUGE

On le verra devenir fumée ou bien air...

Don Juan Manuel ouvre la fenêtre et le vent entre dans la pièce avec un battement d'aile d'orage qui touche tout et fait tout trembler. Les éclairs illuminent la place déserte, les cyprès qui se balancent désespérément et le corps d'un marin avec son suroît et son ciré qui soulève le marteau de la porte. La pluie mouille le visage de Don Juan Manuel Montenegro.

L'HIDALGO

Qui est là ?

LE MARIN

Un marin de la barque d'Abelardo.

L'HIDALGO

Qu'est-il arrivé?

LE MARIN

Une lettre de monsieur le Chapelain. Madame Maria est tombée bien malade !

L'HIDALGO

Elle est morte!... Elle est morte!... Pauvre chère!

Il se retire de la fenêtre, que le vent bat follement avec un fracas de vitres et, ténébreux, parcourt l'antichambre d'une extrémité à l'autre. La vieille et le bouffon parlent à voix basse et, en soupirant, descendent pour ouvrir la porte au marin. Dans l'antichambre, le vent se tord, hululant et lugubre. Tantôt les vitrages se ferment, brisés, sur l'embrasure ou s'ouvrent d'un seul coup, tragiques et violents. Le marin arrive accompagné des serviteurs et s'arrête à la porte sans oser faire un pas dans la pièce obscure. Don Juan Manuel l'interroge, de temps en temps un éclair les illumine et l'on voit leurs faces livides.

L'HIDALGO

Tu apportes une lettre?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Maintenant, je ne peux la lire... Dis-moi, toi, quel est ce malheur... Elle est morte?

LE MARIN

Non, Monsieur.

L'HIDALGO

Y a-t-il beaucoup de jours qu'elle est malade?

LE MARIN

Le mal d'à présent a été subit. Mais l'on dit que, tous ces temps-ci, elle était bien bas.

L'HIDALGO

Elle est morte!... Cette nuit j'ai vu ses funérailles et ce que je croyais une rivière était la mer qui nous séparait!

Don Juan Manuel se tait assombri. Personne n'ose répondre à ses paroles et l'on entend seulement le murmure apaisé d'une prière. L'Hidalgo distingue dans l'obscurité une ombre agenouillée à son côté et frissonne.

L'HIDALGO

Ç'est toi, Rouge?

LA ROUGE

C'est moi, mon maître.

L'HIDALGO

Donne quelque chose à cet homme pour qu'il se réconforte afin de pouvoir partir immédiatement.

SCÈNE III

Nuit de tourmente sur une plage. Quelques pauvres femmes douloureuses, immobiles sur les rochers, couvertes de leurs mantes noires attendent le retour des barques de pêche. La mer hululante et noire, en se brisant sur les écueils, mouille ces pieds nus et mendiants. Les mouettes tournoient au-dessus de la plage et leur grincement incessant et le pleur de quelque enfant que la mère abrite sous son manteau sont des voix d'épouvante qu'accroît la voix extraordinaire du vent et de la mer. Au milieu des ténèbres brille la lumière d'un falot. Don Juan Manuel et le marin descendent vers la plage.

LE MARIN

Maintenant, mon maître se rend-il compte que ce n'est pas un temps pour partir en mer?

L'HIDALGO

Où as-tu accosté ta barque?

LE MARIN

Sous le vent du Castelo.

L'HIDALGO

Comme vous êtes venus, nous pouvons partir...

LE MARIN

C'était jour clair et il ne régnait pas ce vent quand nous partîmes de Flavia-Longa. Voyez comme il y a des éclairs par la bande du Sud-Est. Il y a un temps bien bouché.

L'HIDALGO

Il y a autre chose!... La peur!

LE MARIN

La mer est très différente de la terre et d'autre considération, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Vous n'êtes pas des marins, mais des femmes!

LE MARIN

Nous sommes des marins et c'est pour cela que nous voyons le danger de la traversée. La mer, plus on la connaît, et plus on la craint. Ils ne la craignent pas ceux qui ne la connaissent point.

L'HIDALGO

Je la connais et ne la crains pas.

LE MARIN

C'est que vous ne craignez rien, si ce n'est Dieu.

L'HIDALGO

Combien de marins êtes-vous ?

LE MARIN

Cinq et le mousse qui ne vaut pas la peine d'être compté. Nous sommes venus avec les quatre ris et encore nous avons dû amener la voile en passant La Bensa.

L'HIDALGO

Quelle nuit sauvage !

LE MARIN

On ne voit même pas une étoile.

L'HIDALGO

Si vous étiez des hommes de mer, vous aimeriez ce temps brave.

LE MARIN

C'est un bien gros temps !

L'HIDALGO

Toujours préférable au calme.

Ils sont arrivés au lieu d'accostage où s'abrite la barque, — grands rocs couronnés par les ruines d'un château. Le marin s'avance et avec la lanterne explore le chemin pour descendre à la rive. Il est périlleux, le passage sur ces rochers noirs et gigantesques, hérissés de moules et couverts de vase où les pieds glissent. Dans l'anse on devine la forme de la barque. Une lanterne est suspendue au mât et tout le reste est une tache sombre. Le marin pousse un grand cri.

LE MARIN

Abelardo !

L'HIDALGO

C'est le patron ?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Abelardo, le fils du Peregrino le Rau ?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Son père était un loup pour la mer.

LE MARIN

Eh bien, son fils le surpasse... Abelardo !

UNE VOIX DANS LES TÉNÈBRES

Qui est là ?

LE MARIN

Monte pour donner la main à M. Don Juan Manuel. Je peux mal l'aider avec le falot.

L'HIDALGO

Ne bouge pas, Abelardo ! Il me suffit de moi !

Ils descendent au bord de la mer. On entend le vol des mouettes, convoquées par le vent et la nuit. Une ombre s'approche, ses pas sont phosphorescents sur la sable mouillé. Les éclairs tremblent avec une brièveté chimérique sur la mer montagneuse et l'on distingue la barque noire se mouvant, amarrée à l'abri des rochers.

L'HIDALGO

C'est toi, Abelardo !

LE PATRON

Pour vous servir, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Toi, je ne te connais pas... Ton père, je l'ai connu beaucoup. Je me souviens d'un pari qu'il a gagné : aller à la nage jusqu'à L'Ile.

LE PATRON

Cela lui a bien peu servi, au pauvre, d'être si bon nageur.

L'HIDALGO

Il est mort noyé ?

LE PATRON

Il est mort, oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Quand embarquons-nous ?

LE PATRON

Quand le temps le permettra.

L'HIDALGO

Tu ne mourras pas comme ton père ! Il faut que tu demandes la permission au temps pour te mettre à la mer. Quand nous arriverons, cette sainte sera froide. La mort n'a pas ta patience, fils de Peregrino le Rau.

LE PATRON

Garçons, nous allons larguer.

UN MARIN

Le vent est contraire et nous n'arriverons pas de toute la nuit.

AUTRE MARIN

Il vaudrait mieux attendre.

AUTRE MARIN

A la naissance du jour peut-être le vent sautera.

L'HIDALGO

En quelle année es-tu né ? Que le ciel me foudroie si tu n'es pas né dans l'année de la peur !

LE PATRON

Que l'on embarque, sacrédieu ! Qu'on lève le grappin.

Les quatre hommes de l'équipage de la barque, un après l'autre, sautent à bord avec un grognement de protestation. Le patron fait appareiller la voile et se penche sur le bordage de poupe pour armer la barre du gouvernail. Puis il se signe. La barque se balance sur la crête écumante d'une vague. La traversée commence.

SCÈNE IV

Salle délabrée d'une maison noble à l'entrée de Flavia-Longa. D'une autre pièce parviennent les voix des serviteurs rendant leur tribut de pleurs à leur maîtresse qui vient de mourir. Les fils ont fait de la salle un champ de bataille et se disputent à mesure que se partage le butin sur lequel ils se sont abattus en mettant à sac la maison. Il y a là Don Pedrito, Don Rosendo, Don Gonzalito, Don Mauro et Don Farruquiño. Les cinq frères se ressemblent. Grands, secs, découplés, avec les yeux durs et la courbe du nez altière. Don Farruquiño se distingue des autres en ce qu'il a la tonsure.

DON ROSENDO

Croyez-vous que, dans la maison de ma mère, on mangeait avec des cuillères de bois !

DON FARRUQUINO

Il le paraît.

DON ROSENDO

Quel est le voleur de l'argent qu'il y eut toujours ici ?

DON FARRUQUINO

Maintenant, il n'y en a pas, et il faut bien en prendre notre parti.

DON ROSENDO

Mais il y en avait.

DON PEDRITO

Siffle-le, pour voir s'il accourt.

DON FARRUQUINO

Le chapelain l'a emporté fondu quand il fut à la guerre carliste.

DON ROSENDO

Mensonge ! Je l'ai vu longtemps après et j'ai mangé avec.

DON MAURO

Moi aussi.

LE GONZALITO

Tout l'argent a disparu aujourd'hui même et le voleur n'est pas le chapelain.

DON ROSENDO

Qui de vous est arrivé le premier ?

DON PEDRITO

Je suis arrivé le premier. Qu'y a-t-il ?

DON ROSENDO

Eh bien, tu es le voleur.

DON PEDRITO

Et toi, un fils de putain !

Don Pedrito et Don Rosendo se précipitent l'un sur l'autre et s'agrippent. Les autres frères s'interposent avec de grandes vociférations. Le Chapelain apparaît à la porte. C'est un vieillard sec, au corps robuste et aux mains velues, vêtu d'une soutane verdâtre qui, lorsqu'il marche, s'enroule autour de ses talons.

LE CHAPELAIN

Le corps de votre mère est encore chaud et vous vous battez comme des Caïns. Respectez le sommeil de la morte, sacrilèges ! Attendez qu'arrive votre père et il donnera à chacun ce qui lui revient en héritage. Ne soyez pas comme les corbeaux qui s'abattent en bande sur les morts pour les manger. Corbeaux ! Caïns !

Les cinq frères, en un tourbillon, continuent à crier au milieu de la pièce et les bras se lèvent sur les têtes, menaçants, et furieux.

DON FARRUQUINO

Don Manuelito, cela ne se règle pas avec des sermons.

LE CHAPELAIN

Toi aussi, tu as souillé dans ce pillage tes mains qui ont été consacrées à Dieu ! Attendez qu'arrive votre père et il donnera à chacun sa part. Les loups dans la montagne ont plus de fraternité que vous. Vous êtes nés d'un même ventre et vous

vous battez comme des fauves qui se rencontrent par hasard dans un chemin.

DON FARRUQUINO

Qui a avisé Don Juan Manuel ?

LE CHAPELAIN

Cet après-midi, la barque d'Abelardo est partie avec une lettre de moi.

DON PEDRITO

C'est une trahison !

DON MAURO

Qui a pris le droit d'avertir mon père ?

DON GONZALITO

Vous auriez dû respecter la volonté de ma mère, qui ne l'a pas appelé quand elle était moribonde.

LE CHAPELAIN

Parce que vous l'en avez empêchée. Mais vous savez bien que son dernier soupir fut pour lui. Corbeaux ! Loups !

DON PEDRITO

Assez d'insultes, la patience me manque !

LE CHAPELAIN

C'est toi le plus grand corbeau ! Et toi le plus grand loup !

DON FARRUQUINO

Quel courage donne le vin !

DON MAURO

La foudre t'écrase, Don Manuelito !

LE CHAPELAIN

Gardez ces bravades pour les femmes et pour les gamins, car moi, on ne m'effraie pas ainsi. Sacrilèges ! Don Juan Manuel viendra et vous jettera hors de cette maison, que vous êtes en train de profaner par vos concupiscences.

DON PEDRITO

J'ai comme une envie de dîner aujourd'hui de langue de prêtre !

DON FARRUQUINO

Cuite au vin !

LE CHAPELAIN

Sacrilèges ! Vous serez capables de mettre les mains sur cette tonsure.

DON FARRUQUINO

Je n'y consentirais pas, moi !

LE CHAPELAIN

Tu es le pire de tous!... Le châtiment viendra, si ce n'est dans cette vie, dans l'autre... Je vous laisse, je vous laisse livrés à ce pillage impie... Entendez-vous cette cloche ? Elle m'appelle et vous appelle aussi... Je vais dire la première messe pour le repos de votre mère, ma protectrice, ma mère... Vous feriez bien de ne point l'entendre. Ce serait une dérision. Vous êtes comme les chiens, qui ne peuvent entrer dans la maison de Dieu.

Le Chapelain sort et le glas de la cloche qui résonne dans la salle délabrée arrête un moment cette spoliation à laquelle se livrent depuis le commencement de la nuit les cinq bandits.

SCÈNE V

La chambre où est morte Doña Maria. C'est l'aube, une de ces âpres aubes d'hiver où le vent hurle comme un loup et où la bruine se tord en tourbillons. Dans la chambre, la lueur du jour naissant lutte avec la lueur des cierges qui brûlent au chevet de la morte et il passe le long des murailles de la pièce comme l'ombre d'un oiseau. La pluie fouette les vitres de la fenêtre et s'effiloche en pleurs obstinés et froids d'une tristesse monotone qui paraît exprimer toute la tristesse de l'hiver et de la vie. La fenêtre s'ouvre sur la mer, une vaste mer verdâtre et qui donne l'effroi. C'est une de ces étroites fenêtres disposées comme des confessionnaux dans l'épaisseur d'un mur et flanquées de bancs de pierre où le chat vient dormir et où l'aïeule a coutume de filer sa quenouille. Deux femmes veillent le cadavre, l'une, haute et sèche, les cheveux en grosses mèches blanches et les yeux en flammes noires, est la nièce de la morte et s'appelle Doña Moncha ; l'autre, menue, pleine de componction et toute mielleuse, avec une habileté spéciale pour tailler des linceuls, est blanche d'une blancheur ancienne de vieil ivoire qui se détache avec une certaine expression dévote sur un habit nazaréen, on l'appelle Benita la Couturière.

BENITA LA COUTURIÈRE

Voulez-vous que nous enveloppions notre dame dans son linceul ?

DONA MONCHA

As-tu terminé l'habit ?

BENITA LA COUTURIÈRE

Vous pouvez le voir... Je n'ai pas arrêté les fils des coutu-

res, car, vraiment, un linceul ne demande pas les mêmes soins qu'une jupe pour aller au bal. Doña Monchiña de ma vie, voyez comme il est coquet, ce petit galon doré.

Doña Moncha approuve d'un geste. Benita la Couturière plie le linceul et mouche les cierges avec les ciseaux qui pendent à sa ceinture et se balancent à l'extrémité d'un ruban bleu que l'on appelle hospicienne.

DONA MONCHA

Pauvre tante, il semble qu'elle s'est endormie !

BENITA LA COUTURIÈRE

Elle s'en est allée comme un oiseau... Elle n'a même pas eu d'agonie.

DONA MONCHA

Dieu nous garde d'en avoir une pareille... ! Son agonie a duré trente ans !

BENITA LA COUTURIÈRE

Il me semble que je la vois le jour où elle s'est mariée, avec sa mantille d'Almagro... Ce fut la même année et le même jour que la reine vint... Que de choses emporte le monde... J'aidai à lui coudre sa robe de fiancée et maintenant c'est à moi qu'il incombe de lui faufiler son linceul !

DONA MONCHA

Tu le lui as cousu deux fois, son linceul... Tout ce que tu couds est un linceul...

BENITA LA COUTURIÈRE

Doña Moncha de mon âme, ne dites pas cela... Très Sainte Vierge de la Pastourelle, il y a tant de méchantes gens et s'ils l'entendaient et le répétaient ! Doña Moncha de ma vie, ne me jetez pas cette renommée !

DONA MONCHA

Je ne porterais pas un point qu'auraient cousu tes mains... Elles portent malheur !

BENITA LA COUTURIÈRE

Ah !... Ne dites pas cela, Doña Monchiña !... Répondez-moi maintenant. Voulez-vous qu'avant de passer l'habit à la morte nous la lavions et la peignions ?

DONA MONCHA

Cette coutume me paraît un sacrilège.

BENITA LA COUTURIÈRE

Et pourquoi ? Ne va-t-elle pas comparaître en la présence

de Dieu, Notre Seigneur? N'est-il pas naturel qu'elle s'y rende comme à une fête, bien lavée et parfumée? Nous n'aurions jamais dû laisser ce corps se refroidir, Doña Monchiña. Vous verrez comme nous aurons plus de peine maintenant pour l'apprêter... De plus en plus de peine à mesure que nous laisserons passer le temps... Je vais chercher de l'eau tiède, Doña Monchiña.

La couturière sort d'un pas léger, comme si elle craignait que la morte ne s'éveillât. Doña Moncha prie à voix basse tout le temps qu'elle reste seule et la pièce obscure se remplit de mystère avec ce vague murmure de prière qui se joint au crépitement des cierges coulant sur les chandeliers de bronze. Un chat pousse la porte et arrive sans bruit jusqu'au lit de la morte, où il se met à miauler tristement, avec de longs intervalles. Derrière le chat entre Benita la Couturière.

BENITA LA COUTURIÈRE

Doña Monchiña, il n'y avait même pas d'eau chaude. J'ai dû allumer un peu de paille... On dirait vraiment que les factieux sont entrés ici. Comme cinq loups, les cinq fils se partagent tout ce qu'il y a dans la demeure et les serviteurs en cachette s'emparent aussi de ce qu'ils peuvent. Dieu me pardonne cette mauvaise pensée, mais il semble même qu'ils désiraient la mort de la pauvre sainte femme.

DONA MONCHA

Elle n'avait pas encore fermé les yeux qu'ils cherchaient déjà à crocheter les armoires et les coffres. Ils se sont abattus ici comme des corbeaux qui flairent la mort.

BENITA LA COUTURIÈRE

Voyez, ils se sont conduits comme des juifs avec Doña Sabelita. Du chevet même de la défunte, ils l'ont jetée à la rue en la traînant par les cheveux. Et avec quelles paroles, mère de Dieu! Ils ne lui ont pas seulement laissé ouvrir le coffre de ses hardes pour qu'elle se mette un fichu de deuil. Comme il ne s'est rien trouvé dans la demeure, ils la soupçonnaient de garder l'argent et les bijoux cachés.

DONA MONCHA

On ne trouva rien parce qu'ils s'étaient tout partagé avant que leur mère ne mourût.

BENITA LA COUTURIÈRE

Et monsieur Don Juan Manuel qui ne vient pas! On dit que

les fils juraient contre le chapelain parce qu'il a dû lui envoyer un avis. Vraiment c'est à ne pas le croire, Doña Monchiña.

DONA MONCHA

Pour moi, tout ce que l'on peut dire de ces maudits me paraît la vérité.

BENITA LA COUTURIÈRE

Jésus, quels caïns !

Benita la Couturière mouille une serviette dans la cuvette qu'elle a apportée pleine d'eau chaude et commence à laver le visage de la morte. Une salive sanglante renaît toujours, entre les lèvres bleuâtres, sous la serviette avec laquelle les rafraîchissent ces mains irrévérentes, picotées de pointes d'aiguille, et la tête livide roule dans le creux de l'oreiller.

BENITA LA COUTURIÈRE

Déjà, elle commence à enfler... Doña Moncha, n'avez-vous pas un mouchoir, que nous le lui attachions au visage pour maintenir le menton : voyez comme elle l'a déboîté. Jésus, l'on dirait qu'elle nous fait une grimace !

DONA MONCHA

Pauvre femme !

BENITA LA COUTURIÈRE

Dès que nous lui aurons passé l'habit, nous lui mettrons une salière sur son pauvre petit ventre.

DONA MONCHA

Pourquoi ?

BENITA LA COUTURIÈRE

Cela contient toujours cette hydropisie de la mort. Voyez comme elle a les jambes, Doña Monchiña.

DONA MONCHA

Ne la lave pas davantage.

BENITA LA COUTURIÈRE

Mais elle s'est toute vidée. Voulez-vous qu'elle aille ainsi en la présence de Dieu ? Et quel corps blanc ! Combien de filles voudraient cette poitrine de colombe !

DONA MONCHA

Laisse-la... Je lui mettrai l'habit.

Doña Moncha, sérieuse et brusque, prend le linceul étendu sur une chaise et s'approche, écartant du geste Benita la Couturière. Avec un bras elle veut dresser la morte, et ces mains froides, croisées sur la poitrine, se détachent lourdement et pendent flasques le long du

corps pendant que la tête roule sur les épaules et s'enfonce dans la poitrine. Benita la Couturière accourt.

BENITA LA COUTURIÈRE

Je vous aiderai, Doña Moncha.

DONA MONCHA

Coupe le linceul par derrière.

BENITA LA COUTURIÈRE

Cela ne sera pas nécessaire.

DONA MONCHA

Coupe-le.

BENITA LA COUTURIÈRE

Cela fait peine !

DONA MONCHA

Coupe-le, te dis-je.

BENITA LA COUTURIÈRE

Que de temps et de points perdus !

Benita la Couturière obéit avec un geste de regret et après, graves et silencieuses, les deux femmes enveloppent dans son linceul le corps de Doña Maria.

SCÈNE VI

Une plage plantée de pins. Dans cette immensité déserte, le vent et la mer confondent leurs voix en un bruit obscur et terrible. La barque avec la voilure déchirée a donné par le travers dans les récifs de la rive et un marin saute pour reconnaître la terre. Le patron parle depuis le bord.

LE PATRON

Cette plage, il me semble que ce doit être la plage de Las Inas. Cherche pour voir si tu découvres le Roc del Frade.

LE MARIN

Je n'arrive même pas à voir mes mains. Les pins me paraissent les Pins du Roi.

L'HIDALGO

Alors, nous nous trouvons entre Campelos et Ricoy.

LE MARIN

C'est une plage de gros sable.

LE PATRON

Jusqu'à ce que l'aube pointe nous ne saurons où nous accostons.

LE MARIN

Avec une telle nuit, c'est certain. Nous aurons de la chance si nous ne naufrageons pas.

L'HIDALGO

De la chance pour nous, car les dauphins ne diraient pas de même.

On entend au loin une cloche, une de ces cloches de village, familières comme les voix des aïeules. Elle retentit de la sonnerie de l'orage.

L'HIDALGO

Nous devons nous trouver près de San Lorenzo de Andras. Je reconnais la cloche.

LE PATRON

Eh bien, nous n'avons pas peu dérivé. Nous ne pourrons naviguer avant le jour et encore alors nous verrons. Il nous faudra épuiser l'eau toute la traversée.

L'HIDALGO

Vous vous en irez seuls parce que ma patience est à bout et je n'attends pas.

LE PATRON

Mais il n'y a pas d'autre moyen possible, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Pour vous autres, car moi je vais à pied d'ici à Flavia-Longa.

LE PATRON

Avec cette nuit ?

L'HIDALGO

Que m'importe la nuit !

LE PATRON

Il y a trois lieues, près de quatre...

L'HIDALGO

Trois heures de chemin.

LE PATRON

Trois heures si c'était jour clair, mais avec une telle obscurité...

L'HIDALGO

J'y vois de nuit comme les loups et pourvu que la crue n'ait emporté aucun pont...

L'Hidalgo saute à terre. Avec les rafales du vent arrive la voix de la cloche, informe et brouillée par la distance. Don Juan Manuel

essaie de s'orienter et, guidé par ce son, s'éloigne vers les pins où se plaint le vent avec un long hululement.

L'HIDALGO

Dieu m'ordonne de me repentir de mes péchés... Toute une vie ! Toute une vie !... Comme elle sonne loin la cloche, à peine si on la distingue ! J'ai été toujours un hérétique. Le meilleur ami du démon !... Je me serai trompé et ce ne sera pas la cloche d'Andras. Elle doit être morte à présent, cette sainte... Au Ciel la pauvre intercédera pour moi... Pour moi qui fus son bourreau!... Cependant je l'aimais et si je tourne les yeux vers le passé, je ne trouve dans ma vie d'autre péché que d'avoir fait une martyre de ma pauvre femme... J'aurais dû lui tenir caché que j'avais d'autres femmes, mais je ne sais pas tromper, je ne sais pas mentir !...Que de péchés ! Mon âme en est toute noire!... La religion est sèche comme une vieille !... Comme les tibias d'une vieille!... Elle a un visage de bigote et un corps de levrette... Comme l'homme a besoin de beaucoup de femmes et qu'on ne lui en donne qu'une seule, il faut bien qu'il les cherche au dehors. Si l'on m'avait donné dix femmes, j'aurais été comme un patriarche... Je les aurais aimées toutes et leurs fils et les fils de mes fils... Sans cela, ma vie apparaît comme un grand péché... J'ai des fils dans tous les villages à qui je n'ai pu donner mon nom !... Moi-même je ne puis les compter !... Et les autres bandits, craignant de se voir sans héritage à cause de mon amour pour mes bâtards, ont résolu de me voler, de me tuer... Mais j'ai sept vies. Elle a tout payé avec ses larmes, cette sainte. Où serais-je ? On n'entend plus la cloche...

Le fracas du vent au milieu des pins étouffe tous les autres bruits de la nuit. C'est une houle sourde et sauvage, un son rauque et sombre du sein duquel paraissent jaillir les éclairs. Don Juan Manuel, de temps en temps, s'arrête désorienté et essaie, pour découvrir son chemin, de profiter de cette lueur qui, subite et convulsive, s'ouvre dans la noirceur de la nuit. Tout à coup, il voit surgir des carrières qui semblent les ruines d'un château. L'écho du tonnerre roule au milieu d'elles comme ensorcelé. En s'approchant, il entend aboyer un chien et un autre éclair lui découvre une troupe de mendiants qui ont cherché un abri en ces lieux. Elles ont l'imprécision d'un songe, ces formes entrevues à la lueur de l'éclair. Patriarches haillonneux, femmes décharnées, garçons estropiés. Elles parlent dans les ténèbres et leurs voix déformées par le vent sont d'une confusion mystérieuse et grotesque, sortant de ce roc aux aspects de ruines chimériques qui auraient pour geôlier un dragon ailé.

UNE VOIX

Contre qui aboies-tu, Carmélo ?

AUTRE VOIX

Quelqu'un rôde...

AUTRE VOIX

Ce doit être un passant égaré.

AUTRE VOIX

Quelque chien sans maître.

L'HIDALGO

Ce bois de pins, est-ce les Pins du Roi ?

UNE VOIX

On les nomme ainsi... Mais maintenant ils sont à nous autres, à nous qui nous y sommes fait un abri dans une nuit aussi sauvage.

L'HIDALGO

Y a-t-il place pour moi ?

UNE VOIX

Et vaste !

L'HIDALGO

La cloche qui sonnait il y a peu de temps était celle d'Andras ?

UNE VOIX

La cloche sourde d'Andras.

L'Hidalgo s'abrite avec ces mendiants qui vont en caravane à une fête votive. Grappe de versqui traîne dans la poussière des chemins et s'égaille dans les marchés et les champs de foire des villes,psalmodiant des lamentations et des patenôtres. Dans toutes les demeures, on les connaît et ils connaissent toutes les portes de charité. Ce sont toujours les mêmes : Le Manchot de Gundar,le Perclus de Celtigos, Paula la Reine, qui fait téter un enfant, Andreiña la Sourde, Dominga de Gomez, le Manchot de Léon, le père Cidran,le Morcego et la femme du Morcego.On entend très loin une autre cloche.

L'HIDALGO

On dirait la Nonne de Belvis.

LE MORCEGO

Comment l'a-t-il reconnue ?

LA FEMME DU MORCEGO

Il est très possible qu'il soit de par ici. Excusez ma question : Vous êtes d'ici ?

L'HIDALGO

Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Don Juan Manuel Montenegro.

LE MORCEGO

Pour de nombreuses années.

LE PERCLUS DE CELTIGOS

Il me le semblait bien.

DOMINGA DE GOMEZ

Moi, dès qu'il a parlé, je l'ai reconnu.

L'HIDALGO

A quelle distance sommes-nous de Flavia-Longa ?

LE MORCEGO

Quelque chose comme une lieue.

LA FEMME DU MORCEGO

Dis aussi trois, Morcego.

L'HIDALGO

La nuit est si obscure que je ne reconnais pas le chemin.

LE MANCHOT DE GUNDAR

Le coucou a déjà chanté deux fois et bientôt Dieu fera le matin.

LE MANCHOT DE LÉON

Noble monsieur, vous avez là une place où vous serez plus abrité du vent et de la pluie.

LA FEMME DU MORCEGO

Ecarte-toi, Andreiña, et laisse place à monsieur Don Juan Manuel.

ANDREINA LA SOURDE

Qui dis-tu ?

LA FEMME DU MORCEGO

Le seigneur de la maison grande de Flavia-Longa.

ANDREINA LA SOURDE

Hier, sur le chemin de Béalo, les gens disaient que la dame rendait son âme à Dieu.

LA FEMME DU MORCEGO

Ave Maria !... Mais puisque le Monsieur est ici présent.

L'HIDALGO

Je vais à son enterrement... Avec l'espoir de la voir encore en vie je viens de débarquer sur cette plage.

LA FEMME DU MORCEGO

Et en vie vous la trouverez, Monsieur. Il peut bien y avoir erreur dans ce que conte Andreiña.

LE MORCEGO

Comme elle est sourde, elle n'est jamais au fait de ce qui se passe par le monde.

DOMINGA DE GOMEZ

Et il y a beaucoup de gens farceurs qui lui disent des tromperies pour qu'elle aille ensuite les publier.

ANDREINA LA SOURDE

L'aveugle de Gundar m'a dit qu'il pensait aller à Flavia-Longa.

LE MORCEGO

Si c'est un conte de l'Aveugle de Gundar, c'est un mensonge.

ANDREINA LA SOURDE

Il y aura distribution d'aumônes dans la grande maison et un pauvre attrapera plus là que dans la Sainte Baye. Moi aussi je veux aller à ces portes qui ont toujours été de beaucoup de charité.

L'HIDALGO

Et qui continueront à l'être. Il y aura des aumônes pour tous ceux qui y viendront.

ANDREINA LA SOURDE

Elle a laissé un legs à cette intention, la défunte dame, pour que ses fautes lui soit pardonnées.

L'HIDALGO

Ce ne sont pas ses fautes qui ont besoin de pardon, ce sont es miennes! Tout le maïs qui se trouve dans le grenier se paragera entre vous. C'est une restitution que je vous fais, puisque vous êtes si misérables que vous ne savez pas recouvrer e qui devait être vôtre. Vous avez l'âme marquée au fer des sclaves et vous êtes des mendiants parce que vous devez l'être. e jour où les pauvres se réuniraient pour brûler les semailles, our empoisonner les fontaines, serait le jour de la grande jusice... Ce jour arrivera, et le soleil, soleil d'incendie et de sang, ura la face de Dieu! Les maisons en flammes seront des fours neilleurs pour votre faim que les fours du pain. Et les fempes et les enfants et les vieux et les malades crieront au mieu du feu et vous chanterez et moi aussi, parce que ce sera

moi, celui qui vous guidera ! Vous êtes nés pauvres et vous ne pourrez pas vous rébeller contre votre destin. La rédemption des humbles, nous devons la faire, nous qui sommes nés avec l'impétuosité des maîtres, quand se fait la lumière dans nos consciences. Dans la mienne se fait cette lumière de tempête. Maintenant parmi vous il me semble que je suis votre frère et que je dois aller par le monde avecla main tendue, et comme je suis né noble, je me trouve plutôt l'âme d'un bandit que celle d'un mendiant. Pauvres misérables, âmes résignées, fils d'esclaves, nous autres nobles nous vous sauverons quand nous nous ferons chrétiens.

La troupe de mendiants est remuée avec un long murmure semblable au murmure de la prière avec lequel elle demande l'aumône aux portes. Quand la rumeur s'apaise, s'élève la voix d'un mendiant gigantesque qui a les yeux rongés par la lèpre et dans cette voix nasillarde et sombre se traîne comme une larve la tristesse millénaire de son âme d'esclave.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Dieu Notre Seigneur nous donnera dans le Ciel sa récompense à tous ceux qui ici souffrons des peines. C'est sa loi que les uns soient pauvres et les autres riches. Dieu Notre Seigueur, à nous, les pauvres, ordonne d'avoir patience pour demander l'aumône et aux riches il leur ordonne d'avoir de la charité et le riche qui partage son pain de froment avec le pauvre a mieux gagné le Ciel que le pauvre qui le reçoit et n'en sait pas gré. C'est la loi de Notre Seigneur !

Don Juan Manuel frissonne. Jusqu'à son visage arrive le souffle pourri de cette voix nasillarde et c'est à peine s'il peut dominer un mouvement d'écart. A la livide clarté de l'aube, la figure gigantesque du mendiant lépreux se détache dans la cavité des carrières. L'Hidalgo éprouve une émotion chrétienne.

L'HIDALGO

Tu es le pauvre de Saint-Lazare?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Et tes fils ?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Tous les cinq sont recueillis à l'hôpital.

L'HIDALGO

Ils ont le même mal que toi?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Oui, Monsieur... Moi, comme je suis né paysan, je ne peux pas rester prisonnier dans l'hôpital... Si je ne vois pas les champs et les chemins, je me meurs de tristesse. L'hôpital est comme une prison et, enfermé là, je mourrais de peine... Ce mal si triste ne me tue pas et cela me tuait de ne pas voir les cultures, les vignes et les châtaigneraies.

L'HIDALGO

Il fait déjà jour!... Job, si tu peux marcher, viens avec moi.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Allons, Carmélo! Aujourd'hui tu as trouvé un os à ronger.

Carmélo, un chien vieux et laid qui sommeille aux pieds du lépreux, se dresse et se secoue. Don Juan Manuel va sur le chemin et la troupe des mendiants se met en mouvement derrière lui avec une clameur dolente.

LES MENDIANTS

Doña Maria était la mère des pauvres! Il n'y eut jamais porte de plus de charité! Dieu Notre Seigneur l'a appelée à lui et la tient dans le ciel à côté de la Très Sainte Vierge! Elle était la mère des pauvres!

L'HIDALGO

Pourquoi ne cheminez-vous pas en silence? Elle était ma mère aussi, elle était tout ce que j'avais au monde et je ne pleure pas!

Ainsi termine la première journée.

DON RAMON DEL VALLE-INCLAN

Traduit du castillan par JACQUES CHAUMIÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Cécile Périn : *La Pelouse* ; Sansot, 3 fr. 50. — Ferdinand Lovio : *Derniers rondels païens* ; Albert Messein, 3 fr. 50. — Emile Payen : *Vaines étreintes;* E. Sansot, 3 fr. 50. — Charles Dornier : *L'Ombre de l'homme* ; Société française d'imprimerie et de librairie. — C.-M. Savarit : *Elévations sentimentales* ; Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Timothée Paret : *L'Ame vibrante* ; Albert Messein, 3 fr.

Des livres de femmes ! Une bonne demi-douzaine. Le colis postal qui me les apporta en était comme vaporeux, aérien, impondérable. Il ne faut pas flatter une femme, même avec une fleur de rhétorique, a dit un disciple du prince des penseurs. Je ne retiendrai de ce bouquet que l'ouvrage de Mme Cécile Périn. Que l'haleine desséchante de la critique respecte le reste.

Mme Cécile Périn nous a déjà fait connaître son talent par trois volumes de poésies, dont l'un, *les Pas légers*, plaisait surtout par son parti pris de rester discrètement maternel. Ce nouveau livre, **La Pelouse**, est agréable à lire. Il ne réserve pas de grandes surprises, mais des satisfactions tempérées. Aux côtés de Georges Périn, qui est un poète minutieux, profond et sensible, Mme Cécile Périn a pu s'exercer à voir juste les choses qu'il faut voir pour être un poète. Elle s'est en outre habituée à manier une technique classique, suffisamment onduleuse et qui, parfois, laisse passer en cachette un vers de quatorze pieds. Un rien de symbolisme dans la façon d'écrire et même de penser, ce qui nous vaut des formules tendrement désuètes.

> Douce magicienne en robe de silence...

et ailleurs :

> Mon cœur est une ruche où de frêles abeilles
> Rapportent chaque soir un étrange butin.

Mais Mme Cécile Périn, je l'ai dit, sait quelles choses il faut regarder. En contemplant la *pelouse*, elle a remarqué que

> L'éclat des soirs d'été se concentre sur elle.

Elle fixe de même, et directement, un certain nombre de détails précis et efficaces qui donnent à sa poésie de la vérité. Au rebours des femmes qui aspirent à la force et emploient exclusivement un vocabulaire turgescent et bouffi, Mme Périn se confie plutôt aux termes atténués, ce qui lui fait dispenser à l'excès le *rose*, le *mauve* et le *doux*. Elle se sert d'ailleurs heureusement de cette palette mineure

pour colorer des motifs d'amour et d'amitié. Je ne m'en plaindrai pas, moi qui demande à l'art d'être avant tout vivant et humain.

§

Grâce au ciel, la poésie érotique n'est pas morte. Deux livres nouveaux me font même croire qu'elle se porte bien.

M. Ferdinand Lovio, après avoir mis la *Hollande en rondels*, a successivement publié les *Rondels païens*, les *Nouveaux rondels païens*, puis les *Nouveaux nouveaux rondels païens*. Il donne aujourd'hui les **Derniers rondels païens**, modeste recueil de sept cents pages. Eh quoi ! dira-t-on, déjà les derniers ! Que personne ne pleure ! Il nous reste à espérer les *Nouveaux derniers rondels païens* et quelques autres à la suite. M. Ferdinand Lovio est un sage; il a trouvé sa forme et il s'y tient : le rondeau simple, en vers de douze, huit, sept, six pieds et même moins. Avec cela, il n'y a plus qu'à marcher, et M. Lovio ne s'en fait pas faute, puisque, de 1911 à 1913, il a composé plus de six cents rondels. On ne peut s'emparer d'un pareil record qu'en consentant à ne rien perdre ; c'est bien l'avis de ce poète qui compose au jour le jour, et qui cite abondamment ses sources, le plus souvent issues de la presse quotidienne. M. Lovio prouve en tous cas que la volupté prime sur toutes choses et qu'on peut en toutes matières trouver thème à gaillardises. Poésie érotique, ai-je dit ? On conçoit, à lire les *Derniers rondels païens*, que beaucoup ont cru être érotiques qui sont demeurés de benoîts sacristains.

M. Lovio ne saurait redouter cet échec. Il va fort loin, ma foi, et non sans fantaisie. Je ne sais quelle page citer pour conserver à cette revue sa réputation de sagesse. Mais voici cependant un rondel des plus raisonnables :

Avec « une femme du monde »
Puisqu'il voulait « causer » un peu —
Une voilette sur les yeux
Je devins telle, en la seconde :

Je fis ma Laure, ma Joconde,
Fidèle à la règle du jeu —
Avec « une femme du monde »
Puisqu'il voulait « causer » un peu ;

Or, Lui, réclamant go... Golconde —
Je refusai, songeant : parbleu !
Autrement, tout ce que tu veux ;
Mais tu ne feras rien d'immonde
Avec une femme du monde.

Je vais peut-être signaler le livre de M. Lovio à la curiosité de toute une impétueuse clientète. Mais, enfin, le devoir avant tout, n'est-ce pas ?

Quant aux **Vaines Etreintes** de M. Emile Payen, qu'on nous annonce, dès la première page, comme expurgées par ordre du parquet, je les ai trouvées exprimées, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, en rigoureux sonnets formés de rigoureux alexandrins. Ce nouvel exemple montre que l'imagination créatrice peut être respectueuse de la norme, alors même que les autres formes d'imagination ne s'en soucient guère.

§

Avec son premier recueil de vers, qui s'appelait : *La Chaîne du Rêve*, M. Charles Dornier, paraît-il, obtint il y a une dizaine d'années, « la première mention au concours Sully-Prudhomme et le prix Follope ». Nul doute qu'avec **l'Ombre de l'homme** il ne se voie comblé de dignités du même ordre.

Je ne sais rien de M. Dornier et je suis bien navré d'avoir lu ce livre et d'avoir à le juger. Aussi bien ne traînons pas sur cette pénible besogne. M. Dornier versifie avec une pesante difficulté. Il épuise une verve des plus laborieuses sur des séries de motifs héroïques que le dix-neuvième siècle a fatigués à l'excès. Il aborde tour à tour *Zénon*, *Gutenberg*, *Colomb*, *Corneille*, *Ulysse et Kalypso*, travail de rhéteur, travail qu'on suspend quand on le veut bien,mais qu'on pourrait aussi bien poursuivre indéfiniment.

S'il touche à des sujets proches et modernes,c'est pour les accabler sous les festons et les guirlandes d'une éloquence romantique, aux artifices malheureux. Citons, pour être précis, certain sonnet qui s'intitule *l'Hercule Moderne* et qui fait curieusement penser à *MM. Bouvard et Pécuchet*, dont, cependant, je ne dis pas de mal, à mon ordinaire.

Les héros ne sont plus qui perçaient de leurs traits
Les lions de Némée et les hydres de Lerne.
L'homme a barré le fleuve et chassé la forêt,
Et l'humble savant seul est l'Hercule moderne.

A quoi bon désormais la massue et les rêts :
La cellule aujourd'hui remplace la caverne.
La pointe du scapel aigu tient en arrêt
L'atome que la loupe en son clair orbe cerne.

Dans les veines croisant leurs drus et bleus halliers
Le chimiste en silence achève sa victoire
Sur les monstres captifs de son laboratoire.

Le microscope fin lui livre par milliers
Dans une goutte d'eau qu'il grossit comme un globe
En noir fourmillement cette hydre, le microbe.

Que dire de plus ? M. Dornier n'est sans doute plus à l'âge où l'on change d'opinions. Rien dans ses vers ne laisse d'ailleurs croire

qu'il y aurait avantage pour nous à le voir brûler ce qu'il adore, et chercher de nouveaux dieux.

§

M. C.-M. Savarit a muni ses **Elévations sentimentales** d'une petite préface qui vaut qu'on la discute. Elle vise essentiellement certaines libertés prosodiques que le poète a cru devoir adopter et dont il s'excuse : « Ce ne sont point des licences, explique-t-il, mais des expressions du sentiment qui ne pouvaient avoir d'autres formes. Je supplie, surtout les poètes, de les entendre ainsi. » Diable ! M. Savarit n'a pas la conscience tranquille. Quelle fut donc son audace? Il a mêlé selon ses besoins des vers de mesures variables — douze, dix, huit et six pieds, presque toujours — ; il a répété, espacé certaines rimes et admis certaines autres que l'on dit « pauvres ». Tout va bien, et avouons qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Ce qui est plus grave, c'est la candeur dont M. Savarit fait preuve : « Je m'étonne..., dit-il, que les poètes français, à quelques exceptions près (La Fontaine est cité) se soient toujours servis d'une forme fixe, invariable, pour exprimer des sensations ou des sentiments qui sont, par leur nature, infiniment mobiles, multiformes, variables et divers. » M. Savarit s'étonne, sans doute, et ne nous étonne pas moins. Sa préface n'est pas datée de l'an 1890, mais bien de 1914. Et M. Savarit s'adresse à des poètes! Toutes proportions gardées, cela fait penser à ces traités d'histoire de France où l'on ne mentionne ni la Révolution française, ni le règne de Napoléon. Plus loin, M. Savarit s'occupe de la rime et dit : « Je ne comprends pas davantage l'autre arrêt, celui de la rime, à l'accolement invariable de deux rimes. C'est à peine si on ose en employer trois dans certaines strophes. » Mais si, Monsieur, on ose ! N'auriez-vous pas lu Verlaine, pour ne citer que celui-là ? Qu'avez-vous besoin de vous excuser de hardiesses illustrées au siècle dernier par des poètes aujourd'hui classiques.

A coup sûr, si M. Savarit prétend à un prix d'Académie, ses timides entreprises pourront encore lui coûter cher. Mais, pour nous, tenons-le quitte de ses sages précautions.

La fin justifie les moyens. On se fait pardonner par l'excellence de son ouvrage et non par la dialectique des préambules. M. Savarit ne s'explique pas qu'à notre époque « les poètes aient si peu songé à la liberté du rythme et de la rime ». Les poètes y ont songé, plus que ne le croit l'auteur des *Elévations sentimentales* (soit dit sans vouloir diminuer le mérite de ses initiatives) et ils ont tiré de leurs songes quelques durables réalités.

Les hésitations et les résolutions de M. Savarit ne l'ont pas empêché d'écrire un livre tendre et d'un sentiment généreux, souvent trahi par une écriture sans souplesse. Si nous n'avions pas été in-

formé qu'il y avait là des audaces, nous aurions sans doute recommandé au poète de se montrer plus souvent audacieux.

§

Je ne voudrais pas, en mentionnant le livre de M. Timothée Paret, **l'Ame Vibrânte**, jeter de la défaveur sur l'école littéraire française qui fleurit à Haïti. Mais cet ouvrage exotique m'a procuré quelques bons moments et je me ferais scrupule de n'en rien dire.

Haïti est un microcosme. M. Timothée Paret est résolument de Haïti. Il a tiré de son île natale toute la substance de son œuvre. L'histoire tourmentée de ce petit pays lui fournit d'innombrables thèmes, et leur développement fait songer que si la poésie héroïque était chassée du reste du monde, elle se réfugierait avec succès dans les Antilles. Lisez plutôt ces quelques vers extraits d'un sonnet à *Toussaint-Louverture ;*

Mais Toussaint nourrissait, en son vaste cerveau,
Un projet formidable et génial, en somme :
Transformer Saint-Domingue en un pays nouveau,
Faire une nation qu'en admirant l'on nomme !...

Je préfère peut-être à ce quatrain le suivant, qui est consacré à Dessalines :

L'Illustre fondateur de notre Indépendance
Se rendait dans le Sud. Ses yeux emplis d'orgueil
Lançaient de vifs éclairs — pareils à ceux que lance
La foudre, — avant-coureurs de désastre et de deuil...

On voit qu'il est inutile d'aller chercher au loin l'inspiration que l'on trouve sans quitter sa petite patrie. M. Paret le croit justement et il est même parvenu à me faire lire tout d'une haleine une merveilleuse petite préface autobiographique, dans laquelle il décrit les alternatives de sa longue fortune (il aura vingt-sept ans dans deux mois). Je conseille vivement la lecture de *l'Ame vibrante* aux jeunes gens trop enclins à concentrer tout l'intérêt du monde sur eux-mêmes. Ils y apprendront d'ailleurs une curieuse chose : c'est que, pour attaché que l'on soit à la terre natale, on ne refuse pas la louange d'importation. M. T. Paret a fait connaître ses essais au « maître » Auguste Dorchain — voilà qui est furieusement haïtien —. M. Dorchain, « un des plus grands poètes actuels de la France », paraît il, a comblé M. Timothée Paret de compliments. Après son enthousiasme, tout éloge devant paraître fade, nous jugeons bon de nous arrêter. Je n'ai pas à craindre de voir M. Paret perdre le courage que M. Dorchain lui infusa : les éloges seuls passent la mer.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Antoine de Lévis-Mirepoix : *Le Nouvel apôtre*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Gaston Chérau : *Le Remous*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Paul Margueritte : *Nous, les mères*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Piot : *Le Village*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Adolphe Darvant : *La Vie de garçon de Luce*, Plon, 3 fr. 50. — Léon de Lapérouse : *Le Mas est lézardé*, P. Lethielleux, 3 fr. 50. — J.-E. André-Bonnet : *Les Mémoires de Jacques Pitard*, Société moderne, 3 fr. 50. — G Lechartier : *La Confession d'une femme du monde*, Plon, 3 fr. 50. — Maurice Larue : *Les Deux vierges*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Jean-Marie Defrance : *La Lumière*, E. Figuière, 3 fr. 50 — Edouard de Keyser : *Savèrio s'amuse*, E. Figuière, 2 fr. 50. — Joseph Schewaebel : *Comment mourut Aïni*, B. Grasset, 3 fr. 50.

Le Nouvel apôtre, par Antoine de Lévis-Mirepoix. « Si le hasard amène des maîtres d'école français à ouvrir ce livre, je les prie d'en accepter l'hommage. Et c'est afin de bien leur marquer que ce récit où se trouve décrite une sorte de maladie de l'esprit dont parurent atteints quelques-uns d'entre eux n'est animé d'aucune hostilité contre leur personne. » C'est justement parce que cette histoire de Firmin Lubarriou n'est entachée d'aucun parti pris qu'elle semble beaucoup plus désolante. Ce jeune instituteur est un fort honnête garçon qui a la ferme résolution d'accomplir toute sa mission de bon socialiste. On lui confie le cerveau du peuple dans lequel il doit introduire les germes des nouvelles croyances, mais il n'a pas besoin de s'occuper de son cœur, car c'en est fini des sensibleries et des légendes : chacun doit être peu à peu armé de ses droits et, on le sait, les droits de l'homme passent généralement avant ses devoirs. Former la conscience des enfants aujourd'hui, c'est les éclairer sur leurs besoins de liberté sans cesse grandissants avec eux, leur apprendre qu'on a fini par faire des lois pour sanctionner ce qu'on ne pouvait empêcher et leur démontrer que leurs parents, leurs aînés, par conséquent leurs supérieurs, patrons, propriétaires ou gendarmes, ont généralement tort de détenir la puissance de l'argent ou celle de l'autorité. Le petit village de Romantoux est un endroit paisible où le maire fait des concessions au curé, où le curé ménage les susceptibilités de ses principaux paroissiens et où l'on vit en bonne intelligence sans trop chercher la nuance des opinions. Notre instituteur va changer tout ça. Il cherche, lui, l'absolu dans l'application de ses principes. Comme il ne peut pas regarder de haut certaines choses, il les met à sa portée ; oubliant l'esprit, il s'en tient à la lettre et fabrique de la liberté pour les sots qui n'en devraient jamais avoir besoin. L'enseignement républicain socialiste convenant à peine aux philosophes, il en tire une sorte de justice enfantine qui ne respecte ni les coutumes, ni les situations. Il commence par mettre les gamins en rébellion scolaire avec leurs parents et attire au café des jeunes gens sous prétexte de réunions sportives. Jamais en France on n'a vu tant d'athlètes complets ou incomplets et jamais on n'eut à se plaindre

de tant de faiblesse morale. On ne développe pas la volonté en développant les muscles et toutes ces sociétés athlétiques sont bien ridicules quand on songe à la frousse intense que tous ces combattants pour rire ont d'être battus par l'autre ennemi, celui qu'on s'efforce de copier. Je me rappelle une mirifique image d'une fête sportive où l'on voyait un tas de crapauds étendus devant la tribune pavoisée d'un ministre qui les bénissait en brandissant sur eux le papier de son discours. A y regarder de près, ces crapauds formant des rosaces, des carrés, des losanges, étaient des hommes presque nus à quatre pattes. C'était hideux. Mais qui peut bien s'apercevoir maintenant en France de l'inconcevable stupidité de certains exercices? Le minuscule village de Romantoux aura sa société sportive comme chaque grande ville et naturellement, après avoir bien péroré au café d'en face, les fortes têtes auront aussi, un jour de tirage au sort, l'envie de chanter l'Internationale, car la guerre contre la nation voisine étant déclarée impie, rien n'empêche plus de rêver de guerre civile pour laquelle on prépare ses poings et ses pieds d'équipe à équipe et d'écoles à écoles. Firmin Lubarriou forme des apôtres, des sectaires encore moins intelligents que lui. Un antimilitariste déserte, puis un pauvre gosse, malade, se suicide pour l'amour de l'étude. Firmin commence à croire qu'il s'est peut-être trompé. Seulement il est trop tard. Il faut, semblable aux nobles exemples des révolutionnaires, mourir pour son idée sinon pour sa patrie et, la guerre véritable étant déclarée, mettre la crosse en l'air en ramenant les compagnons en arrière. Pour accomplir jusqu'au bout sa mission de socialiste libérateur des foules, il emploiera certainement autant de courage qu'il en aurait eu à lancer ses camarades en avant. Je ne saurais trop louer l'auteur de sa mansuétude. Il a essayé de trier le bon grain de l'ivraie, mais ses excellentes intentions n'en font que mieux ressortir sa duperie sentimentale. N'en déplaise à M. Antoine de Lévis-Mirepoix j'aurais fusillé son instituteur le jour même où il chantait l'*Internationale* et pour ce seul caprice qu'en un beau site, devant la belle nature entourant Romantoux, les fausses notes sont des crimes. Pourquoi diable se gêner? J'ai horreur de la *Marseillaise* dont les paroles sont bêtes si l'air en est martial, et j'ai plus horreur de l'*Internationale* écrite en un patois vraiment ahurissant. On ne dit pas assez ces choses fort simples. Sous prétexte d'athlétisme...inutile de faire le crapaud. Tenons-nous droit et coups pour coups.

Le Remous, par Gaston Chérau. Ah ! le symbolique et beau roman ! Et comme il y a de belles vérités à puiser dans cette fiction, terriblement pittoresque. *Le Remous* est la suite de *l'Oiseau de proie*, je crois, où l'on se trouvait dans ces mêmes forêts de pins d'où les paysans des landes tirent la résine, trésor qu'ils ont perpétuellement

peur de voir s'enflammer. Un château, celui de Quatreloups, est au milieu de ces contrées sauvages, à la merci d'un bandit qui a déjà mis le feu et la désolation en plusieurs lieux. Faute de preuve (et parce que la justice d'aujourd'hui est pleine de sollicitude pour la « canaille ») ; on l'a relâché, mais il tourne autour de la famille d'Arbot. Il a déjà jeté un chien enragé dans leurs étables, on le sait, mais personne n'a la simplicité d'âme voulue pour tirer un coup de fusil sur l'autre. Tous ces gens sont d'ailleurs compliqués. Le fils aime et séduit la fille de son garde, puis s'énamoure un peu plus tard d'une jolie mondaine. Quant au père, le marquis d'Arbot, il finit par concevoir une idée bizarre de distraction : on jouera la comédie au château. Tout le monde sera de la fête, nobles et vilains. Un piètre dramaturge lui fabrique, tant bien que mal, une mort de la princesse de Lamballe et il apprend à ses vassaux comment on chante la Carmagnole et pourquoi (?) on a massacré des jolies femmes sous la Terreur. Grâce aux animosités et aux complicités, ce troupeau de brebis bêlantes se change en compagnie de loups. Le grand soir venu, on boit pour trouver de l'inspiration, puis on copie textuellement la sombre page ; on tue la fille de la maison, qui représentait Mme de Lamballe, et on met le feu au château, sans doute parce que le feu purifie tout : « Il est des résurrections qu'il ne faut pas tenter. » En effet, ces paysans, qui ne connaissaient pas leur histoire, ont fidèlement reproduit ce mouvement de foule consistant à piller, à tuer et à incendier dans un état d'ivresse des plus naturels lorsqu'on voit rouge. Ils sont devenus des rouges, du bonnet phrygien à leurs sabots. L'ivresse tombée... tout le monde est innocent... c'est même *l'innocent* du pays, l'idiot du pays, qui a assassiné Gabrielle ou Mme de Lamballe. Ensuite démêlés de la justice et misère générale. A la place de l'auteur, j'aurais tiré le rideau sur les figurants du grand soir, car il ne pouvait pas aller plus loin dans l'ironie sanglante. *Le Remous* est une admirable leçon de morale... que je me permets de résumer ainsi : défense de jeter du pain et des jeux... aux bêtes féroces.

Nous, les mères, par Paul Margueritte. Il est bien certain qu'entre une mère et une fille il y a une différence d'opinion égale à leur différence d'âge et si un père et un fils peuvent mieux se comprendre malgré la dite différence, c'est que les hommes sont émancipés de bonne heure, ce qui leur permet... quelques complicités. Mme Pierre Gimone a le cœur sensible et cette sorte de fièvre maligne qui résulte de sa sensibilité lui fait prendre les choses par leur côté tragique. A-t-elle raison ? A-t-elle tort ? On a toujours tort de ne pas vivre en harmonie avec son temps. Sa bru ne veut pas nourrir son enfant parce qu'elle tient un rang dans le monde et que son mari est amoureux de ses charmes. Son fils, un avocat distingué, mène une vie un peu étoffée où la morale étroite des gens qui s'aigrissent

dans la solitude y perd ses lambeaux. Alors cela se termine par les catastrophes prévues : ruines et déchéances; mais la mère est là. Malgré ses vagues impulsions d'égoïsme, elle se ruinera pour réparer la brèche et n'aura même pas la consolation de garder près d'elle une fille qu'elle a protégée contre la passion adultère. Tout finit donc au mieux pour les relativement coupables et la mère qui disait : nous, comme le roi, détrônée et un peu diminuée par son volontaire isolement, demeure incomprise quoique résignée. Cette mère est, si j'ose m'exprimer ainsi, une période de transition entre les femmes de cœur, les sentimentales (souvent très encombrantes) et les égoïstes, celles qui veulent vivre leur vie en passant sur le corps du voisin. Quand tout le monde enjambera le corps du voisin, c'est qu'il n'y aura plus que des vainqueurs et ça ira tout seul ! (Je parle du *ça ira*, chant de triomphe bien connu !)

Le Village, par Jean Piot. Cette étude rurale est très consciencieuse. La pauvre existence de Gabrielle, l'enfant du chemineau italien et de la paysanne, coule lentement entre ses deux rives de prairies. L'auteur n'a pas voulu se servir des outrances de ton qu'on a coutume d'employer aussitôt qu'on est en présence de la terre nue et des terriens mal habillés. On clabaude un peu quand Gabrielle met à son tour au monde un enfant des plus naturels, mais on en prend vite son parti. Ces gens, qui touchent encore à la saine animalité, ne demeurent pas longtemps malveillants. On se tasse et ça se classe. La vie du village, c'est le cours du ruisseau. Toutes les fanges de la société s'y éclaircissent et n'en troublent point le cristal parce que tout de même l'air pur, le ciel s'y reflète. Gabrielle perd son enfant et sa petite dignité de mère. De chute en chute, quand on a fauté, peut-on garder un semblant de vertu, elle va se jeter dans le grand courant de Paris qui l'attire. Tous les ruisseaux même paisibles mènent là et elle achèvera de s'y perdre. Le ton modéré de cette œuvre en fait tout le charme.

La Vie de garçon de Luce, par Adolphe Darvant. Une jeune personne bien élevée et très instruite songe à venir en aide à sa famille en cherchant à gagner sa vie. Elle tombe dans un clan féministe, naturellement, et regrette amèrement d'avoir fait de beaux rêves d'indépendance sociale. Cependant, il est à remarquer que cette Luce trouve pourtant du travail, des appointements, choses inconnues aux jeunes filles de jadis qui ne rencontraient généralement que le vieux Monsieur comme première rétribution de leurs efforts. Le fait même qu'une Luce peut vivre sa vie de garçon en plein Paris sans rencontrer des gens qui la traitent de fille me paraît un symptôme des plus heureux pour l'avenir. Luce épouse, en outre, un musicien de talent, ce qui ne lui serait pas arrivé si elle était restée chez elle. Moralité : le féminisme mène à tout, à la condition d'en sortir.

Le Mas est lézardé, par Léon de Lapérouse. Sous forme de roman, c'est la triste histoire des vignobles du midi et de la mévente des vins, cette fameuse crise qui tourna vraiment à la révolution en renouvelant des scènes de la vieille Jacquerie. Les gens du midi, excessifs comme les veut leur soleil, ont planté trop de vignes, et quand la vigne va tout va ; mais quand elle est malade tout s'arrête. Une mauvaise année suffit à un désarroi général. De plus, il y a la mauvaise foi de l'intermédiaire, et Jean de la Roche, le noble paysan propriétaire de son mas, le voit se lézarder peu à peu sous le poids des exigences commerciales. Le fils est là pour louer ses deux bras, heureusement. Il fera des journées chez les autres. Le domaine rapetisse, mais c'est encore le nid familial, et dans le nid, même branlant sous les bourrasques, demeure l'espoir.

Les Mémoires de Jacques Pitard, par J.-E. André Bonnet. Ce barbier-chirurgien, élève d'un abbé quelque peu porté sur la bonne chère, découvre une association de francs-maçons à une époque déjà fertile en empoisonnements de toutes sortes. Un certain docteur, Newkry, philosophe savant, éblouit ce pauvre enfant déjà troublé par les appétits de son âge, de la vivacité de ses propos quant aux libertés qu'on peut prendre au nom, justement, de la liberté naturelle. On fait un long voyage en coche pour découvrir au fond des grottes de l'Auvergne ce qui reste de l'homme primitif. Rapportant des crânes et des armes de silex, nos gens sont attaqués et embastillés. Ils ont le temps de réfléchir sur les destinées de l'humanité et de revenir à leur étuve de simple barbiers, faisant ce que leurs pères avaient fait avant l'ère des ambitions fatales et des libertés trop neuves.

La Confession d'une femme du monde, par G. Lechartier. Cette femme du monde, que gagne la seule folie de la vanité, paraît un peu puérile. Ne sont du vrai monde (au moins autrefois, il y en avait un vrai) que ceux qui ont assez l'habitude et de l'argent et des joies qu'il procure pour ne pas s'en griser. « Je venais de terminer ma toilette avec un soin particulier — ne me devais-je pas à ma nouvelle situation ? — quand Chantal est entrée en coup de vent. Elle venait me prendre pour m'emmener « faire du footing » au Bois. Elle m'a tout de suite parlé de *Femina*, qu'elle venait de voir, et m'a assuré qu'elle était jalouse, parce qu'elle ne s'y trouvait que deux fois contre moi quatre — ce qui m'a fait plaisir. Nous avons laissé l'automobile au coin de l'avenue des Acacias et avons pris le sentier de la Vertu. » J'étonnerai peut-être beaucoup l'auteur en lui assurant que j'ai connu des femmes du monde qui tremblaient à l'idée de se voir confondues avec les actrices, les cocottes et les créatures tarées ou tarifées qui ont leur photographie ou leur : « footing », dans ces genres de commères de revue. On ne peut y tolérer le

portrait de ses chiens que lorsqu'on est Colette Willy ou la duchesse d'Uzès... et encore... contre la forte somme !

Les deux Vierges, par Maurice Larue. Curieux parallèle entre Jeanne d'Arc et Charlotte Corday. Usant du moyen employé par Huysmans qui consiste à entrelacer une intrigue ou la vie même à l'histoire, l'auteur nous montre un habitué des bibliothèques aux prises avec les difficultés des psychologies féminines. Je crois que le savant, voyant plus clairement les mobiles de Charlotte, la préfère, peut-être comme plus humaine, à Jeanne.

La Lumière, par Jean-Marie Defrance. Des merveilleuses applications de l'électricité on passe aux différents emplois que l'on peut faire des lumières intellectuelles acquises dans ces derniers temps de socialisme ingénu. Je ne veux retenir que la poudre éclairante que l'on jette aux yeux du peuple et qui finit par supplanter toutes les lampes plus ou moins modernes.

Savério s'amuse, par Edouard de Keyser. Un jeune Turc revient à Constantinople très fier de parler un français jusqu'à un certain point bien parisien. Le bon camarade qui l'accompagne se contente de l'imiter, tellement il l'admire ; mais dès qu'il s'efforce à la grâce parisienne, il se ridiculise, et quand il reprend la conversation en grec, il gagne beaucoup plus de terrain. Il finit par épouser la riche héritière au nez, un peu long, de son camarade. Etude de mœurs très poussée et amusante.

Comment mourut Aïni, par Joseph Schewæbel. Une vengeance au village de Tizi-Medjbeur. On tue la courtisane Aïni parce qu'elle favorise les ennemis, les jeunes hommes d'Arbala. Léon Frapié, qui préfacie ce livre, dit, et je ne saurais mieux dire : Joseph Schewæbel est de la race des bons conteurs français : il a le don d'éprouver des sensations personnelles et de nous en faire part avec sincérité. Les plus grands écrivains n'ont pas d'autre mérite.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Francis Jammes : *Feuilles dans le vent*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Charles Morice : *Pages choisies de Jean Dolent*, 1 vol. in-18, 3.50, Messein. — Georges Duval : *Mémoires d'un Parisien*, 1 vol. in-18, 3.50, Flammarion. — Gaston Riou : *Aux écoutes de la France qui vient*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset. — *L'Amour-Amant*, 1 vol. in-12, relié vélin, lettres ornées, 20 fr., Gustave Davois.

Voici un nouveau livre de Francis Jammes : **Feuilles dans le vent**. On y trouve, en effet, toutes les images, toutes les odeurs et toutes les couleurs de la nature, mais ces feuilles, qui se dessinent et qui se soulèvent dans le vent, s'en vont comme les pensées du poète par delà le ciel : « Au delà des champs patriarcaux et de la route où va la couturière tenant un rameau lourd de cerises noires, il y a

le coteau ; au delà du coteau, il y a la pelouse ; au delà de la pelouse, il y a les sommets ; au delà des sommets, il y a le ciel ; au delà... » Et la méditation du poète devient une prière : « Je souffre aussi, mon Dieu, d'avoir entrevu la beauté d'En Haut dans celle que j'ai connue sur la Terre et de ne pas l'atteindre. » Redescendons avec lui sur la terre et écoutons-le nous parler de quelques hommes qui, vivants ou morts, sont ses amis. Jammes, qui sait nous faire sentir la poésie ou la mysticité d'une œuvre, sait aussi peindre ou sculpter les visages qu'il a regardés et aimés. Carrière : « Sa tête aux forts méplats, rejetée en arrière, ressemble à une motte d'argile où tremblent deux gouttes d'eau malicieuses et sur laquelle, comme une moustache, se serait posé un épi de blé. Le nez a reçu un coup de pouce de bas en haut. La bouche est fine... » Charles Lacoste : Pour juger l'œuvre du peintre des jardins et des sous-bois, Jammes la compare à une femme « aussi discrète que belle, qui n'expose qu'avec pudeur ses lignes et sa chair sans défaut ». Il ajoute : « Il était naturel que cette beauté passât d'abord inaperçue parmi tant d'extravagances. » Voici un portrait de Charles Guérin : « Il était pâle de cette pâleur de ceux qu'éclaire une flamme au-dedans. Il était bien l'*Homme intérieur*. Son front droit, sous des cheveux en brosse un peu longs, ses yeux couleur de palissandre sertis de cils d'ébène, son nez à peine relevé qu'il fronçait parfois avec une ironie charmante et auquel il donnait alors une chiquenaude, sa barbe noire que le fer n'avait jamais touchée composaient un ensemble assez monastique, surtout quand il s'avançait entre les roses en égrenant son chapelet. »

Jammes nous emmène encore à Lourdes qui lui inspire, à côté de paroles plus graves et trop graves pour moi, cette belle image : « Voici que, répondant à cet égrenage d'hommes et de patenôtres, le Ciel à sa robe vient de nouer sa ceinture d'astres. » Le ciel est toujours une femme, même pour un poète chrétien.

Ce n'est pas sans une raison secrète que Jammes a associé dans ce volume *Pomme d'Anis* à *la Brebis égarée*. Si cette dernière pièce marque une évolution dans la pensée du poète, *Pomme d'Anis* est une des lointaines étapes de cette évolution. C'est d'ailleurs un conte d'une délicatesse merveilleuse qui fait songer à une nouvelle de Musset avec quelque chose de plus psychologiquement mystique et de plus sincèrement douloureux. Je ne parlerai pas de *la Brebis égarée;* on sait qu'elle rentre au bercail, et c'est peut-être alors que la vraie tristesse commence pour elle. Mais ceci est interprétation, et ce n'est pas du tout ce qu'a voulu montrer l'auteur. Théâtre de poète, le seul qui puisse nous enchanter : on songe encore à Musset pour cette manière de mettre toute son âme dans ses personnages ; c'est encore du lyrisme.

§

Ces **Pages choisies de Jean Dolent** seront bien accueillies du public lettré, car les livres de Jean Dolent sont devenus très rares et quelques-uns même introuvables en librairie.

« Ce n'est pas d'un autre », disait Rachilde des livres de Dolent. Et Charles Morice, qui rappelle ce mot, ajoute : Dolent aimait ce mot « qui marque si nettement la distinction de la personnalité, qui défend aux curieux d'en rechercher la filiation, qui consent au mystère de ce qui est trop vivant pour s'enfermer dans le cadre immobile d'une définition ». Et cette phrase elle-même est un hommage à Dolent : elle est construite à sa propre manière. « Le style, écrivait-il, est l'état innocent de l'esprit. » Mais c'est en s'expliquant à lui-même l'art de Carrière que Dolent nous a donné la vraie formule de son style et de sa pensée : « Eugène Carrière exprime ce que je sens, il montre l'objet même de mes constantes tendresses : des Réalités ayant la magie du Rêve ! » Et M. Charles Morice, qui analyse ici l'œuvre de Dolent, a bien vu qu'il écrit en peintre, « par touches vives et harmonieuses, recherchant la valeur juste et rare, isolant souvent un effet pour l'imposer, ne précisant que l'essentiel et, par une discrétion hautaine, laissant aux lecteurs à rêver au-delà. » J'aime ce mot de Mallarmé, qui disait du style de Dolent : « La parole est définitive, puis s'élargit, avec du silence. »

Jean Dolent n'a pas eu de gloire, écrit encore Charles Morice. Il en souffrait : « Vivre sans bruit console de vivre sans gloire. » Mais « il avait trop de finesse et de bonne humeur pour triompher le même jour qu'un Zola, pour conquérir le public dans le même temps qu'un Mirbeau ». Il était de ceux qui se tiennent à l'écart : « Pour le connaître il fallait le chercher. »

§

Dans ces **Mémoires d'un Parisien**, M. Georges Duval nous raconte ses souvenirs, les souvenirs d'un Parisien qui a connu et fréquenté toutes les célébrités, petites et grandes, vraies et fausses, de son époque. C'est une contribution à la petite histoire littéraire. Il nous donne de Villiers de l'Isle-Adam ce portrait assez inattendu : « Je n'essaierai pas de portraiturer ce fou de génie, si laid, si maigre, si pauvre, si bon. Il me faudrait le burin d'un Callot, et d'autres se sont chargés de le décrire. » Par les soins de M. Georges Duval, *le Nouveau monde*, la pièce de Villiers, est reçue par Chabrillat, qui vient d'être nommé directeur de l'Ambigu. Malheureusement, à partir de ce jour, Villiers crut devoir ne plus quitter Chabrillat et l'Ambigu. Il y venait toutes les après-midi, proposant des modifications, apportant des tirades nouvelles, mais surtout « se livrant à de telles excentricités de langage et de geste » que le

directeur annonce à M. Duval qu'il lui est impossible de monter le drame d'un homme dont « la folie l'épouvante ». Je crois surtout que le M. Chabrillat avait peur du chef-d'œuvre.

Un joli mot de Villiers encore. Il montait les Champs-Elysées en compagnie de M. Duval; ils rencontrent la reine d'Espagne, qui se disposait à entrer dans son hôtel. Villiers accourt pour la saluer au passage; il s'apprête à enlever son chapeau, lorsque, se ravisant :

— J'oublie que je suis grand d'Espagne!

Je cueillerai encore dans les Mémoires de M. Duval cette anecdote sur Barbey d'Aurevilly : Mlle Duverger paradait dans une avant-scène, à la première des *Couteaux d'or*, au Châtelet.

Pendant l'entr'acte, un spectateur se place debout devant elle, le dos tourné. Tous les yeux se fixent sur lui, tant l'élégante originalité de sa personne en impose et aussi sa réputation, puisque l'importun s'appelle Barbey d'Aurevilly. Agacé de sa tenue, Duverger risque une observation malsonnante. D'Aurevilly y oppose probablement une de ces répliques dont la morsure faisait saigner (1). Duverger se lève et le soufflète de son éventail.

— Mademoiselle, fait d'Aurevilly, je vous prie de choisir parmi vos entreteneurs. Je me battrai avec celui que vous désignerez.

Duverger, probablement avare de ses relations, ne fit pas le choix réclamé.

En revanche, le lendemain — ce qui donne une idée exacte de son goût — elle envoyait à Barbey une collection de plumes d'oie. Barbey commanda au domestique — messager du cadeau — d'attendre la réponse et écrivit le billet suivant : « Je savais, Mademoiselle, la facilité avec laquelle vous ruiniez vos amants. J'ignorais que vous poussiez la cruauté jusqu'à les plumer. »

Et maintenant nous attendons la seconde période, et peut-être la troisième, des Mémoires d'un Parisien.

§

M. Gaston Riou est **Aux écoutes de la France** qui vient : il entend les pas des nouvelles cohortes qui viennent délivrer la France du scepticisme. Nous ne pouvons être sauvés que par la croyance. C'est une grande révélation. Au point de vue social, M. Riou cherche aussi la formule rédemptrice; il y aurait bien le Roi, mais M. Charles Maurras, qui le représente, n'a pas de religion ; et c'est dommage. Au point de vue littéraire, nous sommes dans un chaos identique, en raison de « la séparation croissante de la littérature et de la vie ». Un peu naïvement M. Riou nous révèle que Pascal, Bossuet, Boileau, Molière, Racine, de même que Voltaire, Montesquieu,

(1) Cette réplique serait, d'après la tradition orale, et même écrite : « Qu'on amène une blanchisseuse à son lavoir. »

Diderot, Rousseau ont été, en leur temps, les porte-parole de la France, tandis que maintenant « il faut distinguer soigneusement la litérature et la vie, le monde des livres et le monde réel ». Sans doute, M. Riou choisit-il mal ses livres : il est des écrivains actuels qui ont leur influence philosophique et directement vitale.

§

Je veux signaler aux bibliophiles ce petit chef-d'œuvre d'édition qu'est **l'Amour Amant**, second volume d'une collection « vieux bouquins-vieilles histoires » qu'inaugure M. Gustave Davois. Ce petit volume est une reproduction fidèle pour les caractères et les ornements des éditions du XVIIe siècle. *L'Amour-Amant* est un petit roman satirique qui évoque les amours de Lauzun et de Mlle de Montpensier, réimprimé d'après l'édition originale de 1667 :

Lecteur, qui dans l'Amour-Amant
N'as rien trouvé que de charmant
Tant dans les vers que dans la prose !
Si tu me demandes la cause
Pourquoi l'on ne sait pas le nom
De celui qui fit cet ouvrage,
En voici l'unique raison :
C'est que son grand Autheur veut avoir l'avantage
D'être admiré, loué, le tout sans passion.

Aucune notice critiqne ne vient troubler le mystère de ce petit roman, d'ailleurs de fort bon ton et un peu précieux.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jean Lhomer : *François de Neufchâteau* (1750-1828). Berger-Levrault, 3 fr.50. — L. de Lanzac de Laborie : Paris sous Napoléon. VIII : *Spectacles et Musées*. Plon- Nourrit, 5 fr. — *Mémoires de A.-C. Thibaudeau*, 1799-1815. Plon-Nourrit, 7 fr.50. — Memento.

L'histoire politique du Premier Empire peut à peine mentionner, — comme président du Sénat impérial,— **François de Neufchâteau**, qui, déjà, n'avait point fait trop grande figure sous les régimes antérieurs. Mais la vie de cet homme aimable et répandu, mêlé d'ailleurs aux affaires publiques, particulièrement sous le Directoire, dont il fut un des membres et qui l'employa dans diverses missions, reste un document assez intéressant. L'on peut donc savoir quelque gré à M. Jean Lhomer d'avoir mis ses soins à faire connaître ce document, bien que l'on eût déjà une demi-douzaine de biographies de ce personnage, sans compter tout ce qui est dit de lui dans les Histoires et les Mémoires.

Lorrain de naissance (1750), procureur général à Saint-Domin-
ue, élu député à la Législative, puis à la Convention, où il ne sié-
ea pas, compromis et arrêté sous la Terreur comme littérateur sus-
ect de modérantisme (affaire Paméla), ministre de l'Intérieur sous
Directoire, et enfin, après Fructidor, l'un des Directeurs, François
e Neufchâteau resta toujours au second plan. Cet homme aimable
tait trop aimable, et, dans toutes les situations, se trouvait être ce
u'il était essentiellement : un littérateur de salon. Cela ne veut pas
ire d'ailleurs qu'avec de tels hommes on ne puisse faire ou plutôt
ompléter l'histoire. Je trouverai même que M. Jean Lhomer, qui a
tilisé des documents d'archives, eût pu donner plus de détails sur
mission de François à Seltz, où le Directoire l'envoya pour récla-
ier du ministre autrichien Cobenzl réparation de l'incident Berna-
otte. On sait que Bernadotte, alors ambassadeur à Vienne, s'étant
ermis des démonstrations de style trop révolutionnaire, fut insulté
ar la foule. Cobenzl profita de l'occasion pour remettre sur le tapis
question italienne. M. Lhomer fait des pourparlers un historique
ssez sommaire. Les documents un peu à côté qu'il reproduit, comme
lettre de François à Jean de Bry, montrent insuffisamment l'atti-
ıde de l'envoyé français. François fut assez faible dans toute cette
ffaire, poussant le Directoire à céder sur l'Italie. Cet épicurien
imait peu les coups. D'ailleurs, administrateur laborieux, utile,
omme le montra son second passage au ministère de l'Intérieur au
etour de Seltz; agronome aussi, dont l'activité a marqué. Très
droit, habile à se maintenir en selle, il fut, comme tant d'autres, —
urant vingt années d'événements contradictoires qui ont véritable-
ient désarticulé le caractère français, — l'ami de tous les régimes.
Un homme agréable, pour tout dire, et c'est une biographie
agréable » qu'il a inspirée à M. Jean Lhomer. Les recherches de
elui-ci ne vont pas trop loin. François, par exemple, a passé à la
ection des relations extérieures du Comité de Salut public. Nulle
ace de ceci dans ce livre. Surtout en ce qui concerne la période
irectoriale, les pages de M. Lhomer peuvent sembler un peu flottan-
s, après les détails très précis donnés par M. Raymond Guyot,
ans ses études sur la politique du Directoire, relativement au rôle
e François de Neufchâteau. M. Jean Lhomer aurait pu reproduire
ussi, d'après la « Biographie des Contemporains » de Rabbe, la
opieuse bibliographie des œuvres de François de Neufchâteau (1).

(1) La *Biographie Universelle* de Michaud donne aussi sur François de Neuf-
ıâteau un article très complet, sauf en ce qui concerne les pourparlers avec
obenzl au sujet de l'affaire Bernadotte, pourparlers dont les « dessous » étaient
ors seulement soupçonnés. La *Biographie Universelle*, bienveillante pour les
ommes de 1789-1815, dit en substance, de François de Neufchâteau : « C'était un
ces hommes comme il y en eut tant alors, qui se firent remarquer par des
lents de premier ordre. » Par inter pares. Un homme de même formation que
s Fontanes, les Lebrun. Ce sont ceux-là qui réussirent.

Voici, de M. L. de Lanzac de Laborie, **Spectacles et Musées**, huitième volume de la série de monographies consacrée par cet écrivain à « Paris sous Napoléon ». Nous n'avons plus à faire connaître ici, ayant apprécié, au fur et à mesure de leur publication, les précédentes parties, l'ensemble de cette entreprise. Dans ce dernier volume, M. de Lanzac de Laborie s'est appliqué, ainsi que l'indique le titre, à reconstituer l'histoire (déjà entamée dans le précédent volume, où l'auteur s'occupe du Théâtre Français) du théâtre et des spectacles sous Napoléon, celle des musées et des expositions artistiques, celle enfin des rapports du gouvernement de l'Empereur avec les principaux artistes de ce temps.

Les rapports avec David, notamment, ont des côtés curieux, que M. de Laborie a fait connaître. La question d'argent y tient beaucoup de place. Sait-on que la célèbre toile du « Sacre » n'était qu'une des quatre que David devait exécuter, et qu'il réclamait, pour chaque toile, 100.000 fr. ? M. de Laborie nous montre l'âpre maître en marchandage, des années durant, avec les bureaux de l'Empereur.

Une des nouveautés de l'œuvre est l'histoire du Musée du Louvre sous Napoléon, faite ici, dans la mesure où elle peut encore être faite de la sorte, d'après les archives de ce Musée. Je n'avais jamais visité certaines salles de notre Louvre, celles où se trouvent les tableaux de l'école de David, sans éprouver une impression plus historique qu'artistique, déplacée en l'espèce, hétérogène, mais invincible : une impression Premier Empire. Les pages de M. de Laborie m'ont donné le pourquoi de cela. On y suit le labeur qui, là comme ailleurs, par l'intermédiaire d'un personnel administratif modèle, imprima le sceau napoléonien. C'est ce napoléonisme qu'un sens historique importun perçoit, alors qu'on franchit le seuil du pavillon Denon. J'en sais qui doivent aller dans d'autres régions du Musée, dans la grande galerie, par exemple, pour se retrouver ouverts à des impressions purement artistiques.

Inutile de redire la valeur de ces volumes au point de vue scientifique. Ils sont, de plus, ce qui ne gâte rien, fort bien écrits. Enfin l'anecdote, assez drue, en égaie la matière, un peu sévère.

N'achevons pas cette chronique sans amorcer le compte-rendu de quelques volumes de souvenirs, où se distinguent en première ligne les **Mémoires de A.-C. Thibaudeau**. Né à Poitiers en 1765, avocat, député à la Convention, membre des comités de Sûreté générale et de Salut public après le 13 vendémiaire et l'un des auteurs de la Constitution de l'an III, enfin président du Conseil des Cinq-Cents, Thibaudeau se retrouvait simple avocat, lorsque Bonaparte, après le 18 Brumaire, fit de lui un Préfet de la Gironde, puis un Conseiller d'Etat, puis de nouveau un Préfet, dans les Bouches-du-Rhône, où il resta, dans une situation de demi-disgrâce (Thibau-

deau était d'un caractère peu souple),jusqu'à la première abdication. Envoyé, pendant les Cent-Jours,dans la Côte-d'Or en qualité de Commissaire extraordinaire, il fut, lors de la seconde Restauration, compris, comme « votant », dans les décrets de proscription, se retira à Prague, et ne put rentrer en France qu'après la révolution de 1830. D'âge mûr déjà sous la Convention,il était un vieillard sous Louis-Philippe, mais si grande fut sa longévité, et si vigoureuse, qu'il fournit alors une espèce de seconde carrière qui lui permit d'atteindre le second Empire,dont il reçut la dignité de sénateur. Et c'est un spectacle historique peu banal que de voir l'ancien conventionnel qui avait voté la mort du roi, l'ex-brumairien qui avait assisté au drame de Saint-Cloud, s'entretenir, à un demi-siècle de là, avec Thiers rencontré dans la rue, de la situation politique, du coup d'Etat pressenti, — vétéran des Révolutions et politicien centenaire qui voyait renaître, sous des formes diverses, toujours le *même* événement, toujours la *même* « journée ». Toute la fatalité politique de notre Histoire depuis 1789 se condense dans cette rencontre augurale. Fatalité qui n'est pas encore épuisée aujourd'hui.

De Thibaudeau, des écrits, — « Mémoires sur la Convention et le Directoire », « Mémoires sur le Consulat et l'Empire », — ont été dès longtemps publiés et utilisés. Les Mémoires actuels, relatifs à la vie politique et administrative de Thibaudeau depuis le 18 Brumaire jusqu'à la seconde Restauration, offrent de même une source assez sûre. Des idées politiques intempestives, une conception fort autoritaire du parlementarisme, dénotant le regret de la Constitution de l'an III, œuvre, en partie, de Thibaudeau, et qui, de toutes façons, tombait fort mal, en un moment, sous le Consulat, où les affaires voulaient l'autorité d'un seul, d'un homme désigné par son puissant génie ; ajoutez à cela un caractère anguleux,une inertie orgueilleuse devant les occasions,peut-être aussi quelque imprudence de conduite (quelque ingérence dans le ménage de Joséphine, au sujet des histoires de divorce qui déjà y circulaient) : — il y avait là de quoi valoir à Thibaudeau la demi-disgrâce où, dans la préfecture très malaisée de Marseille, il resta jusqu'à la fin de l'Empire. Toutefois, il ne faut rien conclure de là en ce qui concerne la loyauté de ces Mémoires : de l'amertume y perce, mais nulle mauvaise foi. Ils constituent donc, avons-nous dit, pour les historiens, un bon document.

Quant à l'information qui s'y trouve, tout en se rapportant naturellement, pour une large proportion, à la propre carrière de Thibaudeau comme conseiller d'Etat et préfet de Napoléon, — situation qui fait d'ailleurs en grande partie le prix de ce témoignage sur le Gouvernement impérial, — tout en présentant, disons-nous, ce caractère autobiographique, elle est variée, étendue. Elle va d'un tableau assez fourmillant des intrigues du temps à l'exposé des grands intérêts

intérieurs du Régime, administration, religion, cette dernière matière comprise par Thibaudeau en politicien de 1794, c'est-à-dire en séparatiste, nullement donc au point de vue napoléonien, encore une divergence entre l'Empereur et lui. D'une façon générale, pour ce qui est de l'étendue de cette information, il faut se dire que la grande situation politique antérieure de Thibaudeau, au Conseil des Cinq-Cents, puis sous le Consulat à ses débuts, faisait de lui, jusque dans la demi-disgrâce, un informateur de moyens peu vulgaires. Très mêlé aux grandes affaires et, malgré son caractère, aux diverses sociétés qui se succédèrent depuis le Directoire jusqu'à l'établissement de l'Empire, ses relations, hautement ou curieusement placées, furent pour lui des sources variées de renseignements. Ajoutez le goût d'écrire ce qui se passait, l'exactitude et la continuité dans cette occupation ; une curiosité assez élevée, et d'autre part assez âpre et minutieuse de par l'amertume même du fonctionnaire quasi disgracié. De là, quantité de détails précieux sur l'histoire intérieure de l'Empire, sur la grande et sur la petite.

Memento. — *Revue historique* (janvier-février 1914). J. Flach, de l'Institut : Le Comté de Flandre et ses rapports avec la couronne de France du IXe au XVe siècle (1re partie). Marcel Fosseyeux : Le cardinal de Noailles et l'administration du diocèse de Paris (1695-1779) (*suite et fin*). Henri Malo : Les origines de Jean Bart. Pierre Foncin : Remarques sur la généalogie des Turgot. Ch. Schmidt : Sismondi et le Blocus continental. Bulletin historique ; Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert ; Histoire de France, 1328-1498, par Ch. Petit-Dutaillis ; Histoire d'Allemagne, Publications relatives à la Réforme, par Alfred Stern. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution française (14 décembre 1913). Les Jacobins de Breteuil, par R. Anchel. Les prénoms de l'an II, par G. Lévy. Le parti libéral à Lyon (*suite et fin*), par D. Baud. Notes de lecture : Stendhal et Danton ; Jacobins en Amérique. Chronique et bibliographie. — *Id.* (14 janvier 1914). Jules Claretie, par A. Aulard. Les deux sens du mot *aristocrate*, par Edme Champion. Les prénoms de l'An II (*suite et fin*), par Edouard Lévy. L'affaire Serva, par Lévy-Schneider. L'Hôtel-Dieu de Paris sous la Révolution (*avec deux planches hors texte*), par Marcel Fosseyeux. Notes de lecture : Le dictionnaire du Conventionnel Pénières ; Savary, Fontanes et les écoles cléricales. Chronique et bibliographie.

Annales Révolutionnaires (janvier-février 1914). J. Faivre : Le bas-clergé franc-comtois au milieu du XVIIIe siècle. René Farge : Les dernières pierres de la Bastille (*deux planches hors texte*) (Les a-t-on numérotées, et va-t-on composer sur chacune d'elles une monographie spéciale ?) A. Trevis : La confession d'un curé constitutionnel, l'abbé Glaize, d'après son livre de comptes. Albert Mathiez : Les finances des Jacobins en 1791. François Chabot, représentant du peuple. A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique (*suite*). Notes et glanes. Bibliographie.

Revue historique de la Révolution française et de l'Empire (octobre-

lécembre 1913). F. d'Ivernois : Documents relatifs à la correspondance secrète avec la cour de Berlin (1808-1809), publiés et annotés par M. Otto Karmin (*suite et fin*). A. de Tarlé : Le commandant Crétin au siège de Mannheim (octobre-novembre 1795, vendémiaire-brumaire an IV). Sandor Marki : La Hongrie et la Révolution française. Serge Goriaïnow : Le sphinx lévoilé, une nouvelle étude sur Alexandre Ier (*suite et fin*). R. Valentin du Cheylard : Sanary et le siège de Toulon (*suite*). Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites au marquis de Gallo (1789-1806), publiées et annotées par M. le Commandant Weil (*suite*). Mélanges et documents. Travaux bibliographiques. Notes et glanes.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier-février 1914). Constantin Woensky : Le dernier des Vétérans de la Grande-Armée. Edouard Chapuisat : Les régiments suisses de l'Empire. Philippe Gonnard : La légende napoléonienne et la presse libérale : la *Minerve*. Hermann Hesselbarth : De la lumière sur la Candidature Hohenzollern. Edouard Driault : Bazaine à Metz (Critique de M. Elie Peyron). Mémoires et Documents. Bulletin historique. Notes et Nouvelles.

Revue du Midi (15 janvier 1914). La Viguerie du Vigan au commencement du XVIIe siècle (*suite*), par Emmanuel Gay. Voyage de noces d'un gouverneur d'Orange, par Yrondelle. Bibliographie. — *Id.* (15 février 1914) : La Cour des Conventions royaux de Nîmes (*à suivre*), par Pierre Roux. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

La Mythologie scientifique. — Stepan Christesco : *Synthèses énergétiques de la Vie et de l'Ame* ; 1 vol. in-16, Schleicher. — Le Dantec : *La Mécanique de la Vie* ; 1 vol. in-12, 1.50, Flammarion. — Georges Dauville : *En Cœloplane*, 1 vol. in-12, 3.50, Maloine. — C.H. Luquet : *Essai d'une logique systématique et simplifiée* ; 1 vol. in-8, 3.75, Alcan. — Philosophie et Succès. — Memento.

En philosophie comme ailleurs, il y a un esprit classique opposé à l'esprit romantique. Un des traits de cet esprit est l'amour des distinctions nettes qui s'exprime par le principe de la séparation des genres. Un A. Comte, par exemple, représente l'esprit classique en philosophie par la ligne de démarcation bien tranchée qu'il a voulu tracer entre la science et la métaphysique. Mais ces divisions nettes sont toujours un peu artificielles. Entre les résultats positifs de la science et la pure spéculation métaphysique, il existe une région mitoyenne, une frange d'hypothèse qui est livrée à ce que l'on peut appeler la mythologie scientifique et par où le principe romantique du mélange des genres reprend ses droits. Et ce n'est pas la partie la moins intéressante de la recherche. Des théories comme celle de M. Quinton sur les lois de constance du milieu originel ou celle de M. G. Le Bon sur la dématérialisation de la matière constituent un précieux excitant pour la sensibilité scientifique et philosophique. — Cette région mitoyenne dont je parle comporte d'ailleurs plusieurs

zones. Il y a d'abord une zone qui est très près encore de la science, qui en est comme le prolongement, et où l'espoir du contrôle expérimental n'est pas interdit. Les théories dont je viens de parler rentrent sous cette zone. — A côté de cette première zone, il en est une autre où la matière scientifique se raréfie déjà et où l'on perd de vue de plus en plus les vérités contrôlées, bien que l'espoir du contrôle expérimental ne soit pas absolument interdit. Au delà enfin s'étend une zone plus vaporeuse, sorte de nébuleuse idéologique d'où le contrôle expérimental est manifestement exclu, mais où du moins la science conserve un rôle en quelque sorte limitatif. J'entends par là que la spéculation philosophique s'interdit toute affirmation en contradiction directe ou indirecte avec les acquisitions scientifiques. Mais dans ce vaste domaine des possibilités scientifiques, l'imagination métaphysique se donne libre carrière.

Il va sans dire que, dans chacun de ces domaines, il y a place pour des spéculations de valeur très inégale. Il y a dans toute recherche une façon claire et une façon obscure de poser les problèmes ; une façon ingénieuse et une façon banale de voir et d'interpréter les faits. Et malheureusement la blagologie philosophique ne perd jamais ses droits, surtout dans cette sphère de l'incertain et de l'inconnu.

C'est à ce genre, hélas ! si fécond, de la blagologie philosophique qu'appartient le petit livre de M. Stepan Christesco : **Synthèses énergétiques de la vie et de l'âme.** — Un philosophe universitaire, célèbre entre les blagologues du solidarisme, abordait autrefois ses amis en leur posant cette question plutôt saugrenue : « Etes-vous cosmique ? » Eh ! bien ! M. Christesco est sans aucun doute un penseur cosmique. Et même trop cosmique ! Sa doctrine est un « unitarisme » qui fait de « l'énergie éthéronique cinétique » la base matérielle du monde. Cette formule absconse recouvre pas mal de lieux communs évolutionnistes. L'idée qui m'a paru la moins banale, dans ce petit livre de vulgarisation, est l'affirmation de la vanité des tentatives de synthèse biologique comme celle de Triaubes (1863) et de Stéphane Leduc (1907), en raison de la loi d'irréversibilité et de l'impossibilité de ressusciter les conditions du cosmique originel. D'après M. Christesco, l'évolution de notre organisme serait influencée « non seulement par le milieu où nous vivons sur la terre, mais encore par le milieu de notre terre par rapport au soleil et de celui du soleil par rapport à l'univers... donc à chaque instant notre adaptation au milieu terrestre est modifiée par celle du milieu solaire et celui-ci par le milieu universel... » Voilà des considérations bien cosmiques ! La vieille astrologie affirmait l'influence des astres sur la destinée des individus ; M. Christesco se contente d'affirmer leur influence sur l'évolution de la planète. C'est de l'astrologie cosmique. Des affirmations aussi vagues ne nous apprennent vraiment

pas grand'chose sur l'économie générale de l'univers. — Du moins la psychologie de M. Christesco est-elle originale ! Ce n'est rien moins que la psychologie d'un cours d'eau !... Oui ; d'une simple rivière. M. Christesco nous montre comment une rivière possède déjà toutes les facultés de l'âme : volonté (décision de toujours descendre suivant la loi de la gravitation), jugement, attention, imagination, tristesse, mélancolie et joie. Une pareille façon de présenter le monisme donne trop beau jeu aux spiritualistes.

Quand M. Le Dantec philosophe, il prétend se tenir sur le terrain de la science pure et se défend de faire de la métaphysique. Ses adversaires lui contestent ce point et lui reprochent d'être un métaphysicien à sa façon, ce qui fait monter M. Le Dantec à l'échelle... Si je parle ici d'échelle, c'est un peu par suggestion verbale. Car, dans le nouveau livre de M. Le Dantec : **La Mécanique de la vie**, il est beaucoup question d'échelles. Echelle des vitesses ; échelle des grandeurs avec ses subdivisions ; échelle mécanique, échelle particulaire, échelle des molécules, échelle des colloïdes, des atomes, des élections, etc... M. Le Dantec exécute sur ces diverses échelles des tours vertigineux et s'y montre le plus savant des équilibristes. C'est à ce point qu'on a parfois peine à le suivre dans ses évolutions. M. Le Dantec nous présente son livre comme une œuvre de vulgarisation ; mais c'est une vulgarisation qui suppose une initiation déjà pas mal avancée...

En Cœloplane, de M. Georges Dauville, appartient à cette sphère de la mythologie scientifique où la science n'a plus qu'un rôle limitatif et sert simplement de garde-fou à l'imagination métaphysique. Et encore ! L'imagination fait le saut plus d'une fois et pique une tête, — si j'ose employer ce style casse-cou, — dans les intermondes de la fantaisie idéologique la plus échevelée !... En Cœloplane ! Je n'aime pas beaucoup ce titre. Il donne trop l'impression que l'auteur va nous mener en bateau... aérien. Et, en effet, ça y est. On vogue en plein ciel et le moteur n'a pas de ratés... Après tout ce n'est pas ennuyeux, et c'est même parfois assez drôle. De ce voyage dans un Olympe vide de la plus belle moitié du genre humain et peuplé de bébés roses et béats qui figurent les représentants du sexe masculin morts depuis Adam, on rapporte d'abracadabrantes biologies célestes et une anthropogonie cocasse où il est question de l'araignée cérébrale de l'homme et de la fourmi qui pique la femme au bon endroit... Cette anthropogonie recouvre une curieuse métaphysique des sexes. C'est l'idée de la séparation absolue de l'homme et de la femme, de l'incompréhension mutuelle, de l'incompatibilité radicale de l'homme et de la femme, l'homme participant à l'éternité nombrilique et au festin interminable des bébés abrutis ; la femme exclue de ce ciel nirvanique et continuant à promener de par le monde

à travers d'autres existences terrestres, ses ardeurs formiques et à faire enrager les malheureux hommes déjà tourmentés par leur araignée !... Et tout cela n'est pas écrit en langage lanternois ; ni même en langage universitaire (c'est tout un ou à peu près) ; c'est même assez alerte et cela se lit agréablement...

Après ce ballet métaphysique, voici une lecture propre à calmer un peu la Folle du Logis métaphysique. C'est le livre de M. C. H. Luquet : **Essai d'une Logique systématique et simplifiée.** — Aujourd'hui, on ne cultive plus guère la logique. La vieille bonne Logique est délaissée, sacrifiée aux sciences, à la philosophie scientifique et à la mythologie scientifique. M. Luquet trouve que c'est un tort et il ne croit pas impossible de rajeunir la Logique et de l'adapter aux besoins du travail scientifique. Les lecteurs désireux de connaître les récentes tentatives des logisticiens pour réunir en un corps de doctrine unique les mathématiques et la logique déductive et de se rendre compte de l'utilisation scientifique possible de la logique liront avec intérêt le traité documenté et méthodique de M. Luquet.

Philosophie et succès. Au cours du petit livre dont je viens de parler plus haut, M. Le Dantec, opposant la science et la philosophie, remarque que le succès a en philosophie une signification qu'il n'a pas en science. En philosophie, le succès, la vogue est un peu le critérium de la vérité. « Si j'en crois M. L.Dauriac, dit-il, un système de philosophie est quelque chose qui meurt quand son succès s'arrête. » — A ce compte le spiritualisme est le vrai. Du moins en ce moment où il triomphe dans la personne de MM. Boutroux et Bergson. Mais je suis assez de l'avis de M. Le Dantec. Le succès du spiritualisme ne me convainc pas. Les succès mondains et académiques ne valent que pour une philosophie mondaine et académique. Le succès du spiritualisme est dû à des raisons extraphilosophiques ; à des causes d'ordre général qui déterminent la réaction religieuse connexe de la réaction idéaliste. — Voici que de nouveau l'Ile Sonnante, est en liesse. Les cloches recommencent à y sonner joyeusement. Et le Royaume de la Quinte Essence, voisin, allié et ami de l'Ile Sonnante est sympathiquement en joie. Et voici que dans cette cage dorée qu'est la coupole de l'Institut, où l'on s'attendrait pour un peu à entendre résonner les cloches sacrées, les deux oiseaux métaphysiques, les deux « Evesgaux » laïques s'apprêtent à chanter un chant pieux en l'honneur de l'Esprit !

Memento. — Le *Courrier de la Presse* m'a adressé ces jours derniers (je me suis demandé d'abord pourquoi) la première partie d'un roman de M. André Gide : *Les Caves du Vatican,* paru dans le N° du 1er janvier de la *Nouvelle Revue Française*. Je sais gré au Courrier de la Presse de cet envoi. Sans lui, je n'aurais peut-être pas lu de sitôt un roman qui ne laisse

pas d'apprendre des choses utiles, par exemple le prix des cartes de visite à la minute et le prix d'une paire de chaussures du bon faiseur (35 fr., à la condition de ne pas en exiger un trop long usage...).Il y a aussi des aphorismes de la sagesse à l'usage des jeunes calicots désireux de faire figure dans le monde : celui-ci, par exemple : « On reconnaît l'homme aux Chaussures. » Ce sont là sans doute des vérités utiles à méditer. Mais si intéressantes qu'elles soient, ce n'est pas cela d'abord qui a retenu mon attention dans le roman de M. Gide, ni même la psychologie du héros, sorte de jeune Julien Sorel qui semble évadé d'un rayon de grand magasin ou d'une arrière-boutique de Figaro. Ce qui m'a intéressé tout d'abord, c'est l'épigraphe que M. A. Gide a mise en tête de son roman. Cette épigraphe n'est autre qu'une phrase que M. A. Gide a bien voulu emprunter à cette chronique. Voici cette épigraphe : « Pour ma part, mon choix est fait. J'ai opté pour l'athéisme social. Cet athéisme, je l'ai exprimé depuis une quinzaine d'années, dans une série d'ouvrages... Georges Palante (Chronique philosophique du *Mercure de France*, déc. 1912). »

Je ne surprendrai personne en disant que j'ai d'abord été flatté de l'honneur fait à ma prose... Pas trop cependant. Car, avec ces ironistes, il faut se méfier. Je me suis donc méfié, et je n'avais pas tort.

Il se trouve que ma phrase sert à illustrer l'intellectualité (si j'ose dire) d'une vieille bête d'athée qu'une guérison miraculeuse (ou qui peut passer pour telle), obtenue à la suite d'un sacrilège idiot commis sur une petite statuette de madone italienne, débarrasse à la fois de son rhumatisme chronique et de son athéisme.

Si j'interprète bien l'épigraphe en question, ma phrase a paru à M. Gide pouvoir servir d'étiquette à un bel échantillon d'encroûtement moral. Elle dénote chez son auteur une ankylose intellectuelle bien conditionnée. Pensez donc ! Persister dans une même opinion (fût-ce l'athéisme social) pendant deux lustres ! Faut-il en avoir une couche !

A mon tour, qu'il me soit permis d'admirer la rare souplesse intellectuelle, l'allure dégagée, l'instantanéisme intellectuel et sentimental de M. A. Gide, instantanéisme auprès duquel celui de Stirner n'est que de la Saint-Jean. Quelle belle horreur du parti-pris ! Quel amour de l'heureuse liberté de l'instant ! Quel beau dédain de toute pensée un peu suivie !

C'est égal ! je ne me doutais pas que le fait de rester fidèle à une opinion pendant quelques années pût constituer une originalité ! Il paraît que si ! Si modeste soit-elle, je m'en contente, à défaut d'autre.

Je n'insiste pas et je demande pardon à mes lecteurs d'employer à ce commentaire, en cette fin de chronique, « le reliquat de mes disponibilités cérébrales », pour parler le style simple et alerte de M. Gide.

Il est probable d'ailleurs qu'en vertu de sa théorie de l'agilité intellectuelle M. A. Gide a, depuis, dû changer d'opinion pas mal de fois. Il se peut qu'aujourd'hui il n'apprécie plus que la constance intellectuelle... même en matière d'athéisme social.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Gabriel Melin : *La Notion de prospérité et de supériorité sociales*, Bloud, 0.60. — Vicomte Georges d'Avenel : *Découvertes d'histoire sociale*, Flammarion, 3.50.

—Pierre d'Hugues : *La Guerre des fonctionnaires*. Préface de M. Demartial, Flammarion, 3.50. — Georges Rossignol : *Un pays de célibataires et de fils uniques*, Delagrave, 3.50. — Memento.

S'il est vrai que, comme le disait Condillac, une science soit une langue bien faite, M. Gabriel Melin, chargé du cours de science sociale à la faculté de droit de Nancy, a eu tout à fait raison d'élucider et préciser **la Notion de prospérité et de supériorité sociales**. Quand un peuple est-il prospère ou non? Quand un peuple est-il supérieur à un autre? Ces questions ne sont pas aussi simples qu'elles paraissent, et les mots dont on se sert pour se faire entendre : santé sociale, bien-être, harmonie, ont eux-mêmes besoin d'être expliqués. M. Melin, après avoir critiqué les définitions de ses maîtres, Le Play et Tourville, propose de regarder comme prospère la société dont tous les éléments, familles, ateliers, syndicats, communes, etc., rempliront respectivement les fonctions qui leur sont propres, chacun restant chez soi et n'entamant en rien l'indépendance des autres. Mais c'est là une conception bien immobile, et on pourrait concevoir une société où chacun serait très respectueux du voisin et où l'ensemble ne donnerait pas trop l'impression de la prospérité. Dans cet ordre d'idées, il vaudrait mieux substituer le dynamique au statique, et rattacher la prospérité à ces qualités de souplesse, d'entrain et de discipline consentie qui permettent à un peuple, comme à une armée en marche, d'atteindre le but qu'il se propose. Dira-t-on que tout ceci est bien métaphorique et qu'un critérium plus précis de la prospérité serait désirable? Soit. Alors qu'on prenne « l'accroissement » qui, pour les sociétés publiques comme pour les entreprises privées, est signe de bonne gestion et d'heureuse réussite. Un peuple sera prospère quand augmenteront les chiffres de sa population, de sa production industrielle, de son trafic commercial, de son mouvement financier, de ses relations postales, de ses chefs-d'œuvre d'art, de pensée et de science, et quand d'autre part diminueront ceux de ses délinquants, de ses malades, de ses suicidés, de ses détraqués, de ses inemployés, de ses parasites, et de ses politiciens.

§

C'est dans ce domaine de la prospérité comparée des peuples et des époques que M. Georges d'Avenel a fait ses **Découvertes d'histoire sociale**. En fait de chiffres, il s'est d'ailleurs contenté de ceux qui indiquent les prix des principaux objets de première nécessité de 1200 à 1910, mais dont la seule mise en lumière représente une vingtaine d'années de travail. Or, il s'agit bien de vraies découvertes, car, sur beaucoup de points, les conclusions auxquelles M. d'Avenel est arrivé sont tout à fait contraires aux théories économiques, aux dogmes politiques, aux croyances sociales les plus

ferventes ; elles se sont même trouvées contraires à ce que l'auteur espérait d'abord pouvoir établir. Ainsi, n'étant pas très partisan du régime des corporations, il se berçait de l'espoir que l'étude du bon vieux temps lui montrerait que le travailleur n'avait pas eu à se louer de ce régime, comme à sa place un autre, plein de foi dans cette organisation,se serait imaginé que son influence avait été excellente pour le bien-être de l'ouvrier; or, ce qu'il a trouvé, d'après la comparaison des prix au cours de sept siècles, c'est que le régime des corporations a été tout à fait indifférent au sort économique du travailleur. La constatation, au surplus, est à retenir en un temps où les syndicalistes voudraient ressusciter ces corporations, dans la foi que le sort de l'ouvrier s'en améliorerait soudain. Même mésaventure pour les marxistes, qui ont érigé en loi d'airain la soi-disant nécessité pour les salaires de s'abaisser jusqu'à un strict minimum d'existence; la sereine histoire, comparaison faite de ses milliers de documents,ne constate rien de tout cela, et le prix du travail ne s'est jamais proportionné au prix de la vie. Pas davantage la liberté politique ou la démocratie n'a eu d'influence sur le bonheur populaire; ce qui a amélioré le bien être général, ce n'est pas 89 ou 93, c'est la science,mère des découvertes ; et les lois, les décrets et les discours parlementaires n'y ont été pour rien.On comprend d'ailleurs qu'avec de pareilles découvertes, fort gênantes pour tant de gens, M. d'Avenel soit en mauvaise odeur de sainteté auprès des politiciens et de certains érudits leurs alliés. Mais il est de taille à se défendre, et dans son fameux duel avec Seignobos, ce ne fut pas lui qui mordit la poussière.

§

Ce qui complique tout d'abord la question traitée par M. Pierre d'Hugues dans son livre **la Guerre des fonctionnaires**, c'est que ce mot fonctionnaire s'applique à des catégories de serviteurs de l'Etat bien différentes : militaires, ouvriers, professeurs, enfin magistrats et administrateurs. Ne parlons que de ceux-ci ; déjà dans leur monde, nous voyons qu'il faut sous-distinguer, et qu'il y a d'un côté ceux qui agissent personnellement : juges et chefs de service,et d'un autre ceux qui ne font que collaborer : greffiers,huissiers, commis, comptables. Ce à quoi les uns et les autres ont droit, c'est à un juste traitement tant pécuniaire que moral, à des garanties pour les récompenses comme pour les punitions et à de la loyauté de la part du patron Etat; c'est le manque de loyauté qu'on appelle le favoritisme,oui uniquement le favoritisme politicien,qui a provoqué la Guerre des fonctionnaires. Mais, de plus, pour les agents d'initiative, les questions de recrutement, d'avancement et de licenciement présentent une importance extrême.Suivant que ces questions

seront bien ou mal résolues, le haut personnel administratif et judiciaire sera au-dessus de tout ou au-dessous de tout. Ici beaucoup de gens mettent leur espoir dans le Statut, c'est-à-dire dans une charte qui préciserait les droits et les devoirs des fonctionnaires. D'autres, plus ardents, vont jusqu'au syndicalisme, c'est-à-dire à une gestion directe et autonome du service public par les agents ; mais M. d'Hugues n'a pas de peine à montrer, quoiqu'il soit très favorable au syndicalisme et très dédaigneux pour le Statut, combien il serait dangereux de proclamer la fonction aux fonctionnaires comme on dit la mine aux mineurs. Déjà les associations de bureaucrates tombent dans l'unique et par suite abjecte préoccupation de l'intérêt personnel : moins de besogne et plus de galette ! Il n'est pas douteux qu'avec ce régime-là les postiers en arriveraient vite à doubler le prix des timbres pour quadrupler leurs traitements et les percepteurs à prélever à leur profit 10 0/0 sur les 5 milliards qu'ils extirpent de nos poches. D'autre part, on peut l'accorder à M. d'Hugues, le Statut a ses dangers ; il faut se méfier des réglementations trop touffues, des concours trop minutieux, des tableaux d'avancement trop formalistes, des compétences trop spécialisées. Alors le problème serait-il insoluble ? Non. Aucun problème politico-social ne l'est. Le fameux Statut, d'abord, pourrait se réduire, et c'est ce que demande son louable apôtre M. Demartial, à un petit nombre d'articles généraux, comme la loi du 19 mai 1834 sur l'état des officiers. Ensuite quelques innovations suffiraient à mettre partout de la loyauté, de la souplesse et de la vie : pas de pensions de retraite, pas de portes dérobées, pas d'avancement. Ces trois principes-là seraient décisifs. Le premier n'a pas besoin d'explications ; chaque fonctionnaire s'assurerait lui-même sa retraite. Le second serait obtenu par l'établissement d'un concours unique (hélas ! il faut bien se résigner au concours), mais très large, très nombreux, et où les concurrents, âgés d'environ 20 ans, n'auraient à faire preuve que d'intelligence et de culture générale ; d'autres concours, de moins en moins mnémotechniques, permettraient, chaque cinq ans, à tout citoyen de valeur d'entrer de plain-pied dans la carrière, jusqu'à 60 ans ! pourquoi, en effet, ne pas nommer juges quelques bâtonniers de 60 ans à la place de nos jeunes suppléants frais émoulus de la faculté ? Le troisième ne pourrait être réalisé qu'approximativement, puisque tout le monde ne peut pas être préfet ou premier président, mais il serait plus facile qu'on croit de se rapprocher de l'idéal avec des traitements à peu près égaux (non compris les charges de famille, les indemnités de résidence, les frais de représentation, etc.) permettant ces permutations que voudrait faciliter M. Hugues pour assouplir la bureaucratie ; il n'y aurait peut-être pas d'inconvénients à ce qu'un fonctionnaire commençât sa carrière comme commissaire de

police, la poursuivît comme inspecteur des colonies, puis, l'âge venant, comme chef de service sédentaire, et la terminât enfin dans les cours et tribunaux ou dans les ambassades ; mais ceci serait trop long à organiser, même sur le papier, et d'autres volumes attendent...

Le livre de M. Georges Rossignol : **Un pays de célibataires et de fils uniques**, dont une nouvelle édition entièrement refondue vient de paraître, mériterait d'être lu par tous les Français. En comparaison de cette question vitale de la population, toutes les autres sont sans importance : politique intérieure et extérieure, socialisme et nationalisme, loi de trois ans et impôt sur le revenu, cléricalisme et franc-maçonnerie, tout cela n'est que secondaire ; la seule chose vraiment urgente ce serait que la population de la France fût en équilibre avec celle des autres pays. La situation, très grave déjà au moment où M. Rossignol donna la première édition de son livre (1896), a fort empiré, surtout dans ces derniers temps, période pourtant de relatif apaisement et de partielle sagesse, si terribles sont les effets du virus politicien dont nous mourons ; impôts en croissance écrasante et enfants en décroissance navrante, voilà, quoi qu'on puisse dire, les résultats de notre régime. A ce propos, l'auteur faisait remarquer, dans un article du journal *Pour la Vie*, que 200 députés sont célibataires. Si le chiffre est exact, bien des choses s'expliquent. Le salut, ce serait de tirer au sort tous nos députés, sénateurs et conseillers généraux et municipaux parmi les pères de familles nombreuses, et de nommer le capitaine Simon Maire Président de la République. Ceci très sérieusement. On a fait, ces jours derniers, d'émouvantes funérailles à Déroulède, mais, justement à l'occasion de ces obsèques, nous avons appris que ce grand patriote n'était pas même marié, qu'une de ses sœurs était restée vieille fille et qu'une autre n'avait qu'un fils; si toutes les familles françaises étaient comme la famille Déroulède, la population tomberait demain de 40 millions d'habitants, à 13. Vraiment on a le droit de préférer la famille de feu Coutant, d'Ivry.

Memento. — Bernard Barbéry : *Le Fils unique*, Figuière, 3 fr. Le livre de M. Rossignol donne de l'actualité à cet excellent roman psychologico-social qui se termine sur ce tableau ironique : le héros, fils unique et père d'enfant unique, écrivant de graves articles sur la dépopulation. — Antoine Baumann : *L'Union dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité et au delà ; entretiens positivistes*, Perrin, 3 fr. 50. Assurément, une fois réalisé l'idéal des familles nombreuses, on pourra de plus poursuivre celui des familles unies. Maintenant il en est de l'union comme de bien d'autres excellentes choses, la santé, la vertu, le bonheur : on ne les atteint que quand on ne les poursuit pas trop âprement ; les fanatiques de l'unité provoquent aux schismes.— Voici maintenant toute une série de bons livres de députés. Le haut personnel électoral est décidément supérieur à ce qu'il était il y a vingt ans. Les parlementaires sont en progrès ; il n'y a que le Parlement qui ne change pas, hélas ! De Monzie : *Aux confins de la politique*, Bernard

Grasset, 3 fr. 50. Recueil de très intéressants articles que liront les littérateurs aussi bien que les électeurs. La conférence faite au Cercle d'Anvers qui ouvre le volume. — Les gens de lettres dans la politique — serait de nature à reconcilier ces deux clans ennemis. — Maurice Ajam : *Le Problème économique Franco-allemand*, Perrin, 3 fr. 50. Conclusions fort judicieuses d'un voyage d'études financières et commerciales en Allemagne ; ce qui complique d'ailleurs les choses, c'est que le problème franco-allemand n'est pas seulement économique, mais sentimental, et d'un genre de sentiment singulièrement impératif. — Charles Leboucq : *Un an de cauchemar balkanique*, Figuière, 3 fr. 50. De sages considérations sur les dernières péripéties de la question d'Orient ; quel dommage vraiment qu'on n'ait pas supprimé la possibilité des prochaines ! Puisque l'Albanie renaît de ses cendres, pourquoi pas la Thrace, la Mysie, la Bithynie, la Lydie? La badigeon turc couvre de vieilles splendeurs qu'il serait bien intéressant de remettre au jour. — Edouard Millaud : *Le Journal d'un parlementaire*, publié et annoté par Louis Payen et José de Bérys, Oudin, 3 fr. 50. Ce Millaud fut ministre, il y a quelque trente ans ; il succéda aux Travaux publics, à M. Baïhaut de délicate mémoire, et ses éditeurs nous assurent que c'est le seul département ministériel auquel il n'avait jamais pensé. Mais la politique a des grâces d'état ! Son journal est d'ailleurs curieux, ne serait-ce que par cette haine de la jeunesse de 1860 pour le régime impérial, que nous avons peine à comprendre. Même en plein enchantement d'Exposition universelle, ils ne pensent qu'à ça ! « 17 avril 1867 : Variétés : Schneider, Dupuy et Couder. Tuileries : Napoléon, Eugénie, E. Ollivier. » Comme c'est malin ! L'auteur fut plus malin, encore, pendant la guerre ; il se garda bien, si j'en juge par le silence de son journal, d'exposer au feu sa précieuse personne, ce qui lui permit de se faire nommer procureur-général à Lyon. Comme autre originalité de style, je relève un *sine ventum* qui eût fait trouver mal le bon abbé Lhomond, et une expression trois fois répétée *damner le pion*, qui légitime sa question : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

René Ménard et Claude Sauvageot : *Vie privée des Anciens*, 8 vol., E. Flammarion, 40 fr. — Ernest Granger : *Les Merveilles de la France*, Hachette, 10 fr. — Amédée Boinet : *La Cathédrale de Bourges*, Laurens, 2 fr. — Comte René Le More : *D'Alger à Tombouctou*, Plon, 3.50. — Marcel Lami, *Terres d'aventures*, L. Michaud, 3.50. — Robert de Souza : *Nice capitale d'Hiver*, Berger-Levrault, 7.50.

La librairie Flammarion a eu la très heureuse idée de rééditer le grand ouvrage de René Ménard et Claude Sauvageot sur la **Vie privée des Anciens**, — un peu vieilli sans doute, mais qui résumait l'état de nos connaissances il y a une trentaine d'années sur les races et les civilisations du Monde antique. — On sait toutefois que es recherches, les fouilles, les travaux des archéologues ont maintes fois renouvelé la question au cours du dernier siècle. Cinquante ans de grattages sur la terre d'Egypte, en Grèce, en Asie Mineure, en Chaldée, en Assyrie et en Perse ont modifié entièrement les idées que

nos aînés s'étaient faites de l'état des vieux peuples d'Orient, et chaque année, en nous apportant des faits nouveaux, vient transformer encore les notions qui parfois semblaient les plus arrêtées et les plus certaines. — Le fait est si bien connu qu'il y a quelques années, — en 1909, je crois, — M. J. Cappart, conservateur des Musées de Bruxelles, ayant à publier un choix de documents sur *l'Art Egyptien*, se borna à donner les illustrations, précédées d'une notice qui indiquait les sources, les auteurs utilisés, — mais déclarait que le commentaire serait de suite démodé et du fait deviendrait inutilisable. — Pourtant, si un texte ne peut fixer que le point chronologique, — une étape des connaissances acquises — il ne s'en suit pas qu'il soit inutile. Il marque une date, sans doute, mais le supprimer équivaut à nier l'effort en somme très louable de ceux qui nous devancèrent, et en quelque sorte ne donner du récit que la table des chapitres.

Le travail de René Ménard et Claude Sauvageot a eu du moins le mérite de résumer, de condenser le résultat des études sur le Monde antique au moment où elles prenaient corps et figure, — si l'on peut ainsi parler; où elles se coordonnaient suffisamment pour donner un tableau général. — A ce point de vue, je crois qu'il était juste de le conserver, — d'autant que, pour l'ensemble des faits, il garde en somme toute sa valeur, et qu'on pourra toujours tenir compte des notions qu'il apporte. — Divisé en quatre parties principales : *les Peuples dans l'Antiquité ; la Famille; le Travail ; les Institutions*, — il comprend dans l'édition actuelle huit volumes, dont les deux premiers sont consacrés à l'histoire et aux notions générales sur l'Egypte et l'Asie, la Grèce et Rome jusqu'à la chute du Monde ancien. Il étudie ensuite la constitution de la famille, les mœurs, les conditions d'habitation, la toilette, les jeux, — voire la cuisine, qui avait bien son importance. Les tomes suivants se rapportent au travail : agriculture, industrie, commerce, architecture et beaux-arts, et pour terminer deux volumes sont consacrés aux institutions religieuses et civiles, et à la guerre. — Les auteurs, en somme, ont surtout voulu grouper des indications trop souvent éparses — et qui prennent ainsi, on peut le dire, une valeur de position ; reproduire des monuments et donner toutes les indications qui permettent d'imaginer ce qu'était la Vie Antique. — On pourra seulement regretter que, dans le tirage actuel, on n'ait pas ajouté les notes qui pouvaient rendre compte des découvertes récentes, si toutefois il n'y avait pas là une besogne excessive et qui pouvait forcer à récrire une grande partie de l'ouvrage.

§

Des **Merveilles de la France**, par M. Ernest Granger, une des publications luxueuses de la librairie Hachette pour les étrennes de 1914, on peut dire très sincèrement que c'est un ouvrage beaucoup

mieux fait que ne le sont en général les productions de ce genre. C'est surtout un tableau d'ensemble, une description générale du pays établie par provinces, — très bien distinguées par leurs caractéristiques — et qui s'intéresse surtout à ses sites et à ses paysages. La partie historique n'existe pas ; la description monumentale, ensuite, est partout expédiée en quelques mots ; c'est un hors-d'œuvre, et l'on n'en parle que dans l'impossibilité de faire autrement, ce qui peut sembler regrettable, car les édifices des différents âges dont la France est encore couverte, malgré les ravages du temps et les déprédations stupides des hommes, constituent incontestablement sa meilleure parure. — L'auteur, qui ne l'ignore pas sans doute, se trouvait malheureusement limité par le plan même de son travail ; mais il a parfaitement raison lorsqu'il vient dire, à propos des viaducs modernes, que « c'est le seul élément décoratif ajouté par l'utilitarisme du présent aux merveilles d'art léguées par les siècles ». — Je suis heureux encore de pouvoir faire remarquer que la niaise répartition par « départements » semble de plus en plus abandonnée par les géographes ; les provinces, et, comme disait M. L. Gallois (1), les « régions naturelles », demeureront seules, très probablement, dans quelques années pour constituer les subdivisions de la France.

Ce volume, du reste, est abondamment illustré, même de planches en couleurs, dont certaines sont remarquables : *la Cité de Carcassonne*, *les Gorges du Tarn*, *le Château de Chenonceaux*, etc.. Cependant, on pourra goûter moins les petites explications placées sous chaque gravure en noir quand elles répètent les indications fournies par le texte. — C'est prendre surtout le lecteur pour un nigaud, — il en est bien, sans doute ! — et lui montrer un peu trop l'A. B. C. — Maintenant, il y a tant de gens, à notre époque hâtive, qui ne pensent qu'à regarder « les images » !

§

M. Amédée Boinet publie chez Laurens une monographie de la **Cathédrale de Bourges** (XIIIe-XVIe siècles), édifice remarquable à divers points de vue et l'un des plus vastes qui nous aient été légués par le Moyen-Age. La façade, en effet, a cinq portails, correspondant à cinq nefs, et la chapelle de la Vierge, au rond-point de l'abside, étend à 125 m. la longueur de l'église. — Le chœur, comme il arrive souvent, est à cheval sur le mur romain, ce qui a forcé à construire le chevet en surplomb du fossé qui venait ensuite ; mais ce chevet, avec les lanternes à bonnets aigus qui se trouvent en saillie sur la ceinture des chapelles, est une des parties les moins heureuses de l'édifice. Quelques bribes des cathédrales antérieures subsistent dans la crypte qui s'étend sous le chœur, et de celle

(1) *Régions naturelles et noms de pays*. Paris, 1908.

du XIIe siècle il est resté surtout deux porches latéraux, en saillie sur le bas-côté, et qui tiennent la place du transept absent. — On peut admirer ensuite la façade au quintuple portail, dont les sculptures, — surtout celle du jugement dernier — sont justement célèbres, et, dans l'énorme galerie que forme la nef, le premier bas-côté, au triforum surmonté de vitraux, — disposition qui se retrouve au chœur du Mans, et qui est une de ces hardiesses heureuses dont usèrent, du reste assez rarement, les architectes de l'époque.

Je ne referai pas après M. A. Boinet l'histoire de la cathédrale de Bourges, dévastée, — naturellement ! — par les brutes huguenotes du XVIe siècle, et qui a subi encore les embellissements que préconisaient presque partout les chanoines du XVIIIe, sans parler de la besogne presque aussi néfaste entreprise par les restaurateurs de notre époque. Le jubé fut sacrifié en 1757 et il en subsiste à peine des fragments au musée de Bourges et du Louvre; d'autres retrouvés dans les travaux (1894) ont été déposés dans les bureaux de l'architecte diocésain, près de l'église. — A l'intérieur, on peut voir une curieuse horloge du XVe siècle ; des statues et l'effigie funéraire du duc de Berry, dans la crypte et la chapelle de la Vierge, où il est agenouillé avec sa femme, Jeanne de Boulogne ; la statue du maréchal de Montigny ; trois autres des Laubespine dans la chapelle de Jacques Cœur ; une délicieuse porte ouvrant sur la sacristie, — et hors-d'œuvre, au premier étage d'une construction du XVe siècle, élevée contre le porche nord, l'ancienne salle du chapitre. — La cathédrale de Bourges, enfin, garde une admirable série de vitraux, — beaucoup du XIIIe siècle — qui en font un musée incomparable et valent à eux seuls une étude attentive.

§

Le voyage du Comte René Le More, **d'Alger à Tombouctou**, en compagnie de deux indigènes et à travers des régions désertes, — à peine traversées par quelques peuplades hostiles, — dénote, je ne dirai pas seulement du courage, mais véritablement une certaine dose de témérité. Il y fallait toute la confiance de la jeunesse, de l'audace même, — et croire que rien n'est impossible à l'homme résolu. — De cette randonnée hasardeuse et qui par chance se trouva réussir, à l'aller comme au retour, le Comte René Le More a donné un récit alerte, de bonne humeur et qui offre des observations intéressantes. Il relate d'abord ses étapes, par Laghouat, Gardaïa, El Golla et, après quelques détails historiques sur In Salah, raconte, son passage par les Gorges de Takoumbaret, aux parois atteignant 800 m. de hauteur, et qui portent des inscriptions rupestres. Le Sahara, aujourd'hui desséché, dit-il, offre de nombreuses traces de fleuves qui semblaient se diriger, aux vieux âges, vers une mer

intérieure qui a disparu. De même, du côté de Tombouctou, on trouve des plaines parsemées de « témoins géologiques », — des colonnes, des piliers répartis au hasard, et dont le ciel forme la toiture. C'est comme les mégalithes de Carnac, apportées en plein désert, — et les témoignages d'une constitution très différente du continent africain, — qui formait sans doute, non la masse compacte qui existe aujourd'hui, mais un ensemble de terres découpées par la mer et sillonnées par des cours d'eau. L'explorateur trouve, du reste, des traces de peuples préhistoriques dans la vallée de Tilemsi, comme il relève plus bas un ancien lit du Niger. — Il arrive cependant à Tombouctou, situé non sur le fleuve, large de 800 m. à 3 kil., mais à une distance de 7 kil. Centre important autrefois, c'est maintenant une ville déchue. Je renvoie au récit même pour les détails sur l'endroit et sa population. M. Le More, auquel les indigènes essayèrent bien de jouer quelques mauvais tours, descendit ensuite le Niger jusqu'à Gao et revint par une route plus directe que celle de l'aller, traversant des pays dont certaines régions sont horribles, si les nuits y restent d'une splendeur admirable, et pour terminer préconise l'emploi de l'aéroplane, — enfin utilisé ! — et qui permettrait d'établir des communications plus aisées avec la côte.

§

Le volume de M. Marcel Lami, **Terres d'aventures**, nous ramène en Portugal, — pays qui a eu son époque de grandeur et même de gloire, surtout au temps de l'expansion coloniale, et qui désormais se survit, — traîné à la remorque de la diplomatie anglaise, rongé par ses politiciens, perdu en débats et guerres intestines, — l'hégémonie ayant passé des peuples du sud aux peuples du nord, et les races latines se trouvant avoir désormais abdiqué devant les revendications d'esprit froid et tenace des races germaniques et anglo-saxonnes. — Mais j'aurais préféré, pour ma part, une description et quelques tableaux du pays, des choses sur les cités, les monuments et la race, — car les couleurs ne manquent pas en Portugal, non plus que les œuvres ou même les curiosités. Le récit de M.M. Lami, d'une écriture assez décousue et gesticulante, est d'un bavard enthousiaste ; il est loquace et même prolixe, verbeux et empanaché, — s'il dénote une certaine imagination. Je retiendrai cependant un tableau de Lisbonne, — où il arrive par le train d'Espagne, — un Lisbonne très modernisé, « d'une laideur tragique », — océan de toitures boursouflées, où il y a heureusement des arbres qui sauvent tout ; les palmiers y viennent en pleine terre, non plus souffreteux comme à Nice, mais épanouis dans une végétation admirable. Des maisons couvertes d'*azulejos* resplendissent au soleil ; l'auteur s'attendrit en visitant un musée de dentelles, et note des

choses sur la pérennité des types humains à propos des multiples avatars de la race portugaise. Tout en bavardant — un peu trop — en compagnie d'un jeune Lusitanien enthousiaste, chargé de lui donner la réplique, il note des sites divers de la capitale, et finit par arriver à Belem, au couvent merveilleux bâti par Henri le Navigateur, — dont l'église Santa-Maria est un chef-d'œuvre et qui nous vaut une des meilleures pages du livre. Après avoir été le Panthéon du Portugal, c'est maintenant un orphelinat laïque. — Plus loin, il trouve Olympia, le site primitif de Lisbonne — qui remonte peut-être aux temps préhistoriques — désert maintenant, un champ de ruines après avoir été d'une opulence fabuleuse, mais gardant son palais de Moéda, devenu une prison, sa cathédrale effondrée, et tout en haut son château, toujours occupé militairement. — C'est de là que M. Lami évoque le fantôme de Christophe Colomb, qui y vécut longuement, perdu dans la foule, ignoré, s'ignorant lui-même et dont il raconte l'existence presque inconnue d'avant la grande époque. — Puis, c'est Camoëns, poète et homme d'épée, — triste d'avoir vécu et triste d'avoir pensé, — le Roi Henrique, qui organisa la découverte de la terre, — tous les personnages tragiques ou fastueux de l'histoire portugaise, — et l'ouvrage finit, après des promenades dans les jardins de Lisbonne et des pages sur une tempête à la Bouche d'Enfer, avec de nouvelles déclamations enthousiastes sur la renaissance de la race, — qu'il prévoit, au moins dans certaines de ses colonies, comme le Brésil. — Mais n'est-ce pas surtout ici le côté « littérature » ?

§

Je suis assez embarrassé pour présenter l'ouvrage de Robert de Souza sur **Nice capitale d'hiver**, qui est sans doute un travail abondant, documenté, consciencieusement déduit et dont les conclusions doivent inspirer confiance. J'estime Robert de Souza et je serais fâché de ne pas paraître approuver la campagne qu'il mène avec conviction. Il a d'ailleurs derrière lui la *Société pour la protection des paysages de France*, qui a fait œuvre utile dans nombre de cas déjà, et c'est un patronage honorable. — Cependant, je dois dire que ses histoires d' « esthétique urbaine »,de « transformations édilitaires », de « plans d'extension », le tout à grand renfort de vignettes, de schémas et de tableaux graphiques, me laissent assez froid. Je me méfie beaucoup des « projets de travaux » et surtout de ceux qui les établissent ; les larges percées, les boulevards énormes auxquels on sacrifie notre vieux Paris, pour faire galoper les autos dans des nuages de poussière, ne nous consolent pas des destructions imbéciles dont ils sont surtout le prétexte. Lorsqu'il est question de transformations ou d'améliorations, aujourd'hui, cela équivaut toujours à flanquer par terre des choses anciennes, souvent très belles,

pour le grand profit des tripoteurs et de leurs architectes, et cependant qu'applaudissent tous les bêtas auxquels on a représenté l'hygiène et chanté l'insalubrité des vieux immeubles. — A cela, il n'y a pas grand'chose à faire. La beauté d'un édifice ne se décrète pas comme l'heure d'enlèvement pour les ordures ou la place des urinoirs municipaux. Les gens de notre époque, d'autre part, ont naturellement mauvais goût, comme les gens d'autrefois avaient naturellement bon goût. Si vous ne me croyez pas, retournez voir, après n'importe édifice du Moyen-âge ou de la Renaissance, les maisons *primées* de la rue d'Abbeville ; les immeubles en carton gris de la rue Danton ; celui de la rue Réaumur, qui a le ventre en fer d'un paquebot, et presque en face un autre dont le balcon est soutenu par deux colonnes qui ressemblent à des pilons de volaille. C'est cela qu'on appelle de l'art moderne. — Robert de Souza, après avoir été chercher la constitution géologique du territoire de Nice, et l'âge de pierre, après avoir constaté la pénurie du carnaval, — qui de fait ne semble pas valoir le mât de cocagne, — et l'envahissement de la réclame, contre laquelle on ne saurait trop se récrier, car c'est idiot et malpropre, — a voulu nous prouver que la préfecture des Alpes-Maritimes, grâce à son excellente situation, deviendra la « capitale d'hiver de l'Europe ». Il y préconise dès lors des arrangements nouveaux, de larges avenues, la création de parcs, « l'aménagement d'une région centrale » et l'extension dans la ville de cités jardins, — bref, nombre de très belles choses pour lesquelles on voudra bien consulter le volume. — Je ne suis pas sûr que tout cela soit extrêmement avantageux. Mais il y a un comité pour « l'embellissement et l'extension de Nice » qui peut travailler en toute liberté, car il n'y a là-bas rien d'intéressant à gâter ou à détruire ; c'est même un des rares endroits où l'on pourrait surtout entreprendre les améliorations dont quelques-uns de nos contemporains nous promettent de si mirifiques résultats ; — et malgré tous les exemples des villes étrangères dont Robert de Souza a recueilli les plans et préconisé l'exemple, nous ne serions pas fâchés, enfin, de voir ce que donnerait l'expérience.

HARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue critique des Idées et des livres : M. Henri Clouard : « sur le programme des néo-classiques ». — *Les Bandeaux d'or :* « Tonneins », poème de M. Luc Durtain. — *La Revue de Paris :* une page des souvenirs d'Auguste Lalance, à propos de Gambetta et de la question d'Alsace-Lorraine. — *La Controverse :* opinions allemandes sur l'Alsace et une guerre franco-allemande, rapportées par M. Georges Bourdon. — *Naissance : la Vie morale.* — Memento.

Nous avons vu M. Eugène Montfort en appeler aux esprits libres, contre l'alliance de Tartufe et de Joseph Prud'homme travestis en

régents de littérature, dans la mascarade actuelle. Nous avons vu M. Ernest Gaubert prendre nettement parti auprès de M. Montfort.

M. Henri Clouard apporte, dans **La Revue critique des Idées et des Livres** (10 février), des explications : « sur le programme des néo-classiques. »

« Je voudrais dire un peu de nouveau », annonce M. H. Clouard. Nous allons chercher à vous faire part de ce nouveau-là.

Sur le reproche d' « imitation » : les néo-classiques n'imitent point, déclare M. Clouard.

« La tradition » lui inspire cette réplique :

Les Marges mettent en cause la tradition.

Si tradition il y a, la nôtre vaut mieux que la leur. Car à force de ne vouloir choisir et préférer, on cède à ce que le passé offre en bloc de plus favorable à la paresse de l'esprit ; la haine théorique de la tradition lie à la pire des traditions, qui est celle des inférieurs pour les grands.

Leur tradition est une torpeur... Toute de mépris pour les médiocrités les plus immédiates, toute d'admiration pour les têtes les plus belles de la lignée éternelle, la nôtre, à la manière d'un culte des héros, est une excitation au perfectionnement continu.

Le traditionnalisme des néo-classiques — s'en peut-on étonner ? — n'est absolument rien s'il n'est une révolte tout d'abord.

Sur « la Politique », M. Clouard observe :

Voici la plus tenace des objections qu'on nous fait, et j'avoue n'y rien comprendre.

Ceux qui la formulent avec le plus d'entêtement (tel courriériste littéraire) sont ceux dont tous les jugements sur les ouvrages de l'esprit apparaissent commandés par une idée de progrès qui vient en droite ligne de la politique et qui est démocratique essentiellement.

Nous avons dit maintes fois ici qu'il était absolument impossible de séparer l'histoire des lettres de l'histoire des idées, et, par suite, du mouvement politique et social ; et nous en avons donné les raisons. Et nous avons montré qu'une sorte d'inconsistance intellectuelle, sous le couvert de l'enthousiasme lyrique, devint au XIXe siècle français un véritable poison social et politique. Enfin nous avons déploré, dans l'intérêt des lettres pures, la ruine méthodique de la société par la démocratie. Mais, ces choses bien entendues, nous jugeons un poème comme poème, un roman comme roman. Les faits sont là.

. . . .

En littérature, il n'y a ni droite ni gauche ; je trouve scandaleux qu'on veuille qu'il y en ait. Et s'il est possible de réformer une situation aussi fâcheuse, croyez bien que nous y mettrons nos soins. La seule critique littéraire désormais utile sera celle qui, prenant conscience de tout ce que les lettres présentes ont de neuf, y fera le tri du vivant et de l'avorté, avec un ferme sentiment de sa responsabilité devant le génie traditionnel de la France.

« Ce que nous avons acquis. » Ainsi M. Clouard intitule la seconde partie de son travail. Elle discute certains auteurs. On s'attendait à un inventaire, sur la foi du titre et de cette déclaration : « D'ores et déjà, le néo-classicisme a des positions assurées. »

« La question de l'ordre. » — Sur cette question, M. Clouard proteste d'abord contre une revue qui impute au néo-classicisme une façon d'ordre qui ne serait pas la véritable. Ensuite, il explique ce qui est l'ordre d'un néo-classique authentique :

... une chose, en l'artiste, l'emporte en dignité sur tout le reste, — et d'autant plus que ses puissances d'émotion sont plus riches : la présence du génie de l'homme, une divine présence centrale et reine, sans laquelle les plus beaux frissons ne sont qu'espérés... C'est pourquoi j'en suis où l'on en vient fatalement : à faire porter l'examen critique sur l'organisation intérieure de l'écrivain, sur la qualité de son type d'homme.

Car c'est un homme avant tout, et dans ce qu'il a de plus spécifiquement humain, qui s'inscrit dans une création littéraire.

M. Clouard écrit ensuite :

Nous avons même affirmé contre M. Montfort que toutes les puissances de création — sans excepter l'intelligence dans la mesure où elle y participe — sont attachées à la force personnelle de l'auteur, à ce que sa personnalité a de plus mystérieux.

Enfin, nous retenons une formule :

Il ne s'agit donc pas de « l'ordre », mais d'un ordre : un ordre pour chaque écrivain. Personne ne peut savoir ce que c'est que l'ordre en littérature, si l'on entend autre chose que le respect des nécessités d'expression et la dignité des genres : mais on sait que tout grand poète a *son ordre*. Il l'a conquis sur les « désordres » qui constituent toute vie intérieure un peu riche.

... Le grand poète est celui en qui le vivant, c'est-à-dire le neuf, l'instable et le fuyant trouvent la conciliation avec le durable et le déterminé.

Pour conclure, M. Clouard envisage « l'avenir ». Il le fait en ces termes :

Conciliation, voilà le point qui importe. C'est à concilier que doivent tendre tous les efforts d'aujourd'hui. En art, la conciliation reste à faire entre l'art proprement classique et l'art dit moderne.

Celui-ci a son principe dans l'individu. Or cette intériorité, cette dynamique de l'ordre, que j'ai dites, méditez-les ; puis songez à la façon dont les thèmes littéraires se peuvent renouveler ; enfin réfléchissez aux réussites admirables de la littérature personnelle : ne pensez-vous pas qu'il existe, dans les lettres, certain individualisme que nous ne laissons pas réduire ?

Il y a là un problème que ne peut résoudre la théorie et qui exige d'être étudié sur des cas concrets. J'espère le tenter un jour sur Chateaubriand, sur Rousseau.

La postérité choisira, dans l'expression contemporaine, les œuvres qui, vers nos arrière-petits-fils, continueront l'art classique. M. Clouard ni personne ne saurait prévoir si M. Paul Bourget, à qui son état d'académicien confère quelque importance sociale dans les lettres, durera par ses travaux ; — si un Anatole France n'aura point acquis la valeur classique d'un Voltaire.

Le fameux : « Partons pour la guerre de Cent Ans ! » du candidat à Saint-Cyr prêtant cette apostrophe à un soldat des luttes contre l'Anglais, dépendait d'une étourderie semblable à celle qu'un peu de vanité fait commettre à ceux qui se prétendent des classiques, dès aujourd'hui, ou intronisent classiques leurs amis.

Ducis, Delavigne, Ponsard passèrent, de leur vivant, pour des classiques.

Balzac, Stendhal, Baudelaire, Flaubert, Verlaine, en voilà cinq, pour assurer l'évolution du génie français au XIXe siècle, on en peut répondre !

Si M. Clouard dénonce « la ruine méthodique de la société par la démocratie », on a le droit de lui opposer que la démocratie, au contraire, vivifie progressivement la société. En politique, la vérité n'est nulle part. En littérature, ce qui est durable, c'est ce qui est *vrai*, ce qui est *dans l'humanité*, c'est l'œuvre conçue et réalisée dans la joie de l'effort, ni pour restaurer un roi présomptif, ni pour flatter le gouvernement officiel, — c'est l'œuvre issue de l'écrivain libre qui n'a d'autre parti pris que le bon service des Lettres.

§

Les Bandeaux d'Or (janvier 1914).

Nous ne saurions dire à quelle école poétique ressortit M. Luc Durtain. Voici, à titre documentaire, une pièce de cet auteur :

TONNEINS

Arc-boutant pouce et index aux tempes,
Une énorme proximité de main ,
La paume, pareille à une voûte,
Semble molle comme un nuage,
Avec creux, pentes, reflets bleus et rouges.
— Au-dessus, trou : le ciel.
— Au-dessous, l'herbe.
— Et tout cela porté
Par mon poilu avant-bras, colonne
Qui plonge dans la terre universelle.

J'écarte un peu la main : comme elle change !
Un digital fantôme s'étire
Quintuple hors de cinq autres et mêmes doigts
Qui eux offrent
Ceci de sûr : qu'ils sont opaques.

Je l'écarte encore, et la pose dans l'herbe
Ma puissance de droite, très concrète,
Complète, simple.
Au-dessus, entre des épis,
D'une demi-lieue de toits la ville domine la Garonne.
Plus haut, l'abîme
Informé d'une grande profondeur.

Je me regarde des pieds au sternum et me vois
Démesuré, car je forme
Tout l'horizon antérieur du monde :
Rien que mon pantalon rayé de noir
Boit le fleuve entier.

Vais-je, debout,
La ville m'atteignant au flanc,
Marcher géant... puis me sentir soudain (c'est justice)
Diminué au premier regard d'homme ?
Ou bien,
Ici, tel le nouveau-né vénérable,
Resterai-je noué par l'ombilic à un dieu ?

§

Extrait des Souvenirs d'Auguste Lalance — ex-député protestataire d'Alsace-Lorraine au Reichstag allemand, — publiés par la **Revue de Paris** (15 février) :

C'est un devoir pour moi d'achever ces souvenirs en donnant une place spéciale à Gambetta, parce qu'il a toujours témoigné aux Alsaciens et aux Lorrains un intérêt tout particulier et parce qu'il était un modèle de patriotisme.

C'est à la fin de 1871 que je le vis pour la première fois.

Il habitait alors un petit entre-sol très modeste rue Montaigne. Il me reçut cordialement, et au moment où je prenais congé de lui, il me dit : *Soyez sans inquiétude, vous nous reviendrez par la paix.* Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire et elle a été mon guide dans les conseils que j'ai eu à donner à mes compatriotes alsaciens.

La seconde fois que je vis Gambetta, ce fut place Saint-Georges, aux obsèques de M. Thiers. Quand il passa à côté de moi, je le saluai, quoique je fusse persuadé qu'il ne me reconnaîtrait pas. Mais, sans hésiter, il me tendit la main et me dit mon nom. Puis il m'engagea à aller, après l'enterrement, le voir au bureau du journal *la République française*, à la Chaussée-d'Antin.

Je ne manquai pas de me rendre à cette invitation et je passai une heure seul avec Gambetta, dont j'admirais de plus en plus la haute intelligence, la mémoire prodigieuse et surtout l'ardent patriotisme. Il me raconta ses entretiens avec M. Thiers, avec lequel il avait un rendez-vous à Paris au moment même où l'illustre homme d'Etat mourait à Saint-Germain. Il me cita ce joli mot de M. Thiers : « Nous ne nous sommes pas toujours aussi bien entendus que maintenant, je vous ai même appelé « fou furieux ». Il faut m'excuser, car alors vous étiez si jeune, et moi j'étais si vieux ! »

Gambetta me développa ensuite son opinion sur la question d'Alsace et me répéta, ce qui était sa certitude : que l'Alsace et la Lorraine redeviendraient françaises. Il lui semblait en effet impossible que la France les oubliât et il était assuré, d'autre part, que les Alsaciens comme les Lorrains resteraient fidèles à leur patrie, quels que fussent les avantages que l'Allemagne pourrait leur offrir. « Si la France, disait-il, déclare un jour la guerre à l'Allemagne et si elle est victorieuse, elle reprendra ses chères provinces. Mais alors tous les Allemands considéreront leur défaite comme une honte nationale et mettront tout en œuvre pour préparer une nouvelle guerre où ils penseront vaincre. Ce ne serait donc jamais fini. Il serait infiniment préférable de conclure entre les deux pays un arrangement pacifique par lequel, en toute liberté, l'Allemagne rendrait sa conquête à la France, en échange de compensations financières, coloniales ou douanières. Ce serait alors une solution honorable pour les deux pays et les deux populations. Aujourd'hui divisés, et ils ne peuvent pas être autre chose, ils séparent forcément l'Europe en deux groupes, sinon ennemis, du moins jaloux l'un de l'autre et incapables d'intervenir ensemble auprès des peuples neufs qui se développent au loin et qui seront bientôt pour la vieille Europe un danger formidable. Réunies, par contre, l'Allemagne et la France pourront, tout en réduisant beaucoup leurs charges militaires, constituer une force irrésistible. »

Je fus frappé par les raisonnements de Gambetta, et depuis lors j'ai saisi toutes les occasions pour affirmer :

1 Que l'Alsace et la Lorraine ne peuvent pas trouver leur avenir au sein de l'Empire d'Allemagne ;

2° Que la France sera disposée à racheter ses chères provinces en les payant très cher ;

3° Qu'après cette négociation tout motif de conflit futur entre la France et l'Allemagne étant écarté, ces deux pays, qui représentent l'élite de la civilisation européenne, pourront poursuivre d'un commun accord la solution d'une foule de questions où ils ont les mêmes intérêts.

§

Comment ne pas rapprocher de ce qui précède les lignes ci-dessous empruntées au texte d'une conférence de M. Georges Bourdon : « France et Allemagne », faite à l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, et dont **la Controverse** (15 février) publie un fragment ?

Que demandent donc les Alsaciens ? Ils ne demandent rien d'autre que de vivre libres. L'Alsace, terre d'Empire, veut être une terre libre, et si je ne craignais d'abuser de vos instants, je pourrais vous citer des discours des Alsaciens les plus illustres, de ceux qui ont jadis le plus souffert pour l'idée française, alors que toute l'Alsace en était frémissante, qui ont ensuite le plus souffert pour l'idée alsacienne, quand il devint évident pour eux que l'idée alsacienne devait, pour s'affirmer, se développer dans le cadre de l'Empire.

Je pourrais vous citer les paroles d'un Auguste Lalance, d'un Hoegyt, d'un Jacques Preiss, de Léon Boll, de l'abbé Wetterlé. Que réclament-ils ?

Ils réclament l'autonomie; en d'autres termes, il veulent être placés, dans l'Empire, sur le même pied que les États Confédérés; ils n'admettent plus d'être traités comme une colonie, pareils à des noirs ou à des jaunes, écrasés sous la botte germanique. — Sont-ce des personnages isolés qui tiennent un tel langage ? A-t-on perdu le souvenir de *ce congrès de Mulhouse* qui, il y a moins d'un an, *le 13 mars 1913*, votait une résolution dont la netteté ne laissait rien à désirer ? Tous les partis y étaient représentés; on y entendit le catholique Hoenggi, le socialiste Wicky, le pasteur Scheer, qui s'écria : « *Nous désirons une entente franche et honnête entre la France et l'Allemagne ;* c'est un devoir d'humanité. » Et catholiques, socialistes et libéraux votaient d'un élan unanime l'ordre du jour suivant :

« L'Assemblée, réunie à la Bourse, adresse au Parlement d'Alsace-Lorraine, issu du suffrage universel, *la requête suivante : que le Parlement se déclare énergiquement contre la pensée d'une guerre entre l'Allemagne et la France.* Elle exprime le vœu que tous les litiges pendants entre les deux peuples soient solutionnés à l'amiable, pour le présent et pour l'avenir. »

. . . .

M. Maximilien Harden, le rude et ardent polémiste de la *Zukunft*, me disait dernièrement : « Entre nos deux pays, je n'aperçois d'autre alternative que celle-ci : ou la continuation de rapports aigris, déplaisants, hostiles, dangereux, ou une alliance formelle. Pour moi, *mon choix est fait ; tout recommande l'alliance.* »

Pour moi, entre une politique bâtarde qui n'est ni celle de la revanche, ni celle du renoncement, mais qui est celle de l'aigreur, des défis et des soupçons, et une autre politique qui serait, dans la mesure où le permettrait l'attitude de l'Allemagne, celle de la collaboration loyale et digne, je dirai, comme Maximilien Harden : mon choix est fait.

§

Naissance ;

La Vie morale a paru pour la première fois, en février, sous la direction de M. Philippe Pagnat, à Viroflay (Seine-et-Oise). Elle est « psychique, littéraire et sociale ».

Franchement psychique, ce que n'est aucune revue littéraire; littéraire plus que ne l'est aucune revue psychique; sociale, enfin, selon la détermination que donnent à ce mot les préoccupations qui précèdent, *la Vie morale* répond à un besoin de l'heure présente. Ne supplantant aucune revue existante, elle croit pouvoir compter sur l'accueil sympathique de toutes. Elle accepte les échanges qui lui sont demandés, à la seule condition d'une mention régulière.

La Vie morale subordonne l'abondance des textes et la rapide succession des tirages à l'intérêt et à l'unité de la composition. N'espérant pas triompher en un jour, elle décide de proportionner ses forces à la longueur présumée de la lutte. Elle ne s'engage donc pas dès aujourd'hui à paraître plus d'une fois tous les soixante-douze jours; soit exactement cinq fois par an. Bien entendu ceci est provisoire et ce minimum, elle s'y engage, ne sera jamais dépassé. (*Cela signifie probablement :* abaissé?)

Il appartient à ses lecteurs d'augmenter progressivement au contraire cette fréquence. A chaque sérieux effort des amis de *la Vie morale*, correspondra un égal effort de sa Direction.

Voilà une sorte de « Mutuelle » proposée entre les lecteurs et la direction de *la Vie morale*.

MM. Edouard Schuré, Victor-Emile Michelet, Ph. Pagnat, L. Renaud et Mme Yvonne de Romain ont collaboré brillamment au premier fascicule.

§

MEMENTO. — *Le Carillon* (février). — « Notre-Dame de l'Usine », par M. N. Beauduin. — « Le Travailleur », par M. H. Guilbeaux. — « L'Amour dans la cohue », par M. Louis Mandin, poèmes.

La Vie (1er mars). — « La Russie contemporaine », par M. Gabriel Sarrazin. — « Le Paysan provençal », par M. J. Bernex. — « Le Portugal vivant », par M. Philéas Lebesgue.

La Revue du mois (10 février). — M. le docteur Grasset : « La Matière, la Vie. » — « Gœthe et les sciences de la nature », par M. A. Tibal.

La Revue hebdomadaire (7 février). — « Joubert », par M. F. Laudet. — « Le Travail », par M. le docteur Ch. Fornet.

Les Echos du Silence (Hiver 1913-1914) : — C'est le second cahier de cette publication. Il est ahurissant, par son texte et ses hors-texte aussi bien.

« Je m'ascensionnerai d'essence », déclare M. Stanislas Fumet. Il dit encore, on ne sait à qui, il est vrai : « Tes seins sont des yeux. » Il déclare, en outre :

« Entre Un et Deux il y a le Nu.
Eperdument. »

Le Correspondant (10 février) : — Anonyme : « L'Angleterre qu'on ne voit pas. » — « La Babouchka de Tolstoï », par M. André.

La Vie des Lettres (janvier) : — M. Saint-Pol Roux : « Sur les ailes de la Victoire », impressions du poète en aéroplane. — « Au cachot », par M. Avetis Aharonian. — « Exhortation à la victoire », par M. F. Divoire. — Poèmes de MM. Nicolas Beauduin : « A la gloire de Paris », L. Piérard sur le peuple des mines, Emile Cottinet : « Les Cols » (poèmes alpestres), etc... De M. Robert J. Shores : « Petite nomenclature des Poètes américains. » — De M. W. Speth : « L'Inspiration de Verhaeren et les coloristes flamands. »

Le Divan (février) : — « Juvenilia », poèmes exquis de M. P.-J. Toulet. — « Vacances », par M. Pierredon. — Une étude de M. H. Martineau sur le poète « François Porché ». — La chronique stendhalienne.

Les Cahiers du Centre (janvier) : — « Corporations et métiers de Clamecy à la fin du XVIIIe siècle », par M. Paul Destray.

La Pensée française (15 février) : — « A Déroulède », par Mme Claire Virenque. — « Pensées », de Mme Barratin. — Poèmes, par divers.

L'Antivivisection (janvier) : — « Vivisection humaine. Comment on inocule aux malades la tuberculose et la syphilis », par M. le Dr G.-R. Laurent.

Floréal (février) : — Articles de MM. L.-V. Meunier, Dr Legrain, Maurice Bouchor, P.-H. Loyson, A. Bayet, E. Ségui.

Le Feu (février) : — « Jacques II en exil », par M. Ch. Chassé.— « La Chanson des Quatre Dauphins », par M. Bruno Durand. — « Le Sain Tango », par M. Joachim Gasquet.

Revue bleue (14 février) : — « Lettres inédites » d'A. de Vigny. — « Finances d'Autrefois et Finances d'Aujourd'hui. Le Triumvirat », par M. Marion.

Les Soirées de Paris (15 février) : — « Lettres inédites » d'Alfred Jarry, qui sont poignantes. — De M. Maurice Raynal : « L'Art d'être un imbécile. » — Poèmes de MM. Guillaume Apollinaire, Fernand Divoire et Max Jacob.

La Grande Revue (10 février) : — M. Isi Collin : « Sisyphe et le Juif Errant. » — « Enquête sur M. Henri Bergson et l'influence de sa pensée sur la sensibilité contemporaine. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique stendhalienne : Stendhal en Russie (*Le Journal des Débats*, 20 février). — Les Confidences de M. Bergson (*La Dépêche*, 16 février).

M. Maurice Demaison publie, dans le **Journal des Débats**, un très intéressant article sur *Stendhal en Russie*, où il nous donne quelques lettres inédites de Stendhal, qui furent interceptées par les Russes durant la campagne de 1812. Ces lettres sont datées de Smolensk et de Moscou.

A Smolensk, expose M. Demaison,la prise de la ville n'était encore pour lui qu'un spectacle et le sujet d'un récit pittoresque ; les incommodités du voyage n'avaient fait que l'amuser. Tout au plus devine-t-on qu'il est un peu déçu. Ses deux séjours en Italie ont définitivement fixé ses préférences ; il sent déjà que partout ailleurs il sera déraciné. « Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à son âme. Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. L'ambition ne fait rien sur moi, le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé... Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-préfecture de Rome. »

L'arrivée à Moscou lui donna de l'espoir. Cette ville délicieuse l'éblouit, comme tous ses compagnons. Il comptait y passer l'hiver parmi les bals et les concerts : on ne savait encore quels seraient les acteurs, mais on avait Tarquinin, « un de nos meilleurs ténors ». Le lendemain, l'incendie éclatait, renaissant à mesure qu'on s'efforçait de l'éteindre. Chassé successivement de cinq palais en cinq jours, Stendhal se vit contraint d'aller bivouaquer à une lieue de la ville, non sans avoir risqué de périr avec tout son convoi, la flamme allant plus vite que les chevaux.

« Nos déménagements précipités, écrit-il à la comtesse Daru, étaient vraiment plaisants. Vous savez que Moscou avait 400 ou 500 palais ornés avec une volupté charmante, inconnue à Paris et qu'on ne voit que dans

l'heureuse Italie. C'est tout simple. Le gouvernement était despotique ; il y avait ici 800 ou 1.000 personnes qui avaient 500 à 1.500 mille livres de rente. Que faire de cet argent ? Aller à la Cour ? Un sergent des gardes qui avait la faveur de l'empereur les humiliait et, de plus, les exilait en Sibérie pour avoir leurs beaux attelages. Ces malheureux n'avaient de ressource que le plaisir et il paraît, à en juger par leurs maisons dont nous avons joui pendant 36 heures, qu'ils usaient bien de ce pis-aller. Ils devaient avoir quelque reconnaissance à la volupté. Catherine elle seule a fait quatorze de ces grands seigneurs, et le comte Soltykof, chez lequel loge le maréchal, est cousin réel de l'empereur Alexandre, qui n'est qu'un Soltykof. Nous avons remplacé ces gens aimables par la plus effroyable barbarie. »

Les vivres, après l'orgie de pillage, commençaient à se faire rares. Dès qu'apparut la nécessité de songer à la retraite, l'auditeur Beyle fut chargé d'assurer le service des subsistances sur la route du retour. On a les lettres officielles par lesquelles il fait part de sa nomination.

L'embarras de Stendhal est visible. Jamais chef, écrivant à des subordonnés, n'employa des formes plus prévenantes pour transmettre des ordres à ses égaux de la veille. « Monsieur et cher collègue, dit-il à l'intendant Fesquet, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à vous demander de vouloir bien m'aider dans la mission fort difficile que S. E. M. l'Intendant général vient de me donner dans les trois gouvernements de Smolensk, Mohilew et Witebsk. Je suis chargé de la direction générale des approvisionnements. Je compte beaucoup sur Mohilew pour les achats. La civilisation a été moins troublée chez vous qu'ailleurs. Je voudrais avoir réuni dans les magasins de Smolensk et sous six semaines 100.000 quintaux de farine, de l'avoine et des bœufs... Cette affaire-ci est regardée comme d'une extrême importance. On voudrait que je fisse des miracles et je ne saurais parvenir même à faire des choses ordinaires qu'autant que vous aurez la bonté d'y concourir avec quelque activité... Les six collègues que nous avons ici pourront vous dire, Monsieur, que j'ai fait tout ce qui pouvait s'allier avec le respect pour n'être pas chargé de cette mission difficile et où je ne puis avoir quelque succès qu'autant que vous, Monsieur, ainsi que MM. de Pastoret et de Villebranche daigneront venir à mon secours. »

Nous n'avons point la lettre à M. de Villebranche; mais celle au comte de Pastoret déploie les mêmes grâces : pour attendrir l'intendant de Witebsk, Stendhal n'hésite pas à « se mettre bien réellement à ses genoux ».

Ces lettres de service, qui ne devaient jamais parvenir à leurs destinataires, il semble que l'auteur les ait écrites pour nous : elles sont les seules pièces, jusqu'à présent connues, qui nous le montrent dans l'exercice de ses fonctions. On a plaisir à voir qu'il se prend au sérieux. Il allègue sa « vieille expérience de commissaire des guerres » et les prix du Languedoc pour évaluer le taux de la farine en Russie (calcul problématique) ; il demande des états tous les cinq jours, des états rédigés sur un modèle unique qu'il établit lui-même pour que le résumé en soit facile à faire « et n'excède pas le génie d'un commis » ; il payera de sa poche les voyages des porteurs. Il est actif, ponctuel et bureaucrate : il ne cache point sa joie

quand il fait imprimer des têtes de lettres avec son nouveau titre :« Directeur général des approvisionnements de réserve. »

Beyle quitta Moscou le 16 octobre, avec un convoi de malades, pour revenir à Smolensk. Trois lettres inédites racontent son voyage, l'une à Félix Faure, son ami de Grenoble, les deux autres à la comtesse Daru. C'est un apport tout neuf à l'autobiographie stendhalienne, car les recueils antérieurs ne contenaient aucune pièce datée de ce moment.

La première lettre à la comtesse (9 novembre) débute sur un ton de badinage littéraire et par une allusion ironique aux gentillesses de Sterne : « Je ne connais rien de si plat que de faire un voyage dont on prévoit d'avance toutes les circonstances. On va de Paris à Strasbourg, on connaît presque les noms de chaque poste, on grondera quelques postillons, on dira à quelques aubergistes qu'ils sont des fripons. Quoi de plus ennuyeux ? On est presque trop heureux qu'une roue se casse pour vous donner quelque sensation.

« Au lieu de cela, je viens de faire un voyage charmant : trois ou quatre fois par jour je passais de l'extrême ennui au plaisir extrême. Il faut avouer que ces plaisirs n'étaient pas délicats ; un des plus vifs, par exemple, a été de trouver un soir quelques pommes de terre à manger sans sel avec du pain de munition moisi. Vous voyez notre misère profonde. Cet état a duré dix-huit jours. M. le comte Dumas m'avait donné l'ordre de partir avec un convoi de 1.500 blessés, escorté par 200 ou 300 hommes. Vous voyez le nombre immense de petites voitures, les jurements, les disputes continuelles, toutes ces voitures se coupant les unes les autres, tombant dans des abîmes de boue. Régulièrement chaque jour nous passions deux ou trois heures dans un ruisseau boueux et manquant de tout. C'était alors que je donnais au diable la sotte idée de venir en Russie. Arrivés le soir, après avoir marché toute la journée et fait trois ou quatre lieues, nous bivouaquions et dormions un peu en gelant.

« Le 24 octobre, comme nous faisions nos feux, nous avons été environnés d'une nuée d'hommes qui se sont mis à nous fusiller. Désordre complet, jurement des blessés ; nous avons eu toutes les peines du monde à leur faire prendre leurs fusils. Nous repoussons l'ennemi, mais nous croyons être destinés aux grandes aventures. Il était probable que nous avions devant nous 4 ou 5.000 Russes, partie troupes de ligne, partie paysans révoltés. Il n'y avait pas plus de sécurité à reculer qu'à avancer. Nous décidons de passer la nuit sur pied et, le lendemain, à la petite pointe du jour, de former un bataillon carré, de mettre nos blessés au milieu et de percer les Russes ; si nous étions poussés, d'abandonner nos voitures, de nous former encore en bataillon carré et de nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous laisser prendre par les paysans qui nous tueraient lentement à coups de couteau ou de toute autre manière aimable.

« Après cette belle résolution, nous fîmes un arrangement. On voyait chacun faire un paquet des effets les moins nécessaires qu'on voulait jeter à la première attaque, pour alléger la voiture. Je faisais chambre avec cinq ou six colonels blessés que je ne connaissais pas huit jours auparavant et qui étaient devenus mes amis intimes. Tous ces gens-là convenaient

que nous étions flambés. On distribuait ses napoléons à ses domestiques pour tâcher d'en conserver quelques-uns. Nous bûmes le peu de vin qui nous restait... Le lendemain, qui devait être un si grand jour, nous nous embarquons tous à pied, à côté de nos calèches, garnis de pistolets de la tête aux pieds. Il faisait un brouillard à ne pas voir à quatre pas. Nous arrêtions sans cesse. J'avais un volume de Mme du Deffand que je lus presque en entier. Les ennemis ne nous jugèrent pas dignes de leurs colères; nous ne fûmes attaqués que le soir par quelques Cosaques qui donnèrent des coups de lances à quinze ou vingt blessés. »

On s'en tirait avec plus de peur que de mal; mais le dilettante avait goûté enfin une émotion forte : « Ce voyage seul, écrivait-il, me paie de ma sortie de Paris en ce que j'y ai vu et senti des choses qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en mille ans. » Ces choses, il les avait notées sur un volume de Chesterfield, pillé à la maison de campagne de Rostopchine. Il le perdit dans la bagarre, avec la plus grande partie de son équipement et c'est pourquoi le *Journal* est muet sur la retraite de Russie. Regrettons-le, car « la sensibilité produisait en lui des pensées charmantes qui disparaissaient comme l'éclair ». Quelles idées, dira-t-il plus tard, n'ai-je pas eues au fond de ma calèche pendant ma campagne de dix-huit jours de Moscou à Smolensk!

Cette jolie ville, à demi-détruite, ne pouvait plus offrir beaucoup de distractions. Pourtant il y demeurait encore quelques grandes familles, et Beyle se flattait d'y retrouver les agréments mondains. Ce fut alors qu'il souffrit le plus de sa misère. Il avait supporté la faim, il rougit de son dénuement : « Nous sommes tous à faire peur. Nous avons l'air de nos laquais. C'est à la lettre. Le premier d'entre nous qui est arrivé à Smolensk a été pris pour un laquais insolent parce qu'il s'avançait pour toucher la main au maître de la maison. Nous sommes bien loin de l'élégance parisienne... Au reste, tous ces désagréments ne sont que pour les riches. Le soldat vit bien : il a des tasses pleines de diamants et de perles. Ce sont les heureux de l'armée et, comme ils sont la majorité, c'est ce qu'il faut. »

Le séjour à Smolensk semblait tout de même un repos après les peines de Moscou qui avaient été « diaboliques ». Mais le manque de plaisirs et la fréquentation obligée de camarades vulgaires eurent bientôt rendu Beyle à sa mélancolie : « Aujourd'hui tout le sublime de mon âme est de nouveau neutralisé par la société forcée, je ne dis pas de tel ou tel, mais des hommes. Privé d'un bouclier, toutes les contrariétés tombant à plat sur mon âme, qui en devient plate, c'est l'état dans lequel j'ai l'honneur d'être après avoir couché avec deux bons enfants sur le plancher d'un petit cabaret à côté d'une chambre où huit ou dix collègues dormaient de même. Tout cela non gaiement, mais avec des gens qui ne couvrent que d'un vernis transparent l'aigreur inspirée par le mal-être. »

C'était le genre d'ennui qui l'avait dégoûté déjà de la vie de garnison et il s'y ajoutait quelque chose de plus : « J'ai remarqué que les militaires, qui tirent orgueil du mal-être, le prennent avec une gaieté continue. Cette gaieté, qui probablement n'est d'abord qu'apparente, leur est facilitée par un manque absolu de sensibilité sur les autres et sur eux-mêmes. Ils tombent malades d'une fièvre putride dans un village abandonné; ils y sont

douze ou quinze jours dans une détresse extrême; le mois d'après, ils en parlent avec un souvenir léger... Mes collègues, au contraire, veulent tirer avancement de leurs contrariétés; ils ont une mine allongée et un cœur aigri. »

Il manquerait un trait essentiel à la physionomie de Beyle si l'on ne découvrait dans cette correspondance aucune pensée d'amour. Une lettre du 15 octobre nous donne satisfaction; elle est adressée à M. Rousse, clerc de notaire à Paris et peut-être le père de l'ancien bâtonnier : « Auriez-vous par hasard des nouvelles de Mme de Barcow ? Le jour de notre entrée ici (Moscou), j'ai quitté mon poste *comme de juste* et suis allé à tous les incendies pour tâcher de la trouver. Je n'ai rien rencontré. Enfin, depuis trois ou quatre jours, j'ai trouvé un M. Auguste Fécel, harpiste, qui m'a appris qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, que ce départ l'avait presque entièrement brouillée avec son mari, qu'elle portait presque toujours un garde-vue vert, que son mari était un petit bien laid, bien jaloux et bien tendre. M. Fécel a ajouté qu'il croyait que Mme de B... avait tout juste de quoi faire le voyage de France. »

Cette dame grosse, à garde-vue vert, est pour les stendhaliens une vieille connaissance : c'est Mélanie Guilbert, la petite actrice que Beyle avait suivie de Paris à Marseille et dont il avait fait le siège avec une lenteur, une tactique et une science peut-être superflues pour une place qui s'était déjà rendue à de nombreux assaillants. Beyle, à son tour, avait fini par vaincre. Ce fut le grand amour; il peignit sa conquête avec tant d'enthousiasme à sa sœur Pauline qu'une correspondance s'établit entre la sœur et la maîtresse. Puis Mélanie Guilbert songea à l'avenir; elle voulut savoir si Stendhal avait l'intention de lui consacrer sa vie; la réponse fut vague et l'actrice épousa un Russe, M. de Barcow.

Cela se passait en 1806. Depuis, pendant son second voyage en Italie, Beyle avait oublié Mélanie pour la Pietragrua. Il n'en eut que plus de mérite à se ressouvenir d'elle au moment du péril, à vouloir la sauver, elle, son demi-enfant et son garde-vue vert. M. Fécel, le harpiste, lui avait bien dit qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, mais qu'y deviendrait-elle, au milieu du désordre, sans argent, peut-être sans mari? Cette Parisienne ne songerait-elle pas à retourner en France? A tout hasard, Stendhal chargeait le clerc de notaire de l'installer chez lui, dans la belle garçonnière qu'il s'était offerte en entrant au Conseil d'Etat et, pour plus de sûreté, il ajoutait ce post-scriptum : « Je prie Mme Maurice, portière de la maison rue Neuve-du-Luxembourg, 3, d'ouvrir mon appartement à Mme de Barcow, qui l'habitera s'il lui convient. »

Beyle a écrit un jour que les femmes sont comme les romans : « Ils intéressent jusqu'au dénouement et deux jours après on s'étonne de s'être intéressé à des choses si communes. » On voit qu'en calomniant les femmes il s'est lui-même calomnié.

Les Cosaques sont des gens consciencieux : ils ont intercepté les lettres de Stendhal, mais ils les ont pieusement conservées dans leurs archives. Elles y dormaient depuis un siècle, et c'est M. Goriaïnow, directeur des Archives, qui les a découvertes. *La Sabretache* les publie aujourd'hui en un volume non mis dans le commerce, et dont M. Demaison

nous donne une analyse. Parmi les lettres interceptées et publiées aujourd'hui, il en est d'autres que celles de Stendhal, mais Stendhal seul nous intéresse ici.

§

Un rédacteur de **la Dépêche**, M. Gremil, est allé visiter M. Bergson, le nouvel académicien, en la villa Montmorency : « Pas de perron monumental, pas de fioritures architecturales : le seuil est de plain-pied avec le sol — comme la logique, comme la science, comme l'éternelle vérité. »

Le philosophe de *l'Evolution créatrice* a fait à M. Gremil ces confidences :

J'ai fait, nous dit M. Bergson, mes premières études à Condorcet, à l'époque où ce lycée changeait de nom selon les fluctuations de la politique. Pour ma part, j'ai vu ces changements se produire trois fois : Condorcet se changeant en Bonaparte, puis en Fontanes, pour revenir à l'appellation primitive. Déjà, les petits écoliers que nous étions pouvaient méditer sur l'instabilité des choses humaines...

Et c'est à Condorcet que j'ai éprouvé la première — et peut-être la seule hésitation de ma vie. J'étais attiré également par les sciences et par les lettres ; je me sentais une égale aptitude pour les mathématiques et pour la philosophie. Mais il fallait choisir. Aussi, quand je me décidai pour les lettres, mon professeur de mathématiques vint-il faire une scène à mes parents en leur disant que j'étais en train de commettre une irrémédiable folie !

Ensuite, ce sont les jours tranquilles passés, en 1881, à Normale, où j'avais comme camarades de promotion Jaurès et Mgr Baudrillard. Jaurès était déjà un orateur merveilleux ! Il improvisait des discours superbes, pleins de métaphores... comment dirais-je ? — de métaphores fleuries... Oui, Jaurès était fleuri, et nous étions, alors, à mille lieues de croire qu'il se lancerait dans la politique...

Après Normale, les années de professorat. Je me souviens avec plaisir de mon séjour au lycée d'Angers, dans ce pays d'Ouest prospère, où on se laisse vivre avec tant de volupté. On fait beaucoup de musique à Angers. C'est une ville vraiment artiste. Puis, me voilà nommé à Clermont-Ferrand. La transition était brusque, du décor opulent de la Loire au décor sévère de l'Auvergne. Eh bien ! cependant, c'est là, parmi les puys, les volcans éteints, les paysages de vive verdure peuplés de villages aux maisons noires, c'est là que ma pensée s'est recueillie, ramassée, concentrée. Mes premières méditations eurent pour objet de définir la notion du temps, qui me semblait incomplète et lacunaire. Et depuis, j'ai travaillé, simplement. J'ai travaillé de toutes mes forces, sans à-coups, sans être obligé de changer la méthode rigoureuse que je me suis imposée dès le début.

La philosophie traditionnelle est toujours systématique. Celle que j'ai voulu créer est différente. Je n'ai point réponse à tout. Je ne sais pas à quelles conclusions vont aboutir mes prémisses. J'ai recours à la documentation scientifique à chaque instant, et il est certain que mes études mathématiques d'autrefois m'ont été d'un grand secours. Chemin faisant, je suis

amené à m'occuper de biologie, de pathologie, d'astronomie, de physique et de chimie. Sous aucun prétexte, je ne m'écarte de cette loi de synthèse, qui doit présider à tout examen. Il est certain qu'en route je rencontre des difficultés, parce que je ne possède point toute science infuse. Mais ce que j'ignore, je tâche de l'apprendre. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ainsi je ne vais pas vite. Mais du moins, j'épargnerai, j'espère, à ceux qui me suivront, l'ennui de recommencer l'étude de certaines données. La science est mon appui. Il doit être assez solide pour établir tout au moins la préface d'une philosophie définitive.

Je vais maintenant aborder les problèmes sociaux et l'étude de l'évolution de l'humanité. Vous dire quelles seront mes conclusions? Je vous répondrai : Repassez dans dix ans, quand j'aurai fini — si j'ai fini ! Pour le moment, je me borne à rechercher quels sont les facteurs de l'évolution sociale. Y a-t-il un progrès ? Et le progrès, au fond, comment le définir ?

Ce que je suis entraîné à croire, toutefois, c'est qu'on a exagéré le rôle des fatalités. On n'a pas assez fait attention au rôle si important des petites, toutes petites circonstances accidentelles. Il s'ensuit que les hommes d'action peuvent beaucoup sur les événements, et que l'évolution de l'humanité est certainement influencée par l'accord des volontés tenaces.

Non ! non, la destinée des nations ne s'accomplit pas selon des lois déterminées. Les peuples ne se développent point comme les plantes qui naissent, grandissent, se reproduisent et meurent. Je ne crois pas, comme Hugo, à un rythme des événements. Je crois que l'avenir est imprévisible ; que l'humanité verra sans cesse des choses nouvelles et imprévues ; et que, s'il y a des impossibilités, il n'y a point de possibilités que la volonté humaine n'arrive à modifier. Quel est le rôle des hommes d'Etat ? C'est d'avoir le sens des impossibilités et d'y conformer leur conduite, en tâchant de dominer les possibilités. Mais, encore une fois, tout cela est à l'étude, et la méthode scientifique qui est la mienne s'oppose aux conclusions prématurées. Il ne faut pas avoir de préférences, quand on veut servir la vérité.

Confidences où se trouvent résumées à la fois l'œuvre réalisée et l'œuvre en gestation du philosophe spiritualiste qui nous a restitué l'âme immortelle que nous avions perdue. C'est là vraiment œuvre divine.

R. DE BURY.

THÉÂTRE

Odéon : *Rachel*, pièces en 5 actes, de M. Gustave Grillet (23 novembre). — Sixième samedi du théâtre Antoine : *Le Char d'Apollon*, pièce inédite de Mme Rachilde (20 décembre). — L'Aurélisme. — Memento.

Je ne suis pas en train d'écrire des chroniques dramatiques. Cela m'assomme. Depuis quelques jours, je n'ai en tête que la rêverie, la flânerie, la solitude. Je passe mes soirées, assis sur ma chaise, entouré de mes bêtes, à songer à mille choses bien éloignées du théâtre. Je tiens un journal de ma vie. Je l'avais un peu négligé. Ces temps-ci, j'y ai beaucoup travaillé. Bonnes heures ! Ecrire unique-

ment pour soi, sans avoir à se surveiller ni à se relire, n'écoutant que son esprit, son sentiment ! Comme la plume court vite sur le papier ! Une sorte de plaisir physique s'ajoute au plaisir spirituel. Tout cela m'a mis dans une disposition particulière. Je fais de l'égotisme, comme disait Stendhal, avec excès. Là, entre les quatre murs de ma chambre, dans le silence de la nuit, je pense à moi, à ma vie, à mes souvenirs, avec cette sorte de volupté qu'on éprouve à s'étudier et à se connaître, et je me regarde, oui, pour ainsi dire, comme s'il s'agissait d'un autre et que je puisse vraiment me voir. Tant pis si l'on parle de vanité : il me semble en ce moment que j'écrirais avec plaisir, — je ne dis pas avec talent, hélas ! — des choses plus personnelles que ces comptes-rendus de théâtre. Au fond, je n'ai jamais aimé que cela, la littérature personnelle. J'ai lu de très bonne heure, — j'avais à peine douze ans, je crois, — et bien des choses, souvent très différentes. Paul de Kock y voisinait avec Molière, Diderot avec Erckmann, Chatrian, Walter Scott avec toutes les pièces de théâtre du vieux boulevard du Temple, bien d'autres contrastes encore. Mais la première qui m'a vraiment touché, vers dix-sept ou dix-huit ans, et qui a éveillé en moi pour la première fois l'amour des lettres, était un fragment d'autobiographie, d'un écrivain sans génie, d'ailleurs. Je me le dis quelquefois : j'ai tout de même vu dans ma vie quelques petites choses, connu des gens, collectionné quelques petits faits, passé dans bien des milieux. J'ai toujours su regarder, écouter et deviner, curieux en dedans, si je puis dire, ayant toujours l'air de de dormir, mais voyant et entendant tout, et j'ai une mémoire merveilleuse. Si je n'avais d'autre talent, en racontant cela, que d'être exact et bref, trop dénué d'imagination pour ajouter ou inventer, cela vaudrait bien, peut-être, cet autre talent qui consiste à faire du beau style pour ne rien dire ? Je pourrais intéresser, peut-être, et me faire lire ? Je ris, malgré moi, en écrivant cela. Je vous le disais bien que je n'ai en tête que de la rêverie. Que vais-je chercher là, quand il s'agit d'une simple chronique, et que c'est tout ce qu'on attend de moi ! Ecrivons-la donc, quittant tout le reste. Dieu sait d'ailleurs ce qu'elle vaudra, écrite dans d'aussi bonnes dispositions.

On a joué à l'Odéon une pièce très pittoresque. C'est la **Rachel** de M. Gustave Grillet. C'était un peu du vieux théâtre, bien différent des pièces d'aujourd'hui, soi-disant subtiles et littéraires, et qui sont, le plus souvent, prétentieuses, artificielles et ennuyeuses. Vous connaissez les images d'Epinal, où l'on voit se dérouler l'histoire d'un personnage dans ses différentes aventures, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La *Rachel* de M. Grillet était un peu cela, une suite de tableaux extrêmement bien faits, pleins de couleur, nous racontant la vie de la tragédienne dans ses circonstances les plus essentielles. J'ai bien raison de vous dire que c'était une pièce très pitto-

resque. Autour de l'héroïne, c'est toute une époque que nous avons revue un moment, personnages, costumes, le plus marquant du monde dramatique et du monde littéraire d'alors. Le premier tableau nous montrait la famille du bohémien Félix, campée sur la grande route, préparant le repas du soir à côté de la roulotte, le père Félix faisant répéter à ses enfants une pièce de sa composition, la petite Rachel se distinguant déjà de ses frères et sœurs par son accent de sincérité et son émotion. Ensuite, c'était le Théâtre Molière, la petite scène d'études et de préparation des élèves du Conservatoire, l'appartement de Rachel après ses premiers succès, et enfin le « plateau » de la Comédie-Française, pendant une représentation d'*Horace*, avec Rachel dans Camille. Une chose étonnante, ce dernier tableau. A lui seul il méritait qu'on allât voir *Rachel*. Je ne sais comment vous dire à quel point il était réussi. On reconnaissait là le prodigieux talent de metteur en scène de M. Antoine et je pense que lui-même a dû avoir un grand plaisir à cette réalisation. Imaginez que vous pénétrez sur la scène de la Comédie-Française, que vous restez dans la coulisse, derrière un portant, apercevant, par une ouverture du décor, les premières loges de la salle avec leurs spectateurs, pendant que çà et là causent à voix basse des artistes attendant leur « entrée » et que le régisseur suit attentivement le jeu pour ne pas manquer le baisser du rideau. Tel était ce tableau, qui fut fort admiré. J'y ai pris, pour ma part, un plaisir tout particulier. Il me rappelait, en effet, toute une époque de ma vie, ces années de 1875 à 1882 ou 1883, quand j'allais presque chaque soir à la Comédie-Française, connu de tous, flânant à mon gré partout, dans les couloirs, au foyer, sur la scène, du trou du souffleur jusqu'aux loges des actrices. Est-ce assez loin, déjà ! J'ai connu ainsi les grands acteurs de la Comédie en ce temps-là, des comédiennes célèbres, de Got à Delaunay, de Madeleine Brohan à Jeanne Samary, et approché bien des gloires littéraires ou autres, de Victor Hugo à Alexandre Dumas fils, du duc d'Aumale au Prince de Sagan. N'allez pas croire, surtout, que j'en garde aucune vanité. Je donne ces détails uniquement à titre de curiosité, parce qu'un décor de *Rachel* me les a remis à l'esprit. Je vous le dirai même au risque de me nuire, peut-être : je n'ai jamais eu, même très jeune, même tout enfant, la bosse de l'admiration. J'approchais ces gens. Ils me parlaient. Je les regardais. Ma mémoire retenait leur visage et leurs paroles. Mais quant à être ému, impressionné, à ouvrir des yeux tout ronds, vraiment non, je ne me le rappelle pas. Dira-t-on que c'était insensibilité? Insensible, moi qui pleurais à la seule romance de Chérubin dans *le Mariage de Figaro!* Non, pas insensible. Plutôt l'esprit un peu libre, déjà, un peu observateur, voilà tout. C'est tout cela que je me rappelais en regardant ce tableau de *Rachel*. Je serais même bien resté, l'acte terminé et les

artistes partis, à le regarder encore pendant tout un moment et à me laisser aller à mes souvenirs. Est-ce assez curieux ! Je m'en raille moi-même. Je puis aller demain soir, si je veux, à la Comédie-Française, descendre sur la scène, m'asseoir dans un coin, rester là une heure à rêvasser. Je serai sur les lieux mêmes où se sont passées les choses que j'évoque. Les mêmes figures, ou presque, passeront devant moi, d'autant mieux qu'un sociétaire de la Comédie-Française en 1914 et un sociétaire de la Comédie-Française en 1878, c'est absolument bonnet blanc et blanc bonnet. Eh bien ! je ne crois pas que cela me ferait le même effet qu'à l'Odéon, dans *Rachel*, ce décor représentant cette même scène. Je serais dérangé, distrait. Je *regarderais* encore, au lieu de me laisser émouvoir. Ce qui prouve qu'on a beau être un réaliste forcené : on est quand même sensible à l'illusion. Ainsi on trouve sa chambre beaucoup mieux à la regarder dans la glace. Mais je reviens à *Rachel*. Je vous disais tout à l'heure que c'est toute une époque que nous y avons revue. C'est surtout à ce tableau de la Comédie-Française que je pensais. L'acte d'*Horace* terminé et Rachel sortie de scène; nous avons vu, en effet, apparaître, venant de la salle pour complimenter la tragédienne, Chateaubriand vieilli accompagnant Mme Récamier aveugle, Victor Hugo déjà chef d'école, Lamartine, Vigny, Musset, rejoignant là les grands acteurs du temps, Samson, Beauvallet, Saint-Aulaire, Frédéric Lemaître, Provost. Ne nous occupons que des écrivains. Un bel assemblage, tout de même, et curieux à voir, d'autant que les artistes de l'Odéon s'étaient fait de leur mieux la tête de leur personnage. Il n'est pas besoin d'avoir aucune prédilection pour Hugo, Vigny, Lamartine, Chateaubriand, Musset. On peut même ne les lire jamais, préférer une littérature tout opposée à la leur. Les voir là, réunis, vivants, pour ainsi dire!... Que voulez-vous? On oublie un peu qu'on est au théâtre. On laisse aller un peu son imagination. On se rappelle tout ce qu'on sait de ces personnages. Celui-ci avait une petite verrue à la joue gauche, et on voit que l'acteur l'a reproduite. Cet autre parlait du nez en diable, et on entend son interprète parler de même. L'illusion vient presque. On croit les voir pour de bon. Il y a un côté guignol, musée de cire, qui se mélange avec un côté de réel intérêt. On rit, et pourtant on est un peu pris. C'est très amusant, Je ne sais pas si je dois vous dire quelques réflexions que m'a inspirées ce tableau. Je pensais, que dans une cinquantaine d'années, on jouera peut-être, sur un théâtre, une pièce analogue à *Rachel*. Une pièce sur Mme Sarah Bernhardt, par exemple. Quelles seront alors les grandes figures littéraires dont on l'entourera, qu'on ressuscitera sur la scène pour la curiosité des spectateurs de ce temps-là ? Mme Sarah Bernhardt aura pris dans les mémoires la place de Rachel. De même que des gens qui la voient jouer aujourd'hui disent : Si

vous aviez vu Rachel ! de même les gens qui verront jouer la grande comédienne d'alors diront : Si vous aviez vu Sarah ! Quels écrivains d'aujourd'hui prendront alors la place, dans cette pièce, des Lamartine, des Hugo, des Musset, des Vigny, des Chateaubriand qu'on nous a montrés dans *Rachel?* En avez-vous une idée ? Sera-ce M. Fernand Gregh, M. Léo Larguier, M. Maurice Magre, M. Sébastien Charles Leconte, M. Paul Adam ? Au troisième acte de *Rachel*, la jeune tragédienne se délecte en relisant à haute voix le feuilleton dithyrambique que vient d'écrire sur elle Jules Janin. L'actrice qui jouera Sarah Bernhardt dans cette pièce que j'imagine se délectera-t-elle en lisant au public un feuilleton de M. Adolphe Brisson ? Vous éclatez de rire ? Eh bien ! mais, c'est une réponse, cela ! C'est même la meilleure !

Vous savez que M. Louis Bourny, un comédien à qui la littérature n'est pas étrangère, a organisé, depuis quelque temps, au théâtre Antoine, des Samedis littéraires, sur le modèle de ceux qui furent créés, il y a quelques années, à l'Odéon, par Catulle Mendès, et, je crois, M. Gustave Kahn. Je n'ai jamais eu, je l'avoue, un très grand goût pour ces spectacles et je les ai peu fréquentés. Ces gens qui s'assemblent, à heure fixe, pour entendre des vers, cela me paraît si comique, si éloigné de la poésie, que j'aime autant rester chez moi. Je suis pourtant allé au sixième samedi de M. Louis Bourny. On donnait une pièce inédite de Mme Rachilde : *Le Char d'Apollon*. Je l'avais entendue, d'un peu loin, quelques jours auparavant, dans une sorte de répétition générale, ou d'avant-première, au *Mercure* même, à un mardi de l'auteur. Je savais que cela serait encore mieux sur la scène, l'interprète lui-même devant s'y trouver plus à l'aise. Je voulais voir cela. Je vous en parlerai dans un moment. J'aime assez suivre, dans mes comptes-rendus, l'ordre des choses que j'ai vues, ou entendues, si vous préférez, et j'ai entendu, ce samedi, avant *le Char d'Apollon*, de si jolies choses ! Je n'en reviens pas encore. On nous a dit, en effet, des vers de Mlle Henriette Sauret, de Mmes Perdriel-Vaissière et Cécile Périn. Ces dames sont poètes, paraît-il. Comme vous le voyez, on croit tout savoir et on en apprend tous les jours. Quand je dis, d'ailleurs, que ces dames sont poètes, j'exagère peut-être. Mettons qu'elles font des vers, ce sera plus sûr. Mlle Henriette Sauret a publié, paraît-il, un volume intitulé : *Je respire*... Je respire ? A en juger par le petit morceau que j'ai entendu ce samedi, c'est beaucoup dire. Il se peut que Mlle Henriette. Sauret respire. Elle manque en tout cas complètement de souffle. Ce petit morceau qu'on nous a dit avait pour titre : *Je regarde*... Qu'est-ce que Mlle Sauret regarde ? Je défie bien un des auditeurs de ce samedi de pouvoir le dire. Il est probable que Mlle Sauret n'en sait rien elle-même. Sa poésie

est de la poésie à « l'œil ». C'est tout le rapport qu'on peut lui trouver avec son titre. Mmes Perdriel-Vaissière et Cécile Périn sont plus précises. Elles intitulent leurs petites choses : *Poèmes*, tout simplement. Poèmes? Cela dit tout et rien. Chez ces dames, il n'y a pas à se tromper : cela ne dit rien du tout. Notez, d'ailleurs, que les vers en question auraient pu aussi bien être d'autres dames poètes. On nous les aurait donnés, par exemple, comme étant de Mme Catulle Mendès, nous n'y aurions vu que du feu. C'est le mérite, en effet, de ces sortes de productions : le nom de leur auteur n'importe pas. Qu'elles soient de celle-ci ou de celle-là, elles sont également bêtes comme chou. M. Georges Duhamel écrivait l'autre jour sur la sincérité sans intérêt dont se prévalent certains poètes. Il pourrait faire un peu la leçon à ces dames. Elles se mettent décidément trop dans ce qu'elles écrivent. Quel mal a fait Mme de Noailles! C'est à elle que nous devons toutes ces muses de carton, bientôt aussi innombrables que son cœur. Il faut, du reste, que je sois franc. Les dites muses m'émerveillent souvent. J'éprouve devant leurs livres une surprise qui touche à la timidité. Ecrire ainsi des volumes et des volumes pour ne rien dire du tout? Ce n'est pas à la portée de tout le monde. J'ai nommé tout à l'heure Mme Catulle Mendès. Elle est un maître du genre. Les autres muses poussent quelquefois, sans y penser, quelques petits vagissements. Mme Catulle Mendès, elle, se tait complètement. Elle n'a pas même un soupir. C'est la muette du sérail. J'ai eu la curiosité, un jour, de feuilleter un de ses volumes de vers, et, un autre jour, de lire dans un journal, je ne sais plus lequel, un de ces contes (c'est le nom, paraît-il?) qu'elle publie de m s en temps. C'est prodigieux! Les vers, les lignes se suivent, le livre a deux cents pages et le conte deux colonnes. Quand on a fini, on a lu quoi? Rien, absolument rien. C'est de la typographie. pas plus. Qu'est-ce que vous voulez? Ecrire de cette façon, il faut un talent considérable (1). Il est toutefois permis de penser que ces dames pourraient trouver un meilleur emploi de leur activité. Il n'y a pas que l'agriculture qui manque de bras. L'amour aussi manque... d'objets. Je connais nombre de jeunes gens, même d'hommes sérieux, les uns et les autres intelligents, ayant de l'esprit, d'un commerce très agréable, qui ne peuvent trouver de bonne amie. J'ai même, dans mes relations de jeunes écrivains qui sont extrêmement privés sous ce rapport, trop délicats pour se satisfaire de certaines amours, trop timides pour en rechercher d'autres. Est-ce que ces dames ne pourraient pas s'en occuper un peu, faire les premiers pas ? Elles trouve-

(1) Je trouve justement dans le dernier *Courrier Européen* cette amusante annonce concernaıt Mme Catulle Mendès : « *Décadence*. — On peut se procurer dans certaines boîtes des quais *Les Charmes* de Mme Catulle Mendès, pour soixante-quinze centimes. O tempora, o mores ! »

raient là à s'employer plus utilement qu'en écrivant leurs petits vers et elles donneraient, — je veux du moins l'espérer pour elles, — un plaisir qui manque totalement à lire leurs productions. Cela serait d'autant mieux, de leur part, qu'elles n'écrivent nullement par besoin, même simplement par goût. C'est chez elles pure question de mode, d'imitation. Elles écrivent comme autrefois elles eussent fait du crochet. Elles ont si peu à exprimer que cela se voit même dans les titres qu'elles prennent pour leurs livres. Elles finissent par des points de suspension l'idée qu'elles n'ont pas eue : *Je respire...Je regarde*...L'une d'elles a même fait récemment une trouvaille. Sur un tout petit cahier de tout petits vers qu'elle a publié, elle a mis tout gentiment comme titre : *Parce que*... Parce que quoi ? chère Madame ? C'est bien simple : parce que rien ! Alors, n'ai je pas raison ? vaudrait-il pas mieux qu'elles fassent l'amour ? Il est vrai, j'y pense seulement, que l'amour agrémenté de bêtise littéraire... Tout compte fait, je crois qu'il vaut encore mieux laisser ces dames à leurs travaux. Elles ont d'ailleurs une utilité incontestable. Elles mettent en relief les très rares femmes qui écrivent avec talent et pour qui écrire est bien une résultante de leur nature, une Rachilde, par exemple, une Colette Willy. On aurait tort de croire que j'ai un tel parti pris contre les femmes qui écrivent. Je ne pense pas différemment à leur égard qu'à l'égard des écrivains hommes. Cela m'est égal qu'un livre ne me plaise pas absolument, qu'il contienne plus ou moins de choses qui choquent mon goût, mon esprit ou mon sentiment, si j'y trouve par ailleurs une force, une sincérité, un vrai tempérament, ce je ne sais quoi qui fait qu'on sent tout de suite que ce livre n'a pas été pour son auteur un vain jeu, mais un besoin autant qu'un plaisir. Je ne crois pas qu'il soit aujourd'hui une femme de lettres qui donne mieux dans ses livres cette impression que Mme Rachilde. Elle écrit en n'écoutant qu'elle, sûrement. C'est ainsi qu'il faut écrire, comme pour voir sur le papier ce qui se passe en soi. Soyez sûrs que de tels livres frapperont leurs lecteurs, à quelque classe qu'ils appartiennent. La question n'est pas qu'ils les séduisent, qu'ils les ravissent, qu'ils leur plaisent. Non, pas cela uniquement. Elle est qu'ils les prennent, qu'ils les surprennent, qu'ils changent, un moment, leur esprit de place, et qu'après les avoir lus ces lecteurs ne les oublient pas. Je n'invente pas ce que je vais dire et qui est une preuve excellente autant qu'inattendue de tout ce qui précède. *La Feuille littéraire* a publié récemment un roman de Mme Rachilde : *Le Meneur de Louves*. Un de ces derniers dimanches, comme je flânais dans mon jardin, un de mes voisins, avec qui je bavarde quelquefois, qui sait que j'écrivaille et que je connais plus ou moins le monde littéraire, m'interpella : « Dites-donc, me dit-il, est-ce que vous connaissez une Mme Rachilde ?... » Je ne répondis pas tout de suite, voulant voir où

il voulait en venir. Il continua : « Je viens de lire un roman d'elle dans *la Feuille littéraire : Le Meneur de Louves*...Ce doit être une femme extraordinaire !..Il y a là dedans une force !... » Ce brave homme, sans s'en douter, employait le mot juste : une force, c'est-à-dire ce qui fait un écrivain et ce qui passe dans ses livres. Tous les romans de Mme Rachilde donnent cette impression. Il y a dans chacun d'eux une telle vivacité qu'ils font souvent l'effet de grandes boutades, dites d'un coup, spontanément, dans tout l'élan de sa nature. Même cette petite chose : **Le Char d'Apollon**, un simple monologue dramatique, dont le récit dure tout au plus vingt minutes, montre toutes les qualités de l'écrivain. Elle nous aurait caché qu'il était d'elle, — chose dont elle aurait été bien capable, — qu'on y aurait reconnu quand même ce ton qui n'est qu'à elle, fait d'intelligence, d'esprit, de brusquerie, d'une sorte de gouaillerie aussi franche que généreuse. L'idée même porte bien sa marque, une idée dans laquelle le romantisme s'ajoute ironiquement à la réalité. Le poète Jean Sivrac, vieilli, pauvre, oublié, est invité par mégarde dans un salon littéraire où une grande dame reçoit des écrivains et fait dire des vers. Avant de se mêler aux invités, il s'arrête dans l'antichambre, et réfléchit à l'aventure qui lui arrive. C'est donc la gloire, qu'on s'est ainsi souvenu de lui, qu'on a écrit son nom sur une invitation, et qu'il est là ! Il ne s'y attendait plus, et il n'y est guère préparé, pas plus au moral que dans sa toilette. Il s'enhardit, cependant, et il va pénétrer dans le salon, quand il entend annoncer un de ses poèmes : *le Char d'Apollon*. Levant légèrement la draperie, il voit, en effet, une actrice se lever, s'adosser à la cheminée et déclamer devant les assistants ce poème de sa jeunesse. Le dernier vers achevé, les applaudissements éclatent, comme une réparation envers l'auteur. Ce n'est qu'une réparation, en effet, un hommage tardif dans l'esprit de tous ceux qui sont là, car, en même temps qu'il s'entend ainsi fêter, Sivrac entend un invité affirmer à un de ses voisins que *l'auteur* est mort. On le croit mort, en effet, et l'invitation n'était qu'une erreur d'un secrétaire. Cette simple scène, animée, en effet, comme une pièce, d'un ton à la fois comique, caricatural, et douloureux d'une amertume mordante et qui éclate de rire, a eu au théâtre Antoine un grand succès. Elle a été interprétée avec une vie étonnante, un sens très exact du personnage, par M. Saillard, un artiste du même théâtre, que j'ai déjà vu jouer une fois de façon très remarquable le rôle du soldat dans *la Fille Elisa*.

Je voudrais bien maintenant dire un petit mot sur **l'Aurélisme**. C'est une bonne suite à certaines choses qui précèdent. Vous avez probablement lu la lettre de M. Georges Polti, dans les *Echos* du dernier *Mercure* ? Moi, elle m'a ravi. Il paraît que M. Georges Polti n'a jamais entendu nous mystifier avec son « essai » sur *l'Aurélisme*.

Il a été sincère, très sincère. Croit-il que j'en aie jamais douté ? J'en doute encore moins aujourd'hui : le voici qui écrit en charabia comme son inspiratrice. Il fait même mieux, entraîné probablement par l'admiration littéraire, laquelle me paraît avoir les mêmes effets que l'amour : faire dire des bêtises. C'est M. Lavisse, je crois, qui a émit cette idée que l'esprit humain a pu faire un grand progrès le jour que fut inventée la lampe à huile, comme si rien de valable n'avait été écrit avant qu'on possédât cet éclairage. M. Georges Polti me semble être de la même force quand il parle, dans sa lettre, de « la culture intellectuelle plus généreusement accordée aux femmes ». Qui aurait pu croire que la culture intellectuelle fût une chose qui s'accorde ? On la croyait plutôt à la portée de tout le monde, et que tous peuvent se la donner. M. Georges Polti nous apprend le contraire. Nous devons en conclure que nous n'avons jamais eu de femme cultivée, qu'une Mme de Sévigné, une Mme du Deffand, pour ne citer qu'elles, n'étaient que des dindes, et que Mme Aurel, la première, réalise cette merveille. Vous ne vous en seriez pas douté ? Ah ! Seigneur, et moi, donc !

Je veux, en tout cas, rassurer M. Georges Polti, qui est, dans le privé, à ce qu'on me dit, un homme simple, clair, sensé. Je n'ai pas attendu son aimable invitation pour regarder son fameux *Essai sur l'Aurélisme*. Je n'ose dire qu'il m'a déçu. C'est bien ce que j'attendais : quelque chose comme le *Sonnet d'Oronte*, en plus long. Il a aussi réveillé en moi un regret que j'ai quelquefois : celui de ne pas faire de la critique littéraire. La littérature actuelle compte, en effet, quelques phénomènes dont j'aurais plaisir à m'occuper. Cela me permettrait surtout de raconter quelques anecdotes qui font ma joie et qui feraient aussi la vôtre (1). Car lire tous ces faiseurs et faiseuses de galimatias n'est rien. Il faut encore les voir, les entendre, admirer leurs petits airs victorieux et penchés. Ils sont là d'un extrême comique. M. Georges Polti me paraît aimer beaucoup les mots en *isme* : le *Platonisme*, le *Pétrarquisme*, l'*Aurélisme*... Ils

(1) Cette définition, par exemple, de Mme Aurel par Paul Mariéton : « Aurel, me disait-il un jour. Une subtilité de muse départementale ! C'est Jean Dolent, un Jean Dolent plus hennissant. C'est Aurel... de Paladines ! » Je me rappelle aussi un couplet qu'on chantait dans une revue des Bouffes-Parisiens, il y a quelques années. Le petit garçon de Mme Tynaire parlait du salon de sa mère, des « consœurs » de sa maman, les énumérait sur un air connu : Mme Daniel Lesueur, Mme Mendès, Mme Delarue-Mardrus, Mme de Noailles, Mme Dieulafoy,

« Et l'éternell'
Madame Aurel
Qu'a écrit pour elle
Les jeux d'la Chandelle,
Ah ! les poires,
Les belles poires... »

C'est la gloire, cela !

sont, je l'avoue, médiocrement de mon goût. Je veux pourtant lui en offrir un autre, comme un témoignage de ma sympathie. C'est celui-ci : le *ridiculisme*. Il définit à merveille, qu'il m'en croie, l'*Aurélisme*, les livres de Mme Aurel, le *Poltisme*, les petits vers de ces dames et les grandes proses de ces messieurs, toutes les productions de ces beaux esprits d'aujourd'hui, plus bêtes que méchants, il est vrai. Et que M. Georges Polti ne s'enthousiasme pas, qu'il fasse appel à son érudition dramatique : il n'y a dans tout cela aucune nouveauté. Sous d'autres noms et d'autres costumes, ce sont toujours les mêmes bonshommes et les mêmes bonnes femmes qu'a immortalisés Molière.

Memento. — Porte-Saint-Martin : *Madame*, comédie en 3 actes, de MM. Abel Hermant et Alfred Savoir (10 février). — Athénée : *Je n'trompe pas mon mari*, comédie en 3 actes, de MM. Georges Feydeau et René Péter (18 février). — Comédie-Royale : *Children's Corner*, ballet-miniature de Mme Jane Hugard, musique de M. Claude Debussy. *Clara Florise*, comédie en 3 actes, de M. George Moore. *Il sait !* comédie en un acte, de M. Camille Oudinot (25 février). — Théâtre Fémina : *Madame Flirt* (première à ce théâtre), comédie en 4 actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr (3 mars). — Comédie des Champs-Elysées : *La Victime*, comédie en 3 actes, de MM. Fernand Vandérem et Franc Nohain. *Du vin dans son eau ou l'impôt sur le revenu*, pièce en un acte, de M. Tristan Bernard (5 mars).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Quelques Concerts. — Opéra-Comique : *La Marchande d'allumettes*, conte lyrique en trois actes de Mme Rosemonde Gérard et de M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin.

Le **Quatuor hongrois**, dont j'ai signalé l'an dernier la visite intéressante, est revenu nous voir, mais cette fois avec un programme ne comportant aucune production nationale. On en fut tout spécialement navré en écoutant un *Quatuor* en *mi* ♭ de M. Max Reger, qui est bien l'une des choses les plus vides dont se puisse targuer la musique de Kapellmeister. Il est vrai que ce calamiteux laïus a l'air plutôt ardu à jouer, et il semble que, ce soir-là, MM. Waldbauer, de Temesvary, Kornstein et de Kerpely aient eu surtout l'intention de nous faire admirer leur virtuosité, laquelle est assurément peu ordinaire. C'est sans doute cette préoccupation qui leur dicta le choix du premier *Quatuor*, en *ré*, composé par Mozart, en 1789, sur le désir du roi Frédéric-Guillaume de Prusse, dont le goût pour le violon-

celle explique l'importance de l'instrument dans cette œuvre, qui en reçut d'ailleurs la dénomination de *Celloquartett.* Malgré l'admirable maîtrise de cet ouvrage de commande, on n'y retrouve plus le libre envol génial des quatuors dédiés à Haydn, et on eût volontiers préféré l'un de ceux-ci sous l'archet prestigieux de nos hôtes. C'est dans le *Quatuor* de M. Maurice Ravel qu'on put apprécier la valeur exceptionnelle de ces jeunes artistes, pour qui la virtuosité la plus rare n'est qu'un moyen au service d'une sensibilité émue. On n'imagine guère exécution plus souple, plus nuancée, plus délicate et chaleureuse, d'une compréhension aussi totale, d'un sentiment intime plus enthousiaste et plus profond. C'était une joie que d'entendre ainsi cette musique savoureuse et forte. L'auteur n'en fut pas moins ravi que l'auditoire, car, après le concert, félicitant ses interprètes, il leur promit dans sa reconnaissance d'écrire un autre quatuor exprès pour eux. Cela vaut toujours mieux qu'un sonnet. Saluons en donc l'aubaine en remerciant ceux dont le talent l'a provoquée. Quelques jours après, la même Salle des Agriculteurs fut le théâtre d'un intéressant récital de **Chanson russe** donné par Mme la princesse Baratoff, et allant de Glinka à Bakhmaninoff, en n'omettant que César Cui des « Cinq », mais sans oublier naturellement Tschaikowski. D'une voix chaude, au charme un peu étrange, la cantatrice interpréta tous ces lieder avec une émotion visible. Nos amis et alliés aiment passionnément leur musique nationale, et, s'ils y découvrent parfois des beautés qui nous échappent, eux seuls peut-être sont capables de nous en révéler tout le sens. Il faut écouter du Glinka chanté par une artiste russe pour y discerner nettement l'âme slave sous l'apparent italianisme; et, si l'humanité d'un Moussorgski est trop profonde pour ne pas s'attester universelle, la talentueuse habileté d'un Rimsky-Korsakoff ne gagne pas moins à l'épreuve que l'ingénuité d'un Glinka. Et on en arriverait même à presque concevoir la vogue dont jouit feu Tschaikowski aux bords de la Néva, en percevant ainsi chez lui quelques traits de slavisme évident. On peut comprendre, en somme, que ses compatriotes aient admiré la manifestation autochtone d'un correct et « élégant » néo-classicisme dont la fastidiosité nous indiffère, mais qui, jusqu'en sa banalité même, reste cependant supérieur à l'absolu néant d'un Rubinstein. D'ailleurs, si Tschaikowski est généralement ennuyeux et souvent rasoir, il n'échoue pas toujours à la nigaude emphase de la *Symphonie pathétique*. Le récital de Mme Baratoff était précisément coupé par un *Concerto pour violon* de lui, qui n'est pas l'un des plus mauvais de la littérature du genre, laquelle, au surplus, n'est pas riche en numéros bien palpitants. Ce concerto était exécuté par le jeune **André de Prang**, dont le treizième printemps fleurira dans quelques semaines et qui remplit depuis de ses exploits toute une soirée

de la Salle Gaveau. Je ne suis pas très féru de petits prodiges, mais je crois qu'on peut prédire un brillant avenir à celui-ci; non pas peut-être tant pour une virtuosité encore en genèse, quoique déjà fort peu commune, que pour la singulière intelligence et la spontanéité fougueuse de son interprétation musicale aux prises avec certaines œuvres de haute envergure. Celui qui joue ainsi, à cet âge, la *Chaconne* de la *Sonate* pour violon seul en *ré* mineur de Bach, possède certes une véritable nature d'artiste. La majeure partie de son programme, néanmoins, avec Paganini, Elgar, Popper et aussi le *Concerto* de Mendelssohn, n'apparaissait guère apte qu'à vouloir démontrer l'habileté acquise de l'adolescent virtuose. C'est l'écueil et l'embarras où se trouvent acculés à peu près l'unanimité des violonistes, qui, d'une part, se figurent obligés de prouver qu'ils savent jouer de leur instrument, ce qui n'est, après et même avant tout, que leur devoir, et, par ailleurs, n'ont à leur disposition à cet effet qu'une littérature moderne fort peu copieuse et rarement captivante en comparaison de celle du piano. Ils en sont aisément réduits à se confiner dans un passé qui s'arrête à l'époque paganinienne, ou à ressasser un succinct répertoire épuisé par tous leurs collègues et rivaux. Peut-être feraient-ils mieux, musicalement, de se résoudre plus souvent à la quasi-abnégation de la sonate avec piano qui, quoique disparaissant peu à peu, dure encore. Il serait oiseux de le dissimuler aux meilleurs de ces artistes, la virtuosité pure a fait son temps, et le violon, instrument monodique, s'adaptera en soi de moins en moins à la luxuriance croissante de l'évolution harmonique. Il semble destiné à demeurer exclusivement la voix la plus expressive, on peut dire, l'âme de l'orchestre et son rôle antérieur ne se survivra plus ou moins qu'en tant que partie d'un ensemble dans la « musique de chambre » à son crépuscule. Le concert de M. Emile Mendels à la Salle Pleyel en fournissait un témoignage. Avec les *Concerto* de Mendelssohn, *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns et *Zigeunerweisen* de Sarasate, il n'offrait évidemment pas un transcendant intérêt musical. En dehors de la démonstration à prior superflue d'un talent qui est pour l'exécutant la condition préalable et implicite de son exhibition publique, le seul morceau du programme qui pût piquer la curiosité mélomane était un **Quintette** de Mme Armande de Polignac, dont les deux premiers mouvements sont tout à fait remarquables. Dans cette composition importante, l'auteur, avec une parfaite maîtrise des moyens employés, affirme une fois de plus son originalité très personnelle et qui, par quelque germanisme infus, certaine hybridité de tendances, par une cérébralité intermittente et même aussi par quelque indifférence à la qualité thématique intrinsèque, mais surtout par l'élan, l'énergie véhémente, apparenterait volontiers sa verve fémi-

nine à l'âpre spontanéité d'un Richard Strauss. Sans doute, de tout ce qu'a produit la musicienne, je préfère toujours *Morgane*, qu'on peut espérer désormais connaître un jour à l'Opéra; mais c'est tout de même un vrai plaisir, en ce temps de subtilités mignardes, d'entendre une musique qui s'emballe franchement, carrément, sans recherche ostensible en ses audaces et pourtant sans banalité. On souhaiterait un peu de cette virilité à maints compositeurs masculins. Il convient de signaler aussi, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, le cycle de huit récitals dédiés par Mme Marie Mockel à **la Mélodie française** depuis ses primes origines, et les deux concerts consacrés aux vieux maîtres de l'opéra italien, Luigi Rossi et Marc-Antonio Cesti, par **Mlle Marguerite Babaïan** et ses élèves. Toutes ces très intéressantes séances s'accompagnaient de conférences assumées par quelque orateur informé ou érudit en chacune matière, et, quelques préventions qu'on puisse assez légitimement nourrir contre l'actuel engouement pour un genre d'éloquence sur lequel une descendance avunculaire épand sereinement sans se lasser un annalesque ridicule, il paraît évident que cette sorte de commentaire historique ou analytique des œuvres exécutées pourrait être précieuse pour la culture musicale du gros public. De plus en plus, d'ailleurs, la mode s'en implante chez nous, témoin les efforts associés de MM. Léon Vallas, Louis Bourge et Calvocoressi à la Salle Villiers. Il n'est pas sûr, toutefois, que ce public ne vienne pas surtout pour la musique, soit dit sans désobliger les excellents conférenciers; et le goût toujours plus répandu de l'art sonore en notre capitale inciterait peut être à l'occasion pertinemment M. Doumic à appeler cet art à la rescousse au profit de l'institution qu'il fonda. On sait que la précaution paternelle sollicitait harmonieusement ainsi tous les matins le réveil de Michel de Montaigne enfant. La musique peut rendre un service analogue aux grandes personnes.

§

S'il est des affinités électives, la collaboration des dynasties Rostand et Richepin était depuis longtemps indiquée. Elle s'est réalisée enfin à l'Opéra-Comique sous les espèces de deux jeunes porphyrogénètes assistés de l'une des mamans sceptrifères. Le sujet de **la Marchande d'allumettes** est emprunté à Andersen, mais on peut dire que l'affabulation rostandrine fait prendre quelque chose pour son rhume au doux conteur danois. L'aventure de la petite Daisy eût apparu pourtant sans peine assez touchante. Un soir de Noël, après avoir vainement essayé de vendre sa pauvre marchandise, mourant de faim, de froid et de fatigue, elle s'affale exténuée sous la neige qui commence à tomber. Alors, elle a l'idée d'enflammer ses tisons pour réchauffer ses doigts glacés et, soudain, elle rêve. Elle

rêve que tout le monde est bon pour elle, que tous ceux qui l'ont repoussée l'entourent et la comblent de cadeaux ; elle rêve que « la Duchesse », escortée de laquais chamarrés, l'invite à la fête et au bal dont Daisy a connu tout à l'heure les préparatifs somptueux. Elle pénètre dans l'hôtel magnifique, y trouve un immense arbre de Noël dont elle allume les bougies; s'y mêle à un brillant cortège de coquettes compagnes. On attend un jeune marin, neveu de la duchesse, que celle-ci espère retenir par l'amour et sans doute un hymen avec quelqu'une de ces gracieuses séductrices. Il arrive enfin, beau comme un Prince Charmant, et dédaigne toutes les autres pour Daisy. Il l'aime, elle l'adore, s'effondre et se blottit sur sa poitrine et, à chaque baiser, une bougie s'éteint sur l'arbre. Tout s'évanouit avec la lueur ultime et, à l'acte suivant, on découvre Daisy agonisante dans la neige qui s'est amoncelée pendant la nuit. Son rêve s'est éteint avec sa dernière allumette, et elle meurt entre les bras d'un vieux mendiant qui seul l'avait aimée sur terre. Voire ainsi arrangée, l'histoire faisait, en somme, un gentil canevas qui même eût supporté peut-être impunément quelques légères maladresses. Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand en ont confectionné un livret d'idiotie vraiment suprême. Il n'y a pas, dans ce « poème », un mot qui ne soit faux, une ligne qui ne soit bête; rien, mais rien de rien, qui ne semble une gageure d'inepte, prétentieux et agaçant chiqué perpétré par un gosse de rhétorique. Il faudrait tout citer, depuis la harangue du Suisse superbe et complaisant bavard, annonçant à la foule le retour de son maître. Sur quoi Daisy, « toujours à part dans son petit coin d'ombre » :

> Comme il doit être beau, fendant la mer profonde,
> Sur son bateau si blanc qu'il semble aérien,
> Ce jeune homme qui s'en revient,
> Qui s'en revient du tour du monde !

Puis, ce dialogue entre elle et ledit Suisse :

> Monsieur, dites, permettez-moi...
> — Que veux-tu que je te permette ?
> — Eh ! bien, voilà, j'ai faim, j'ai froid...
> Achetez-moi mes allumettes.
> — Et pourquoi faire, en vérité?
> Nous avons l'électricité !

Plus tard, la cohorte d'évaporées offertes au bel et attendu Greham disserte sur l'amour en ces termes galants :

> Avant tout, qu'il soit beau ! — Avant tout, qu'il soit chic !
> — L'amour, c'est le veston ! — C'est la fleur ! — C'est le stick !
> — C'est le dernier club où l'on cause !
> — C'est la façon de dire au téléphone : « Allo ! »
> — C'est le cheval ! — C'est le tennis ! — C'est le polo !

Et Daisy d'opiner, naïve :

— Je croyais que l'amour, c'était autre chose?...

Mais voici sa définition :

Je croyais, lorsqu'on voit venir
Celui qui de tous vous délivre,
Que l'on sent enfin qu'on va vivre
Et qu'on sait que l'on va mourir !

Enfin « le navire s'avance ». Et alors : « Toutes ces dames au salon ! » dit la duchesse ou à peu près :

Il arrive, mon beau neveu,
Essayez toutes, je le veux,
De le séduire
Et de lui dire
Tout ce qu'on dit avec les yeux.

Et ces dames :

Oui, nous ferons
Tout ce que nous pourrons.
Tout !...

Et a duchesse, pressante :

De tout cœur je vous le demande,
Beaux yeux de châtaigne et d'amande,
Préparez vos regards les plus magiciens !
Le navire s'avance sur l'onde,
Et pour le retenir loin des routes du monde,
Tressez-vous comme des liens,
Sombres cheveux et nattes blondes !

Ceci suffirait largement. Pourtant, encore une perle, la dernière entre mille. C'est la joie de petits enfants au matin du jour de Noël :

Qu'y a-t-il donc dans mes souliers?
— Dans mes bottines?
— Un grand cheval ! — Un petit chien !
— Un rossignol ! — Un Lamartine !
— Tous les deux chantent aussi bien !

Et, sans en excepter une syllabe, tout le reste est à l'avenant. Il n'est pas jusqu'aux indications scéniques qui ne participent d'une littérature dont la « Correspondance de la cousine Yvonne » constitue, comme on sait, l'un des plus accomplis spécimens. Qu'on en juge par cet extrait fidèle, dont je respecte religieusement la ponctuation et même l'orthographe :

Ce voyageur, qui a occupé, sans le savoir, pendant toute cette dernière soirée, les ardentes pensées de la petite marchande d'allumettes, sera, maintenant qu'elle dort, et qu'elle est, par le sommeil, entrée dans la belle

demeure, attendu par elle aussi, toute frémissante, et, d'avance, toute (*sic*) éblouie d'amour.

C'est évidemment complet, et il faut le lire pour y croire. A la représentation, les auteurs ont la chance que tout ce galimatias chanté n'est pas toujours compris. On en saisit néanmoins amplement assez pour la désopilation des rates. La vérité est qu'on rigola d'un bout à l'autre à bien peu près. La bouffonnerie cependant devenait pénible à la longue, et l'inconscience de gens capables de signer une élucubration de cet acabit n'est pas de celles qui désarment. Car si ce n'est pas sale, c'est stupide, et ça tient une place qui ne pourrait qu'être mieux occupée à tous égards. La musique de *la Marchande d'Alumettes,* en effet, ne se distingue guère du livret qu'elle illustre que par un primarisme plus candide. M. Tiarko Richepin interpréta ce texte saugrenu avec une conviction manifeste et un médiocre talent d'amateur de salon confit en Massenet. Il est décidément d'encombrantes familles. Qu'elles se divertissent entre elles à domicile aux niaiseries dont s'entretient le snobisme benêt de leurs loisirs, c'est leur affaire et grand bien leur fasse. Mais il est excessif que le résultat de leurs occupations puériles reçoive l'hospitalité de théâtres subventionnés par les deniers des contribuables. Cela paraît même inadmissible. Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique ont hérité ce loup de leur prédécesseur. Peut-être auraient-ils pu se soustraire à un engagement qui n'émanait pas d'eux. On assure qu'ils l'ont fait pour d'autres. En tout cas, c'est un si décevant début qu'on hésiterait presque à les complimenter pour les soins qu'ils ont prodigués à leur mise en scène. Le poisson ne valait pas la sauce.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition des Indépendants. — L'Exposition des Indépendants est cette année assez bien installée. Pourtant n'exagérons rien. On sent très bien que cette société ne possède pas encore toute la sympathie des pouvoirs publics. A d'autres, et on peut le dire, à tous les autres, les attraits des palais de pierre, de marbre et de stuc et de staff, et le luxe modeste des chauds parquets! Aux Indépendants le caractère nomade et bohême de la baraque en planches démontables, de la grande roulotte d'art, et le sol sableux et froid.

La trentième exposition des Indépendants est campée, comme la première, parmi les terrains vagues, les sables semi-désertiques. Il n'y a pas de raison pour que le jubilé ou le centenaire des Indépendants ne soit célébré parmi d'encore éphémères baraques, parmi des

terrains de banlieue. Ainsi en a décidé le Destin vis-à-vis du plus sérieux de nos groupements d'artistes, vis-à-vis du système et du milieu qui ont fourni l'occasion et la place aux débuts des meilleurs artistes des nouvelles écoles picturales, artistes qu'on ne discute plus guère, système et milieu dont le bien fondé et l'utilité toujours pareille continuent à donner les mêmes résultats.

Comme aux vingt-neuf précédentes expositions ce milieu est très varié. L'intérêt de ce groupement est de laisser percer tous les jeunes ; il consiste aussi en ceci que les artistes, n'ayant point la crainte du jury, ni le souci de désarmer sa rigueur par quelque œuvre assez contenue pour n'effaroucher personne, y placent ce qui leur plaît et fournissent donc le plus hardi de leur effort. De ce concours de bonnes volontés et de méthodes diverses résulte une agréable atmosphère de liberté. La présentation de cette année, en trois travées spacieuses, donne au premier regard une curieuse mêlée de tons éclatants. Les éclats violents des pages décoratives les plus osées apparaissent simplement en notes aiguës d'un ensemble très clair où les tableaux sombres sont englobés en taches lourdes. L'harmonie de formes et l'harmonie de lignes sont très complexes. Il règne ici un formidable éclectisme. En mettant à part les tableaux qui ne représentent que des plaisirs dominicaux ou des infortunes vocationnelles, en ne comptant que les œuvres sérieuses de but élevé, d'exécution habile ou nerveuse, ou simplement convenable, il y a à tenir compte en dehors même des beaux artistes, dans la moyenne, d'une véritable activité, d'un désir de production neuve ou renouvelée qui donne aux salles une atmosphère très vivante et très variée.

Cette variété procède de la juxtaposition d'œuvres (d'inégales valeurs) dominées par deux compréhensions de la peinture très différentes, les unes tendant à l'image, au sujet, à la caractérisation de la vie par le détail juste, les autres tendant à la peinture pure, à la composition, à l'harmonie, rigoureuse en elle-même, quitte à être arbitraire au regard de la vision habituelle et commune des objets et des colorations.

Le cubisme est le nom collectif qui s'applique ou qu'on peut appliquer à une partie de ces efforts vers la peinture pure avec une méthode de fixation des volumes très apparente ; mais il faut savoir que le mot couvre des tendances, des expressions d'individualités assez divergentes. Ces divergences s'évaseront de plus en plus à mesure que chaque artiste aura mieux adapté son métier propre à son individualité esthétique. Actuellement, le mot *cubisme* couvre des efforts non seulement différents, mais opposés.

La beauté par la peinture pure, dégagée de l'anecdote, de l'image, des caractérismes ordinaires de la vie, obtenue simplement par la ligne et l'harmonie des couleurs, c'est un idéal très haut, depuis longtemps

entrevu. On saisit fort bien que, pour de grandes décorations, il peut exister un développement de beauté qui se passe de l'imitation stricte des formes de la nature. Il a été de l'ambition des poètes de la génération antérieure à celle des peintres hantés de l'idée de peinture pure, comme M. Matisse, de créer des poèmes où les choses n'étaient point décrites, ni les idées déduites, mais simplement les choses suggérées et les idées évoquées non parmi l'atmosphère crue de la vie courante, mais dans celle plus nacrée, plus fluide, moins sertissante de la pensée ou, moins ambitieusement, de la réflexion et souvent dans la clarté ombreuse de la songerie; il est certain que cet effort a produit quelque chose de viable et ajouté à la littérature. La platisque a également le droit à la recherche du reflet des choses dans l'idéalité. Elle a droit, peinture et même sculpture, à procéder par allusion, et, parce que la lecture d'un tableau offre quelques difficultés, il ne faut point s'en étonner, l'habitude devant faire disparaître cette difficulté. Il suffit, pour admettre cette idée ou, si l'on veut, cette espérance, de se souvenir de trois choses. La première : de ce que l'on admet couramment et que l'on croit comprendre les peintures chinoises ou japonaises où la difficulté de lecture causée par un graphisme aussi littéraire que plastique, composé d'allusions méthodiques pour représenter la nature, s'augmente encore de la difficile compréhension d'un symbolisme assez compliqué ; la seconde, de ce qu'une bonne partie des audaces que l'on blâme dans un tableau, les amateurs les accepteraient assez volontiers dans une affiche; en troisième lieu, il faut penser combien les yeux s'habituent vite à des déchiffrages nouveaux, une fois qu'ils ont commencé à lire et que l'esprit a commencé de comprendre, combien aussi on recule devant la première petite difficulté de lecture. On peut toujours citer à cet effet le très réel étonnement qu'éprouvent à la vue des premières œuvres impressionnistes ceux qui se souviennent des ardentes polémiques du temps, contre Manet simplement espagnolisant, contre Sisley tout à fait imbu de Corot, pour ne citer que deux exemples très clairs. De là, d'ailleurs, à dire que le cubisme est en possession d'une démonstration de vérité, il y a loin, très loin, et d'ailleurs (répétons-le) dans le mélange actuel, sous ce mot, d'idées diverses, de volontés très sincères et de juvéniles exagérations, ou de fantaisies d'allure purement scientifique (quoique ces deux mots semblent mal s'accorder, on ne saurait désigner autrement ces jeux sur l'optique que produisent certains peintres), on ne peut plus parler de cubisme en général. Il y a des artistes qui se dégagent, d'autres qui n'ont pas encore trouvé le point d'accord de leur tendance avec l'art.

Les cubistes ne sont d'ailleurs que partie extrême, extrême gauche disent les uns, extrême droite, selon les autres, de l'ensemble des harmonistes en quête de peinture pure et leur solution n'apparaît point se

présenter actuellement comme supérieure à celle de leurs devanciers ni même égale, en apports réalisés à ce qu'ont donné ceux qu'on appela les fauves, sans doute pour les flatter.

§

Ce sont les pointillistes et les néo-impressionnistes qui donnent la solidité de ce Salon, à qui les cubistes donnent la note d'audace qui lui est nécessaire.

Paul Signac est représenté par un beau *Pont-Neuf* et des notations aquarellées qui sont parmi ses bonnes pages. Luce a des chantiers de peuple travailleur aux lignes nobles et résumées. Mme Lucie Cousturier, à côté d'un beau tableau de fleurs, expose une décoration, deux femmes harmonieuses et lumineuses dans une très curieuse irradiation prismatique.

Un grand tableau de M. Valtat est charmant par la vie de la fillette qui en est le personnage principal, et la grâce colorée du décor. Il y a un bon Bonnard; un paysage de Peské, un coin de crique avec de beaux arbres tordus, une architecture rocailleuse et des tonalités de bâtisse très fines ; c'est une de ses meilleures toiles. Mme Georgette Agutte, dont on peut voir ces jours-ci chez Bernheim les plus curieux et les plus intéressants essais de décoration murale, a de frais aspects très construits de jardins et de tournants de rivière. M. Ekegardh est, avec un rien de paradoxe, le plus amusant et le plus vibrant des coloristes. Un peu fin, un corps mince de femme s'enlève dans une polychromie confuse, mais fine, comme des écheveaux de soie dénouée; c'est d'un fort joli aspect. M. Deltombe devient de plus en plus un très intéressant décorateur. Sa *Cueillette* est hardie dans le vérisme et le naturel de ses personnages, les carnations chaudes éclatent dans un bel ensoleillement de paysage; c'est là de la très bonne peinture. Ce jeune effort s'épanouira largement. M. Picard le Doux s'impose avec un nu superbe, et deux études de femmes en gris et en mauve, d'une sûreté de plastique étonnante, de grand style un peu sévère; cela compte parmi les plus belles choses de ce Salon. M. Urbain évoque, dans une atmosphère très calme et très particulière, des petits ports de Provence, et une vaste vue de campagne provençale en une note grise et verte harmonieuse.

M. Ottmann n'avait point, je crois, donné encore sa mesure; la voici indiquée dans le plus clair et le plus séduisant des tableaux, un atelier de modiste aux gaies harmonies; les étoffes ou rubans jetés dans un désordre harmonieux enveloppent d'une vive arabesque des figures aux lignes jolies et justes, avec une souple notation du costume très curieux; notons de clairs paysages pointillés de M. Person, des notes de M. Seligmann, de bonnes pages de Mlle Selmersheim-Desgranges.

M. Bucci évoque avec une singulière vivacité la Kasbah d'Alger; un marché étincelle de loques, de burnous; des boutiques peintes dans la clarté prennent des joies d'émaux, autour de l'allure blanche des Mauresques. Deux femmes, une Espagnole jeune et une vieille Maugrabine, dialoguent sous un beau ciel et derrière elles tout le panorama de la ville blanche se déroule.

M. Bucci est un des notateurs les plus prestes et les plus agiles de ce moment; c'est un nom qu'il faut retenir parmi ceux des plus doués. M. Tristan Klingsor a de belles œuvres. Les paysages montmartrois d'Utrillo valent par l'extraordinaire finesse des fonds, par un travail précieux et détaillé, une façon personnelle de peindre les reflets de la lumière sur les murs blanc sale de la ville. Mme Suzanne Valadon : une belle toile, des pêcheurs jetant des filets, lignes hardies, geste harmonieux, beau paysage; une audace juste et de bon aloi. Trois toiles de M. Hurard arrêtent le regard. Un grand don de peintre, une belle joie de peindre dans ces aspects très complets, très rapides, âpres et ensoleillés d'Avignon; de solides natures mortes et harmonies bleues de M. Rougeot, de bons Altmann, des chèvres de M. Tarkow, des maternités émues de M. Cœuret, de bonnes pages de M. Allard l'Olivier, très en progrès, et encore Mme Stettler, M. Lantoine, M. Batigne, M. Bourly, un peu flottant mais fin, M. Bach, M. Denayer, M. Bissière, M. Florot, avec de beaux essais de peinture décorative, dure chez M. Bissière, souple chez M. Florot. Mme Olga Bing avec une baigneuse très fine. Mme Hasseberg, excellente paysagiste, des études de couleur franche et de joli dessin de Mme Marguerite Herold, un bon tableau d'arbres près de la mer de Mme Karadec, des coins du midi de M. Seyssaud très lumineux, d'une belle matière abondante et forte. Une bonne guitariste de M. Castelucho, des danseuses russes de M. Synave et du même un joli portrait, des paysages de M. Lépine, de M. Thorndyke, trois bonnes pages de Renaudot, toujours souple et gracieux, des points d'Antibes, vus dans la brume par M. André Barbier, un portrait mouvementé de M. Fornerod. M. Mainssieux est en belle forme avec un profil de femme très vigoureux et gracieux. M. Wuster a deux bonnes toiles assez violentes. M. Bloos des eaux-fortes mouvementées. Notons les silhouettes de grâce légère, les harmonieux décors de Mme Marie Galard, des sites du Midi de M. Bausil, les vues de Paris très joliment nuancées de M. Oberteufer, les belles pages de M. Charlot, vraiment puissantes, un beau nu de M. Montag ; les paysages provençaux d'un accent si juste et fort de M. Chenard Huché, les trois toiles de M. Harry Bloomfield, excellent artiste, de vision intéressante, de sûr métier. Le paysage d'arbres et d'eau de M. Jacques Blot est séduisant et solide. La Bretagne de M. Boch atteint à une forte et séduisante intimité ; un portrait en plein air de Mme Babaian-Carbonnelle dégage un grand charme d'intimité

claire : les aquarelles de M. Maurice Asselin ont la force et la netteté ordinaires de cet excellent artiste. M. Barat-Levraux a de jolies pages provençales un peu tremblées, mais d'atmosphère juste ; il faut voir un tumultueux Avranches très joliment peint de M. Bergevin, des essais de M. Berteaux, de belles églises de M. Boudot-Lamotte, des satires violentes de M. de la Broye, des natures mortes de M. Challié, dont l'exposition chez Rozemberg a été un bel effort heureux ; les dessins de M. Claude Chéreau, de M. Ciolkowski, les bretonneries sincères de M. Delfosse, des paysages marins âpres et de ton juste de M. Destrem, MM. Dunlap, Germain, Magnier, Madelain, les paysages de M. Eggiman, dont une route du Midi très intéressante, avec une jolie indication de silhouette humaine, les dessins de M. Dorignac, un nu solide de M. Victor Dupont, un très solide portrait de M. Fotinsky, un nu de M. Gerber, un beau portrait de M. Granzow, de touche hardie et de fond violent, le gracieux *Chemin de la Fontaine* de M. Jacquemot, les belles madones de M. Marcel Lenoir, des impressions très curieuses de M. Marcel Roll, les notations émues et très fines de l'abbé Pascal, des portraits de M. Ismaïl Smith, de belles natures mortes de M. de Warocquier ; pour finir, en citant des œuvres très importantes par les dessins rehaussés, tout à fait sculpturaux, d'une vie profonde, de Charles Angrand, la solide étude un peu dure mais bien éclairée de M. Flandrin, les séduisantes harmonies de Mme Marval et les envois de M. Van Dongen, toujours synthétique, toujours très habile à évoquer avec toute la concision possible, une chaude atmosphère de vie moderne autour de ses personnages.

Cette longue femme vêtue de rouge s'atténuant au corsage en rose, cette svelte figure, son air triomphant et tranquille auraient ravi Baudelaire. La force de suggestion de M. Van Dongen est considérable ; il le doit à la force de son dessin et à sa décision esthétique ; cette netteté crée une atmosphère ; les accords, très sobres et très intenses, chantent.

§

Il y a épars un petit groupe d'orientalistes : Mlle Karpelès, M. Baland, Mme Krieg, Mme Nivouliés, M. Dagnac-Rivière. Nous venons de parler d'eux à propos de l'exposition des Orientalistes.

§

Parmi les efforts parallèles au cubisme, il en est de tout à fait curieux ; celui de M. Tobeen, dont les *Fumées* sont un fort joli paysage et qui retrouve dans une petite toile intitulée *Repos* cette candeur et cette sérénité évangélique qu'il possède aussi bien que la force parallèliste dont il anime ses laboureurs. M. Merodack-Janeau, dans un noble et ambitieux désir de synthèse et de caractère, fait éclater tous

les paillons autour d'une jongleuse de café-concert, cruellement vue dans un incendie lumineux et amenée à un relief puissant de basse fée. M. Laboureur évoque sévèrement un café du Commerce, avec une force comique et un caractérisme curieux. Voici de M. Van Maldi des figures très poussées et menées au joli sur des fonds exaspérés, vision plausible, moyens violents, mais bien maniés. M. de Segonzac a de précieuses toiles d'un faire très poussé, d'un coloris très vigoureux, il voisine avec M. Luc-Albert Moreau, dont un portrait étincelle de vie vraie, et dont des nus avec un peu d'atténuation du relief inutile des volumes vus si ingénieusement seraient de premier ordre. M. Lhote, encore bien anguleux, a des fraîcheurs captivantes dans un grand portrait blanc. M. Lotiron évoque dans une atmosphère très blonde des allures plastiques de joueurs de tennis. M. de La Fresnaye juxtapose avec un goût parfait des formes colorées trop symétriques. M. Metzinger a toujours dans sa composition logique à son gré, déconcertante au nôtre, un vif sentiment de la couleur; le portrait de M. Gleizes est plus volontaire encore que ses œuvres précédentes. Il y a certes un beau courage à prendre ainsi toute les grandes difficultés de front, et à chercher la victoire au point le plus difficile, car la réalisation de la figure humaine est le point le plus sensible de l'art et c'est là, le plus souvent, que butent les efforts techniques nouveaux. Malgré l'estime qu'impose cet effort, il est difficile d'admettre cette présentation géométrique de l'être humain. On peut citer comme curieux à regarder les envois de Mlle Bailly, de MM. Verdilhac, Dumont, Chagall, Gromaire, Halicka, Ozenfant, Mondzain, de Mme Valentine de Saint-Point. Toute cette partie de l'exposition est de la plus attrayante vitalité. Le cubisme pur se maintient sans arriver encore à persuader ; des artistes qui ont emprunté un moment cette discipline retournent à des techniques moins âpres avec un progrès dans la solidité. Le souci de construction, venu du cubisme, s'impose un peu à tous et ce sera très bien, si on n'y sacrifie aucune des qualités d'individualisme artistique, d'indépendance, de science de la lumière, de vision rapide des ensembles, de mise en place dans la nature, de charme obtenu qui constituent les conquêtes de l'Impressionnisme.

§

A la sculpture quelques œuvres dans le goût classique. M. Marius Cladel apporte un beau buste en bronze, très vrai et très vigoureux, d'Emile Verhaeren. M. Popineau a une jolie figure nue et un buste plein de vie ardente ; M. Fressonnet un bon buste de M. J. de Gaultier. M. Centore a de la grâce et du goût ; sa *Jeune Mère* est une œuvre parfaite, de rythme gracieux et d'émotion vraie. Mme Hanna Koschinsky, dans sa manière robuste et synthétique, a traité une

belle figure de femme. M. Merodack Janeau évoque en de justes lignes une svelte figure de danseuse d'un art très expressif ; on se sent en présence d'un art très vigoureux, robuste, fécond, capable de beaux développements. Voir aussi M. Nadelmam, Lehmbruck, Boudot. M. Archipenko aboutit à des recherches plastiques qui peuvent devenir d'un effet curieux, cherchant à indiquer par des formes allusives, avec des différences de matières, des ensembles de faits concordants. Ainsi pour évoquer le Cirque, M. Archipenko groupera des formes dont la réunion ferait allusion aux diverses parties du corps et au mouvement d'une danseuse ; de la même méthode il évoquera une folie populaire. Le principe posé est défendable, mais que l'exécution en paraît difficile! Si une frise peut suggérer un spectacle par l'arabesque de quelques-uns de ses éléments (et, déjà, ce graphisme à reliefs est difficile à imaginer), combien n'est-il pas plus ardu de la formuler avec des lignes et des discontinuités de formes contrastantes par la couleur et différenciées par la matière! Mais peut-être chemin faisant l'artiste trouvera-t-il quelque mode amusant de sculpture ornementale. Il y a d'ailleurs, dans le jouet populaire, des indications en ce sens. La sculpture, aux Indépendants, était en général peu représentée. Il est intéressant que ses présences y soient plus multiples et que des œuvres aussi fortes que celles de M. Mérodack Janeau y soient fréquentes.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES RUSSES

Valère Brussov : *L'Autel de la victoire*, 3 r. 50 cop. (Sirine, Saint-Pétersbourg), 2 vol.— Michel Kouzmine : *Les Aventures de Sir John Fairfax, et autres récits*, 1 r. 50 (Scorpion, Moscou). — Alexandre Blok : *La Rose et la Croix*, 1 r. 50 (Alm. litt, Sirine, Saint-Pétersbourg). — Memento.

Le roman historique semble depuis quelques années obtenir un regain de succès. En Russie, ce genre n'est jamais complètement tombé en défaveur, et il a suffi d'un auteur comme D. Mérejkowsky pour le rendre d'actualité. Cette forme de roman est en effet seule capable d'incorporer certains problèmes généraux sur lesquels on s'était un peu déshabitué de réfléchir. L'intérêt du particulier ne peut se substituer totalement à celui de l'ensemble, d'une période importante de l'humanité. Si nous retrouvons dans la vie de l'individu de ces phases caractéristiques qui font qu'un moujik de Nowgorod, de Toula ou de Kharkow est en même temps solidaire d'une créature de Balzac, de Zola ou même de d'Annunzio, toute nation a dû ressentir dans sa vie collective de ces poussées soudaines qui vont se répercutant de façon presque identique. Ainsi du moins l'enseigne l'histoire. Mais ce que ne peut faire l'histoire, toujours déductive ou s'efforçant

de l'être, il appartient au roman historique de l'oser : extraire une valeur symbolique des faits accomplis, par cela seul que ce sont des faits, et nous les restituer vivants, c'est-à-dire agissants.

Ne pas diminuer le monde pour l'accroître, sauver de la nuit l'héritage précieux du passé, tel est, semble-t-il, ce que s'est proposé M. Valère Brussov dans son grand roman **L'Autel de la Victoire**, qui est l'hommage instinctif rendu par un savant et un poète à l'une des époques les plus ignorées et les plus fertiles en étonnements de l'histoire du monde occidental.

Cet ouvrage, paru d'abord dans *la Pensée russe*, forme aujourd'hui deux tomes de texte compact, sans compter les notes et citations. Tout le monde a lu l'épisode dans *la Fin du paganisme*, de Gaston Boissier. Si l'on se souvient qu'en une œuvre précédente, *l'Ange igné*, Brussov avait tenté d'esquisser la mystérieuse physionomie du Moyen-Age allemand, il faut croire que l'auteur se sent particulièrement attiré vers les époques de troubles. Et certes nul n'est plus apte à en faire sortir un ordre et une unité.

Pourtant il m'a semblé parfois que je les y cherchais vainement. L'excessive abondance de détails, l'entrelacs d'épisodes secondaires nuisent un peu à la marche du récit. L'artiste a fait à l'érudit la part belle, et même il lui cède le pas. Les figures de scène ont l'air de vivre surtout par cette sorte d'arrière-plan qui leur est habilement substitué au moment où l'intérêt du drame intime commençait à languir. Certains passages pourraient être supprimés sans inconvénients, comme, par exemple, la scène de l'initiation qui, à mes yeux, a le tort de rappeler tel épisode bien connu d'un précédent ouvrage de l'auteur.

En somme, ce qui se passe dans la coulisse nous intéresse bien plus que la stérile passion de Junius pour Hespérie. Brussov a réussi à fixer dans un contour dont la ligne ne tremble pas les portraits de Gratien, de Junius Norban et d'Ambroise de Milan. S'ils paraissent un peu secs et comme galvanisés, il y a, dans celui de Symmaque, une apparence de vie non pas feinte. La sympathie évidente de l'auteur l'a, dans la plupart des cas, bien servi. On sent qu'il s'est ému au spectacle du grand empire condamné à pourrir tout vif dans chacun de ses membres, attaqué à la fois du dedans par le christianisme et les sectes multiples qui en procèdent, et par la barbarie qui fermente aux portes.

L'œuvre vitale et saine du christianisme a été volontairement négligée. Aussi bien elle n'est pas née encore et tient dans la conception de quelques cervelles hérissées et barbelées de rhétorique, et dans la poigne de fer du grand évêque Ambroise; celui-ci maniant la crosse ainsi qu'en d'autres temps il eût manié l'épée. Au nom de l'avenir les chrétiens insultent un passé qu'ils sont incapables de

comprendre, de même qu'au nom du passé les derniers Augustes avaient persécuté les chrétiens. Il n'y a pas que les croyances de tyranniques ; les idées aussi le deviennent pour peu qu'on les laisse vieillir. N'en recueillir que le miel, c'est faire œuvre de sagesse et de dilettantisme. L'extrême culture y ramène, et seuls sont à blâmer ceux qui en ont fait leur point de départ.

L'Autel de la Victoire est dans l'ensemble une belle œuvre. Elle prend historiquement et littérairement place à côté du *Julien l'Apostat* de D. Mérejkowsky, sans se rattacher à aucun plan préconçu. Plusieurs ne manqueront pas d'en faire grief à V. Brussov sans rendre pleine justice à son magnifique talent d'écrivain. A mieux examiner l'ouvrage, on verra qu'il reste sobre et même concis dans la plupart des descriptions. Louons l'auteur qui a su rendre concret le sens d'une époque, laquelle paraît avoir plus d'une affinité avec la nôtre, et dont l'exemple sollicite à méditer les leçons.

Les Aventures de Sir John Fairfax sont d'un conteur de la lignée des Hauff et des L. R. Stevenson. Car M. Kouzmine est né conteur comme le Limousin naît maçon. Jusque dans ses meilleurs poèmes on le retrouve tel, c'est-à-dire spectateur un peu amusé, et toujours intéressant, des aventures de son âme. Celles de Sir John, en dépit de leur variété, ne sont pas si complexes. Il voit le jour en Angleterre vers le milieu du siècle avant-dernier. Après avoir longtemps rêvé de voyager, il s'embarque à bord d'un bâtiment qui le conduit à Bordeaux. Il fait route par terre jusqu'à Marseille, d'où il se remet à naviguer. Pris par des pirates, notre héros est emmené en Turquie, où il passe par diverses conditions qui sont autant de formes d'esclavage. Mais un jour il enlève du sérail la favorite même de son maître... La nouvelle comportera une suite, et peut-être sera-ce un grand roman. Sir John Fairfax doit voyager à travers la Turquie et « autres contrées merveilleuses ».

Les quelques nouvelles du livre sont tout aussi attachantes. Le style de Kouzmine est vif et léger, de saveur quasi française. L'artiste possède en outre une qualité rare : il sait rajeunir les sujets vieillots et ne jamais montrer qu'il en aborde de très neufs.

Le drame de M. Alexandre Blok, **La Rose et la Croix**, est la meilleure réponse à ceux qui prétendent que la poésie nouvelle ne saurait produire que des fruits gâtés et malsains. Un public qui se passionne pour les courses, le jeu, les acteurs, qui organise autour de M. Max Linder un succès capable de suffoquer vers le même temps l'accueil fait au grand Verhaeren, exige absolument du poète des sujets nobles. Pour lui, le poète ne devrait jamais quitter le plein ciel, *l'idéal*. A peine ose-t-on admettre qu'il y remonte, comme le hardi *Bellérophon* de Vielé-Griffin, étreignant dans ses bras la réalité. Or, M. A. Blok, abandonnant la réalité sur la terre et y lais-

sant mourir l'idéal, n'a pourtant point fait œuvre de pessimiste. C'est là son originalité...

L'action se passe au château d'Archimbault, dans le Languedoc, à l'époque de la chevalerie. Bertrand, le chevalier-Malheur, s'éprend d'une passion cachée pour la châtelaine Isaure. Celle-ci est atteinte d'un mal de langueur qu'attise plus que ne distrait la chanson familière de Bertrand, chanson pleine de sentiments nostalgiques et mystérieux, exaltant l'indissoluble union de la Joie et de la Souffrance.

Isaure ne doute plus que ne puisse la guérir l'inconnu trouvère dont la voix l'a si profondément touchée. Bertrand part à sa recherche à peu près comme dans le Jaufré Rudel de la ballade. Mais le trouvère qu'il ramène au château ne répond pas à l'attente d'Isaure. Avant tout il est vieux, sa voix est faible et dans la cour d'amour qu'Isaure tient à présider, cette voix qui redit précisément le même chant passe tout à fait inaperçue. Pourtant, Isaure en a retenu la promesse, et c'est au jeune page que, dans la nuit de printemps, elle se donne, tandis que le fidèle Bertrand monte la garde au pied de la tour, et, son devoir accompli, se tue.

Tel est le squelette bien réduit de ce drame, où A. Blok, mystique d'accent plus encore que de la pensée, a substitué au thème familier des romantiques allemands : Rêve et Réalité — le concept de la Joie-Souffrance. A. Blok est certes un des héritiers les plus authentiques de l'époque des Tieck et des Novalis. Son art même l'en rapproche, car il n'est pas fait d'éléments intimement coordonnés. La vie circule au travers ; et l'idée acquiert en se développant au contact du réel des colorations subites qui ne se compénètrent plus. La forme enfin dont use Alexandre Blok est (autre trait romantique) tantôt vers, tantôt prose.

L'admirable ballade qui sert de motif à tout le drame est peut-être ce que M. Blok a écrit de meilleur.

Memento. — L'éditeur Sirine de Saint-Pétersbourg commence la publication d'une série d'Almanachs littéraires. On trouvera dans le premier nº des *Vers* de F. Sologoub ; la première partie d'un important roman de A. Biély sur la vie pétersbourgeoise ; *la Rose et la Croix* d'Alexandre Blok et des proses de A. Rémizov. Le second nº, plus inégal, contient la suite du roman de Biély, et quelques fragments de l'ouvrage formidable que V. Brussov s'est proposé d'entreprendre, *les Songes de l'humanité*, et dont j'aurai l'occasion d'entretenir mes lecteurs.

JEAN CHUZEWILLE.

LETTRES POLONAISES

Marja-Jehanne Walewska (hrabina Wielopolska) : *Kryjaki* (*Ceux qui secachent*), avec une préface de Stefan Zeromski, société d'édition « Ksiazka ». — Juljusz

Kaden : *Proch* (*La Poussière*), ibidem. — Tadeusz Micinski : *Ksiadz Faust* (*Abbé Faust*), ibidem. — Memento.

Mme Marie-Jehanne Walewska (comtesse Wielopolska) appartient à cette catégorie d'écrivains dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le talent artistique ou la culture intellectuelle. Son récent livre, **Kryjaki** (*Ceux qui se cachent*) en est une preuve nouvelle... « Grâce à ce genre littéraire, — dit le maître-écrivain Stefan Zeromski dans sa préface à l'ouvrage de Mme Walewska, — une voix puissante se fit entendre, première dans notre littérature, qui nous parle de l'année terrible de l'insurrection. La légende familiale, murmurée dans la nuit sombre par les lèvres tremblantes de ceux qui ont vu aux enfants qui tressaillent devant la cruauté de la vision, se mêle ici à la version générale, à la citation historique, ou bien à la mi-vérité, mi-vindicte maudissante, aveugle, vengeresse, mortelle et à demi publique. » Zeromski semble exagérer dans les éloges qu'il prodigue à Mme Walewska ; modestement, il cherche à oublier qu'il est lui-même l'auteur d'une des plus belles œuvres qui fût jamais écrite sur l'année 1863 (*Le Fleuve fidèle*) et que M. Andrzej Strug publia, il y a quelques années, un recueil de contes profondément sentis sur *Nos Pères* — les insurgés. Ce qui fait l'originalité de Mme Walewska, c'est son sentiment condensé, son indignation contenue. Son livre est un mélange presque déconcertant d'événements imaginés et de documents historiques, mélange qui cherche à couvrir d'une simplicité apparente l'horreur nue du fait. A travers le ton calme du récit, on perçoit le grincement haineux des dents, le son rauque d'un sanglot étouffé.

L'abbé Brzozka parcourt avec les débris de son détachement les forêts de Podlasie en harcelant l'ennemi nuit et jour, harcelé, traqué à son tour par le même ennemi, comme une bête féroce. Perdu depuis longtemps dans les bois, il n'a plus de contact avec le reste de l'humanité. Il ne sait pas que l'insurrection est irrémédiablement vaincue, que le « Gouvernement National » n'existe plus. Il sait, le valeureux petit abbé, que la mort les guette. Il ne la craint pas. Elle lui apparaît plutôt, à lui et à ses compagnons, comme la libératrice suprême qui mettra fin à leurs souffrances surhumaines et qui leur apportera le repos tant désiré. Mais, « soldat de la République », il n'a pas le droit d'aspirer à la mort, lorsque la patrie a besoin de sa vie, et il fait jurer à ses soldats, demi-nus, mourant de faim et presque désarmés, il fait jurer sur « l'épée du soldat polonais » que personne « n'aura la nostalgie de la mort, ni à l'heure de la faim, ni à l'heure de la souffrance, mais qu'au contraire on aura toujours le désir de la lutte et de la durée... ».

Le détachement de l'abbé Brzozka est composé d'éléments hétéroclites qui représentent en miniature l'armée insurrectionnelle tout

entière. A côté du vieux noble, descendant de la race ancienne des chevaliers, combat le simple serf, paysan de Podlasie, farouche et taciturne, et un cordonnier d'une petite ville, et deux clercs qui se sont enfuis du couvent pour échanger la croix de moine contre la faux d'insurgé, et un pauvre juif, malingre et héroïque, et un révolutionnaire français, frère de ceux qui inonderont de leur sang généreux, huit ans après, le pavé de Paris pendant la Semaine Sanglante. Malgré les différences d'âge, de race, de tempérament et de culture, il sont tous liés à la vie et à la mort par les liens sacrés de la cause commune. Ils périront, car tel est leur destin, soit sous les balles et les baïonnettes dans le champ rougi de leur sang, et c'est alors un papillon rayonnant qui posera sur la fleur fanée de leurs lèvres la croix d'un baiser posthume, soit à la potence de la ville la plus proche, jugés sommairement par un tribunal de guerre, saluant, comme tant d'autres, de leur dernier regard l'aube rêvée de la liberté et de la justice. Rien ne les arrêtera dans leur voie fatale, ni la révolte de la raison, ni la faiblesse passagère de cœur, ni la souffrance surhumaine, ni la nouvelle de la défaite définitive, ni la traîtrise infâme des compatriotes, ni la cruauté bestiale des ennemis. *Alea jacta est...*

Je ne peux m'empêcher de donner un exemple de la manière littéraire de l'auteur. Voici un épisode de son livre tragique :

C'était à Lomza... Le maître du bal était monsieur le chef Miasoïedoff; la maîtresse madame Maïewska. Deux cosaques l'introduisirent dans la salle, un peu maladroitement, il semble, car elle avait une manche arrachée et sa chemisette était déchirée au dos. Très jolies, sa chemisette en taffetas blanc et les roses rouges de son corsage. (Heureusement, rien de mal n'était arrivé aux roses...) En même temps, quatre gendarmes amenèrent son mari, monsieur Maïewski. Mais celui-là portait l'uniforme de prisonnier, les menottes aux mains et les chaînes aux pieds, et on le plaça non pas dans la salle, mais sur l'estrade, où l'orchestre jouait. Il était un peu pâle et regardait comme un arc-en-ciel sa femme à laquelle monsieur Miasoïedoff donnait le bras. Nous étions assis le long des murs en attendant que la musique donnât le signal de la danse. Un sous-lieutenant des dragons d'Ukraine, élégant et un peu fort, se pencha vers moi et dit :

— Eh bien, comtesse, combien de jeunes gens ont passé par vos bras pendant ce carnaval ?

— En voilà un imbécile ! — rigola jovialement un major assis près de moi. Il demande : combien par les bras ! ! Par ses jambes — demande-lui plutôt — combien de garçons ont passé !

— C'est ça... c'est ça... riaient les autres officiers, et le major continuait à parler avec ma voisine :

— Votre marquis Wielopolski affirmait qu'on pouvait parfois faire du bien aux Polonais. Ce n'était qu'un imbécile ! mais avec les Polonaises on peut bien pécher, oh là là, et comment !...

Cependant monsieur le chef Miasoïedoff faisait la cour à Mme Maïewska.

— Et vous, Madame, pour qui avez-vous piqué ces roses au corsage ? pour votre époux ? Que les temps ont changé ! Jadis c'est elle qui portait les bransolettes, et c'est lui qui lui apportait des fleurs, et maintenant c'est elle qui porte les fleurs, et c'est lui qui a les bransolettes aux mains...

Mme Maïewska se taisait. Ils étaient debout tout près de l'estrade, où les gendarmes gardaient M. Maïewski.

— Tu l'ornais, Madame, de cornes, n'est-ce pas ? jusqu'à ce qu'un autre le décorât autrement. Et sais-tu, *barynia*, quelle est la différence entre un cerf et un mari ? Que le cerf jette tout de même de temps en temps ses cornes...

— Et entre un cochon et un homme, sais-tu, brute, quelle est la différence ? ! — demanda tout à coup la voix étouffée et menaçante de M. Maïewski.

— Donne-lui une gifle ! — répondit sans colère le chef, en s'adressant au gendarme sur l'estrade.

Et le bruit d'un soufflet retentit, bruit qui aurait résonné longtemps, si la musique n'avait attaqué les trompettes et les violons, et les couples se mirent à danser sans regarder les figures empourprées de M. et de Mme Maïewski. Elle dansait sur le devant avec Monsieur le chef. Celui-ci regardait de plus en plus près les roses piquées à son corsage.

— Pourquoi n'es-tu pas décolletée ? — demanda-t-il. Montre voir, Madame, si les Polonaises ont les seins aussi beaux que nos beautés russes...

Il se mit à tirailler le corsage de Mme Maïewska ; les roses rouges tombèrent par terre, à leurs pieds, et en même temps un lourd pupitre vola en coup de vent au-dessus de nos têtes et tomba — aussi à leurs pieds — sur les roses. C'était M. Maïewski qui l'avait lancé de ses mains enchaînées.

— Casse-lui la gueule ! ! — réitéra monsieur le chef au gendarme, et c'est ainsi que le bal continua toute la nuit, jusqu'à l'aube. Pendant toute la nuit, jusqu'à l'aube, M. Maïewski resta debout sur l'estrade, entouré de quatre gendarmes, et regardant sa femme comme une sainte image, et coup sur coup, aux moments où la musique cessait de jouer, le chef répétait son ordre, banalement et sans colère :

— Frappe à la gueule ! !

Et le gendarme frappait, jusqu'au jour.

Trois jours après ce bal eut lieu l'enterrement de Mme Maïewska. On disait qu'elle avait pris froid au bal à Lomza — sûrement. Il faisait froid à l'Hôtel-de-ville et les fenêtres fermaient mal. Au même moment où le convoi funèbre se dirigeait vers le cimetière, M. Maïewski partait aussi en voyage, un peu plus près, car c'était seulement pour la prison de transport à Saint-Pétersbourg. Et de là-bas, pour le gouvernement de Samara.

Je regrette beaucoup les roses rouges, qu'on piétina dans la salle de bal à Lomza.

Ce récit est fait tranquillement, posément, par une jeune fille « belle comme les anges », près du feu misérable du bivouac de l'abbé Brzozka. Et l'abbé Brzozka, homme d'énergie indomptable qui monte au gibet comme à l'autel ou à la tribune, pleura.

Et que disait l'Europe en présence de ces horreurs ? En Espagne,

parmi les femmes élégantes, fut alors très à la mode une sorte de strass noir; on l'appelait : *les larmes polonaises...*

§

Après *les Métiers* on avait le droit d'espérer mieux de M. Juljusz Kaden que le roman confus et bavard de **la Poussière**. Ce fort volume de presque 500 pages, parmi lesquelles il y a, certes, quelques feuillets qui ne manquent pas d'une certaine allure littéraire, ne présente au fond qu'un recueil de matériaux bruts d'une valeur très inégale dont M. Kaden pourrait peut-être un jour faire un livre. En attendant, il mélange des observations, des méditations, des faits cueillis par ci par là, un peu au petit bonheur, tantôt d'après la méthode lyrique d'un Zeromski, tantôt d'après la recette socialo-philosophique et obscure de M. Bérent. Je présume que M. Kaden a voulu nous donner une sorte d'histoire intellectuelle et morale de la jeune génération d'aujourd'hui. Ses moyens (les résultats sont là pour nous le prouver) n'ont pas été à la hauteur de sa tâche. Ce qui manque le plus à l'auteur de *la Poussière*, c'est la simplicité et la sincérité. D'ailleurs, ce sont là des défauts dont souffre profondément, à rares exceptions près (Réymont, Zeromski, Sieroszewski et quelques autres aînés) presque toute la littérature moderne. Depuis qu'on a placé, ce qui n'était que justice, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski au rang des prophètes nationaux, il n'y a presque pas un seul poète ou romancier polonais qui ne prétende au rôle de Messie. A la poursuite de cette gloire chimérique, nos auteurs négligent trop facilement leur mission d'artistes, l'art probe d'écrivain. Je ne connais pas, à ce point de vue, d'exemple plus frappant que celui de M. Tadeusz Micinski. Ce poète, romancier et auteur dramatique de grand talent et de culture très haute, est tellement épris de sa destinée imaginaire de mage et d'archiprêtre d'une religion nouvelle, qu'il en a perdu toute notion de la vie, presque tout sens des règles et des exigences de l'art. Son livre récent : **Abbé Faust**, est rempli de divagations infinies, morales, philosophiques, religieuses, voire même politiques, mais avant tout inutiles, qui étouffent, noient, éteignent toute velléité d'action, tout vestige de la forme. Se donnant toutes les peines du monde pour trouver des faits artistiques nouveaux, inventer des mondes inconnus, M. Micinski ne réussit qu'à faire revivre devant nous les histoires naïves et fantasques d'un romantisme vieillot et usé.

Le sens de la réalité se perd de plus en plus dans la littérature polonaise. Elle penche de nouveau vers l'ancien romantisme qui ne peut être aujourd'hui, à l'heure des luttes et du réveil des couches sociales jeunes et ardentes, qu'une erreur. Cette tendance doit être combattue au nom des nécessités de la vie, au nom d'un

idéal moderne. Certes, non pas avec les armes que nous apporte M. Nowaczynski. Ce pamphlétaire admirable, qui est devenu l'enfant assagi et gâté de la bourgeoisie dont il se mit à flatter les appétits, oppose à l'idéal messianique du romantisme polonais les tendances grossières des ventres pleins et des coffres-forts bien garnis. M. Nowaczynski n'est en effet qu'un épigone du positivisme rabougri, comme M. Micinski est celui du romantisme. Or, nous appelons de nos vœux des novateurs, jeunes et hardis, des poètes des aspirations nouvelles, de la joie de vie et de la lutte. Viendront-ils ? Ce serait douter du génie de la race et de la missíon de l'art que de ne pas attendre leur venue nécessaire et certaine.

§

Memento. — M. Jan Lorentowicz a eu l'heureuse idée de publier sous le titre de *Chant d'amour polonais* (Gebethner et Wolff édit.) une belle anthologie de la poésie érotique polonaise. C'est dans des termes très justes qu'il établit l'opportunité d'une pareille publication. « (Chant d'amour), dit-il en substance, le plus cher au poète pendant sa jeunesse, est le témoignage sincère de son âme qui subit le moins les faussetés du moment et partant dévoile de la façon la plus éloquente le secret des caractères, des sentiments et du goût... La juxtaposition des types de toute la poésie amoureuse nouvelle, dans l'ordre chronologique, donne non seulement les modèles de la beauté la plus durable, mais apporte encore un témoignage vivant, éloquent et coloré du développement de la culture de nos sentiments à travers les âges. » Le choix des « morceaux » fait honneur au goût et à la science de M. Lorentowicz. Il commence par l'époque où le latin vient d'être supplanté par la langue nationale, grâce aux œuvres impérissables du père de la poésie polonaise Jan Kochanowski (1530-1584), et finit par les représentants les plus jeunes de la génération actuelle. Il ajoute quelques spécimens de la poésie populaire, si riche en chants d'amour. Il nous permet de suivre par étapes les influences qu'a subies la poésie polonaise, en commençant par les *concettis* de la Renaissance italienne, jusqu'aux suggestions persuasives du symbolisme français. Il nous fournit les moyens pour établir à quel point le génie de la race a su transformer ces influences et imprégner les modèles du goût national. Il a réussi à faire une œuvre agréable et utile.— En poursuivant la publication du *XIXe siècle*,— *Cent ans de la pensée polonaise*, — la librairie Gebethner i Wolff en fait paraître les volumes VI, VII et VIII, où nous trouvons les biographies détaillées et les morceaux choisis de romanciers tels que Joseph-Ignace Kraszewski, Henri Rzewuski, et Ignace Chodzko, de poètes comme Vincent Pol et Cornel Ujejski, de politiciens comme Prince Adam Czartoryski, d'historiens comme Charles Szajnocha, de philosophes comme Libelt ou Kremer, d'auteurs dramatiques comme Korzeniowski, et de beaucoup d'autres. Cet ouvrage une fois terminé formera certainement un monument précieux de la vie intellectuelle polonaise au courant du siècle passé. — « La société protectrice des monuments anciens » à Varsovie qui organisa l'année passée une belle exposition des verreries et des maïoliques polonaises, vient de publier, en une élégante plaquette, une esquisse historique du Dr

Marceli Nalecz-Dobrowolski sur *le Verre et la Maïolique*. La grande qualité de cette brochure est qu'elle donne des détails très intéressants sur l'art du verrier et du céramiste en Pologne, si peu connu encore. — Volumes reçus : Jozef Weyssenhoff : *Gromada*, Gebethner i Wolff. — Léonard Kociemski : *Na drodze smierci*, M. Mojzesowicz. — Le même : *Listy z wiezienia*, ibid. — Le même : *Legenda o cichej ruinie*, ibid. — Piotr Choynowski : *Historja Naiwna*, « Ksiazka ». — Kazimierz Bukowski : *Sylwetki*, B. Poloniecki. — Jozefa Klemensiewiczowa : *Literatura Skandynawii*, S. A. Krzyzanowski.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

Montparnasse. — M. Félix Fénéon. — La « Peau de l'Ours ».

Le quartier **Montparnasse**, du témoignage de l'habitant des quartiers environnants, est un quartier de louftingues. La vérité est que Montparnasse remplace Montmartre, le Montmartre d'autrefois, celui des artistes, des chansonniers, des moulins, des cabarets, voire même des haschischophages, des premier opiomanes et des sempiternels éthéromanes ; tous ceux (parmi les Montmartrois du grand art) qui vivaient encore et que la noce expulsait du vieux Montmartre détruit par les propriétaires et les architectes, conspué par les futuristes parisiens, ou, d'ailleurs, tous ceux-là ont émigré sous forme de cubistes, de Peaux-Rouge, de poètes orphiques. Ils ont troublé des éclats de leur voix les échos du carrefour de la Grande-Chaumière. Devant un café établi dans une maison de licencieuse mémoire, ils ont dressé un concurrent redoutable, le café de la Rotonde. En face, se tiennent les Allemands. Ici, vont plus volontiers les Slaves. Les juifs vont indifféremment dans l'un ou dans l'autre.

Les marchands de couleurs dans toutes les rues avoisinantes offrent leur multicolore tentation à tous ceux qu'un rapide coup d'œil dans les expositions d'avant-garde a fait s'écrier : *Anch'io son pittore*.

Esquissons avant tout la physionomie du Carrefour. Vraisemblablement, elle changera avant peu. A l'un des coins du boulevard du Montparnasse, un grand épicier étale aux yeux de tout un peuple d'artistes internationaux son nom énigmatique : *Hazard*. Sa marchandise est des plus variées et ses chalands sont de toutes sortes. L'Américain trouve ici les grapes-fruits qui sont au citron ce que le melon d'eau est au cantaloup, le Russe y retrouve ses pommes de paradis semblables à des bigarreaux, le Hongrois sa charcuterie poivrée de rouge, etc. Voici, à l'autre angle, la *Rotonde*, un Indien en grand costume de cuir et de plumes ; peintre et modèle, attirent les regards. André Salmon s'arrête quelquefois à cette terrasse distant comme un spectateur au fond d'une avant-scène, Max Jacob est souvent là vendant sa *Côte* et ses dessins, quelquefois même la longue

silhouette sereine de Charles Morice se profile longtemps à l'intérieur, contre la muraille.

A l'angle du boulevard du Montparnasse et de la rue Delambre, c'est le *Dôme* : clientèle d'habitués, gens riches, esthéticiens du Massachussets ou des bords de la Sprée, c'est encore Pascin ou le Clinchtel contemporain ; c'est ici que se décide l'admiration que l'on professera en Allemagne pour tel ou tel peintre français. Les gloires de Géricault, de Courbet, de Seurat, du Douanier n'ont pas eu à souffrir des entretiens esthétiques entre les Allemands millionnaires du *Dôme*.

Un autre angle : c'est *Baty* ou le dernier marchand de vin. Quand il se sera retiré, cette profession aura pratiquement disparu de Paris. Il restera des mastroquets et des bistrots, mais le chand'de vin aura vécu. En attendant ceux que les maladies ou plutôt les médecins n'ont pas fait renoncer entièrement aux vins de France fêtent à l'envi cette cave bien soignée.

Plus loin, à droite, sur le boulevard Raspail, le petit café des *Vigourelles* abrite, les jours où l'on ne danse pas à Bullier, une jeunesse pétulante; un homme au visage sévère s'y tient souvent. Il déclare avec simplicité à qui veut l'entendre : « Je suis l'homme le plus emm...dant du quartier, j'emm...de même les conseillers municipaux. » On l'appelle *le lion*. Il a tellemment em...rdé de monde qu'il en a tiré des rentes. En effet, la plupart des cafés, des bistrots du quartier préfèrent lui donner de l'argent plutôt que de le servir. Il n'a qu'à se présenter dans ces endroits, pour qu'aussitôt on lui donne, selon l'importance de la maison, un franc, deux francs et même trois francs cinquante. Chaque matin, cet homme de génie fait sa petite tournée dans le quartier et cela lui suffit pour vivre, il e...rde tout le monde et ne doit rien à personne. Dans ce petit café provincial des *Vigourelles* viennent quelquefois MM. de Segonzac, Luc-Albert Moreau, André Derain, Edouard Férat, René Dalize et un personnage énigmatique que l'on appelle le Finlandais, mais qui, je crois, est en réalité un limousin de Limoges. Le distingué propriétaire de la maison, M. Vigoureux, s'est fait une popularité d'excellent aloi dans son arrondissement en déclarant publiquement, dans un beau mouvement d'éloquence : « Messieurs, tout en étant bistrot, j'aime beaucoup les arts ; le dimanche, quand je ne vais pas au cinéma, je vais au Louvre. » Presque en face se trouve la boutique de M. *Cocula*, qui, par un singulier phénomène de mimétisme onomastique, en est venu, comme son quasi-homonyme anglais, M. Cook, à s'occuper de voyages ; les Anglais ont l'agence Cook et les Français ont le train Cocula.

Dans les rues qui entourent le cimetière du Montparnasse, et où M. de Max garde le tombeau de Baudelaire, se trouvent les demeures

d'anciens habitants célèbres de Montmartre ; beaucoup d'entre eux même, comme Picasso, habitaient la célèbre maison du 13 de la rue de Ravignan, aujourd'hui 13, place Emile-Goudeau.

Redescendons rue de la Grande-Chaumière, rue des Académies, où, naguère encore l'unique Patagon de Paris, l'Araucanien Ortiz de Zarate, se promenait en proclamant qu'il avait découvert la vérité. Ici se tient encore un fameux petit restaurant de modèles, *Chez Papa* ; il est tenu par un ancien Garibaldien qui assaisonne les pâtes aussi bien que dans les *osterie* romaines. C'est un lieu charmant où M. Anatole France, s'il le connaissait, viendrait souvent. En attendant, on y rencontre d'aimables gens, parmi lesquelles MM. Paul Morisse, André Billy et Paul Léautaud.

S'il a une couleur différente de celle du Montmartre d'autrefois, le Montparnasse d'aujourd'hui n'a pas moins de gaieté, de simplicité et de laisser-aller. Les costumes à l'américaine des artistes d'aujourd'hui ne sont ni moins larges, ni d'un autre velours que celui des rapins d'autrefois ; ils sont larges d'une autre façon, voilà tout, et la sandale, après tout, n'est pas moins germanique que l'affreuse bottine à élastique de jadis. Bientôt, je gage, sans le souhaiter, Montparnasse aura ses boîtes de nuits, ses chansonniers comme il a ses peintres et ses poètes. Le jour où un Bruant aura chanté les divers coins de ce quartier plein de fantaisie, les crèmeries, la caserne-atelier de la rue Campagne-Première, l'extraordinaire Crémerie-Grill-room du Boulevard du Montparnasse, le restaurant Chinois, les mardis de la Closerie des Lilas, ce jour-là Montparnasse aura vécu. L'agence Cook y amènera ses caravanes, et le train Cocula émigrera en quelque autre quartier, emportant les peintres, les Chinois, les Patagons, les Indiens Comanches, les Limousins-Finlandais, les Vigourelles et peut-être même l'homme le plus emm.....dant du quartier, vers une autre destination, vers un autre arrondissement, vers une autre butte, vers un autre mont, sans doute les Buttes-Chaumont.

§

Le faux-Yankee de la rue Richepanse, **M. Félix Fénéon**, n'a jamais été très prodigue de sa prose, de même sa faconde est plutôt laconique. Toutefois, cet écrivain si dépouillé qu'il avait pour ainsi dire inventé, dans ses immortelles nouvelles en 3 lignes du *Matin*, les *mots en liberté* qu'ont adoptés les futuristes, se taisait depuis trop longtemps. Le voilà qui revient à ses premières amours : la peinture. Il combine ses dons d'écrivain d'art avec le rôle d'informateur qu'il assuma quelque temps, pour nous donner anonymement chaque quinzaine, et de la façon la plus savoureuse, des nouvelles importantes qui concernent les arts. Ce petit *Bulletin*, qui se trouve à la fin du catalogue de chez Bernheim, sera conservé avec soin par les amateurs d'art autant que par les curieux de lettres. Il a déjà paru

deux de ces savoureux *Bulletins*. *Bulletins*, voilà un titre bien moderne Espérons que les *Bulletins* de M. Félix Fénéon formeront plusieurs forts volumes. Ce seront les bulletins de la grande peinture, comme il y a eu les bulletins de la Grande Armée.

§

Le lundi 2 mars 1914, à 2 heures, eut lieu à l'hôtel Drouot, salles nos 7 et 8, la vente aux enchères publiques d'une collection qui restera célèbre. Celle de la **Peau de l'Ours.**

A côté d'œuvres d'artistes des générations précédentes comme Constantin Guys ou Hervier, Van Gogh, Gauguin ou Henri-Edmond, Cross parmi les morts, Forain, Odilon Redon, Maurice Denis, Vuillard, Bonnard, Emile Bernard, Filiger, Vallotton, Signac, Sérusier, Roussel, Ranson, Maillol, Luce, on voyait les œuvres des peintres de la génération actuelle : Henri-Matisse, Pablo Picasso, André Derain, Marie Laurencin, Maurice de Wlaminck, Metzinger, Raoul Dufy, Van Dongen, Dufrenoy, Flandrin, Marquet, Friesz, Girieud, Lacoste, Laprade, Rouault, Mauguin, Mme Marval, Verhoeven, Puy, Herbin, R. de la Fresnaye, Dunoyer de Segonzac, etc.

C'était la première fois que les œuvres des peintres nouveaux, fauves ou cubistes, affrontaient la vente aux enchères.

C'était la première fois aussi qu'une partie du produit de la vente (20 0/0) a été réservée aux artistes.

Les résultats ont dépassé les espérances que fondaient sur leur goût les compagnons de la *Peau de l'Ours*.

La préface du catalogue de la vente explique avec simplicité comment s'est formée cette importante collection.

Des amis se sont réunis, il y a dix ans, pour former une collection de tableaux et surtout garnir, orner les murs de leurs logis. Les belles œuvres du passé étant presque inaccessibles, ils se laissèrent aisément persuader, jeunes la plupart et fondant espoir en l'avenir, de faire confiance à des artistes jeunes aussi ou récemment découverts. Il leur semblait honorable de courir les risques que comportent les choses nouvelles plutôt que ceux, non moins redoutables, du faux, du truqué, du surfait. — N'observaient-ils pas, en paraissant aller de l'avant, la tradition même des bonnes époques, moins attentives au passé qu'à la mise en valeur du présent et à la préparation de l'avenir et plus préoccupées de la formation des styles que de leur classification et de leur momification dans le musée ?

Plus loin, ceux de la Peau de l'Ours parlent de Picasso et du cubisme sans les nommer, et c'est encore là une page intéressante de l'histoire des arts contemporains.

Un autre encore a accompli dans une grande jeunesse, en plusieurs évolutions, une œuvre considérable, pleine de force, de grâce et de gravité, avant d'être séduit par la beauté abstraite, célébrée par Platon, des plans et des lignes et de se lancer en initiateur dans ce domaine à la poursuite de

découvertes dont la portée ne peut encore être mesurée. Quoiqu'il ne soit pas impossible de trouver, dans le temps et dans l'espace, les premières données des tentatives actuelles, l'art du peintre semble bien, aujourd'hui surtout, ne plus connaître de limites, ni de règles que celle, éternelle, du goût. Licence dangereuse pour les faibles, liberté excellente pour ceux qui sont supérieurement doués et déjà l'on voit poindre chez des nouveaux venus une fantaisie, une allure dégagée, une jeunesse de goût que n'auront pu connaître ceux qui ont lutté pour les affranchir. Au surplus, aux disciplines d'école a succédé pour tous ces peintres celle qu'ils se sont imposée eux-mêmes et qui, sans réprimer leurs élans, n'étant point opposée à leur nature, concentre leur effort. Il semble que, lorsqu'on jugera l'art de cette époque d'assez loin pour ne voir, au commencement du xxe siècle, qu'une seule école, elle se caractérisera, sous l'égide sans doute de Cézanne, par un retour marqué vers la solidité, la composition, la tradition hautement comprise.

Je voudrais connaître les auteurs de cette page excellente pour leur serrer la main. Moi-même je n'ai jamais dit autre chose au sujet de la jeune peinture, si même je l'ai formulé autrement.

Pour ajouter un détail anecdotique, on raconte que les amateurs de la *Peau de l'Ours* n'ont consacré à la vente de leurs tableaux que des différences réalisées au jeu, entre amis.

La Peau de l'Ours réhabilite définitivement les jeux de commerce et aussi le système des tontines.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Emile Bourguet : *Les Ruines de Delphes* ; Fontemoing. » »
A. Broquelet : *Nos Eglises*. Préface de M. Denis Cochin; Garnier. » »
E. Guimet : *Les Portraits d'Antinoé au Musée Guimet* ; Hachette. 20 »
Lucien Magne : *Décor de la pierre*. Avec 140 gravures ; Laurens. 6 »
Lucien Magne : *Décor de la terre*. Avec 130 gravures ; Laurens. 6 »
Lucien Magne : *Décor du verre*. Avec 139 gravures ; Laurens. 6 »

Esotérisme

H.-P. Blavatsky : *Isis dévoilée*, éd. française, tome Ier ; Editions théosophiques. » »
Eugène Lévy : *Le Dr R. Steiner et ses détracteurs* ; Dussardier et Frank. 1 »
Eugène Lévy : *Les Procès de Mme Annie Besant* ; Dussardier et Frank. 0 50
Lotus Péralté : *L'Esotérisme de Parsifal* ; Perrin. 3 50
Rudolf Steiner : *La Science occulte* ; Perrin et Cie. 3 50

Histoire

Chateaubriand et*** : *Journal d'un conclave*. Publié par Louis Thomas ; Messein. » »
Lucien Corpechot : *Souvenirs sur la Reine Amélie de Portugal* ; Lafitte. 3 50
Gabriel Hanotaux : *La Guerre des Balkans et l'Europe, 1912-1913* ; Plon. 3 50
Auguste Lalance : *Mes souvenirs, 1830-1914*. Préface par M. Ernest Lavisse ; Berger-Levrault. 1 50
Lt-Colonel Rousset : *Trente ans d'histoire, 1871-1900*. I : *La République conservatrice* ; Tallandier. 7 50

Linguistique

Ch. Dumaine : *Conversations latines* (texte et traduction) *suivies d'un vocabulaire français-latin des principaux termes de la vie moderne* ; Tralin. 3 »

Ph. Martinon : *Comment on prononce le français* ; Larousse. 4 »

Littérature

Anthologie des écrivains français contemporains (poésie). Avec notices par Gauthier-Ferrières ; Larousse. 1 50

Maurice Barrès : *La Grande pitié des églises de France* ; Emile Paul. 3 50

Henri Cordier : *Mélanges américains* ; Maisonneuve. 10 »

Lucien Descaves et Steinlen : *Barrabas, Paroles dans la vallée*. Dessins de Steinlen ; Rey. 6 »

J. Ernest-Charles : *Essais critiques* ; Ollendorff. 3 50

André Gide : *Souvenirs de la Cour d'Assises* ; Nouv. Revue française. 2 50

Léon Levrault : *Le Genre pastoral* ; Delaplane. 0 75

Maurice Muret : *Les Contemporains étrangers*, II ; Fontemoing. 3 50

Les Nœuds enchantés ou la bizarrerie des Destinées : Davois. 20 »

Victor Orban : *Littérature brésilienne* ; Garnier. 3 50

Arthur Ransome : *Oscar Wilde*. Trad. de l'anglais par G. de Lautrec et H.-D. Davray ; Mercure de France. 3 50

Lucien Rolmer : *L'Eloge de la grâce* ; Figuière. 4 »

Marquis de Ségur : *Vieux dossiers, Petits papiers* ; Calmann-Lévy. 3 50

Gustave Simon : *La Vie d'une femme* ; Ollendorff. 3 50

Rabindranath Tagore : *L'Offrande lyrique*. Trad. d'André Gide ; Nouv. Revue française. 3 50

Voltaire : *Œuvres inédites*, publiées par Fernand Caussy. Tome I : *Mélanges historiques* ; Champion. » »

Musique

Georges Cocuel : *Les Créateurs de l'opéra-comique français*. Avec 1 pl. h. t. ; Alcan. 3 50

Augé de Lassus : *Saint-Saëns*. Avec 8 pl. h. t. ; Delagrave. 3 50

Philosophie

Jean Guichard : *Création ou Evolution* ; Figuière. 1 25

Gustave Le Bon : *La Vie des vérités* ; Flammarion. 3 50

Fr. Paulhan : *La Morale de l'ironie* ; Alcan. 2 50

Poésie

Henry Bellue : *Le Carquois empoisonné* ; Crès. 3 50

Alfred Droin : *Du sang sur la mosquée* ; Fasquelle. 3 50

Georges Guérin : *Poèmes, 1911-1913* ; Ed. de Flamberge, Mons. 3 50

Jules Leclercq : *Les Splendeurs des chemins* ; Lemerre. 3 50

Alcide Marot : *Montjoie* ; Temps présent. 3 50

Pierre-Edmond Péradon-Deshayes : *Au champ des herbes bleues* ; Edit. Ombres et formes. » »

E. de Prétot : *Le Miroir des yeux* ; Lemerre. 3 »

Ludmila J. Rais : *Les Quatre princesses et le cœur fermé, précédé de quelques poèmes* ; Figuière. » »

Louis Richard : *Chansons et rimes* ; Messein. 3 50

Publications d'Art

René Perrout : *Les Images d'Epinal*. Préface de Maurice Barrès ; Ollendorff. » »

Questions militaires

Capit. von Colomb : *Carnet de campagne d'un officier prussien, 1813-1814* ; Berger-Levrault. 3 50

Lt-Colonel Mordacq, Lt-Colonel Savatier, Lt-Colonel Colin, etc. : *La Vie militaire en France et à l'étranger*. 2e année, 1912-1913 ; Alcan. 3 50

Jean Pelissier : *Dix mois de guerre dans les Balkans* ; Perrin. 5 »

Questions religieuses

Emile Faguet : *Mgr Dupanloup*. Avec 8 pl. h. t. ; Hachette. 7 50

René Lote : *Du Christianisme au germanisme* ; Alcan. 3 50

Roman

Paul Abram : *Le Retour* ; Crès. » »
A. Annenskaïa : *Retour au bercail* ; Trad. du russe par Hellé ; Flammarion. 3 50
Guillaume Apollinaire : *La Fin de Babylone*. Avec 16 illustr. h. t. ; Bibl. des Curieux. 5 »
Henri Bachelin : *L'Héritage* ; Grasset. 3 50
Paul Bona : *Faiseurs d'« Anges gardiens »*. Avec une lettre ouverte à M. Marcel Prévost. Perrin. 3 50
Maurice Bonneff : *Didier homme du peuple* ; Payot. 3 50
Raymond Clauzel : *L'Aube rouge* ; Leclerc. 3 50
Clément-Janin : *Judith vaincue* ; Leclerc. 3 50
Louis Compain : *L'Amour de Claire* ; Calmann-Lévy. 3 50
Maurice Deroure : *L'Eveil* ; Plon. 3 50
Georges Ducrocq : *Adrienne* ; Marches de l'Est. 3 »
François Fabié : *Moulins d'autrefois* ; Ollendorff. 3 50
Marc Gouvieux : *Haut les ailes!* Lafitte. 3 50
Edmond Haraucourt : *La Peur*. Ill. de M. Lecoultre et H. Thiriet ; Lafitte. 0 95
Eugène Hardies : *Renée Mewis*. Préface de Maurice de Waleffe ; Libr. mod., Bruxelles. 1 »
Jules Lemaître : *La Vieillesse d'Héleine* ; Calmann-Lévy. 3 50
Jeanne Marais : *Le Huitième péché* ; Calmann-Lévy. 3 50
Madeleine-André Picard : *En cueillant le jour* ; Figuière. 2 50
H.-G. Wells : *Le Pays des Aveugles*. Trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; Mercure de France. 3 50
Jean Yole : *Les Démarqués* ; Grasset. 3 50

Sciences

Victor Cornetz : *Les Explorations et les voyages des fourmis*. Avec 83 figures ; Flammarion. 1 50

Sociologie

Pierre Jessore : *L'Antimilitarisme, ses causes, ses effets* ; Daragon. 0 60
Marcel Laurent, Philippe Morard, Alexandre Mercereau : *La Paix armée et le problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises* ; Figuière. 2 50
Alphonse Séché : *Le Désarroi de la conscience française* ; Ollendorff. 3 50

Théâtre

Paul Dolfus : *Reines de théâtre*, XVIIe et XVIIIe siècles : Tallandier. 3 50
Gabriel Letainturier-Fradin : *Le Théâtre héroïque*. Avec 126 grav. ; Flammarion. 7 50
Gabriel Marcel : *Le Seuil invisible : La Grâce*, pièce en 5 actes. *Le Palais de sable*, pièce en 4 actes ; Grasset. 3 50
Maurice Pellisson : *Les Comédies-ballets de Molière* ; Hachette. 3 50

Voyages

Georges Baume : *Du Rhin à la Bidassoa*. Avec 26 grav. dans le texte et 15 pl. h. t. ; Leclerc. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Victor Barrucand à propos d'Isabelle Eberhardt. — Une lettre de M. Paterne Berrichon. — Une lettre de M. A.-M. Gossez. — Une lettre de M. Henri Albert. — Autour des « Amis de Camoëns ». — Le Vernissage du Salon des Indépendants. — Le Banquet des « Marges ». — Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres ». — Bons mots et Anecdotes. — Le Souvenir de César Franck à Liège. — Un organe polonais à Paris. — L'Art à Monte-Carlo — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Victor Barrucand à propos d'Isabelle Eberhardt.

Alger, le 25 février 1914.

Monsieur Vallette,

Un article de M. de Pouvourville sur Isabelle Eberhardt, paru au

Mercure du 16 février, me met en cause et d'une façon abusive. Permettez-moi d'y répondre à la même place. Il ne s'agit pas d'appréciations, mais de faits.

Je ne comprends pas pourquoi M. de Pouvourville fait entrer la correspondance d'Isabelle Eberhardt avec MM. Randau et Marival dans la rédaction de *l'Ombre chaude de l'Islam*. Je n'ai jamais eu communication de cette correspondance ; on ne m'en a pas parlé ; je n'ai pas eu à m'en servir. M. de Pouvourville doit la connaître, puisqu'il en parle, mais je ne crois pas qu'il pourrait en rapprocher une seule ligne de notre texte, et dès lors pourquoi l'y incorporer d'un trait de plume ? Je n'approuve pas du tout ce procédé de critique littéraire.

Quand, à la prière de M. Sliman Ehnni, mari d'Isabelle Eberhardt, je repris la rédaction du manuscrit intitulé *Sud-Oranais*, qui m'était adressé d'Aïn-Sefra en partie détruit par les eaux, je fus amené à le partager en deux livres : le premier, *Dans l'Ombre chaude de l'Islam*, comporte un peu de roman, comme ciment ; dans le deuxième, *Notes de Route*, les scènes descriptives ont pu être raccordées de plus près grâce à un premier travail sur le Sud-Oranais, dont j'avais assuré la publication dans *l'Akhbar*.

Au lieu de s'en prendre à moi de la réfection et de la publication des pages qu'il admire, M. de Pouvourville devrait critiquer l'inondation et la terre d'Aïn-Sefra, qui n'ont pas permis à Isabelle Eberhardt de mener à leur fin ses entreprises littéraires.

Cependant, si le critique voulait parler de l'œuvre exclusive d'Isabelle Eberhardt, il pouvait le faire, car j'ai pris soin de signaler cette œuvre de la façon la plus précise. Mais nous avons pu voir qu'il l'écartait délibérément, qu'il l'enterrait sans examen, et qu'il la déclarait introuvable au surplus.

«... Seule cette œuvre, dit-il, en parlant des *Notes de Route*, est bien l'œuvre exclusive d'Isabelle Eberhardt. » Et il ajoute : « Son roman saharien, *Trimardeur*, où la vie des légionnaires était étudiée de tout près, — d'aussi près que possible, puisque Isabelle vécut avec la Légion, dans le Sud-Oranais, — ne fut qu'incomplètement publié dans un journal algérois, aujourd'hui disparu : et on n'en a retrouvé ni les feuilletons, ni le manuscrit. »

Autant de mots autant d'erreurs.

Trimardeur — qui n'est pas un roman saharien (la première partie se passe en Russie, la deuxième à Marseille) — fut publié dans *l'Akhbar*, et l'Akhbar *n'a pas disparu*. Je dirige cette feuille, fondée en 1839, depuis douze ans. Au point de vue spécial qui intéresse M. de Pouvourville, *l'Akhbar* a si peu disparu qu'il publie en ce moment la correspondance politique d'Isabelle Eberhardt sur le Sud-Oranais, et l'organisation des confins algéro-marocains. Ne lirait-il que *l'Officiel*, M. de Pouvourville aurait pu connaître encore l'existence de notre journal par les citations qui en furent faites à la tribune de la Chambre dans le débat récent sur l'indigénat.

M. de Pouvourville a volontairement égaré sa critique en déclarant qu'on n'avait retrouvé ni les feuilletons ni le manuscrit de *Trimardeur*. Cette affirmation est en contradiction formelle avec la vérité, que M. de

Pouvourville pouvait connaître. Après avoir fait disparaître l'*Akhbar* pour les besoins de sa démonstration, M. de Pouvourville fait également disparaître les feuilletons et les manuscrits. Voilà encore un procédé de critique littéraire que je n'approuve pas.

M. de Pouvourville aurait pu savoir par les livres dont il parle la date et le nombre des feuilletons de *Trimardeur* parus dans l'*Akhbar*, et cet introuvable *Akhbar* on peut le consulter, même à Paris, à la Bibliothèque nationale. Quant au manuscrit, il est en ma possession et je me ferais un plaisir de vous le communiquer pour peu que cela puisse vous être agréable. J'ai signalé aussi un autre roman-feuilleton qu'Isabelle Eberhardt publia elle-même, et en dehors de tout conseil, dans *le Progrès de l'Est*, journal de Bône, en 1902. Ce petit roman, repris depuis dans une revue algérienne, était intitulé *Yasmina*.

Parmi les œuvres d'Isabelle Eberhardt, on devrait surtout citer les *Nouvelles algériennes* parues dans *les Nouvelles* d'Alger (grand journal quotidien du matin que je venais de fonder en 1900, avec le regretté sénateur Gérente), dans *la Dépêche algérienne*, encore un journal qui n'a pas disparu — et dans l'*Akhbar*. *Les Nouvelles algériennes* composeraient à elles seules un fort volume.

Mais M. de Pouvourville a négligé tout cela. Il se pose en ami, il affecte de rechercher une œuvre exclusive, et, en même temps, on le voit bien décidé à ne tenir aucun compte des pages brèves ou des œuvres de longue haleine qu'Isabelle Eberhardt — et non Isabelle — publia elle-même de son vivant. Suivons-le, par curiosité. Il rêve évidemment d'une synthèse littéraire sans littérature. Ce qui lui importe, c'est la vie d'Isabelle Eberhardt telle qu'il l'imagine.

Sans avoir connu son héroïne, il la voit « très jeune, très jolie, très originale ». Il veut qu'elle ait « vécu tout contre la nature, n'obéissant qu'à la loi des premiers temps, qui est l'instinct ». Il affirmera « qu'elle fut le scandale des dames d'Alger, des Administrateurs des bureaux arabes, et de toute la vie conventionnelle, qui est, il faut le croire, aussi stricte aux abords du désert qu'aux bords de la Seine ».

En si bon chemin, M. de Pouvourville ne s'arrêtera pas : « Entre toutes les morales, dira-t-il, qui s'offrirent à elle, la Slave, la Française, l'Helvétique, l'Italienne et la Berbère, Isabelle n'en choisit aucune : elle fut délibérément *amorale*, comme doit l'être tout esprit où règne la nature et triomphe l'instinct. »

En passe de littérature, il prêtera les sentiments de son choix aux tribus arabes, et il en arrivera à écrire... une légende parisienne : « N'eût-elle point écrit une seule ligne, ou, de toutes celles qu'elle écrivit, n'en eût-on pas retrouvé une seule, Isabelle (!) n'en serait pas moins, pour les tribus où elle passa, et à qui elle se donna tout entière, la Lella vénérée, la Djinia angélique et bienfaisante, que chantent, dans la nuit africaine, les chameliers et les pasteurs... »

Tout cela est peut-être très flatteur pour l'imagination de M. de Pouvourville, mais pas autant pour Isabelle Eberhardt, qui, telle que nous l'avons connue, eût été très choquée de se voir diminuée aux yeux de ceux qu'elle chérissait, et tout d'abord aux yeux de son mari qu'elle aimait et

qui se trouvait encore à ses côtés au moment de la catastrophe d'Aïn-Sefera, en octobre 1904.

Rétablissons les faits :

Les tribus qui la virent passer ne soupçonnèrent pas qu'elle était une femme. Les chameliers et les pasteurs qu'elle interrogea ne connurent que Si Mahmoud ; et elle ne laissa point de trace dans leurs rêves. Les papiers que nous publions en ce moment et dont nous tenons les originaux à votre disposition attestent encore la discrétion à laquelle elle se croyait tenue dans ses enquêtes sur la vie indigène.

Me trouvant à Kenadsa, en 1906, avec le docteur M..., célèbre arabisant, nous avons eu la curiosité de questionner le marabout Sidi Brahim ould Mohamed, grand chef de la zaouïya ziania, où elle avait passé une partie de son dernier été. Nous lui demandions entre autres choses s'il avait soupçonné l'identité du jeune taleb qu'il hébergeait.

— Je sais, nous dit-il, que Si Mahmoud est mort emporté par les eaux, et, comme l'imagination des hommes est fertile, on a dit aussi que ce jeune homme, instruit et de bonnes manières, n'était qu'une *roumia* (femme d'Europe) qui vivait sous le costume arabe : mais cela je ne le crois pas.

C'est qu'en réalité l'*amoralisme* que M. de Pouvourville prête si généreusement à notre regrettée collaboratrice l'eût rendue haïssable et méprisable aux yeux des Arabes.

Isabelle Eberhardt était mariée et elle aimait son mari. Elle vécut et mourut en bonne musulmane. De tous ceux qui l'ont connue, il n'est personne qui ait pu douter de la sincérité de ses convictions islamiques.

Isabelle Eberhardt ne scandalisa jamais les dames d'Alger, qui l'ignorèrent toujours, à l'exception d'une seule, Mme Luce Benaben, la vénérable directrice de l'ouvroir de broderie indigène qui fut sa protectrice et son amie. Si Isabelle Eberhardt fut attaquée et calomniée par une certaine presse algéroise, elle ne le fut pas à l'occasion de sa morale, mais de sa politique indigénophile qui était aussi la nôtre. Elle ne fut en butte aux attaques des arabophobes et des politiciens électoraux que parce qu'elle écrivait à l'*Akhbar*, qui défendait déjà les indigènes en 1902 et qui n'a pas cessé de les défendre en 1914.

Mais ces choses sont dans les journaux du temps et je ne les rappelle que pour mémoire.

Quant aux relations d'Isabelle Eberhardt avec les bureaux arabes, il est bien vrai que, lorsqu'elle arriva, étrangère et portant le costume arabe mas culin dans les postes du Sud-Constantinois, peu de temps après l'assassinat du marquis de Morès, elle parut gênante et fut suspectée ; mais ensuite, devenue Française par son mariage et accréditée régulièrement au titre de presse près des autorités militaires, elle n'eut qu'à se louer de la protection que les bureaux arabes lui accordèrent et des facilités d'étude qu'ils lui donnèrent. C'est d'ailleurs pour répondre à son désir formel autant qu'à mes propres sentiments que *l'Ombre chaude* fut dédiée au général Lyautey.

Voilà pour la matérialité des faits.

Que M. de Pouvourville me juge après cela avec indulgence ou sévérité, il n'importe.

Je suis seulement en droit de lui demander de me citer exactement quand il me cite et de tenir compte des vérités établies sur pièces, telles que

l'existence d'un journal, d'une correspondance ou d'un manuscrit, dans l'équilibre de sa critique littéraire.

Veuillez agréer, etc.

VICTOR BARRUCAND
directeur de l'*Akhbar*.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 3 mars 1914.

Mon cher Vallette,

Pour rendre immarcescible la gloire d'Arthur Rimbaud, il ne manquait à son honneur surhumain que d'être vitupéré, vilipendé par un procureur de la république radicale-socialiste. C'est fait aujourd'hui. — Salut, Rimbaud!

M. Marcel Coulon, magistrat protestant et méridional à la Châtre, vient de ramasser sans répugnance toutes les calomnies, tous les ragots dont l'envie et la sottise, depuis plus de quarante années, s'arment contre l'importun génie du plus natif des poètes; et, avec une bêtise sinistre, il les étire en filandres interminables le long des pages du *Mercure de France*, sous cette enseigne cacographique : LE PROBLÈME DE RIMBAUD, SA DISCUSSION. Il fait pis. Avec sa manie d'accusateur public, prenant une revue littéraire pour un prétoire, il suspecte la famille et les amis, il incrimine les actes, les gestes, les cris, les plus nobles et les plus légitimes, de celui dont le surnaturalisme est hors du champ de compréhension d'une secte accroupie dans le matérialisme positif et qui, par antiphrase, se nomme, de nos jours, la libre-pensée.

Je ne sais pas si un fonctionnaire de la justice française a le droit de sortir de son tribunal pour venir sur la place publique requérir contre l'innocence, la probité, la pureté, la beauté; et, bien que l'image du Christ n'impose plus son symbole dans les salles où se rendent les verdicts humains, je ne sais pas si le dépositaire hiérarchique d'un reste de tradition n'aurait pas le devoir de rappeler aux convenances l'auteur d'une telle incartade, d'un tel abus. Ce que je sais, c'est qu'en face de M. Coulon, je me trouve en présence — pour employer un des styles qu'il emprunte partout et qu'il restitue si mal — d'une « valeur sociale » gardée par la loi et les gendarmes et que, moi de qui il fut le commensal et est le redevable, je courrais danger d'arrestation si, au nom de la famille de Rimbaud, je protestais avec la séante indignation.

Vous admettrez, mon cher ami, que, pour ce qui me concerne personnellement en tant qu'écrivain et artiste, je ne m'attarde point à relever des erreurs de faits, des altérations de textes d'ailleurs tronqués, qui apparaissent désormais comme volontaires. Tant que j'ai cru M. Coulon digne, j'ai consenti à discuter avec lui. A présent, je ne saurais avoir pour ses procédés de dialectique d'autre sentiment que celui qu'il attribue à Rimbaud en proie aux agissements des mauvais poètes de 1872 : le mépris.

Mais, pour en revenir aux erreurs de faits, n'est-il pas effrayant d'envisager que de malheureux justiciables sans défense ont, dans mon Berri si paisible, à compter avec pareil représentant de la vindicte légale?

Je pense, mon cher Vallette, qu'après avoir laissé passer dans le *Mercure* les attaques, vous tiendrez à honneur de laisser la famille de Rimbaud user de son droit de réponse, en insérant, sans en retrancher quoi que ce soit, cette lettre.

Bien à vous,

PATERNE BERRICHON.

P.-S. — Les lecteurs qui veulent bien m'accorder leur attention comprendront que je ne consente point aujourd'hui à relever des propos dé-mentant *de chic* ce que j'ai passé quinze ans de ma vie à découvrir, à expliquer, à prouver. Il me faudrait pour cela republier ici mon dernier livre tout entier. Et à quoi cela servirait-il vis-à-vis de M. Coulon ? Il ne sait pas lire, et il me dénie le droit, parce que je suis le beau-frère, de juger librement Rimbaud. Aussi, me suis-je contenté de parler cette fois au seul titre de représentant de la famille offensée. Je ferai pourtant remarquer que, tout en essayant de me disqualifier, M. Coulon, dans ses articles, me pille, me démarque presque constamment, sans, la plupart du temps, donner de références ou bien en en donnant de fausses.

§

Une lettre de M. A.-M. Gossez.

Carentan, 2 mars 1914.

Mon cher monsieur Vallette,

Mon ami René Descharmes, dans son étude récemment publiée par le *Mercure* sur Grégoire de Feinaigle, maître d'histoire de Bouvard et Pécuchet, m'attribue au sujet de Flaubert une opinion diamétralement opposée à celle que j'ai toujours défendue sur les origines de *Madame Bovary*. Je vous prie de recevoir ma protestation. Au contraire de la tendance locale chère à MM. G. Rocher, E. Deshayes et aux Rouennais, j'ai toujours écrit et tenté de démontrer la fausseté et l'étroitesse de leur prétention à réduire Flaubert au rôle de conteur de faits divers. « C'est fausser, dit Descharmes, les principes fondamentaux de l'esthétique de Flaubert que chercher ainsi à découvrir sous les types généraux qu'il a voulu représenter quelques individualités plus ou moins ressemblantes. » Or, la conclusion de mon étude sur *Homais et Bovary hommes politiques* disait justement la même chose : « On néglige ce que les créations de Flaubert ont de général, d'éternel et d'humain. » (Cf. les trois derniers paragraphes de cette étude : *Mercure* du 16 juillet 1911.) Descharmes est dans la vérité, mais qu'il m'accorde que j'y fus avant lui ! Et surtout qu'il ne m'attribue pas l'opinion contraire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes salutations empressées.

A.-M. GOSSEZ.

§

Une lettre de M. Henri Albert.

Paris, le 4 mars 1914.

Mon cher ami,

Je me ferais un reproche de ne pas mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure* le poulet suivant qui vient de me parvenir :

Le 28-2-14.

Monsieur,

Je vous remercie du soin que vous avez pris de désigner par « on » et mon col-

laborateur Gustave-Louis Tautain, et moi-même, auteurs de l'enquête qui parait dans la *Grande Revue* sur Bergson. Voyez page 200 du *Mercure de France* dans votre chronique.

J'ai l'honneur de vous saluer.

GASTON PICARD.
77, boulevard Saint-Michel, VI, Paris.

Vous voudrez bien, mon cher Vallette, après avoir pris connaissance de cette lettre, me pardonner mon extrême négligence. *L'Enquête sur Henri Bergson*, publiée par la *Grande Revue*, dont j'ai parlé accessoirement, était bien signée Gaston Picard et Gustave-Louis Tautain. Ce sont ces messieurs qui, après s'être fait adresser gratuitement les réponses d'une série de personnalités illustres à divers titres, les ont mises bout à bout et y ont ajouté leur signature. Ce sont eux aussi qui ont ensuite passé à la caisse de M. Rouché.

Gaston Picard et Gustave-Louis Tautain ! Retenons ces deux noms. Ils méritent de passer à la postérité. Et, pour que leur gloire soit certaine, offrons-leur dès demain un banquet. Le besoin s'en fait vivement sentir, ne fût-ce que pour ne pas perdre l'habitude des banquets littéraires.

Notre doux maître M. Anatole France, rompant pour une fois avec sa chère habitude de ne pas tenir une promesse, consentira peut-être à le venir présider en personne. Et il choisira cette occasion solennelle pour répéter devant les convives attendris le propos qu'on lui prête au sujet de M. Bergson :

— *Il faut bien qu'il soit intelligent, pour avoir abruti toute une génération.*

Cordialement, la main.

HENRI ALBERT.

§

Autour des « Amis de Camoëns ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher confrère et ami,

Avec la plus grande surprise, je viens de lire dans la section des *Echos* de votre *Mercure de France* dernier, à propos du groupe des *Amis de Camoëns*, dont j'ai l'honneur d'être un des vice-présidents, ces mots qui sont bien loin de toute vérité : « M. Camillo Froës et les « Amis de Camoëns » eurent donc l'idée de donner à leur entreprise si heureusement menée à bonne fin une éclatante contre-partie. Ils décidèrent que, le Portugal ayant offert à la France une statue de Camoëns, la France offrirait au Portugal une statue de Victor Hugo. Cela était si naturel qu'on s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt. Une réplique en bronze du Victor Hugo de granit qui s'élèvera prochainement à Guernesey fut promise par Jean Boucher. »

L'idée d'elever un monument de Victor Hugo à Lisbonne a été présentée par moi au Banquet de la Presse parisienne qui a eu lieu à l'Elysée Palace Hôtel, offert aux membres de la presse portugaise après les belles fêtes et la réception de l'ancien Président Loubet à Lisbonne, en 1906. Mon idée : un monument de Camoëns à Paris et un monument de Victor Hugo à Lisbonne, a été accueillie par toute la presse avec le plus grand empressement et le plus vif enthousiasme. Nous avons formé un comité avec Jules Bois, Maxime Formont, Catulle Mendès, Jules Claretie, etc., sous la présidence de Sully-Prudhomme. J'ai reçu à cette occasion plus de cent adhésions parmi lesquelles la vôtre, mon cher Directeur, et celle de mon vieil ami Philéas Lebesgue. Par indication de Georges Bourdon et de l'architecte Blondel, nous sommes entrés en rapport avec Jean Boucher, qui s'est offert avec le plus grand enthousiasme à faire la maquette de Hugo sur le rocher de Guernesey. Cet admirable monument était pourtant destiné à Lisbonne et devait être inauguré deux ans après dans l'avenue de la Liberté. Mais... tout le monde le sait : le Portugal

a traversé une grave crise, — les troubles, le régicide, le règne éphémère du roi Manuel, la proclamation de la République, etc. Impossible de réaliser l'idée que j'avais lancée. Et nous avons tous attendu des jours meilleurs.

Le moment est peut-être arrivé. Le groupe des *Amis de Camoëns*, né après la démolition du buste du poète des *Lusiades*, a décidé de reprendre notre entreprise d'autrefois et travaille aujourd'hui dans ce sens. L'admirable monument de Hugo par Jean Boucher sera inauguré l'été prochain à Guernesey, et plus tard nous aurons le même Hugo à Lisbonne.

On s'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt, mais nous y avons pensé depuis 1906, comme je peux vous le prouver par les 280 coupures de la presse française et étrangère, gardées dans les archives de la *Société des Etudes Portugaises* de Paris.

Voici tout ce que je vous prie de dire dans le prochain numéro du *Mercure* que nous comptons comme le plus grand ami des lettres portugaises et brésiliennes.

Tout à vous.

XAVIER DE CARVALHO.

Tout en faisant remarquer à notre distingué correspondant que la phrase : « on s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt », s'appliquait strictement dans notre intention aux « Amis de Camoëns »,dont les manifestations formaient toute la matière de notre écho, nous sommes heureux de rendre à son initiative de 1906 l'hommage qui lui est dû.

§

Le Vernissage du Salon des Artistes Indépendants. — Selon la coutume, la Société des Artistes Indépendants a planté ses tentes cette année sur un nouvel emplacement. Elle s'est installée au Champ-de-Mars, au coin des avenues La Bourdonnais et de La Motte-Picquet. Ici s'élevait naguère la galerie des Machines, où le concours agricole tenait régulièrement ses assises. Mais les animaux gras sont maintenant locataires du Grand Palais des Champs-Elysées. Les Artistes Indépendants leur ont donc succédé dans le quartier de l'Ecole militaire. Après les bœufs, vaches, cochons et autres bêtes pacifiques, les Fauves...

Le Salon des Indépendants s'est ouvert le 28 février. Comme tous les ans, les cartes d'invitation avaient été répandues en abondance et la foule accourue fut considérable. Il faisait un temps gris et froid. Sur la terre à peine sèche qui sert de parquet aux salles d'exposition, le long piétinement imposé aux visiteurs par l'examen de plusieurs milliers de toiles provoqua sans doute de nombreuses grippes. L'absence du buffet se fit également sentir, au bénéfice des cafetiers environnants.

C'est autour des « statues » coloriées de M. Archipenko que se fit le plus fort mouvement de curiosité. M. Archipenko est un sculpteur russe, au visage austère, barbu de roux, les yeux pleins de rêve. On se tromperait en le classant parmi les mystificateurs. Dans son atelier de l'impasse du Maine, il enseigne la sculpture à trois ou quatre élèves d'après des modèles vivants, ce qui semble presque incroyable à qui connaît ses œuvres personnelles.

Les toilettes « simultanées » portées par la mère et la femme d'un peintre exposant, lui-même vêtu d'étoffes aux nuances insolites, obtinrent aussi du succès. On sait que le « simultanéisme » vestimentaire consiste à introduire différentes couleurs dans la composition d'un chapeau, d'une robe, etc. Cette méthode n'est pas absolument nouvelle.

Mais le plus remarquable accoutrement porté au vernissage du Salon des Indépendants fut celui du peintre-poète Max Jacob, qui arborait un manteau de couleur brune, doublé de rouge, à capuchon festonné et brodé, en tous points semblable, paraît-il, au manteau dont se couvraient, au moyen âge, les bouchers du pays de Quimper.

§

Incidents après le Vernissage. — Parmi les camelots postés aux alentours du Salon des Indépendants pour vendre journaux et revues contenant le compte rendu de l'exposition, il s'en trouva, le jour du Vernissage, qui criaient la revue *Maintenant*, organe intermittent dont M. Arthur Cravan est directeur. M. Arthur Cravan mériterait une présentation détaillée. Nous dirons seulement qu'il mesure deux mètres en hauteur, que son vrai nom est Fabian Lloyd, qu'il est Anglais et qu'on le considère généralement, sans doute avec raison, comme le neveu d'Oscar Wilde. Jusqu'où vont ses connaissances en peinture? Il est difficile d'en juger d'après la critique du Salon publiée par lui dans *Maintenant*. Ce qu'on peut affirmer, cependant, c'est qu'il pratique l'insulte avec un cynisme qui touche à la candeur, et qu'il n'épargne point les femmes.

Plusieurs personnes, injuriées par M. Arthur Cravan, se considérèrent comme offensées, entre autres M. Guillaume Apollinaire, qui était traité de « juif » et qui envoya ses témoins au directeur de *Maintenant*. Voici le procès-verbal qui résulta de cette démarche :

Paris, le 7 mars 1914.

Dans un article de sa revue *Maintenant*, M. Arthur Cravan avait écrit : « Le juif Apollinaire..... » Notre ami Guillaume Apollinaire, qui n'est pas juif le moins du monde, nous a priés de nous rendre chez M. Cravan pour le prier de rectifier son erreur. M. Cravan nous a répondu. Voici le passage de sa lettre concernant notre mission :

« N'ayant que très peu d'amour-propre, je viens déclarer que, contrairement à ce que j'aurais pu laisser entendre dans mon article sur *l'Exposition des Indépendants* paru dans ma revue *Maintenant*, M. Guillaume Apollinaire n'est point juif, mais catholique romain. »

Suit la signature.

Cette rectification ayant paru suffisante à notre ami Guillaume Apollinaire, nous avons accusé réception de sa lettre à M. Arthur Cravan, et, comme il avait été convenu entre lui et nous, nous la consignons dans le présent procès-verbal.

JÉROME THARAUD
homme de lettres
chevalier de la Légion d'honneur.
CLAUDE CHÉREAU
artiste peintre.

Le soir même du jour où était rédigé ce procès-verbal, M. Arthur Cravan devait faire dans un cabaret artistique du Quartier Latin une conférence après laquelle il aurait dansé, puis boxé. Mais le public l'attendit en vain. Le directeur de l'établissement vint annoncer qu'à la suite d'une bagarre éclatée dans un bar de Montmartre, et à laquelle son article de la revue *Maintenant* n'était pas étranger, M. Arthur Cravan avait été conduit au poste.

§

Le banquet des « Marges ». — Sur l'invitation de M. Eugène Montfort, directeur de la revue *Les Marges*, les amis et collaborateurs de cette

revue se réunirent le 26 février au Café du Globe, boulevard de Strasbourg. Ils étaient environ cent cinquante. M. Anatole France, qui avait promis de présider, ne parut point, étant, depuis quelques jours, obligé de garder la chambre. Mais on lut une lettre qu'il avait adressée à M. Eugène Montfort et que tous les journaux publièrent le lendemain. Le signification littéraire et philosophique du banquet des *Marges* y est indiquée très précisément. Le grand poète Emile Verhaeren, qui remplaçait M. Anatole France à la présidence de l'assemblée, fit d'ailleurs un discours non moins caractéristique. On en jugera par cet extrait.

Les gens bien pensants ont l'aménité redoutable. Ils ont pour armes la politesse, l'entregent, l'obséquiosité, la condescendance et parfois le sourire. Certes, à l'occasion, ils peuvent se montrer distants, mais ils préfèrent que leur commerce soit agréable et leur parole bienveillante. Ils s'intéressent et aux arts et aux lettres Ils font preuve même de jugement et de finesse. Mais dans quelles étroites limites ils les exercent ! Dès que l'art s'affirme avec quelque audace, dès que l'écrit s'affranchit de la contrainte dogmatique ou simplement mondaine, leur humeur s'effarouche. La littérature ne leur est séante que si elle est banale à force de faux ordre et neutre à force de fausse mesure.

M. Tristan Bernard, titulaire de la rubrique sportive aux *Marges*, prit la parole après M. Emile Verhaeren. Il traça un piquant portrait de l'amateur de sport. Ce fut ensuite le tour de M. Eugène Montfort, qui définit de la manière suivante le rôle et l'importance d'une « petite revue » :

Messieurs, dans le désir de nous humilier, parfois une personne mal intentionnée nous traite avec affectation de « petite revue ». Or cela ne nous humilie pas, mais nous fait plaisir au contraire. Car nous voulons être petite revue, c'est-à-dire que nous ne voulons pas tenir compte de l'opinion du grand nombre. Nous ne pensons point en effet que la majorité ait souvent raison — surtout en art. Nous voulons être petite revue, c'est-à-dire que nous voulons rester les éclaireurs qui montrent la route où s'engage plus tard le gros de la troupe.

L'influence de la petite revue est plus forte que celle de la grande. La grande revue monnoye, vulgarise les idées de la petite ; et avec ses airs hautains et rogues elle ne fait jamais que la suivre et que lui obéir.

Les journaux, qui se flattent de diriger le goût public, et le dirigent en effet, ne le mènent que d'après nous. Le public finit toujours par nous écouter, la transmission demande un temps plus ou moins long, mais elle se produit fatalement.

La petite revue a pour vertu de n'être pas éblouie par le succès. Et ceci est parfois bien difficile à comprendre pour de certaines gens. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit, se trompant complètement sur nos intentions : « Mais tout ce qui a du succès ne vaut rien pour vous ! » Pas du tout. Seulement le succès n'entre pas comme élément dans notre jugement, il ne compte pas. Il ne prouve ni pour, ni contre, il n'a pas de sens. Il ne condamne pas plus une œuvre qu'il ne la consacre.

Et je dis que c'est à condition d'avoir cet esprit-là qu'on peut faire de la véritable critique. Eh bien ! cet esprit-là n'existe et ne peut exister que dans la petite revue. On peut d'ailleurs avoir cet excellent esprit petite revue et être une publication très importante. Exemple : le *Mercure de France*.

Mme Séverine, MM. Adrien Mithouard, Louis Dumur, Georges Le Cardonnel, Henri Duvernois, Marcel Coulon, Charles-Henry Hirsch, Georges Pioch, Joachim Gasquet, Fernand Divoire, etc., étaient au nombre des convives.

§

Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres ». — Les rubriques littéraires de quelques journaux publiaient récemment une protestation émanant du « Conseil central pour la défense des littéra-

teurs libres », et se rapportant au refus de l'éditeur de *La Servante,* ouvrage de Mme Marguerite Burnat-Provins, d'apposer sur les exemplaires de ce livre la « bande » accordée à l'auteur, sur sa demande, par le « Conseil central ». Il est peut-être intéressant de savoir ce que sont exactement et ce « Conseil » et cette « bande ».

Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres » naquit en 1913 du mouvement d'émotion causé dans le monde des lettres par le suicide du poète Léon Deubel. A la lumière de ce drame, il parut évident que des écrivains, pauvres, incapables, par tempérament et caractère, de se plier à des besognes rémunératrices, se trouvaient exposés quotidiennement aux aléas les plus redoutables. S'inspirant de cette constatation, on accusa le ministère de l'Instruction publique, l'Académie française, la Société des gens de lettres, et, en général, tous les comités et sociétés chargés de distribuer des secours et des récompenses aux littérateurs, de manquer à leur principal devoir, c'est-à-dire de ne pas répandre leurs largesses au profit de ceux qui en ont le plus besoin. Les prix littéraires étaient ainsi mis en cause une fois de plus. Alors germa dans l'esprit de plusieurs l'idée de constituer un tribunal *indépendant*, non *officiel* par conséquent, et anonyme autant que possible, qui aurait pour mission de désigner à l'attention publique les œuvres des auteurs peu favorisés par la chance. Ce tribunal idéal, dont l'opportunité et la possibilité furent aussitôt vivement débattues, prit forme sous le nom de « Conseil central pour la défense des littérateurs libres », et sur l'initiative de MM. P.-N. Roinard, Han Ryner, Saint-Pol-Roux, Henri Strentz, Georges Polti, Alexandre Mercereau et Sébastien Voirol. Son assemblée constitutive eut lieu le 16 décembre 1913 au café de l'Univers.

D'après ses statuts, le « Conseil central » a pour but de défendre surtout les isolés, les inconnus, de mettre en relief les talents supérieurs et probes. Mais le « Conseil », en signalant telle œuvre, ne prétend pas la juger, de même qu'il s'interdit de décerner honneurs, prix ou récompenses, d'instituer des concours ou de percevoir des cotisations. Par contre, il se propose d'exercer une action directe sur les libraires, notamment en province et à l'étranger.

Une bande très apparente, d'un type déterminé et déposé comme marque d'origine, marquera les volumes approuvés par le « Conseil central ». Elle portera cette inscription :

LE CONSEIL CENTRAL
pour la défense des Littérateurs libres
signale à l'attention publique
CETTE ŒUVRE

et, au verso, les noms des secrétaires du « Conseil », des délégués, des membres et des membres-amis. Car il y a cinq délégués pour la poésie et cinq délégués pour la prose, tirés au sort en vue d'émettre un avis après lecture de l'ouvrage proposé, et renouvelés tous les quinze jours. Les membres actifs ne peuvent avoir aucune attache officielle, ne faire partie d'aucune académie, ni de la Légion d'honneur.

Le bureau pour 1914 est ainsi composé: secrétaire-syndic M. P.-N.

Roinard; secrétaire-trésorier, M. Sébastien Voirol; délégué du groupe des poètes, M. René Ghil; délégué du groupe des prosateurs, M. Philéas Lebesgue; membres de la délégation administrative, MM. Fernand Divoire, Paul Fort, Louis Mandin, Georges Fourest, Th.-Ch. Féret, Albert Saint-Paul, Henri Strentz, Georges Polti, Han Ryner, Alexandre Mercereau, Florian-Parmentier, Jacques Reboul, Pierre Fons, Tancrède de Visan, Jean Muller. Parmi les membres actifs, on trouve MM. Guillaume Apollinaire, Jean Royère, Jehan Rictus, Péladan, Jean Giraudoux, Bernard Combette, etc. Le « Conseil central » compte en outre un certain nombre de membres-amis recrutés parmi les écrivains à qui les statuts interdisent d'être membres actifs : MM. Emile Verhaeren, Jean Richepin, Francis Vielé-Griffin, Paul Adam, Rosny aîné, Remy de Gourmont, etc.

Le premier livre soumis à l'approbation du « Conseil central pour la défense des littérateurs libres » fut *La Servante* de Mme Marguerite Burnat-Provins. Mais l'éditeur refusa la « bande », ainsi que nous l'avons dit plus haut.

§

Bons mots et anecdotes. — Alfred Stevens, dont la peinture se vendait cependant assez cher, vécut toujours avec un assez grand nombre de dettes sur le dos.

Un jour, comme certains de ses amis lui faisaient des remontrances sur sa prodigalité, Stevens leur dit qu'il n'y avait point là de sa faute et que, s'il avait toujours vécu en désordonné, c'était parce qu'il ne s'était jamais vu le maître d'une somme assez forte pour régler son arriéré : « Je n'ai pas reçu d'assez grosses sommes à la fois », disait-il.

Quelqu'un lui répondit : « Pourtant, Stevens, n'avez-vous pas eu trois cent mille francs, lors de la vente de votre hôtel ? »

Alors, le vieux peintre, étalant sa puissante et fine main à quelques centimètres au-dessus de la table : « Trois cent mille francs, ce n'est pas autant qu'on croit, répliqua-t-il mélancoliquement ; ça ne fait pas plus haut que ça ! »

Jean Moréas était-il insensible aux beautés de la Nature ? On eût pu le croire, à l'entendre dire devant la mer : « C'est sinistre, allons-nous-en ! » et avec quel accent !

Un ami réussit un jour à l'emmener jusqu'à la Côte d'Azur, qu'ils visitèrent en détail. Nice, Cannes, Menton, Monaco défilèrent. Mais Moréas tirait sur sa moustache et ne se déridait point. A la fin, il laissa tomber ces mots :

— Et maintenant, si nous allions au café ?

§

Le Souvenir de César Franck à Liège. — A la mort du maître des *Béatitudes*, les Liégeois, ses compatriotes, songèrent à lui élever un monument. Mais Paris devança Liège dans la réalisation de ce projet, et la ville natale de César Franck lui offrit le simple hommage d'une rue peu fréquentée. Aujourd'hui, cependant, elle veut faire mieux. Le 15 mars, une plaque sera apposée sur la façade d'une maison de la rue Saint-Pierre,

près de l'Eglise Sainte-Croix. C'est là que serait né Franck, en 1822. La question, d'ailleurs, est controversée, et quelques-uns prétendent que le musicien naquit dans un quartier que la création d'un chemin de fer a fait depuis lors disparaître.

L'Œuvre des Artistes qui donna à Liège le monument du sculpteur Delcour, élève du Bernin, et la maison Grétry, se propose de faire élever sur une place de la ville une fontaine César Franck, qui portera le nom de fontaine des *Béatitudes*.

§

Un organe polonais à Paris. — La création à Paris d'une revue hebdomadaire polonaise, *Polonia*, coïncide heureusement avec le centenaire de 1814 et de la défense de Paris par les Polonais, sous les ordres du Maréchal Moncey. *Polonia* se propose d'être le lien indispensable entre les Polonais résidant en France, et surtout de rendre plus résistante et plus durable l'union de la France et de la Pologne. Sur le terrain pratique, *Polonia* s'efforcera d'encourager les relations industrielles et commerciales franco-polonaises.

Seule, la rubrique d'informations sera rédigée en français.

§

L'Art à Monte-Carlo. — On sait que la direction de l'Opéra de Monte-Carlo a continué, chaque année, d'offrir aux habitués de ce théâtre la primeur d'une œuvre musicale importante.

Cette année elle a monté, avec un grand luxe de décors dus à Visconti, *Cléopâtre*, la dernière œuvre de feu Massenet. La première représentation a eu lieu le 23 février et son succès fut très grand. M. Raoul Gunsbourg avait confié le rôle de Cléopâtre, à Mlle Kousnetzoff, qui possède une voix pure et bien timbrée, un art souple et savant qui lui a permis de nuancer avec délicatesse tous les sentiments de l'étrange et capiteuse héroïne qu'elle incarnait.

M. Magnenat tenait le rôle de Marc-Antoine ; il y montra une belle maîtrise. La réputation de cet artiste ne peut aller qu'en grandissant. M. Rousselière fut à la hauteur de sa renommée dans le rôle épisodique de Spakos. Il n'y a également que des éloges à adresser à tous les autres artistes.

Ajoutons que la représentation de *Cléopâtre*, dont le livret est de M. Louis Payen, était donnée au bénéfice des œuvres de bienfaisance de la Colonie française de Monaco.

§

Le Sottisier universel.

Une *Association des Etudiants Alsaciens-Lorrains* vient de se fonder à Paris, sous la présidence d'honneur de M. Ernest Lavisse et le patronage de nombreux professeurs de toutes les facultés et de plusieurs écoles supérieures libres, et de quelques artistes, hommes de lettres, industriels et grands commerçants. Cette association s'abstiendra de toute action politique ou autre. — *Gil Blas*, 4 mars.

Tremblement de terre en Egypte [titre] : Une légère secousse de tremblement de terre a été ressentie hier, à une heure et demie de l'après-midi, sur tout le littoral de l'Atlantique, entre New-York et Montréal. — *Le Temps*, 12 février.

D'après des télégrammes de Kiew, l'autopsie de Jossel-Pachkow a clairement établi que ce jeune garçon était d'origine israélite... Pachkow est arrêté et il n'est autorisé à voir ni parents, ni amis. — *Le Matin*, 14 février.

La réforme fiscale est un de ces ouvrages dont on peut dire qu'il faut les remettre vingt fois sur le métier, les « polisser sans cesse et les repolisser ». — *L'Information*, 1er mars.

Il leur est formellement défendu de fréquenter les hôtels, les casinos, les cafés chantants, les restaurants, les brasseries, ainsi que de se mêler aux masses du peuple et de s'abstenir en général de tout ce qui n'est pas conforme avec leur honneur et leur dignité. — *Le Matin*, 22 février.

Car les hommes de la principauté restent toujours pour nous les maîtres exrugby. — *Exelsior*, 25 février.

Pour le repas du soir, M. Eugène Marty-Deville, qui loegait alors au Bousquet, avait confectionné un plat d' « oreillettes », sorte de cèpes du pays d'Albi. Le juge de paix, atteint d'un cancer et d'autres infirmités plus graves, s'abstint d'en manger. — *Le Matin*, 25 octobre 1913.

Le 25 juin 1830, le général Negrier venait d'être blessé mortellement à l'attaque de la barricade qui barrait l'entrée du faubourg Saint-Antoine. On voit arriver l'archevêque de Paris, Mgr Affre... Il veut haranguer les insurgés... Il tombe frappé d'une balle dans les reins. — *Journal des Débats*, 23 février.

Maurice Doublier. Un gas de la Beauce. La conformité de son crâne l'oblige à porter son chapeau de travers. — *Almanach pour 1914 de la « Muse Rouge »*, p. 2.

La France et l'Autriche-Hongrie... L'essentiel est d'éviter qu'il ne subsiste chez aucun des deux pays des malentendus qui sont d'ailleurs inévitables en raison des contacts multiples de la vie moderne. — Paroles de M. Gaston Doumergue rapportées par M. Georges Bourdon, *Neue Freie Presse*, 25 décembre 1913.

Coquilles et drôleries

A l'Institut s'est réunie aujourd'hui la commision chargée d'entendre la lecture des discours qui seront prononcés à l'Académie française, pour la réception de M. Jules Claretie. Il a glissé comme toujours sur une pelure d'orange. Il est tombé sur une question d'ajournement devant la plus belle chambrée que puisse rêver un ministère, en moins de temps qu'il n'en faudra pour raconter sa chute.— *Gil Blas*, 14 février.

Le fils que j'ai de vous, de ses bas, chaque jour,
Réunit un peu plus notre malheureux couple.
L'Information, 10 septembre 1913.

Vous la connaissez, Thérèse, cette fameuse écriture ? — Ah ! Sainte Verge. Oui ! — *Grande Revue*, 10 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

ÉDITIONS ORIGINALES DE MUSSET ET DE GAUTIER

Voici deux enfants gâtés du public. ertes, ils eurent jadis des lecteurs plus ombreux, mais jamais plus fervents. 'ailleurs Musset retrouve des disciples lus ou moins conscients chez les fantaisistes », moins étourdis que auteur de la « Ballade à la lune » et ioins douloureux que l'auteur des Nuits ». Gautier, lui, sera éternelle- ient notre maître pour avoir écrit admirable préface de « Mademoiselle e Maupin ». Que je comprends le ibliophile donnant 3.400 francs pour i première édition de ce chef-d'œuvre. uel plaisir de voir se détacher sur la ouverture des deux in-8 le titre imper- nent : *Mademoiselle de Maupin*, *ouble amour*, par Théophile Gautier, uteur des Jeunes-France. Paris, E. enduel, 1835-1836.

Qu'ils soient loués aussi les amateurs élicats qui pour 935 francs acquirent *lbertus ou l'Ame et le Péché*, lé- ende théologique. Paris, Paulin 1833; – pour 605 francs, *Les Jeunes-France*, omans goguenards. Paris, Eug. Ren- uel, 1833, tous deux rehaussés d'un ontispice de Célestin Nanteuil.

Le petit volume de *Poésies*, Paris, harles Mary, libraire, et Rignoux, nprimeur-libraire, paru si malencon- eusement lors des journées de juil- t 1830, avait trouvé bien peu d'acheteurs. On avait bien d'autres occupations que de lire les poètes. Aujourd'hui, le glorieux in-18, initiateur d'une si glorieuse carrière, se vend 540 francs.

La dédicace de la « Comédie de la Mort » nous montre Gautier se présentant à Victor Hugo comme « son très humble et très dévoué disciple ». L'exemplaire qui montre cette orgueilleuse humilité s'est vendu 950 francs. C'est que, bien plus qu'un frontispice de Boulanger, une telle dédicace rehausse un volume.

(*A suivre.*)

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Maurice Verneuil, 15, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Spinoza : Œuvres trad. Saisset, première édition.

Plutarque, trad. Amyot, éd. Didot, 1810.

P. Mercier, 19, avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire.

B. de Poligny : Les Victimes de l'amour, Amsterdam, Van Harrevelt, 1773.
Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, 3e éd. Turin, 1871.
Gillet de la Tessonnerie : Le Desniaisé, Nice, 1873.

DEMANDES

G. Béranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Alfred Ebelot : La Pampa, mœurs sud-américaines, illustré (Quantin), 1889.
Ch. Méray : Nouveaux éléments de géométrie, Dijon 1900.
Le Cabinet satyrique. Gand, 1859-60, 3 vol.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

INT-OUEN-L'AUMONE, gde propté. Adjon à Pontoise, ét. Me vaux, not., 22 mars 1914. **M. à pr. : 18.000fr**

VENTE, au Palais, le 21 mars 1914, 2 heures.
OPRIÉTÉ ise à Paris **40, RUE LAUGIER,** et 11, Impasse
igier. Cce : 2.044 m. 33 c. env. Rev. : 18.500 fr. **à prix : 250.000 fr.** S'adresser à Mes H.Cazier Tual, avoués et à Mes Bucaille et Rafin, notaires à is.

MAINE DE FRILEUSE à Brüs-sous-Forges (S.-et-O.). Cce : 329 ha. **M. à x : 120.000** fr. Adj. ch. not., 16 juin. Mes onne et Robineau, not., 8, r. de Maubeuge.

ANDE VILLA, STATION THERMALE, 3 h. Paris, à vendre meu-e ou non. S'ad. à Me Durin, not. à Pougues èvre).

TEL, 35, Av. Villiers : Cce 103 m. Rev. br. 7.500 fr. **M. à p. : 125.000** fr. A ch. not., 31 mars. S'adr. Me Rocagel, 182, r. Rivoli.

OPRIÉTÉ à RIS, 49-51 **AV. CLICHY,** r. 3.440 f. ; 1.029 m.: M. à p. : **375.000f.**
ison à ris, 5, **AV. ST-OUEN,** 553m. R. 9.708 fr. : M. à p. : **130.000f**
. 31 mars, Me Vallée, not., 204, boulev. Voltaire.

(16e) **Desbordes-Valmore, 50.** Cce : 340 m. R. gle r. br.: 11.345f. **M. à p. : 125.000f.** Adj., ch. , 31 mars. Me Flamand-Duval, 24, r. Lafayette.

VALLOIS-PERRET. Maison, 30, r. Gravel, angle r. Danton. Cce : m. Rev. br. : 300 fr. **M. à pr : 90.000** fr. Adj. ét. Petit, not. à Levallois, 25 mars, à 1 h. S'adr. : Petit et Me Michelez, not., Paris, 50, av. Wagram.

NTE au Palais, à Paris, le 4 avril 1914, à 2 heures. En 7 lots. — 1° à 5°.
erses es de **TERRE** canton de **RYES (CALVADOS)**
enu brut : 760 fr. **M. à pr. totale : 5.650 fr.** ;
PETITE FERME Le Canivet à **MOON**
-Elle et Airel (Calvados). Rev. br. : 1.200 fr.
à pr. 000 fr.; **7° FERME** Les Guittonnières à CAUMONT
vados). Rev. br. : 700 fr. **M. à pr. : 12.000 fr.** Ir. à Mes Chaisemartin et Malandrin, avoués à is, Moreau et Paul Robineau, notaires à Paris.

A adj. sur 1 ench., ch. not., Paris, 31 mars.
TERRAIN sis à Paris, **36, RUE DE CHALIGNY** (12e arrondt). Cce : 76 mq. 89. **M. à pr.: 27.000 fr.** S'adr. Assistance Publique, 3, av. Victoria ou G. Morel d'Arleux, not., 15, rue des Saints-Pères.

Vente au Palais, 25 mars 1914, 2 h., en 3 lots :
UNE PROPRIÉTÉ DE 3 MAISONS A PARIS. 1° RUE RAYNOUARD, 50.
Cont. : 1723 mètres env. **M. à pr. : 40.000** francs.;
2° RUE SINGER, 2. Cont. : 1.153 m. env. **M. à pr. : 60.000** fr.;
3° RUE SINGER, 8, Cont. : 875 mètres env. **M. à prix : 20.000 fr.** S'adresser à Mes de Chauveron et Raveton, avoués, et à Mes Leroy et Delapalme, notaires à Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Excursions organisées avec le concours de l'Agence " Les Voyages pratiques ".

1° — Train spécial à marche rapide, les 9 et 10 avril, permettant la visite de **Lausanne** et du **Lac de Genève**.

Prix (*tout frais compris*), 1re cl. : **60** fr. , 2e classe : **50** fr. ; 3e classe : **37** fr. **50**.

2° — Excursion de **trois semaines en Italie**, du 13 avril au 4 mai, permettant la visite de la Côte d'Azur.

1re cl. : **655** fr. ; 2e cl. : **565** fr.

3° — Voyage **d'un mois en Italie**, permettant de visiter toutes les villes intéressantes et leurs environs.

1re cl. : **1.035** fr. ; 2e cl. : **935** fr.

4° — Visite de la **Corse en automobile**.
1re cl. : **500** fr.

N.-B. — Les prix ci-dessus comprennent : les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en bateaux, etc., sous la responsabilité de l'Agence.

Pour tous renseignements et adhésions s'adresser au Bureau des Voyages pratiques, *5, rue de Rome, à Paris.*

BULLETIN FINANCIER

La Bourse décidément se refuse à croire à l'imposition de la Rente et se sent rassu rée par les déclarations de M. Aimond, rapporteur de la Commission sénatoriale d l'impôt sur le revenu. Le sénateur de Seine-et-Oise est un adversaire résolu des projet de M. Caillaux et il affirme sa conviction de se voir suivi par la Haute-Assemblée.

Ces déclarations optimistes font gagner plus d'un point à notre 3 o/o à 88,35.

Les fonds russes ont fait preuve d'une plus grande activité. Le Russe 4 o/o 190 vaut 88,30 jouissance mars ; le Consolidé 4 o/o gagne vingt centimes à 91,40 ainsi qu le 3 o/o 1891 à 76,55. — Le 4 1/2 o/o 1909 est très ferme à 98. — Le 5 o/o 1906 est 103,85.

L'Hellénique 5 o/o 1881 abandonne quelques fractions à 284. — On ne connaît pa encore la date de l'emprunt qui doit être émis sur notre place.

Le Roumain 4 o/o 1898 est en reprise à 90 fr.

L'Ottoman unifié 4 o/o est plus faible à 86,25.

Le Serbe remonte à 82,10, le Bulgare 5 o/o 1902 se maintient à 500.

Les transactions sur les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer so peu nombreuses. Les actions Lyon cotent 1304; le Midi est sans changement à 1102.

A partir du 1er mai prochain l'express Paris-Berlin empruntera les voies du chemi de fer de l'Est, il en résultera naturellement une augmentation de recettes pour cet Compagnie, au détriment de la Compagnie du Nord. — L'Est est invariable à 920 ; Nord revient à 1695 après 1715.

Les actions de l'Orléans sont sans changement à 1350. — L'assemblée extraordinai se réunira le 31 mars prochain. Le Conseil proposera à l'assemblée de fixer à 59 fran le chiffre du revenu de chaque action pour l'exercice 1913.

La situation de nos grandes institutions de crédit reste bonne, et les dividendes d clarés ne sont pas inférieurs aux taux précédents. Certains établissements ont mên spécifié qu'ils n'auraient nul besoin pour cela de recourir à leurs réserves et qu'i pourront augmenter leur report à nouveau.

La Banque de Paris et des Pays-Bas fléchit à 1660. Son conseil a fixé le dividende même chiffre que celui de l'exercice 1912, soit à 75 francs. La répartition avait porté ju qu'ici sur le capital ancien de 75 millions de francs ; elle se fera cette année sur le cap tal porté à 100 millions.

L'Union parisienne est plus faible à 972 ; le Crédit mobilier passe de 602 à 590 ; Banque française pour le commerce et l'Industrie est sans changement à 280.

La Société générale est figée à 815 ; son assemblée est convoquée pour le 26 mai pr chain et le dividende qui lui sera proposé sera de 20 francs net contre 19 fr. 25.

Fermeté du Comptoir National d'Escompte à 1049 et du Crédit Lyonnais à 1698.

Le Crédit français s'écarte peu de son niveau antérieur à 445. — Son conseil a déci de maintenir son dividende à 25 francs par action.

Le Crédit foncier demeure fermement tenu à 900 fr., bien influencé par la plus-val des bénéfices qui ont atteint 1.957.956 fr. contre 1.712.377 francs en 1912.

La Banque russe du commerce et de l'industrie est invariable à 906. D'après u nouvelle de Kiew, cette banque a acquis les raffineries de sucre de la Russie Mérid nale, à Charytanenko, pour 16 millions de roubles.

La Banque Ottomane est plus lourde à 643.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.